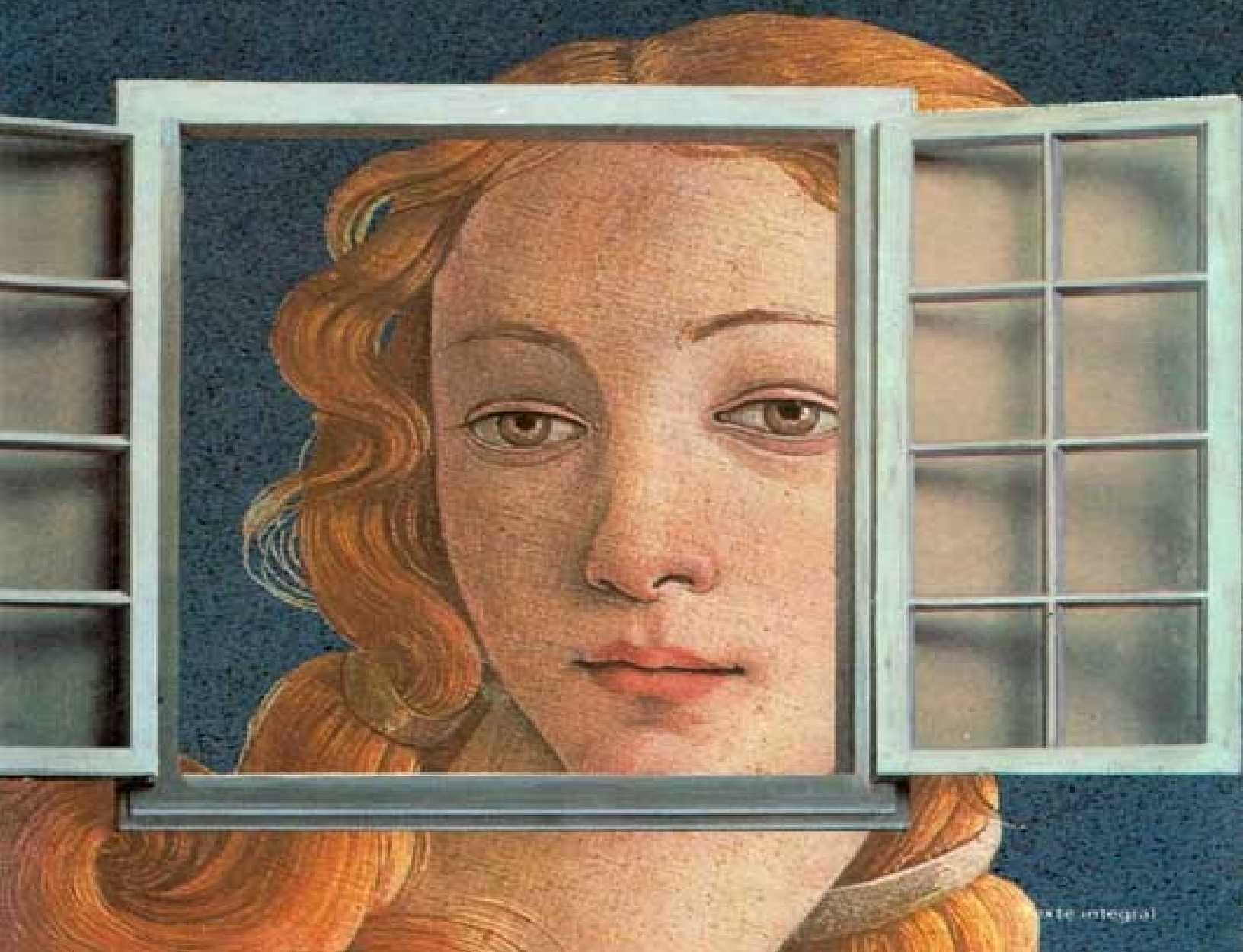




R. Silverberg

Les masques du temps



texte intégral

ROBERT SILVERBERG

Les masques du temps



O P T A

Traduit par Michel Rivelin

Titre original :
THE MASKS OF TIME

© 1969, *Robert Silverberg*
© 1970, *Éditions OPTA.*

I

JE pense qu'un mémoire de ce genre devrait débiter par une notice autobiographique expliquant comment l'auteur s'est trouvé mêlé à l'histoire relatée dans ce récit. Quelque chose comme : « C'était moi ; je me trouvais là ; c'est moi qui ai souffert. »

La vérité est que j'ai bel et bien vécu les événements invraisemblables survenus pendant ces douze derniers mois. J'ai connu l'homme du futur. J'ai suivi avec lui son orbite de cauchemar autour de notre planète. Jusqu'à la fin, je suis resté avec lui.

Pas au début. C'est pourquoi si je veux parler vraiment de *lui* je dois d'abord *me* raconter entièrement. Quand Vornan-19 arriva dans notre monde, j'étais tellement étranger aux problèmes de l'actualité que je n'appris son existence que quelques semaines plus tard. Par la suite, je fus entraîné dans le tourbillon qu'il avait créé... comme vous tous, comme chacun de nous... partout dans le monde.

Je m'appelle Leo Garfield. Je suis physicien. Ce soir, le 5 décembre 1999, je viens d'avoir cinquante-deux ans. J'ai choisi de rester célibataire et je jouis d'une excellente santé. J'habite à Irvine, en Californie. Mes travaux portent sur la réversibilité du mouvement des particules subatomiques. J'ai consacré la majeure partie de ma vie d'adulte à cette recherche. Le résultat le plus important auquel j'ai abouti a été de pousser quelques électrons à faire demi-tour et à s'enfoncer à toute vitesse dans le passé. À l'époque, j'avais estimé que c'était là un succès considérable.

J'occupe la chaire Schultz de physique à l'Université de Californie, mais je n'ai jamais enseigné dans une classe. Plusieurs jeunes chercheurs travaillent avec moi dans notre laboratoire ; l'Université et moi les considérons comme mes élèves, mais je ne leur donne aucun enseignement formel au sens habituel.

Quand Vornan-19 débarqua, il y a un peu moins d'un an, mes travaux étaient dans une impasse et j'étais parti dans le désert pour prendre un peu de recul et pour réfléchir à ce blocage. Je ne raconte pas cela pour me fournir une excuse pour ne pas avoir été au courant de son arrivée. J'habitais chez des amis à quelque cinquante milles au sud de Tucson. La chambre d'amis et leur maison étaient parfaitement bien équipées et comportaient des écrans muraux, des dataphones et tous les autres moyens les plus modernes de communication. Je suppose donc que si je l'avais voulu j'aurais très bien pu connaître la nouvelle dès les premiers bulletins. En fait, je n'étais pas à l'époque coupé du monde, mais simplement je ne désirais pas suivre de trop près l'actualité. En rentrant de mes longues promenades quotidiennes dans le désert, spirituellement très enrichissantes, je ne me sentais pas pressé de retrouver le concert des petites mesquineries humaines.

Il est donc évident que je ne puis parler des premiers temps de Vornan-19 parmi nous que par ce que j'en ai entendu dire. En fait, à l'époque où j'entrai en scène, son arrivée était déjà aussi connue que la chute de Byzance ou les victoires d'Attila, et je l'appris comme j'aurais appris n'importe quel événement historique.

Il se matérialisa à Rome, dans l'après-midi du 25 décembre 1998.

Rome ? Le jour de Noël ? Il ne pouvait avoir choisi une telle date que délibérément. Un nouveau Messie, descendant du ciel ce jour-là, dans cette ville-là ! C'était évident ! Trop évident !

En réalité, il prétendit toujours en insistant que cela avait été purement accidentel. Il souriait de sa

manière irrésistible, pressait ses pouces sur ses paupières et demandait doucement : « J'avais une chance sur trois cent soixante-cinq d'aterrir un jour précis. J'ai laissé le hasard choisir pour moi. À propos, rappelez-moi ce que signifie ce jour de Noël ?

— La naissance du Sauveur, disais-je, il y a très longtemps.

— Qui a-t-il sauvé, je vous prie ?

— L'humanité. Il est venu pour nous racheter du péché. »

Le regard de Vornan-19 se perdait dans cette sorte de sphère de vide qui semblait flotter éternellement autour de lui. Je suppose qu'il devait méditer sur les concepts de rachat, de rédemption et de péché, essayant de découvrir un contenu dans les mots eux-mêmes et leur sonorité. Finalement, il demandait : « Ce rédempteur de l'humanité est né à Rome ?

— Non, à Bethléem.

— Un faubourg de Rome ?

— Pas exactement, disais-je. Mais à partir du moment où vous aviez décidé de vous montrer le jour de Noël, il aurait été encore mieux que cela se soit passé à Bethléem.

— Je l'aurais fait, répondit-il, si j'avais choisi de provoquer un effet sur vous. Mais je ne savais rien de ce Sauveur dont vous me parlez, Leo. Je ne connaissais ni sa date de naissance, ni son lieu de naissance, ni même son nom.

— Jésus est-il oublié à votre époque, Vornan ?

— Je suis un homme très ignorant, je tiens à ce que vous ne l'oubliiez pas. Je n'ai jamais étudié les religions anciennes. Ce sont la chance et le hasard qui m'ont amené ici à cette date précise. » Et la malice jouait sur ses traits fins et mobiles et les plissait joyeusement.

Peut-être disait-il la vérité ? Il est indéniable que Bethléem aurait été parfaitement indiquée s'il avait désiré provoquer une sensation. D'autre part, même en choisissant Rome il eût été plus efficace d'aterrir sur la place Saint-Pierre, juste au moment de la bénédiction papale. Un miroitement argenté, une silhouette descendant lentement au milieu d'une foule composée de centaines de milliers de dévots agenouillés et terrifiés ; l'envoyé du futur se serait posé doucement sur le sol, il aurait souri, fait le signe de la croix, apportant à la multitude frappée de crainte son message non formulé de paix et de bonne volonté, parfaitement en accord avec ce jour de célébration. Mais rien ne se passa ainsi. Vornan-19 apparut au pied des Escaliers Espagnols, à côté de la fontaine, dans cette rue généralement bondée de riches touristes écumanant les boutiques de la Via Condotti. Mais un jour de Noël, à midi, la Piazza di Spagna ne présente pas une grande animation ; les boutiques de la Via Condotti étaient fermées, et même les Escaliers étaient désertés par les badauds habituels.

Sur les dernières marches se tenaient quelques personnes qui allaient visiter l'église de la Trinita dei Monti. C'était une froide journée d'hiver ; des flocons de neige tourbillonnaient dans le ciel gris et un vent glacé balayait les rives du Tibre. La ville elle-même était gelée. Des émeutes déclenchées par les Apocalyptistes avaient eu lieu un peu partout la nuit précédente ; des bandes furieuses d'énergumènes, le visage peinturluré, avaient envahi le Forum, d'autres avaient dansé une folle sarabande de nuit de Walpurgis sur les ruines du Colisée, d'autres encore avaient escaladé l'horrible monument Victor-Emmanuel et s'étaient livrées à de féroces copulations sur la statue pour profaner la blancheur de l'édifice. Cela avait été le moment culminant d'une année pendant laquelle Rome avait été contaminée par la déraison, bien que la violence n'en pût être comparée avec les véritables batailles que les Apocalyptistes avaient menées à Londres et encore plus à New York. Pourtant, ce n'est qu'avec de grandes difficultés que les *carabinieri* armés de gaz calmants et de baguettes neurales avaient pu disperser les hordes de vénérateurs hurlants et gesticulants en proie à une hystérie générale. On disait qu'aux approches de l'aube, les rues de la Ville Éternelle résonnaient encore de

cris dignes des saturnales.

Puis se leva le jour du Christ et, vers midi, alors que je dormais encore sous la chaleur de l'hiver arizonien, apparut dans le ciel couleur d'acier la silhouette lumineuse de Vornan-19, l'homme du futur.

Il y eut exactement quatre-vingt-dix-neuf témoins. Tous furent unanimes en ce qui concerne les détails fondamentaux.

Il descendit du ciel. Chaque personne interrogée rapporta que sa trajectoire décrivait un arc sautant l'église Trinita dei Monti, qu'il plana au-dessus des Escaliers Espagnols et qu'il vint se poser sur la Piazza di Spagna à quelques mètres de la fontaine en forme de bateau.

À peu près tous les témoins parlèrent d'une traînée lumineuse derrière lui, mais aucun ne mentionna un véhicule de quelque sorte que ce fût. Si l'on admet que Vornan-19 avait été lâché de quelque engin stationnant hors de vue au-dessus de l'église, et si les lois de la pesanteur ne s'étaient pas subitement abrogées, il fallait admettre qu'il devait arriver à son point d'impact avec une vitesse de plusieurs milliers de mètres à la seconde.

Pourtant il atterrit debout, sur ses deux pieds, sans manifester la moindre gêne. Plus tard, il mentionna vaguement un « neutralisateur de gravité » qui aurait ralenti sa descente, mais il ne donna pas d'autres détails, et maintenant il est presque impossible que nous en obtenions jamais d'autres.

Il était nu. Trois témoins affirmèrent qu'un léger nuage lumineux et étincelant comme une aura l'enveloppait, laissant deviner les formes de son corps mais assez opaque devant la région pelvienne pour cacher ses organes génitaux. Une sorte de halo-pagne, pour ainsi dire. Il se trouve que ces trois témoins étaient des religieuses en train de gravir les marches menant à l'église. Les quatre-vingt-seize autres témoins insistèrent sur la nudité totale de Vornan-19. La plupart d'entre eux étaient même capables de décrire en détail l'anatomie de son système externe de reproduction. Vornan était un homme doté d'une virilité exceptionnelle, comme nous l'apprîmes par la suite, mais cette particularité tout à fait spéciale était encore inconnue à l'époque où les premiers témoins oculaires donnèrent leur version.

Le problème était de savoir si les nonnes n'avaient pas imaginé ce pagne gazeux censé protéger la pudeur de Vornan par un phénomène d'hallucination collective. Ou bien si elles l'avaient inventé délibérément pour protéger leur pudeur à elles ? Ou encore si Vornan n'avait pas arrangé lui-même ce stratagème pour que la plupart des témoins le voient intégralement, tandis que ceux qui risquaient d'être émotionnellement choqués auraient une vision différente de lui ? Je ne sais. Toujours est-il que le culte de l'Apocalypse nous a prouvé de toute évidence que les hallucinations collectives existent ; il est donc impossible de refuser purement et simplement la première hypothèse. Ni la seconde d'ailleurs, car la religion organisée nous a maintes fois fourni la preuve depuis deux mille ans que ses ministres ne disent pas toujours la vérité. Quant à l'hypothèse selon laquelle Vornan aurait choisi ce moyen pour éviter aux religieuses d'avoir à contempler sa nudité, elle me laisse sceptique. Ce ne fut jamais son genre de protéger quiconque contre un choc, même s'il risquait d'en être secoué, pas plus qu'il n'accepta jamais l'idée que les êtres humains étaient effrayés de regarder quelque chose d'aussi stupéfiant que le corps d'un de leurs semblables. De toute façon, s'il n'avait jamais entendu parler du Christ, comment aurait-il su que les religieuses existaient et que ces pieuses femmes avaient fait des vœux ? Quoi qu'il en soit, je me refuse à sous-estimer les tortuosités de son esprit et je suis persuadé qu'il lui aurait été techniquement possible d'apparaître d'une manière à quatre-vingt-seize témoins et d'une autre manière à trois autres.

Nous savons que les bonnes sœurs se précipitèrent dans l'église durant l'instant qui suivit son arrivée. D'autres personnes pensèrent que Vornan était encore un de ces fous d'Apocalyptistes et cessèrent de lui prêter attention.

Mais la majorité fascinée suivit des yeux cet étrange homme nu qui, après son apparition

dramatique, se promenait sur la Piazza di Spagna. D’abord il inspecta la fontaine, puis il alla regarder les vitrines des boutiques sur le bord de la place, avant de contempler les automobiles alignées le long du trottoir. Le vent aigre semblait n’avoir aucun effet apparent sur lui. Quand il eut fini son tour, il traversa l’esplanade et entreprit de gravir calmement les escaliers. Il était sur la cinquième marche quand un policier se manifesta frénétiquement et lui hurla de redescendre et de monter dans le car de police.

« Je ne ferai pas ce que vous dites », répliqua tranquillement Vornan-19. Ce furent ses premiers mots – le début de son Épître aux Barbares. Il parlait en anglais. Plusieurs des témoins entendirent et comprirent ce qu’il dit. Le policier ne comprit pas et continua à vociférer en italien.

Vornan-19 dit, toujours en anglais : « Je suis un voyageur venu d’une ère lointaine. Je suis venu pour inspecter votre monde. »

Le policier s’étrangla de rage. Il croyait que Vornan était un Apocalyptiste et de surcroît un Apocalyptiste américain, la pire race. Son devoir était de défendre les règles de la décence dans Rome et la sainteté du jour de Noël contre l’exhibitionnisme et la vulgarité de ce fou. Il cria au visiteur de descendre les marches.

L’ignorant Vornan-19 lui tourna le dos et continua sereinement son escalade. La vue de ces fesses musclées et rondes rendit fou furieux le représentant de la loi. Il se débarrassa précipitamment de sa cape et entreprit de grimper les marches à toute vitesse pour couvrir la nudité de cet offenseur public.

Les témoins affirmèrent que Vornan-19 ne regarda ni ne toucha le policier d’aucune manière. Celui-ci, tenant sa cape à la main gauche, posa sa main droite sur l’épaule de Vornan pour l’arrêter. Il y eut un faible crépitement accompagné d’un petit éclair jaune-bleuté et le policier fut projeté violemment en arrière comme s’il avait été frappé par une puissante décharge électrique. Il s’effondra et roula sur les marches. Arrivé en bas, il resta par terre, sans bouger, grotesquement contorsionné. Les personnes présentes reculèrent. Vornan-19 continua à gravir les escaliers jusqu’en haut. Là, il s’arrêta pour parler à un des témoins.

Ce dernier était un Apocalyptiste allemand, du nom de Horst Klein.

Âgé de dix-neuf ans, il avait pris part aux émeutes qui avaient eu lieu sur le Forum entre minuit et l’aube ; et à présent, trop excité pour pouvoir dormir, il errait dans la ville dans un état de dépression *post coïtum*. Parlant parfaitement l’anglais, le jeune Klein devint une célébrité mondiale pendant la période qui suivit, racontant son histoire devant les caméras de toutes les télévisions, puis il glissa dans l’oubli, mais sa place dans l’histoire est assurée. Je suis sûr qu’aujourd’hui même, quelque part à Mecklenburg ou à Schleswig, il répète ce dialogue pour la énième fois.

Quand Vornan-19 s’approcha de lui, il lui dit : « Vous ne devriez pas tuer de *carabinieri*. Ils ne vous le pardonneront pas.

— Il n’est pas mort. À peine un peu évanoui.

— Vous ne parlez pas comme un Américain, dit Klein.

— Je n’en suis pas un. Je viens de la Centralité. C’est à mille ans d’ici, comprenez-vous ? »

Klein rit. « Le monde se terminera dans trois cent soixante-douze jours.

— Croyez-vous vraiment cela ? Quelle année est-ce ?

— 1998. Le 25 décembre.

— Le monde vivra encore au moins mille ans. De cela je suis certain. Je suis Vornan-19, et je suis en visite ici. J’ai besoin d’une hospitalité. Je voudrais goûter votre nourriture et vos vins, porter des vêtements de votre époque. Je m’intéresse aussi aux anciennes pratiques sexuelles. Où pourrais-je trouver une maison de prostitution ?

— Ce grand édifice gris, là, dit Klein, désignant du doigt l’église de la Trinita dei Monti. Là, ils s’occuperont très bien de vous. Simplement dites-leur que vous venez de mille ans. En 2998, c’est bien cela ?

— 2999, d'après votre système.

— Parfait. Ils vous adoreront pour cela. Il vous suffit de leur apporter la preuve que le monde ne

s'éteindra pas un an jour pour jour après le 1^{er} janvier, et ils vous donneront tout ce que vous voudrez.

— Le monde ne finira pas aussi vite, dit Vornan-19 d'un ton grave. Je vous remercie, mon ami. »

Il commença d'avancer vers l'église.

Soudain, des *carabinieri* hors d'haleine surgirent de tous les côtés à la fois. Ils prirent bien garde de ne pas s'approcher à moins de cinq mètres de lui, mais ils formèrent une haie solide lui barrant l'accès de l'église. Ils étaient armés de lance-gaz et de baguettes neurales. L'un d'eux jeta sa cape aux pieds de Vornan.

« Mettez cela.

— Je ne comprends pas votre langage.

— Ils veulent que vous cachiez votre nudité. Elle les offense, expliqua Horst Klein.

— Mon corps n'est pas difforme, dit Vornan-19. Pourquoi le couvrirais-je ?

— Ils le veulent et vous avez dû remarquer qu'ils ont des baguettes neurales. Ce sont des armes redoutables. Vous voyez ? Ces tiges grises qu'ils tiennent à la main.

— Puis-je examiner votre arme ? » demanda le visiteur d'un ton affable au policier le plus proche. Il s'avança en tendant le bras. L'homme se recula. Vornan se déplaçait avec une rapidité inimaginable. Il attrapa l'extrémité de la baguette et l'arracha des mains du policier. Il tripota l'engin, devant les yeux ébahis des représentants de la loi, l'armant, tirant des décharges, frottant ses mains contre l'acier poli de la tige sans manifester le moindre choc alors qu'il aurait dû tomber plusieurs fois dans une syncope semi-létale. Apeurés, se serrant les uns contre les autres, les *carabinieri* reculèrent.

Horst Klein brisa le cercle autour de Vornan-19 et vint se jeter à ses pieds. « Vous êtes *vraiment* du futur, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Comment avez-vous fait ?... Toucher cette baguette ?...

— Ces forces moyennes peuvent être absorbées et transformées, dit Vornan. Ne connaissez-vous pas encore les rituels énergétiques ? »

Le jeune Allemand, tout tremblant, secoua la tête. Après un instant, il ramassa la pèlerine du policier et l'offrit à l'homme nu.

« S'il vous plaît, mettez cela sur vous, murmura-t-il. S'il vous plaît. Rendez-nous les choses plus faciles. Vous ne pouvez pas vous promener tout nu. »

L'air surpris, Vornan consentit. Après quelques tâtonnements, il endossa finalement la cape.

« Le monde ne finira pas dans une année ? demanda Klein, haletant.

— Non. Certainement pas.

— J'étais un fou !

— Peut-être. »

Des larmes coulèrent sur les joues lisses du jeune homme. Un rire rauque et étouffé monta lentement dans sa gorge, plissant ses lèvres. Il s'aplatit sur la pierre froide, les paumes des mains grandes ouvertes à plat sur le sol. Tremblant, hoquetant et sanglotant, il reniait sa foi en l'Apocalypse et se prosternait devant Vornan-19.

L'homme du futur avait gagné son premier disciple.

II

EN Arizona, je ne savais rien de tout cela. D'ailleurs, si je l'avais appris, je l'aurais refusé comme une nouvelle folie de mes contemporains. J'étais à l'époque dans un moment de dépression provoquée par l'excès de travail et la conscience de l'échec de mes recherches. Ma vie m'apparaissait stérile et je ne portais aucun intérêt à tout ce qui se passait hors des limites de mon crâne. Je désirais pour moi un ascétisme et je refusais d'entendre parler des événements de l'actualité.

Mes hôtes étaient délicieux. Ils m'avaient déjà vu auparavant dans des états semblables et ils savaient comment me prendre pendant mes crises. J'avais besoin d'une combinaison délicate d'attention et de solitude et seules des personnes douées d'une certaine sensibilité étaient capables de créer autour de moi cette atmosphère nécessaire. Il n'est pas faux de dire que Jack et Shirley Bryant ont sauvé plusieurs fois ma santé morale et intellectuelle.

Jack avait travaillé avec moi à Irvine pendant plusieurs années, aux alentours de 1980. Il était arrivé tout frais émoulu du M.I.T. où il avait récolté les plus hautes distinctions. Comme la plupart des êtres issus de cette institution, son esprit avait quelque chose d'étriqué et de terne ; peut-être étaient-ce les stigmates laissés par trop d'années vécues dans l'Est, trop d'hivers rudes et d'étés étouffants. Mais c'était un intense plaisir que de le voir s'ouvrir comme une fleur robuste sous notre chaud climat ensoleillé. Il avait tout juste dépassé la vingtaine quand je fis sa connaissance : grand, mais la poitrine creuse, une tignasse frisée et toujours ébouriffée, des joues perpétuellement mal rasées, des yeux profondément enfoncés dans les orbites et une bouche fine frémissante. Il possédait tous les tics, les traits et les habitudes stéréotypés du jeune génie. J'avais lu ses articles sur la physique des particules et ils m'étaient apparus particulièrement brillants. Il est important de réaliser qu'en physique, les chercheurs agissent sous le coup de soudains éclairs de pensée – appelez cela l'inspiration, si vous voulez – et qu'en conséquence il n'est pas nécessaire d'être vieux et sage pour devenir un grand savant. Newton n'était encore qu'un jeune garçon quand il donna une nouvelle forme à l'univers. Einstein, Schrödinger, Heisenberg, Pauli et tous les autres pionniers firent leurs plus importantes découvertes avant d'avoir atteint la trentaine. On peut comme Bohr devenir de plus en plus intelligent et profond avec l'âge. Néanmoins Bohr était encore jeune quand il fouilla dans le cœur de l'atome. C'est pourquoi quand je dis que ses travaux étaient brillants, je ne veux pas dire simplement qu'il était un jeune homme exceptionnellement prometteur. Cela signifie qu'il était spécialement brillant dans toute l'acception du terme et qu'il avait déjà atteint les sommets alors qu'il n'était encore qu'un étudiant.

Pendant les deux premières années qu'il passa avec moi, je pensais qu'il allait purement et simplement recréer la physique. Il avait cet étrange pouvoir, ce don de l'intuition aveuglante qui éteint tous les doutes et, de plus, il possédait les aptitudes mathématiques et la persévérance pour suivre son intuition et arracher la sécurité évidente à l'inconnu. Ses travaux ne rejoignaient les miens que marginalement. À cette époque, mon projet d'inversion temporelle était devenu plus expérimental que théorique. J'étais passé du stade des hypothèses premières à la réalisation. Je passais la majorité de mon temps dans un accélérateur géant de particules pour essayer de mettre au point les forces qui, je l'espérais, enverraient des fragments d'atomes vers le passé. Jack, au contraire, était encore totalement théoricien.

Il s'occupait de la force qui retient et forme l'atome. Cela n'avait rien de nouveau, bien entendu. Mais Jack avait mené un travail de compilation véritablement fantastique et son regard neuf et génial avait réexaminé tout ce qui avait été écrit sur ce sujet. C'est ainsi qu'à partir de quelques implications restées incompréhensibles jusqu'alors découlant des travaux de Yukawa sur les mésons en 1935, il avait remodelé et remanié tout ce qui était connu sur le ciment qui lie et agglomère l'atome. Il me semblait que Jack était sur le point de faire une découverte qui révolutionnerait l'humanité : comprendre une relation fondamentale énergétique sur laquelle l'univers est construit. Ce qui est en fait ce que nous recherchons tous.

Comme j'étais mon propre élève, je prenais une partie de mon temps, dont la majorité était consacrée à mes propres travaux, pour suivre ses études et les étapes successives de sa thèse de doctorat. Ce n'est que petit à petit que des implications plus larges pouvant être tirées des recherches de Jack m'apparurent. J'avais d'abord regardé ses cahiers comme l'expression d'une discipline tenant de la physique pure, mais à présent je comprenais que l'aboutissement de ses recherches devait être hautement pratique. Il se dirigeait vers un moyen de faire éclater les forces qui soudent et forment l'atome en libérant cette énergie non à travers une explosion violente mais en la drainant dans un flot contrôlé.

Jack lui-même ne semblait pas se rendre compte de cela. L'application des théories physiques ne l'intéressait pas. L'esprit baignant dans ses équations et ses calculs abstraits, il ne s'occupait pas plus de telles possibilités que des fluctuations de la Bourse. Moi, j'en étais conscient. Les travaux de Rutherford au début du xx^e siècle avaient aussi été de la théorie pure, et pourtant ils avaient conduit à l'explosion d'Hiroshima. Des hommes à l'esprit moins élevé que celui de Jack verraient dans sa thèse les moyens d'arriver à une libération totale de l'énergie atomique. Aucune fission ou fusion ne serait nécessaire. *Tout* atome pourrait être ouvert et drainé. Une poignée de terre pourrait nourrir un générateur d'un million de kilowatts. Quelques gouttes d'eau enverraient un vaisseau cosmique sur la lune. Ceci était la véritable et fantastique énergie atomique. Et tout était là, implicitement contenu dans les travaux de Jack.

Mais les travaux étaient encore incomplets.

Durant sa troisième année à Irvine, il vint me voir un jour, l'air hagard et épuisé. Il m'informa qu'il arrêta sa thèse. Il en était à un point, selon lui, où il avait besoin de marquer une pause et de réfléchir. Entre-temps, il me demandait la permission de s'engager dans une certaine recherche expérimentale, simplement pour se changer l'esprit. Naturellement, je lui donnai mon accord.

Je ne lui soufflai pas un mot sur les implications pratiques potentielles de ses travaux. Ce n'était pas mon rôle. Je dois d'ailleurs confesser un certain soulagement mêlé à du désappointement quand il interrompit ses recherches. J'avais tenté d'imaginer quelques conséquences économiques qui surviendraient d'ici dix à quinze années quand chaque foyer serait à même de diriger sa propre source inépuisable de puissance, quand les transports et les communications cesseraient de dépendre des traditionnelles matières énergétiques, quand toute l'organisation du travail sur laquelle est basée notre société éclaterait et devrait être radicalement bouleversée. Même le sociologue amateur que j'étais avait été effrayé par les perspectives qui s'étaient ouvertes devant moi. Si je m'étais trouvé à la place de directeur d'un des grands trusts mondiaux, j'aurais fait assassiner Jack Bryant sur-le-champ. Son renoncement donc ne me dérangeait pas outre mesure, mais je devais admettre que ce sentiment n'avait rien de très élevé. Le véritable homme de sciences se place au-delà des intérêts et des conséquences économiques. Il court après la vérité, même si cette vérité doit remettre totalement en question la civilisation dans laquelle il vit. Ceci est un principe de base de toute vraie recherche.

J'avais longuement réfléchi à cette nouvelle situation. Si Jack avait désiré à n'importe quel moment reprendre ses travaux, je n'aurais pas tenté de l'en dissuader. Je n'aurais même pas essayé de

lui demander de prendre en considération les suites à long terme. Il ne réalisait pas l'existence du dilemme moral que posaient ses études ; je ne voulais pas être celui qui le lui révélerait.

Par mon silence, bien entendu, je me faisais complice de la destruction de l'économie humaine. J'aurais pu, et peut-être aurais-je dû, montrer à Jack que ses travaux dirigés dans un certain sens, pouvaient donner à chaque être humain un accès illimité à une source infinie d'énergie, ruinant par là même tout fondement de société humaine en la faisant éclater irrémédiablement. Mon ingérence aurait peut-être fait hésiter Jack. Quoi qu'il en soit, je choisis de me taire. Refusez-moi toutes les médailles et décorations, je confesse que mes angoisses s'apaisèrent tant que Jack resta inoccupé. Il ne travaillait plus du tout sur ce sujet, je n'avais donc pas à m'inquiéter des conséquences qui pourraient en découler. Quand il reprendrait son œuvre le problème moral se reposerait à moi : accepter la liberté totale de la recherche scientifique ou intervenir pour protéger le maintien du statu quo économique.

Ce serait un choix difficile et désagréable. Pour l'instant, il m'était épargné.

Jack passa sa troisième année à s'amuser avec l'accélérateur de l'Université. Il ne faisait rien de précis. On aurait pu croire qu'il venait juste de découvrir le côté expérimental de la physique et qu'il ne pensait qu'à jouer avec les possibilités mécaniques. Notre accélérateur était tout nouveau et très impressionnant. C'était un modèle à ventre-proton, équipé d'un injecteur de neutrons. Il avait une puissance d'un trillion d'électrons-volts ; maintenant, bien sûr, les machines actuelles à spirale alpha dépassent largement cette taille, mais à l'époque c'était énorme. Les deux pylônes jumeaux soutenant les lignes à haute tension amenant le courant depuis les générateurs situés en bordure du Pacifique semblaient être des titans d'acier porteurs de puissance brute et le dôme du bâtiment de l'accélérateur lui-même brillait symboliquement sous l'éclat du soleil. Jack y passait presque tout son temps. Il s'asseyait devant les écrans pendant que des étudiants de première année menaient des expériences élémentaires sur la détection des neutrinos et l'annihilation des antiparticules. Occasionnellement, il démontait et remontait certains cadrans de contrôle pour comprendre leurs mécanismes. Tout chercheur pur est fasciné de découvrir la possibilité de maîtriser effectivement les forces géantes qu'il s'est si souvent représentées en esprit. Mais, pour Jack, il était évident que ceci ne l'intéressait pas vraiment. Il essayait seulement de s'occuper. Délibérément, il s'endormait.

Était-ce vraiment parce qu'il avait besoin de repos ?

Ou avait-il finalement aperçu les implications contenues dans ses propres travaux – et en avait-il été effrayé ?

Je ne lui posais aucune question. Dans des cas pareils je me contentais d'attendre que mon élève vienne me voir et qu'il m'explique ses problèmes et ses doutes. Je ne voulais pas prendre le risque d'infecter l'esprit de Jack avec mes inquiétudes si lui-même n'avait rien deviné.

À la fin de son second semestre de quasi-inactivité, il demanda officiellement un entretien privé avec moi. Nous y voici, pensai-je. Il va me dire vers quoi ses recherches tendent et il me demandera s'il est juste et honnête de sa part de continuer. À ce moment-là, il faudra lui fournir une réponse. Laquelle ?

Je me bourrai de pilules avant d'avoir à l'affronter.

Il commença sans préambule : « Leo, j'aimerais quitter l'Université. »

J'étais secoué. « Vous avez de meilleures propositions ?

— Ne soyez pas absurde. J'abandonne la physique.

— Vous abandonnez la... la physique ?

— Oui. Et je vais me marier. Vous connaissez Shirley Frisch ? Vous l'avez déjà vue avec moi.

Nous nous marions dimanche prochain. Ce sera très intime, mais j'aimerais que vous soyez des nôtres, Leo.

— Et après ?

— Nous avons acheté une maison dans l'Arizona. En plein désert, près de Tucson. Nous nous

installerons là-bas.

— Mais que ferez-vous, Jack ?

— Je méditerai. J'écrirai aussi un petit peu. Il y a quelques questions philosophiques qui me...

— Et comment vivrez-vous ? le coupai-je. Votre salaire universitaire vous sera...

— J'ai fait un petit héritage. Quelqu'un de ma famille qui avait fait un bon placement il y a longtemps, et Shirley de son côté aussi a un peu d'argent. Ce n'est pas grand-chose, mais cela nous suffira amplement. Nous abandonnons la société. Voilà. Je ne voulais pas vous le cacher plus longtemps. »

Je posai mes mains bien à plat sur mon bureau et je fixai mes articulations pendant un long moment. J'avais l'impression que mes doigts étaient reliés entre eux par des toiles d'araignée. Je demandai à tout hasard : « Et votre thèse, Jack ?

— Arrêtée.

— Mais vous étiez presque au bout.

— Non. Je suis dans un cul-de-sac. Je ne peux pas continuer. » Son regard rencontra le mien. Il me fixait intensément. Essayait-il de me dire qu'il ne *voulait* pas continuer ? Cet abandon si près du but était-il l'aveu d'une défaite scientifique ou d'un doute moral ? Je voulais lui poser la question, mais j'attendis qu'il me le dise lui-même. Il restait silencieux, me souriant d'une manière contractée et fausse. Finalement, il laissa tomber : « Leo, je crois que je ne ferai jamais rien de valable en physique.

— Ce n'est pas vrai ! Vous...

— Je pense que je ne *désire* même pas faire quelque chose de valable en physique.

— Oh !...

— Vous ne m'en voulez pas trop ? Je tiens à votre amitié. Resterez-vous *notre* ami ? »

J'allai au mariage. En fait, nous étions seulement quatre invités. La mariée était une jeune femme que je ne connaissais que très vaguement, d'à peu près vingt-deux ans, une jolie blonde, étudiante en sociologie.

Dieu seul sait comment Jack avait pu faire sa connaissance, lui qui avait toujours le nez fourré dans ses calculs, mais ils avaient l'air profondément amoureux. Elle était grande, elle arrivait presque à l'épaule de son mari, avec une longue cascade de cheveux dorés et soyeux, de grands yeux noirs et un corps souple de sportive. Sans aucun doute elle était belle, et dans sa courte robe de mariée elle semblait aussi radieuse que n'importe quelle autre jeune épouse. La cérémonie fut brève et très simple. Après, nous allâmes déjeuner et, vers la fin de l'après-midi, les deux jeunes gens nous quittèrent tranquillement. Ce soir-là, en rentrant chez moi, je ressentis un curieux vide. Je fouillai dans de vieux papiers pour essayer d'occuper mon esprit et je trouvai quelques notes écrites par Jack aux tout premiers débuts de sa thèse. Je restai très longtemps à fixer les gribouillis complexes, sans pouvoir comprendre quoi que ce soit.

Un mois plus tard ils m'invitèrent à aller passer une semaine chez eux en Arizona.

Je pensais que c'était une invitation de politesse et je la déclinai poliment, croyant que c'était ce qu'ils attendaient de moi. Pas du tout. Jack m'appela et insista pour que je vienne. Son visage était aussi sérieux que d'habitude mais, sur le petit écran verdâtre, je pouvais distinctement voir que la tension et l'égarement n'y paraissaient plus. J'acceptai. Je découvris que leur maison était parfaitement isolée avec des kilomètres carrés de désert tout autour sans âme qui vive. C'était une forteresse de confort au milieu de cet espace nu et désolé. Jack et Shirley étaient tous les deux bronzés, magnifiquement heureux et merveilleusement bien accordés l'un à l'autre. Dès le premier jour, ils m'emmenèrent pour une longue promenade dans le désert, riant devant la fuite précipitée des lièvres, des rats du désert ou des longs lézards verts à notre approche. Nous nous baissions souvent pour examiner des plantes naines poussant sur ce sol prétendu stérile et ils me montrèrent un immense cactus dont les énormes rameaux verts et rugueux fournissaient la seule ombre sur plusieurs

kilomètres carrés.

Leur maison devint un refuge pour moi. Non contents de m'inviter régulièrement, ils insistèrent pour que je sache que je pouvais venir chaque fois que j'en éprouverais le désir. Il me suffisait de leur dire : je viens, et je m'invitais sans que cela pose le moindre problème. J'étais libre. Parfois je restais six ou dix mois sans leur rendre visite, d'autres fois je venais passer cinq ou six week-ends d'affilée. Nous n'avions pas d'habitudes ou de programmes établis à l'avance. Mon besoin de les voir dépendait uniquement de mon climat intérieur. Le leur ne variait jamais, ni intérieurement ni extérieurement ; leurs jours étaient perpétuellement ensoleillés. Je ne les avais jamais vus se disputer ; je n'avais même jamais surpris le plus léger désaccord entre eux. Jamais la plus petite faille. Jusqu'au jour où Vornan-19 entra dans leur vie.

Graduellement, nos relations s'approfondirent et devinrent quelque chose de subtil et d'intime.

Ayant atteint moi-même la cinquantaine, Jack n'ayant pas encore trente ans et Shirley un peu plus de vingt, je suppose qu'ils devaient me considérer un peu comme un vieil oncle mais, petit à petit, le lien devint beaucoup plus étroit entre nous. Quelqu'un d'étranger aurait pu appeler cela de l'amour. Ouvertement, il n'y avait rien de sexuel, bien que j'eusse couché avec grand plaisir avec Shirley si je l'avais connue dans des circonstances différentes. Je la trouvais physiquement délicieusement attirante et ce désir augmentait au fur et à mesure que les années et le soleil la dépouillaient de cette immaturité de jeune fille, charmante pour certains, mais à laquelle je préfère la plénitude de la femme. Malgré le caractère triangulaire de mes relations avec Jack et Shirley, avec des vecteurs émotionnels se dirigeant dans plusieurs directions, je ne fus jamais tenté d'essayer une expérience adultère avec Shirley. J'admirais le corps de la femme de mon ami, mais jamais – je crois – je n'ai envié Jack de la posséder physiquement. La nuit, quand j'entendais l'écho de leur plaisir venant de leur chambre à coucher, ma seule réaction était de me réjouir de leur bonheur, même si je me remuais un peu trop dans mon lit. Une fois, j'avais amené, avec leur accord, une amie chez eux. Cela avait été un désastre. Le week-end avait été horrible ; tout le savant équilibre du bonheur avait été rompu. Il était nécessaire que je vienne seul. Bizarrement, je ne me sentais pas condamné au célibat, même si parfois l'amour que je portais à Shirley m'eût fait désirer une consommation physique.

Nous devînmes si proches que presque toutes les barrières tombèrent entre nous. Pendant les journées chaudes, ce qui signifie à peu près la majorité de l'année, Jack avait l'habitude de vivre entièrement nu. Pourquoi pas ? Il n'y avait aucun grincheux dans le voisinage pour se plaindre et il ne se sentait pas du tout gêné par la présence de sa femme ou de son ami le plus intime. J'enviais sa liberté, mais je ne l'imitais pas, pensant qu'il serait inconvenant de ma part de m'exposer devant Shirley. Je portais des shorts. C'était un problème assez délicat à régler et ils surent le faire avec cette délicatesse qui leur était si personnelle. Un jour particulièrement chaud du mois d'août, où le soleil semblait dévorer le ciel, Jack et moi étions en train de soigner le petit jardin de plantes tropicales qu'ils affectionnaient, quand Shirley vint nous apporter à boire. Tout de suite, je vis qu'elle avait négligé de nouer les deux bandes d'étoffe qui constituaient en général son seul vêtement. Très naturellement, elle s'approcha de nous, m'offrit une bière et en tendit une à son mari. Leur attitude semblait totalement décontractée et détendue. Le choc causé par la vue de son corps fut violent mais bref. Sa tenue habituelle était si révélatrice que les formes de sa poitrine et de ses fesses ne m'étaient pas inconnues. La présence ou l'absence de ces deux bouts d'étoffe n'était donc qu'un détail, la mince frontière entre la prétendue décence et la nudité. Ma première impulsion fut de regarder ailleurs, comme si j'avais été un importun débarquant chez eux par surprise ; mais je sentis aussitôt que c'était justement ce sentiment qu'elle désirait détruire en moi. Je fis l'effort de montrer le même sang-froid qu'elle. Peut-être cela semble-t-il naïf et absurde, mais je laissai mon regard détailler délibérément son anatomie comme s'il se fût agi d'une statue finement travaillée qui m'eût été présentée. L'examiner en détail était le seul moyen de témoigner mon admiration et ma gratitude. Mes yeux

s'attardèrent sur les seules parties de son corps qui étaient nouvelles pour moi : les bouts roses de ses seins et le triangle doré de son ventre. Elle était intégralement bronzée. Son corps, mûr et plein, brillait sous l'éclat du soleil comme s'il avait été huilé. Quand j'eus terminé mon inspection solennelle et folle, je bus d'un trait mon verre de bière, me baissai et retirai gravement mon short.

Après cette journée, nous n'observâmes plus aucun tabou de nudité, ce qui nous rendit à tous les trois la vie plus facile car, après tout, ce n'était qu'une maison assez petite. Pour moi – et je suppose pour eux aussi – il m'apparut que la pudeur était une restriction qui ne devait pas avoir sa place dans nos relations. Une fois, un groupe de touristes ayant pris le mauvais embranchement de la route avait suivi le chemin menant à la maison. Inconscients de notre nudité, nous n'avions pas fait le moindre geste pour nous cacher à leurs regards. Ce n'est que plus tard que nous réalismes pourquoi ils avaient eu l'air si choqués et si désireux de faire marche arrière pour s'éloigner de nous.

Une seule barrière restait encore entre nous. J'avais choisi de ne pas rappeler à Jack ses recherches, ni pourquoi il les avait abandonnées.

Quelquefois, il me parlait de mes propres travaux, de mon projet de réversibilité temporelle, me posant une ou deux vagues questions, m'entraînant à discourir sur les nœuds qui bloquaient provisoirement ma progression. Je le soupçonnais de pratiquer ces relances comme une thérapie, sachant que je venais vers eux parce que je me trouvais dans une impasse et espérant ainsi m'aider à dénouer mes blocages. Il ne semblait pas suivre l'actualité scientifique. Nulle part dans la maison je ne voyais traîner les bobines vertes si reconnaissables de la *Revue de Physique* ou des *Cahiers de la Revue de Physique*. C'était comme s'il avait pratiqué une amputation sur lui-même. J'essayais vainement de m'imaginer ce que serait ma vie si j'abandonnais subitement toute activité de recherches. Pourtant c'était ce dont Jack avait été capable. Je ne savais pas pourquoi et je ne voulais pas le lui demander. Si un jour il décidait de me le révéler, ce serait sans que je l'aie sollicité à ce propos.

Shirley et lui vivaient une existence calme et se suffisant à elle-même dans leur paradis au milieu du désert. Ils lisaient beaucoup, possédaient une sonothèque très fournie et ils s'étaient acheté un équipement pour composer et jouer des sculptures sonores. Shirley était la seule à s'en servir et quelques-unes de ses œuvres étaient très réussies. Quant à Jack, il écrivait des poèmes qui restaient pour moi totalement hermétiques, il rédigeait aussi occasionnellement des essais sur la vie en milieu désertique pour des revues spécialisées et il prétendait travailler sur un gros traité philosophique dont je n'ai jamais vu le manuscrit. Je pense sincèrement qu'ils étaient vraiment des oisifs, mais pas dans un sens négatif ; ils avaient abandonné toute forme de compétition et ils se suffisaient à eux-mêmes, produisant peu, consommant peu. Ainsi, ils vivaient fondamentalement heureux. Ils avaient choisi de ne pas avoir d'enfants. Ils ne quittaient pas leur désert plus de deux fois par an. Ils partaient pour de rapides voyages à New York ou San Francisco ou Londres, et ils rentraient très vite dans leur retraite qu'ils s'étaient choisie. Ils avaient quatre ou cinq autres amis qui leur rendaient visite périodiquement, mais je n'en ai jamais rencontré un. D'ailleurs, ils agissaient toujours avec moi comme si j'étais celui de leurs amis le plus cher. La plupart du temps ils étaient tous les deux seuls, et je suis sûr que chacun trouvait l'autre entièrement suffisant. Ils me déconcertaient. Au premier abord, ils pouvaient sembler simplement heureux, deux enfants de la nature vivant nus sous la chaleur du désert, inaccessibles à la dureté d'un monde qu'ils avaient rejeté ; mais la complexité sous-jacente qui les avait conduits à ce renoncement était justement ce que je ne pouvais imaginer ou comprendre. Néanmoins je les aimais. Je sentais qu'ils étaient une partie de moi aussi bien que j'étais une partie d'eux, et pourtant ce n'était qu'une illusion. En dernière analyse, ils étaient des êtres étrangers, détachés du monde parce qu'ils ne lui appartenaient pas. Si seulement ils avaient réussi à rester dans leur isolement...

Cette semaine de Noël pendant laquelle Vornan-19 était descendu dans notre monde, je m'étais rendu chez mes amis dans un profond découragement. Mes travaux étaient sans intérêt et ne menaient

à rien. C'était un état typique engendré par la fatigue ; pendant quinze années j'avais vécu en équilibre entre le succès et des abîmes de désespoir. Plus je grimpais et plus le sommet à atteindre s'éloignait de moi. Je découvrais enfin qu'il n'y avait pas de sommet, simplement un mirage, une illusion, et que dans tous les cas mes recherches ne valaient pas la peine qu'elles me coûtaient. Ces moments de doute total m'assaillaient fréquemment. J'étais conscient de l'irrationalité de ces pensées dépressives, mais je suppose que chaque homme doit périodiquement se laisser gagner par la peur d'avoir gâché sa vie, à part bien entendu ceux qui l'ont *vraiment* gâchée et qui heureusement ne s'en rendent pas compte. Que se passe-t-il dans l'âme du publicitaire qui se creuse l'esprit pour meubler le ciel de slogans colorés ? Et pour le cadre moyen assiégé de rapports et harassé par un métier auquel il ne voit pas de but ? Et le concepteur de carrosseries d'automobiles, l'agent de change, le directeur d'un collège ? Ont-ils eux aussi des crises morales ?

Moi, j'étais en plein dedans. J'étais coincé dans mes travaux et je me tournai tout naturellement vers Jack et Shirley. Un peu avant Noël, je fermai mon bureau, fis suspendre mon courrier et m'invitai en Arizona pour une durée indéterminée. Mes horaires ne dépendent absolument pas de ceux de l'Université, je travaille quand je veux et je me retire quand le besoin s'en fait sentir.

Je mis trois heures pour aller d'Irvine à Tucson. Je branchai ma voiture sur la première bande automatique de transport qui devait traverser la chaîne de montagnes et je me laissai glisser vers l'est sur la piste scintillante programmée pour un trajet rapide. L'ordinateur routier de la Sierra Nevada fit le reste. Il détacha au point exact mon véhicule de la voie directe vers Phoenix et l'aiguilla sur celle de Tucson, puis il calcula la décélération pour passer agréablement de la vitesse de croisière de quatre cent quatre-vingts kilomètre-heure à l'arrêt en douceur au dépôt où les commandes manuelles de ma voiture furent rebranchées. Sur la côte, nous avions un décembre pluvieux et froid, mais ici le soleil brillait et chauffait merveilleusement. Je m'arrêtai à Tucson pour faire charger les batteries de ma voiture. J'avais oublié de le faire au départ, privant ainsi la Société Edison de Californie du Sud d'un gain de quelques dollars. Puis je pénétrai dans le désert par la vieille route inter-États n^o 89. Après un quart d'heure, je bifurquai et empruntai une route de comté que je quittai finalement pour prendre la déviation menant à la maison de mes amis. La majorité des terres de cette région appartient aux Indiens Papagos, grâce à quoi elle a évité de subir la lèpre du développement comme cela s'est passé autour de Tucson. Je ne sais pas très bien comment Jack et Shirley avaient réussi à obtenir le titre de propriété de leurs quelques arpents, mais ils étaient à l'abri de tous les indiscrets et de toute trace de civilisation, aussi incroyable que cela puisse paraître au seuil du ^exxi^e siècle. Il existe encore aujourd'hui des endroits aux États-Unis où il est possible de se retirer comme eux l'avaient fait. Les derniers huit kilomètres de piste caillouteuse ne méritaient le nom de route que par ironie. Le temps s'évanouissait ; j'étais comme un de mes électrons, lancé en arrière vers les premiers jours de la Création. Ce paysage était le Vide et il détenait le pouvoir d'estomper les tourments d'un esprit confus et inquiet comme une pompe à chaleur sait apaiser la danse folle des molécules.

J'arrivai en fin d'après-midi, laissant derrière moi un nuage de sable et de terre desséchée. Sur la gauche s'élevait une chaîne de montagnes pourpres dont les sommets se confondaient avec le ciel et qui s'étendaient jusqu'à la frontière mexicaine, ceinturant le désert rocailleux sur lequel la maison des Bryant était le seul témoignage d'une présence quelconque. Un lit de torrent à sec depuis plusieurs centaines d'années bordait leur propriété. Je garai ma voiture à côté et me dirigeai à pied vers la maison.

Le bâtiment avait été construit en séquoia et en verre, il y avait à peu près une vingtaine d'années. Il comprenait deux étages d'habitation et une terrasse derrière. Le système de maintenance de la maison était dans la cave : un petit réacteur Fermi qui fournissait la puissance nécessaire au conditionnement d'air, à la circulation d'eau, à l'éclairage et au chauffage. Une fois par mois, le

contrôleur de la Société du Gaz et de l'Électricité de Tucson venait effectuer une inspection comme la loi l'oblige pour les utilisateurs ayant refusé de se brancher sur les lignes générales et ayant choisi de s'équiper avec une unité génératrice personnelle.

L'immense chambre froide installée sous la maison contenait des provisions pour un mois et le purificateur d'eau était indépendant des conduits de l'État. La civilisation pouvait disparaître sans que Shirley et Jack s'en rendent compte avant plusieurs semaines.

Shirley était sur la terrasse, travaillant sur une de ses sculptures sonores. C'était une texture compliquée et scintillante de fils métalliques savamment entrelacés dont le gazouillis semblable à celui d'étranges oiseaux était porteur d'une grande force émotionnelle qui m'assaillit de loin. Shirley termina son œuvre avant de se lever et de courir vers moi, les bras tendus. Ses seins dansaient gaiement au rythme de ses pas. Je l'enserrai fortement et l'embrassai. Déjà mes ennuis et mes inquiétudes semblaient s'éloigner et perdre de leur importance.

« Où est Jack ? demandai-je.

— Il écrit. Il aura terminé dans quelques instants. Viens à l'intérieur, mon chéri, tu as un air *épouvantable* !

— C'est bien ce que tout le monde me répète.

— Nous allons arranger cela. »

Elle attrapa la poignée de ma valise et entra dans la maison. La vue de ce postérieur nu, bronzé, ferme et ondulant me rassura et me rafraîchit l'esprit. Je souris, heureux, à ces fesses rondes, élégantes et gracieuses. J'étais avec mes amis. J'étais revenu là où je me sentais bien. Sur le moment, je pensai que je pourrais rester des mois ici, avec eux.

J'allai à ma chambre. Shirley avait tout préparé pour mon arrivée : du linge propre et frais, quelques bobines prêtes à être enfoncées dans le lecteur, une lampe sur la table, du papier, des stylos et un enregistreur si je désirais consigner quelques idées. Jack apparut sur le seuil de la porte. Il me tendit une bière et nous bûmes pour célébrer mon retour parmi eux.

Ce soir-là, Shirley nous avait préparé un dîner délicieux, puis quand la nuit fut tombée sur l'immensité du désert, nous allâmes bavarder dans le salon. Ils eurent la délicatesse de ne pas me parler de mes travaux. Au lieu de cela, ils m'entreprirent à propos des Apocalyptistes. Ce culte dément qui pourrissait tant d'esprits intéressait Jack.

« J'ai un peu étudié l'histoire de cette folie, dit-il. As-tu une opinion là-dessus ?

— À vrai dire, je n'y connais pas grand-chose.

— Il semblerait que le même phénomène se reproduise tous les millénaires. À chaque fois, une sorte de conviction aberrante s'empare de certaines personnes. Elles pensent que la fin du monde va arriver. En 999 cela s'était assez mal passé. Au début il n'y avait que des paysans incultes pour y croire, mais petit à petit la fièvre gagna certains hommes d'Église et l'hystérie s'étendit. Il y eut des orgies de prières et des orgies tout court.

— Et quand arriva l'an mille ? demandai-je. Qu'est-il advenu du culte quand on s'aperçut que le monde continuait ? »

Shirley rit. « Ils furent très déçus. Mais tu sais comme les mêmes erreurs se reproduisent toujours.

— Comment les Apocalyptistes imaginent-ils la fin du monde ?

— Par le feu, dit Jack.

— Le fléau de Dieu.

— Ils attendent une guerre. Ils pensent que les Grands l'ont déjà ordonnée et que la grande explosion sera déclenchée le premier jour du siècle nouveau.

— Nous n'avons pas eu de guerre depuis à peu près cinquante ans, dis-je. La dernière fois qu'une arme atomique fut utilisée pour détruire, ce fut en 1945. N'est-ce pas la preuve que nous avons mis au point des techniques nous permettant d'éviter à présent l'Apocalypse ?

— Ils imaginent une loi de l'accumulation des catastrophes, m'expliqua mon ami. Une accumulation statique qui tend vers une conflagration terminale. Prends toutes ces petites guerres : la Corée, le Vietnam, le Proche-Orient, l'Afrique du Sud, l'Indonésie...

— La Mongolie, le Paraguay, renchérit Shirley.

— Oui, la fréquence est presque d'un conflit réduit tous les sept ou huit ans. Chacun de ces conflits crée des conditions objectives et subjectives propres à motiver le suivant, parce que chaque pays est désireux de mettre en pratique les leçons tirées de la guerre précédente. Ainsi grossit lentement mais sûrement un potentiel d'intensité belliqueuse qui doit fatalement aboutir à l'Explosion finale. Elle commencera et se terminera en une seule journée, le 1^{er} janvier 2000.

— Crois-tu vraiment cela ? demandai-je.

— Moi ? Non, pas vraiment, dit Jack. Je te donne simplement la théorie. Pour l'instant je ne détecte aucun signe d'un holocauste mondial imminent. Je dois avouer pourtant que toutes mes informations me viennent par l'écran et que je suis loin de connaître tous les secrets d'État. Quoi qu'il en soit, ces Apocalyptistes frappent l'imagination. Shirley, passe-nous une bande sur les émeutes de Chicago, s'il te plaît. »

Elle glissa la capsule dans l'orifice du magnétoscope. Le mur entier du fond s'illumina de couleurs et l'émission commença. Je reconnus les murs bordant la route autour du lac et Michigan Boulevard. Je vis d'étranges silhouettes couchées sur l'autoroute et d'autres cabriolant et gesticulant sur les plages, à côté du lac gelé. La plupart étaient partiellement nues et peintes de couleurs criardes comme des clowns. Leur nudité n'avait rien à voir avec l'innocence naturelle de Jack et Shirley. C'était quelque chose de laid et de cru et de délibérément obscène, une sarabande malsaine de seins et de fesses ballottants et peinturlurés. Une exhibition visant à choquer, des monstres et des gnomes sortis de l'imagination d'un Jérôme Bosch, exposant lubriquement leur nudité difforme aux regards d'un monde condamné. C'était la première fois que j'assistais à un tel spectacle. Les yeux exorbités, je vis une jeune fille au masque tragiquement ricaneur se précipiter vers la caméra, se tourner, relever ses jupes, s'accroupir et uriner sur le visage d'un homme étendu sur le sol. Je regardais ces fornications, les grotesques mouvements spasmodiques de ces corps accrochés les uns aux autres, les accouplements multiples de trois ou quatre démons hurlants. Une vieille femme obèse se dandinait sur le sable de la plage en encourageant ses plus jeunes condisciples de ses cris stridents. Un gros tas de vêtements fut allumé et devint un brasier pestilentiel. Les policiers désorientés répandaient de la mousse apaisante sur la foule hystérique mais n'osaient pas pénétrer à l'intérieur des groupes.

« L'anarchie totale étend son règne sur la Terre, murmurai-je. Depuis combien de temps cette folie sévit-elle ?

— Depuis le mois de juillet, Leo, dit Shirley calmement. Tu n'étais pas au courant ?

— Tu sais, j'ai eu énormément de travail.

— Il y a eu un crescendo très bizarre, m'expliqua Jack. Au début, c'était un mouvement de fanatiques pieux dans le Midwest – vers les années 1993-1994. Ils étaient un millier tout au plus, ou convaincus qu'ils devaient prier de plus en plus sincèrement car le Jugement dernier arriverait avant la fin de la décennie. Puis les membres de la secte furent pris du virus du prosélytisme et partirent prêcher l'urgence du repentir. Malheureusement, le message se répandit, il changea de sens et le mouvement dévia complètement. Depuis ces six derniers mois, de plus en plus de personnes pensent qu'il est absurde de perdre son temps à faire autre chose que s'amuser, parce qu'il ne nous reste guère de temps à vivre. »

Je frissonnai : « Une folie universelle ?

— Presque. Sur tous les continents, la conviction est de plus en plus profonde que la fin des hommes arrivera le 1^{er} janvier 2000. Alors, bouffez, buvez et marrez-vous. Cette hystérie s'étend

tellement vite, Leo. J'ai peur d'imaginer ce que sera d'ici un an la prétendue dernière semaine de l'humanité. Peut-être serons-nous les trois seuls survivants, Leo. »

Je retournai à l'écran pendant encore quelques instants, atterré.

« Shirley, coupe ce truc, je t'en prie », dis-je finalement.

Elle haussa ses ravissantes épaules. « Mais comment se fait-il que tu n'aies pas entendu parler de cela, Leo ?

— J'avais coupé les contacts avec le monde extérieur. »

L'écran s'assombrit et s'éteignit. Les démons peints de Chicago dansaient encore obscènement dans mon cerveau. Le monde devient fou, pensai-je, et je ne l'avais même pas remarqué. Shirley et Jack se rendirent compte à quel point j'avais été bouleversé par la révélation de cette apocalypse des Apocalyptistes et, subtilement, ils changèrent de sujet et me parlèrent d'anciennes ruines indiennes qu'ils avaient découvertes dans le désert à quelques kilomètres de chez eux. Bien avant minuit, la fatigue et l'énervement m'assommèrent et j'allai me mettre au lit. Quelques minutes plus tard, Shirley vint me voir dans ma chambre. Elle s'était déshabillée et son corps nu se détachant dans l'embrasement de la porte brillait comme une joyeuse bougie de fête.

« Puis-je t'apporter quelque chose, Leo ? demanda-t-elle.

— Non, je te remercie. Je vais bien.

— Joyeux Noël, chéri. Ou aurais-tu oublié cela aussi ? Demain c'est Noël.

— Joyeux Noël pour toi aussi, Shirley. »

Je l'embrassai de loin et elle éteignit ma lampe. Pendant mon sommeil, Vornan-19 entra dans notre monde à quelque dix mille kilomètres de là, et plus rien ne sera jamais plus semblable pour nous, plus jamais.

III

LE lendemain matin, jour de Noël, je me réveillai fort tard. Jack et Shirley étaient levés depuis longtemps. J'avais un goût amer dans la bouche et désirais être seul. Même la compagnie de mes amis eût été de trop. Comme j'en avais la liberté, je me rendis à la cuisine et programmai en silence mon petit déjeuner. Jack et Shirley sentirent mon humeur solitaire et me laissèrent tranquille. Le café noir, le jus d'orange et les toasts grillés m'arrivèrent par le serveur automatique. Je dévorai de bel appétit et repris du café. Après quoi, je disposai les plats et les tasses dans la machine à laver, enclenchai le cycle de nettoyage et sortis. Je fis une longue promenade solitaire. Quand je revins, trois heures après, je me sentais purgé et nettoyé intérieurement. Il ne faisait pas assez chaud pour prendre un bain de soleil ou jardiner ; Shirley me montra quelques-unes de ses sculptures et Jack me lut quelques-uns de ses poèmes. Je leur parlai en hésitant des obstacles qui contrariaient mes recherches. Le soir, nous dînâmes magnifiquement d'une dinde rôtie arrosée d'un chablis bien frais.

Les jours suivants furent reposants. Mes nerfs se détendirent. De temps en temps, j'allais me promener seul dans le désert, d'autres fois mes amis m'accompagnaient. Ils m'emmenèrent jusqu'à leurs ruines indiennes. Jack s'agenouilla pour me montrer des tessons sur le sable : des débris triangulaires de poterie blanche striés de traits et de points noirs. Il me désigna les contours enterrés d'un puits ou d'une fosse et me fit remarquer les restants des fondations d'un mur bâti en pierres brutes cimentées avec de la boue séchée.

« C'est une construction papago ? demandai-je.

— J'en doute. Je n'ai encore aucune certitude mais je suis presque sûr que c'est trop bien pour avoir été fait par les Papagos. D'après moi, ce serait l'œuvre d'une colonie d'anciens Hopis, datant à peu près de mille ans qui seraient descendus ici venant de Kayenta. Shirley me rapportera des traités d'archéologie de son prochain voyage à Tucson. La librairie télévisuelle ne possède aucun des nouveaux textes sur ce sujet.

— Pourquoi ne les réclames-tu pas ? demandai-je. Ce ne serait pas un problème pour la bibliothèque de Tucson d'envoyer des copies des travaux les plus récents au centre d'émission qui te le communiquerait après sans que tu te déranges. Même si Tucson n'a pas ce que tu cherches, ils peuvent le recevoir de Los Angeles. On a justement inventé ce système télévisuel pour que les gens puissent recevoir chez eux, aussitôt, les informations de toute sorte, quand...

— Je sais, me coupa-t-il gentiment, mais je ne veux justement pas faire de bruit autour de cette découverte. Je risquerais de voir débarquer des équipes d'archéologues qui m'ennuieraient. Nous irons chercher les textes comme on le faisait autrefois, en allant à la bibliothèque.

— Depuis quand as-tu découvert ce site ?

— Un an, répondit-il. Je ne suis pas pressé. »

Je l'enviais pour cette liberté et ce refus de participer à l'excitation du monde moderne. Comment ces deux êtres avaient-ils réussi à se construire une existence pareille en plein milieu du désert ? Pendant un court instant de jalousie, j'eus envie de les imiter. Mais il m'était difficile de rester en permanence chez eux et l'idée de vivre moi-même dans des conditions semblables dans un autre coin de désert ne me séduisait pas outre mesure. Non. J'appartenais à l'Université. Mes études m'apportaient la joie et je jouissais du privilège inestimable de pouvoir m'évader et venir trouver de

temps en temps le réconfort chez les Bryant. Pensant à cela, je sentis à nouveau monter en moi le désir de reprendre mes recherches. Après quelques jours seulement ici !

Le temps passait vite dans ce havre de paix et de bonheur. Nous célébrâmes joyeusement la naissance de la nouvelle année. Je terminai 1998 et commençai 1999 à moitié soûl. Mes angoisses étaient définitivement disparues. Une vague de chaleur fit son apparition pendant la première semaine de janvier. Nous passions nos journées nus sous le soleil, l'esprit libre et détendu. Un cactus précoce de leur jardin avait éclos, produisant une cascade de bouquets jaunes, et les abeilles apparurent d'on ne sait où. Un gros bourdon au corps velu, les pattes chargées de pollen, vint se poser sur mon bras. Je pris garde de ne pas bouger pour ne pas le chasser. Il resta quelques instants sur moi, puis il alla explorer la chaude vallée entre les seins de Shirley, avant de s'envoler définitivement. Nous rîmes gaiement. Qui pouvait avoir peur d'un bourdon aussi gras et aussi bien nourri ?

Maintenant il y avait presque une dizaine d'années que Jack avait abandonné l'Université et s'était retiré dans le désert avec Shirley. Le passage à l'an neuf nous amena aux réflexions habituelles sur la fuite du temps et nous dûmes reconnaître que nous avions très peu changé. Il semblait que durant ce laps de temps, nous avions vécu tous les trois dans une sorte de stase générale. J'avais à présent dépassé la cinquantaine et pourtant j'avais conservé la santé et l'allure d'un homme beaucoup plus jeune ; mes cheveux étaient restés noirs et mon visage était à peine ridé. Je ne savais qui au juste remercier pour cette préservation physique mais, d'un autre côté, je savais que j'avais payé le prix fort de l'immobilisme : en cette première semaine de 1999, je n'étais guère plus avancé dans mes travaux que pendant la première semaine de 1998. Je cherchais encore des moyens de vérifier ma théorie selon laquelle le courant du temps est bidirectionnel et qu'il peut être inversé, au moins au niveau subatomique. Pendant une entière décade, j'avais tourné sans cesse sur moi-même et j'étais revenu au point de départ. Le seul changement était ma célébrité. Sans que je l'aie demandé, mon nom avait souvent été proposé pour le prix Nobel. Je vais vous confier la toute nouvelle Loi de Leo Garfield : quand un théoricien en sciences devient une personnalité publique, c'est que quelque part sa carrière a avorté. Pour les journalistes, j'étais une sorte de magicien de charme qui donnerait un jour à l'humanité une machine à remonter le temps ; pour moi, je n'étais qu'un petit cerveau futile coincé dans un labyrinthe inextricable.

Les dix années avaient glissé des mèches grises sur les tempes de Jack, mais pour le reste la métamorphose du temps avait été positive. L'âge l'avait amélioré. Il était à présent plus musclé ; sa peau tannée faisait oublier l'ancienne pâleur du jeune étudiant ; son corps s'était structuré et redressé et il se déplaçait avec une élégance virile qui n'avait plus rien à voir avec son ancienne maladresse chétive. Apparaissaient la force, la solidité, la confiance en soi, là où autrefois j'avais vu la faiblesse, la timidité et le doute.

Mais c'était sur Shirley que les changements étaient les plus remarquables. Je me souvenais d'elle trop mince, jeunette, prête à glousser bêtement, les hanches et les cuisses trop faibles pour la plénitude de sa poitrine. Les années avaient su remodeler parfaitement ces imperfections mineures. À présent, son corps doré était magnifiquement bien proportionné. Sa nudité était celle d'une statue d'Aphrodite ou de Diane subitement réincarnée sous le soleil de l'Arizona. Elle avait bien pris une dizaine de livres depuis l'époque universitaire, mais chaque gramme avait trouvé sa place exacte et avait participé à son épanouissement. Elle était parfaite et, comme Jack, elle possédait cette source inépuisable de force, cette assurance totale qui guidait chacun de ses gestes ou de ses mots. Elle embellissait encore. Dans deux ou trois années, elle serait véritablement éblouissante. Je me refusais à l'imaginer plus tard, blanchie et flétrie. Il était difficile d'admettre que ces deux êtres, spécialement elle, étaient condamnés à subir la même sentence inhumaine comme le reste d'entre nous.

Être avec eux était une joie. Durant la seconde semaine de mon séjour, je me sentis assez bien pour discuter en détail avec Jack des problèmes que me posaient mes recherches. Il m'écoutait avec

bienveillance, mais il semblait éprouver une certaine difficulté à me suivre et ne paraissait pas très bien comprendre ce que je disais. Était-ce vrai ou feint ? Se pouvait-il qu'un esprit si agile et si rapide puisse perdre si totalement contact avec la physique ? Néanmoins, il m'écouta et cela me fit du bien. J'avais l'impression de progresser un peu dans l'obscurité ; peut-être étais-je un peu plus près de mon but qu'il y avait cinq ou huit ans. J'avais besoin de quelqu'un qui sût m'écouter et Jack était un bon auditeur.

La vraie difficulté rencontrée consistait à annihiler l'antimatière. Si on renvoie un électron en arrière dans le temps, sa charge change ; il devient un positron et, immédiatement, il se met à la recherche de son antiparticule. Quand il la rencontre, il périt. Un milliardième de seconde, une petite explosion et le photon est émis. Il n'était possible de mener cette réversibilité temporelle qu'en faisant voyager la particule dans un univers libéré de matière.

Même si nous étions capables de fournir assez de puissance pour lancer en arrière dans le temps des particules plus grosses, tels que des protons ou des neutrons ou même des alphas, nous rencontrerions le même piège. Quoi que ce soit que nous projetions dans le passé, cela serait annihilé si rapidement que nous assisterions à un pur et simple micro-événement. Cette attirance inaliénable des contraires rendait absolument impossible un réel voyage dans le temps ; un homme envoyé dans le passé deviendrait une superbombe, à condition encore qu'une créature vivante puisse déjà survivre à la transition en antimatière. Cette première constatation nous paraissant incontestable, nous avons étudié la notion d'un univers sans matière, à la recherche de quelque poche de néant à l'intérieur de laquelle nous pourrions faire bouger ce voyageur à rebours, tout en contrôlant ses mouvements. Mais là nous arrivions à un point très au-delà de nos connaissances, difficile à imaginer pour un esprit humain.

« En fait, vous cherchez à ouvrir un univers synthétique ? demanda Jack.

— Essentiellement.

— Pouvez-vous le faire ?

— En théorie nous le pouvons. Sur le papier. Nous avons réussi après de terribles difficultés à mettre au point un schéma nous permettant d'ouvrir une brèche dans le mur du continuum par laquelle nous ferons passer notre électron et nous le projetterons vers le passé.

— Mais comment le contrôlerez-vous ?

— C'est là que réside notre problème. Nous ne pouvons pas le contrôler, dis-je.

— Naturellement, murmura Jack. Si vous introduisez seulement un électron dans cet univers de néant, il n'est déjà plus vide de matière et vous obtenez cette annihilation dont vous ne voulez pas. Vous n'avez pas non plus les moyens d'observer votre propre expérimentation.

— Oui, dis-je en grimaçant. Tu peux appeler cela le Principe d'incertitude de Garfield. Le fait d'observer l'expérience en cours la fait échouer instantanément. Tu comprends pourquoi nous sommes stoppés ?

— Avez-vous déjà essayé de créer cet univers parallèle ?

— Pas encore. Nous ne pouvons pas nous lancer dans de tels travaux qui coûteront très cher, sans être sûrs au préalable de pouvoir les utiliser effectivement. C'est pourquoi nous avons encore certains calculs à mener auparavant. On ne peut pas s'amuser à déchirer le continuum espace-temps sans avoir prévu toutes les conséquences possibles. »

Jack vint vers moi et me donna un petit coup de poing sur l'épaule.

« Leo, Leo, Leo, ne regrettes-tu jamais de ne pas être devenu coiffeur au lieu d'être un physicien ?

— Non. Mais il y a des moments où je souhaiterais que la physique soit un peu plus simple.

— Alors, tu aurais aussi bien fait de devenir coiffeur. »

Nous avons ri. Je me levai et nous allâmes sur la terrasse sur laquelle Shirley lisait, étendue. C'était un après-midi brillant et vif de janvier. Le ciel d'un bleu métallique était alourdi de gros

nuages qui cachaient les sommets des montagnes. Le soleil était haut et chaud. Je me sentais parfaitement bien. En deux semaines j'avais réussi à extérioriser et à détacher de moi mes problèmes professionnels. Ils semblaient presque appartenir à quelqu'un d'autre. Si je pouvais vraiment m'en détacher, j'arriverais peut-être alors à imaginer quelque idée tout à fait nouvelle qui nous permettrait de dépasser les obstacles actuels dès mon retour à Irvine.

Malheureusement, je n'avais plus maintenant d'idées audacieuses et révolutionnaires. Je pensais seulement à des combinaisons améliorant les anciennes théories, mais cela n'était pas suffisant. J'avais besoin d'une sorte de directeur de pensée qui, après avoir examiné mon dilemme, serait capable de me montrer par un éclair intuitif génial vers quelle voie m'engager pour aboutir, à la solution. J'avais besoin de Jack. Mais Jack avait abandonné la physique. Il avait choisi de déconnecter sa prodigieuse intelligence.

Shirley roula sur elle-même, s'assit et nous sourit. Son corps luisait d'une multitude de petites gouttes de transpiration. « Pourquoi ne restez-vous pas à l'intérieur ?

— C'est intenable, dis-je, les murs se rapprochaient et allaient nous écraser. »

Elle rit de bon cœur. « Alors, asseyez-vous et réchauffez-vous. » Elle appuya sur un bouton et éteignit la radio. Je n'avais même pas remarqué qu'elle était branchée. « J'étais juste en train d'écouter les dernières nouvelles de l'homme du futur, dit-elle.

— Qui est-ce ? demandai-je.

— Il s'appelle Vornan-19. Il va venir aux États-Unis !

— Je n'en ai jamais entendu parler... »

Jack lança un regard dur à sa femme. C'était la première fois que je le voyais lui adresser un reproche. Aussitôt, mon intérêt s'accrut. Essayaient-ils de me cacher quelque chose ?

« C'est une histoire complètement absurde, dit Jack. Shirley n'aurait pas dû t'ennuyer avec cela.

— Je ne comprends rien. Dites-moi de quoi il s'agit.

— Il est la réponse vivante aux Apocalyptistes, me dit Shirley. Il prétend venir de l'an 2999. Une sorte de touriste, tu comprends ? Il s'est montré la première fois à Rome, sur les Escaliers Espagnols. Il était complètement nu et un des policiers a été assommé rien qu'en posant le bout du doigt sur lui quand ils ont voulu l'arrêter. Depuis, tout le monde en parle sans...

— C'est un canular stupide, coupa Jack. Ce doit être un pauvre malade qui en a marre de crier que la fin du monde aura lieu le 1^{er} janvier prochain, alors il a décidé de prétendre qu'il est un visiteur venu de mille ans après nous. Et les gens le croient. C'est tout à fait significatif de notre époque. Quand l'hystérie règne partout et qu'elle est presque devenue un mode de vie, il faut s'attendre à ce que des pauvres idiots suivent n'importe quel fou.

— Mais suppose seulement qu'il soit *vraiment* un voyageur du temps ! dit Shirley.

— S'il l'est, j'aimerais le rencontrer, ricanai-je. Il pourrait peut-être répondre à quelques-unes de mes questions sur la réversibilité du temps. » Mon rire s'éteignit très vite. Ce n'était pas drôle du tout. « Tu as raison, Jack. Ce ne peut être qu'un charlatan. Nous perdons notre temps à en discuter.

— Non, nous ne perdons pas notre temps, Leo. Parce qu'il y a une possibilité que cette aventure soit réellement vraie », dit Shirley d'un ton convaincu.

Elle se leva et secoua les lourdes vagues de ses cheveux qui retombaient sur ses épaules. « Il a l'air très étrange quand il est interviewé. Il parle du futur comme s'il y avait vraiment été. Peut-être est-il simplement assez intelligent pour l'imaginer, mais il est intéressant de toute façon. C'est un homme que j'aimerais connaître.

— Quand est-il apparu ?

— Le jour de Noël, dit Shirley.

— Pendant mon séjour ici ? Et vous ne m'en avez pas parlé ? »

Elle haussa les épaules. « Nous avons cru que tu suivais l'actualité et nous ne trouvions pas que c'était un sujet particulièrement intéressant.

— Je n'ai pas mis les pieds devant l'écran une seule fois depuis mon arrivée chez vous.

— Il va falloir rattraper ton retard », me dit-elle en souriant.

Jack semblait ennuyé. C'était très inhabituel de constater cette soudaine froideur entre eux. Il avait eu l'air particulièrement fâché quand Shirley avait exprimé ce vœu de rencontrer le soi-disant homme du futur. Je trouvais cela étrange. Pourquoi Jack qui se prétendait intéressé par le mouvement de l'Apocalypse refusait-il aussi définitivement cette dernière manifestation de l'irrationalité humaine ?

Mes propres sentiments sur ce curieux personnage étaient absolument neutres. Bien entendu, cette idée d'un voyageur dans le temps m'amusait ; j'avais consacré une large période de ma vie à prouver finalement le caractère pratiquement impossible d'une telle éventualité et je n'allais pas accepter de gaieté de cœur que quelqu'un m'assène la preuve contraire.

De toute évidence, Jack avait essayé de me protéger contre cette information, pensant que je n'avais pas besoin de rencontrer une parodie canularique de mes propres travaux qui m'aurait ramené aux angoisses professionnelles que j'étais justement venu oublier ici. Mais j'avais dépassé cet état dépressif et le goût de mes recherches me reprenait. J'avais envie de découvrir d'autres éléments sur cet imposteur. En plus, cet homme semblait avoir séduit Shirley par le truchement de la télévision, et tout ce qui pouvait séduire Shirley m'intéressait.

Une des chaînes passait ce soir-là un documentaire d'une heure sur Vornan-19, à la place d'une émission généralement très suivie. Avoir choisi une tranche horaire de large écoute et n'avoir pas craint de faire sauter une des plus célèbres émissions prouvait l'intérêt profond et général manifesté par le public pour ce personnage. Le documentaire donnait l'impression d'avoir été réalisé à l'intention de quelques naufragés solitaires qui auraient été dans l'incapacité de suivre les premiers développements. Ainsi, je pouvais d'un seul coup absorber toute l'histoire depuis son début.

Nous nous installâmes confortablement sur des sièges pneumatiques et nous attendîmes que les spots publicitaires se terminent. Finalement, une voix annonça : « Ce que vous allez voir est en partie une simulation par ordinateur. » Apparut devant nous la Piazza di Spagna par ce fatidique matin de Noël. Des silhouettes étaient soigneusement placées sur les Escaliers et sur la place selon les renseignements fournis par l'ordinateur. Dans cette reconstitution minutieuse, au milieu de cette figuration de touristes et de badauds, l'image simulée de Vornan-19 descendit du ciel sur un arc lumineux. De nos jours, ce genre de trucage est parfaitement réalisé grâce aux informations recueillies et traitées par ordinateurs. Il n'était absolument plus nécessaire que l'œil de la caméra assiste à un événement fortuit et important, puisqu'il était dorénavant possible de le ressusciter de la nuit du passé par une subtile re-création. Je m'étais souvent demandé quel serait le jugement des historiens et des moralistes futurs sur ces simulations... à condition que le monde ait un futur, bien entendu.

La silhouette qui descendait était nue, mais les ordinateurs avaient résolu le problème des témoignages contradictoires en nous offrant une vue de dos. Ce n'était pas par pudibonderie, j'en suis sûr, le reportage télévisé sur les Apocalyptistes que m'avaient fait passer mes amis montrait une quantité importante de chairs dénudées. Depuis la décision de la Cour suprême sur les droits de l'information, les émissions exposaient largement l'anatomie humaine. Je n'ai rien contre cette exhibition ; je pense que les tabous de la pudeur sont dépassés et démodés et je crois qu'une information totale et sans restrictions est nécessaire pour l'éducation d'un public adulte. Mais derrière la façade intègre se cachait parfois une hypocrisie condamnable. Les organes génitaux de Vornan-19 n'avaient pas été simulés comme le reste de sa personne parce que trois religieuses avaient juré qu'il était caché à cet endroit par un halo nuageux. Il était bien plus facile de déformer quelque peu la vérité que de s'opposer à l'Église officielle en contredisant le témoignage des trois nonnes.

Je suivis le manège de Vornan-19 inspectant la place. Je le vis monter les Escaliers Espagnols.

Quand le policier excité se précipita vers lui et fut assommé par une décharge invisible en voulant le forcer à mettre sa pèlerine, je ne pus m'empêcher de sourire.

Suivit la conversation avec Horst Klein. Cette partie était encore mieux réalisée parce que Klein lui-même participait à la reconstitution. Il parlait avec une simulation du voyageur du futur. Le jeune Allemand prononçait les mêmes phrases qu'il avait adressées à Vornan-19, pendant que l'ordinateur lui répondait ce que Klein se rappelait des paroles de son interlocuteur.

La scène changea. Maintenant, nous étions à l'intérieur d'une haute et grande pièce, avec les polygones conformes inscrits sur les murs et le plafond. Une douce lumière produite par un rougeoiement thermoluminescent illuminait le visage d'une douzaine d'hommes. Volontairement, Vornan-19 s'était mis à l'écart des autres parce qu'il était impossible de l'approcher de trop près sans recevoir une puissante décharge électrique paralysante. Les hommes devant lui manifestaient divers sentiments : le scepticisme, l'hostilité, l'amusement et la colère chez certains. Cette scène aussi était une simulation, car à l'époque personne n'avait songé à l'enregistrer.

S'exprimant en anglais, Vornan-19 répéta ce qu'il avait dit au jeune Apocalyptiste allemand. Les interrogateurs insistèrent sur certains détails. Distant, mais semblant ne pas se formaliser de l'hostilité générale, Vornan ripostait du tac au tac. Qui était-il ? Un visiteur. D'où venait-il ? De l'an 2999. Comment était-il venu ? Par transport temporel. Pourquoi était-il venu ? D'abord pour étudier le monde médiéval.

Jack persifla rageusement. « Ah ! bravo ! Nous sommes donc au Moyen Âge !

— Il a un accent convaincant, dit Shirley.

— Cette conversation n'est qu'une invention des simulateurs, lui fis-je remarquer. Jusqu'à présent nous n'avons pas entendu un mot authentique. »

Mais cela arriva bientôt. Le commentateur résuma en quelques phrases les événements passés pendant les dix derniers jours. Il nous expliqua que Vornan-19 s'était installé dans la plus belle suite d'un hôtel luxueux de la Via Veneto, où il recevait les visiteurs et les journalistes ; et comment un des plus chics tailleurs de Rome avait accepté de lui fournir gratuitement une garde-robe complète de vêtements contemporains. Il semblait que personne n'avait songé à mettre en doute la bonne foi de ce personnage. J'étais atterré de constater que la ville de Rome acceptait cette histoire abracadabrante sans poser plus de questions. Les citoyens de la Ville éternelle croyaient-ils vraiment qu'il venait du futur ? Ou bien était-ce une attitude ironique, faisant mine de croire à une galéjade ?

Tout à coup apparurent sur l'écran des groupes d'Apocalyptistes plantés devant l'hôtel où résidait Vornan-19. Je compris aussitôt pourquoi la mystification avait si bien pris. Cet homme avait quelque chose à offrir à notre monde troublé. Si on l'acceptait, on acceptait en même temps le futur et l'avenir. Les hystériques funestes prêchaient le contraire, la fin de l'humanité. Je les voyais ces Apocalyptistes ; des masques grotesques, des corps peinturlurés, des gestes lubriques, des hurlements répétant inlassablement les mêmes mots : RÉJOUISEZ-VOUS ! LA FIN APPROCHE ! Furieux, ils tendaient hargneusement le poing vers l'hôtel, tenant des torches rouges et bleues qui éclairaient tragiquement le vieil édifice. L'homme du futur était la Némésis de leur culte. Une époque envahie par la crainte d'une destruction totale imminente se tournait vers lui de tout cœur, avide d'être réconfortée et rassurée. Dans les moments de peur, tous les miracles sont les bienvenus.

« La nuit dernière, à Rome, poursuivit le commentateur, Vornan-19 a tenu sa première conférence de presse en chair et en os. Trente journalistes représentant les plus importants services d'information du globe y assistaient et lui ont posé des questions. »

L'écran se brouilla un instant et fut envahi par des jeux abstraits de couleurs qui cessèrent bientôt pour nous montrer la retransmission de la conférence de presse. Cette fois-ci ce n'était plus une simulation. Vornan-19 lui-même apparut pour la première fois devant mes yeux.

Je fus secoué.

Je ne trouve pas d'autre mot. Étant donné la manière dont je fus plus tard impliqué dans cette histoire, il est utile de rappeler qu'à ce moment-là je considérais Vornan comme une ingénieuse supercherie. Je méprisais aussi bien ses mensonges que ceux qui acceptaient de jouer son jeu idiot, on ne sait pour quelles raisons. Quoi qu'il en soit, la première vision que j'eus de l'étrange visiteur produisit sur moi un effet auquel je ne m'attendais absolument pas. Son regard fixa l'objectif. Il semblait détendu et tout à fait normal et la force de sa présence était incroyablement puissante bien que totalement irrationnelle.

C'était un homme mince, d'une taille légèrement inférieure à la moyenne. Son cou mince presque féminin, planté très droit sur des épaules étroites et tombantes, portait un visage finement modelé. Les traits étaient nettement accusés, des pommettes proéminentes, des tempes anguleuses, un menton fort et un nez pointu et long. Son crâne était quelque peu trop gros par rapport à sa silhouette ; il était haut, plus long que large. Vu de profil, ce crâne aurait intéressé un phrénologue car il était curieusement prolongé et bombé en arrière. En dépit de cette conformation un peu particulière, Vornan avait une tête que n'importe qui peut rencontrer dans les rues d'une grande ville.

Ses cheveux gris étaient coupés court. Ses yeux aussi étaient gris. Il pouvait avoir n'importe quel âge entre trente et soixante ans. Sa peau n'était absolument pas ridée. Il portait une tunique bleu pâle qui avait la simplicité de la grande élégance et un foulard rouge cerise était noué autour de son cou. C'était la seule tache de couleur qui tranchait sur les tons sobres de sa silhouette. Il avait un air calme, gracieux, alerte, intelligent, séduisant et quelque peu dédaigneux. Il me rappelait fortement un siamois bleu que j'avais connu dans le passé. Il possédait la sexualité ambivalente de quelque superbe matou, car il y a un caractère profondément féminin même chez les plus beaux chats mâles. Vornan dégageait cette même impression qualitative, cette allure soignée, indolente et puissante dans l'action des félins. Il détenait la grâce d'une panthère. Ce caractère hermaphrodite n'avait rien d'asexué bien au contraire. Vornan était l'androgynisme omnisexuel parfait, capable de donner et de trouver son plaisir avec tout être vivant. Il faut rappeler que ceci était l'impression instantanément reçue à la première vision et non l'objet d'une réflexion ou la projection *a posteriori* de ce que j'appris sur Vornan-19 par la suite.

En général, le caractère d'un être humain se résume dans son regard et sa bouche. C'est là que se concentrait la puissance dégagée par Vornan. Ses lèvres étaient minces, sa bouche quelque peu trop large, une denture parfaite se découvrant dans un sourire éblouissant. Son sourire était un phare, il dégageait une chaleur et une sollicitude immenses. Puis il s'éteignait subitement ; l'attention oubliait la bouche et se portait vers les yeux froids et pénétrants. Là se situaient les deux pôles les plus évidents de sa personnalité : la capacité immédiate d'appeler et de gagner l'amour exprimée par l'irrésistible attrait de ce sourire magique ; et d'un autre côté cette faculté de reprendre soudainement ses distances représentée par l'éclat lunaire des yeux calculateurs. Qu'il fût un charlatan ou non, cet homme était de toute évidence extraordinaire et, en dépit de mon habituelle répugnance devant ce genre d'exhibition, j'avais envie de suivre ses réactions et ses réponses. L'ectoplasme reproduit par les simulateurs quelques instants auparavant avait les mêmes traits que lui, mais il manquait cette puissance magnétisante irradiée par la réelle image de Vornan.

L'objectif resta braqué sur lui pendant peut-être une demi-minute, assez longtemps pour enregistrer cette étrange fascination qui commandait l'attention. Puis la caméra panoramiqua autour de la pièce, découvrant les journalistes. Parmi eux, je reconnus au moins une demi-douzaine de célébrités de la profession, bien que je ne fusse pas un habitué de la télévision. Le fait que Vornan ait été jugé assez important pour déplacer les meilleurs journalistes mondiaux était très instructif ; cela témoignait de l'intérêt général qui lui était porté pendant que Jack, Shirley et moi lézardions au soleil. Le mouvement continua et nous eûmes devant les yeux un étalage des tout derniers gadgets de la technique moderne : la régie des instruments d'enregistrement, le musée sombre de l'ordinateur, la grille d'où pendait une forêt de micros, les batteries de sondes de profondeur réglant et contrôlant la

retransmission en trois dimensions et le petit laser au césium fournissant l'éclairage. D'habitude, tous ces instruments étaient soigneusement dissimulés aux regards, cette fois il semblait qu'ils avaient volontairement été mis en avant, comme autant de preuves destinées à démontrer que notre époque moyenâgeuse était tout de même capable de produire une ou deux choses.

La conférence de presse débuta avec une voix à l'accent londonien prononcé : « Mr. Vornan, voudriez-vous nous donner certaines précisions concernant votre présence ici ? »

— Certainement. J'ai traversé le temps afin d'avoir un aperçu réel des procédés humains des premières sociétés technologiques. Mon point de départ fut l'année que vous appelleriez 2999. Je me propose de visiter les différents centres de votre civilisation et de ramener avec moi une somme de connaissances extrêmement intéressante pour mes contemporains. »

Il parlait doucement, sans hésitation discernable. Son anglais était vierge de tout accent ; un anglais que j'avais déjà entendu parler par des ordinateurs. Son discours ne contenait aucun de ces particularismes de langage que l'on retrouve habituellement. La qualité trop parfaite et légèrement mécanique du timbre et de la prononciation signifiait indiscutablement que cet homme utilisait une langue qu'il avait apprise *in vitro*, grâce à quelque machine à enseigner ; cela dit, un Finnois, un Basque ou un Ouzbek du xx^e siècle ayant appris l'anglais par une méthode audiovisuelle auraient à peu près sonné de la même manière. La voix de Vornan elle-même était souple, bien modulée et agréable à entendre.

« Comment se fait-il que vous parliez l'anglais ? »

— J'ai pensé que c'était la plus utile à apprendre des langues moyenâgeuses.

— Est-il encore utilisé à votre époque ?

— Dans une forme grandement altérée.

— Parlez-nous un peu du monde du futur. »

Vornan sourit – à nouveau cette séduction presque tangible – et demanda patiemment : « Que désirez-vous savoir ? »

— La population, par exemple.

— Je ne sais pas très bien. Plusieurs milliards, au moins.

— Avez-vous atteint les étoiles ?

— Oh ! oui, bien sûr.

— Combien de temps les gens vivent-ils en 2999 ?

— Jusqu'à leur mort, dit Vornan aimablement. Je veux dire, jusqu'à ce qu'ils choisissent de mourir.

— Que se passe-t-il s'ils ne choisissent pas ?

— Je suppose qu'ils continuent alors de vivre. Je ne suis vraiment pas sûr.

— Quelles sont les nations les plus puissantes en 2999 ?

— Il n'y a pas de nations. Nous avons la Centralité et puis il y a les colonies décentralisées. C'est tout.

— La Centralité ? Qu'est-ce que c'est ?

— Une association volontaire de citoyens dans une même communauté. On pourrait la comparer plus ou moins à une cité, mais c'est quelque chose de plus qu'une cité.

— Où est-ce ? »

Vornan-19 fronça délicatement ses sourcils. « Sur un des continents principaux. J'ai oublié les noms que vous leur donnez. »

Jack se tourna vers moi. « J'éteins ? C'est indiscutablement un truqueur. Il n'arrive même pas à donner quelques détails plus ou moins convaincants.

— Non, laisse », dit Shirley. Elle avait l'air hypnotisée. Je sentis Jack se raidir et je dis rapidement

pour arrêter la discussion : « Oui, laissez-nous le regarder encore un peu. C'est amusant.

— ... donc, une seule cité ?

— Oui, répliqua Vornan. Composée de ceux qui désirent une vie en communauté. Vous savez, aucun impératif économique ne nous oblige à nous regrouper. Chacun de nous est totalement autonome et peut se suffire à lui-même. Ce qui m'a fasciné chez vous est votre besoin de vous raccorder les uns aux autres. Par exemple, votre système monétaire, avec de l'argent qui circule. Sans argent, un homme ne peut ni manger ni s'habiller, n'est-ce pas ? Il vous manque des moyens indépendants de production. Ai-je raison de croire que vous n'avez pas encore atteint effectivement la conversion d'énergie ? »

Une rude voix américaine répondit : « Ça dépend de ce que vous entendez par la conversion d'énergie. L'humanité sait utiliser l'énergie depuis que nous avons appris à domestiquer le feu. »

Vornan eut l'air surpris. « Je parle de conversion d'énergie *effective*. L'utilisation totale de la puissance contenue en un simple... euh... atome. Avez-vous atteint ce stade ? »

Je jetai un coup d'œil de biais vers Jack. Plongé dans une sorte d'angoisse aussi violente que soudaine, il agrippait les bras de son fauteuil pneumatique. Ses traits étaient déformés par la tension qui l'habitait. Je détournai rapidement mon regard de lui, gêné d'avoir été témoin d'un sentiment si terriblement profond et privé. Je réalisai également qu'une question vieille de dix ans venait brusquement de recevoir un début de réponse.

Quand j'émergeai de mes pensées et reportai mon attention sur l'écran, Vornan ne discutait plus de problèmes de conversion d'énergie.

« ... une sorte de tour du monde. Je désire recueillir le plus possible d'expériences valables propres à votre ère. Je commencerai par les États-Unis d'Amérique.

— Pourquoi ?

— Il est très important de voir un processus de décadence en action. Quand on visite une culture en désagrégation, il est préférable d'explorer en premier l'élément le plus puissant de cette culture. D'après moi, le chaos qui va bientôt s'étendre sur toute la planète prend sa source aux États-Unis. C'est pourquoi je désire d'abord chercher là-bas les symptômes de cette lèpre galopante. » Il dit ces mots avec une sorte d'impassibilité froide, comme s'il était absolument persuadé de l'écroulement prochain de notre société et qu'il n'était pas offensant de constater un état de fait aussi évident. Quand il eut terminé, il laissa passer l'éclair de son sourire, juste assez longtemps pour étourdir son auditoire et lui cacher les sous-entendus funestes contenus dans ses paroles.

Après cela, la conférence de presse retomba dans la banalité. Quelques questions sur le monde du futur et la méthode utilisée par Vornan pour revenir dans notre temps furent perdues dans un fatras de vagues généralités plus ou moins niaises. Vornan-19 répondait avec une ironie froide à ses interlocuteurs. De temps en temps, il laissait moqueusement entendre qu'il fournirait des détails plus précis dans des circonstances ultérieures ; généralement il se contentait seulement d'avouer qu'il ne savait pas. Il se montra particulièrement évasif en ce qui concernait les nombreuses questions posées sur notre futur immédiat. À l'entendre, il semblait qu'il s'était attendu à trouver une époque plus arriérée technologiquement, il avait même l'air assez surpris de découvrir que nous avions l'électricité, l'énergie atomique et que nous connaissions les voyages dans l'espace. Il ne cherchait pas à cacher son dédain pour une époque aussi reculée et aussi peu avancée par rapport au courant de l'histoire de l'humanité, mais ce qui était étrange était que cette sorte de suffisance n'avait rien d'outrageant ni d'insultant. Et quand le représentant d'un journal canadien lui demanda assez grossièrement : « Dites-moi, pensez-vous que nous allons croire tout ce que vous nous avez raconté ? », il répliqua en souriant : « Monsieur, vous êtes libre de ne rien croire du tout. Je vous assure que pour moi cela n'a aucune importance. »

Dès la fin de l'émission, Shirley se tourna vers moi et me demanda : « Maintenant, tu as vu ce

fabuleux homme du futur, Leo. Qu'en penses-tu ?

— Je suis amusé.

— Convaincu ?

— Ne dis pas de bêtises. Tout ceci n'est rien d'autre qu'une excellente opération publicitaire, parfaitement bien montée. Mais il faut reconnaître ce qui est : ce bonhomme a un sacré charme.

— Oh ! oui alors », surenchérit-elle. Elle regarda son mari. « Jack chéri, serais-tu très ennuyé si je m'arrangeais pour coucher avec lui quand il viendra aux États-Unis ? Je suis certaine qu'à leur époque ils ont dû inventer quelques nouvelles recettes pour faire l'amour. Peut-être pourrait-il m'apprendre quelque chose.

— Très drôle », grinça Jack.

Son visage était blanc de rage. Shirley se repoussa en arrière quand elle le vit. Sa réaction aussi exagérée par rapport à une suggestion amusante et somme toute innocente de sa femme me sidérait complètement. Leur union était à ce point totale et harmonieuse qu'elle pouvait se permettre de prononcer de telles paroles sans qu'il ait à se mettre en colère. Tout à coup je compris qu'il ne réagissait pas à la remarque anodine de Shirley parlant de faire l'amour avec Vornan, mais qu'il était à nouveau plongé dans ses anciennes angoisses. Les paroles à propos de conversion d'énergie effective... un monde décentralisé dans lequel chaque homme serait une unité économique totalement suffisante à elle-même...

« Excusez-moi », dit-il, et il sortit précipitamment de la pièce.

Shirley et moi échangeâmes des regards troublés. Elle se mordit les lèvres, passa la main dans ses cheveux et m'avoua : « Je suis navrée, Leo. Je sais ce qui le ronge, mais je ne peux pas te l'expliquer.

— Je crois que je devine.

— Oui. Tu es probablement le seul qui puisse deviner. »

Elle brancha le circuit qui opacifiait la baie de l'extérieur mais permettait de voir de l'intérieur. Jack était sur la terrasse. Nous le suivîmes comme il descendait les marches en courant et s'enfonçait dans le désert couvert de ténèbres. Loin à l'ouest, des petites lueurs pointaient au-dessus des crêtes des montagnes. Un instant après, l'orage hivernal qui couvait depuis l'après-midi éclata avec une fureur soudaine. Des cascades d'eau ruisselaient sur le panneau de verre. Jack restait sous le déluge, figé comme une statue, se laissant inonder sans faire le moindre geste. Sous le plancher, je sentis vibrer les pompes aspirant l'eau de la pluie pour l'emmagasiner dans les citernes. Shirley se leva frileusement et vint s'asseoir près de moi. Elle posa sa main sur mon bras. « J'ai peur, murmura-t-elle. J'ai peur, Leo. »

IV

« VIENS faire un tour dans le désert avec moi, me dit Jack. Je veux te parler, mon vieux. »

Deux jours avaient passé depuis la retransmission de la conférence de presse tenue par Vornan-19. Nous n'avions pas rallumé le poste et la tension avait légèrement diminué dans la maison. J'avais prévu de retourner le lendemain à Irvine. Mon travail m'appelait et je sentais que je devais laisser Shirley et Jack seuls pour débattre des cassures qui s'étaient ouvertes dans leur vie. Jack avait assez peu parlé durant ces deux jours ; il semblait faire un difficile effort sur lui-même pour taire la peine qu'il avait ressentie cette nuit-là. Son invite à l'accompagner en promenade me surprenait et me faisait plaisir.

« Shirley vient avec nous ? demandai-je.

— Ce n'est pas nécessaire. Rien que nous deux. »

Nous la laissâmes à son bain de soleil, les yeux clos, couchée sur le dos, merveilleusement nue sous la caresse du soleil de midi. Nous marchâmes à peu près deux kilomètres sur un sentier que nous ne prenions que rarement. Le sable était encore ridé par le violent orage et les plantes grasses brillaient d'un vert éclatant et lavé.

Jack s'arrêta à un endroit où trois hauts monolithes portant des incrustations de mica formaient une sorte de cromlech naturel. Il s'accroupit à côté d'un des blocs et tira sur un petit massif de sauge à moitié enterré. Quand il eut dégagé l'infortuné arbuste, il s'assit et me regarda.

« Leo, t'es-tu jamais demandé pourquoi j'ai quitté l'Université ?

— Tu sais bien que oui.

— Quelle histoire t'avais-je servie ?

— Que tu rencontrais une impasse infranchissable dans des recherches, dis-je. Que tu en avais marre et que tu avais perdu foi en toi et en la physique. Tu prétendais désirer simplement t'isoler avec Shirley dans une retraite amoureuse où tu pourrais vivre en écrivant et en méditant. »

Il m'approuva de la tête. « Eh bien, c'était un mensonge.

— Je sais.

— Du moins, un mensonge en partie. Je désirais réellement venir vivre ici à l'écart du monde. Mais le reste, cette impasse dans mes recherches, c'était complètement faux, Leo. Mon problème, c'était justement le contraire. Je n'étais *pas du tout* dans une impasse. Dieu sait pourtant si cela m'aurait arrangé. Mais tu sais, ma thèse touchait presque à sa fin et je pouvais la terminer. Les réponses étaient en vue, Leo. Toutes les réponses. »

Je sentis ma joue gauche se contracter nerveusement.

« Et tu as pu t'arrêter, sachant que tu étais capable d'aboutir ?

— Oui. » Il gratta la base du bloc de pierre, ramassa une poignée de sable et la fit couler entre ses doigts. Il ne me regardait plus, semblant perdu dans ses pensées. Finalement, il reprit : « Je me demande si ce fut un acte d'élévation morale ou simplement un geste de lâcheté. Qu'en penses-tu, toi, Leo ?

— C'est à toi de me le dire.

— Sais-tu vers quoi tendaient mes travaux ?

— Oui, je crois même que je l'ai deviné avant toi, dis-je. Mais je me refusais à te l'avouer. Il

fallait que ce soit toi, et toi seul, qui prennes toutes les décisions. Pourtant tu n'as jamais donné le moindre signe que tu étais conscient des implications auxquelles devaient aboutir tes recherches. D'après moi, Jack, tu semblais uniquement te préoccuper des forces de liaison atomiques dans une optique entièrement théorique.

— Oui, au début. Jusqu'au milieu de ma seconde année.

— Et alors ?

— J'ai fait la connaissance de Shirley, tu te souviens ? Elle ne connaissait pas grand-chose en physique. Elle étudiait la sociologie et l'Histoire. Je lui ai décrit mes travaux. Comme elle ne comprenait toujours pas, je dus les lui expliquer en termes de plus en plus simples. Pour moi c'était une excellente discipline ; je devais verbaliser ce qui n'était qu'une suite abstraite d'équations. Un jour, finalement, je lui ai dit que mes recherches consistaient à découvrir ce qui lie et cimente l'atome intérieurement. Elle m'a demandé : « Cela signifie que nous serions capables d'ouvrir un atome sans avoir à provoquer d'explosion ? — C'est cela, ai-je répondu. — Ce qui veut dire qu'en ouvrant n'importe quel atome, on pourrait libérer assez d'énergie pour faire fonctionner une maison, par exemple ? » Elle me considéra bizarrement et laissa tomber : « Ce serait la fin de toutes nos structures économiques, n'est-ce pas ? »

— Cette idée ne t'était jamais venue à l'esprit ?

— Non, jamais. Jamais, Leo. Tu te souviens, j'étais à l'époque ce long gamin maigre qui sortait tout juste du M.I.T. Je me fichais éperdument de la technologie appliquée. La révélation de Shirley me bouleversa. Je me lançai aussitôt dans de sombres calculs. Par téléphone, je demandai à l'ordinateur d'établir certains rapports entre des textes de technique et d'économie. Oui, c'était bien ce que je craignais ! Sans aucun doute. Quelqu'un pouvait se servir de mes équations pour inventer un procédé de libération illimitée d'énergie. C'était une nouvelle fois la même histoire que ce qui s'était passé avec la formule $E = mc^2$. Je fus pris de panique. Je ne pouvais accepter la responsabilité de chambouler toute notre société. Ma première impulsion fut d'aller te voir pour te demander ton avis sur ce que je devais faire.

— Pourquoi n'es-tu pas venu ? »

Il haussa les épaules. « C'eût été mesquin de ma part. Reposer le fardeau sur tes épaules pour m'en décharger. Et aussi je réfléchis à une chose : tu avais certainement dû déjà entrevoir ce problème et, si tu ne me l'avais pas désigné, c'est que tu estimais que je devais résoudre moi-même ce dilemme moral. C'est pourquoi j'ai demandé ce congé spécial et je me suis mis à rôder autour de l'accélérateur. C'est une drôle de machine et, pendant ce temps, je pouvais réfléchir plus ou moins librement. Je me souvenais de ce que j'avais entendu sur Oppenheimer et Fermi et tous ceux qui avaient construit la première bombe atomique. Qu'aurais-je fait à leur place ? Ces types travaillaient en une période de guerre, pour sauver l'humanité contre un ennemi véritablement haïssable et pourtant, ils avaient éprouvé des doutes *eux aussi*. Moi, je ne faisais rien pour sauver l'humanité d'un danger réel et présent. Je me faisais simplement plaisir en poursuivant des recherches économiques humaines. Je me considérai alors comme un ennemi de l'humanité.

— Pourtant avec une véritable conversion d'énergie, dis-je tranquillement, il n'y aurait plus de faim, d'avidité, plus de monopoles...

— Oui, mais pendant cinquante ans, quel bouleversement avant que le nouvel ordre des choses soit mis en place. Et le nom de Jack Bryant serait devenu maudit. Non, Leo, je ne pouvais m'y résoudre. Je n'étais pas capable d'assumer une telle responsabilité. À la fin de cette troisième année, je me résolus définitivement. J'abandonnai mes travaux et je vins me réfugier ici. J'ai commis un crime contre la science pour éviter d'en commettre un pire.

— Et tu te sens coupable ?

— Oui, naturellement. Chaque instant de ma vie, pendant ces dix dernières années, a été une pénitence de ce que j'avais fait. Leo, t'es-tu déjà posé des questions sur le livre que j'écris ?

— Souvent.

— C'est une sorte d'essai autobiographique : une *apologia pro vita sua*. J'explique dedans ce sur quoi portaient mes travaux à l'Université, comment j'en vins à réaliser leur finalité véritable, pourquoi je les ai arrêtés, et mes propres sentiments devant mon abandon. Le livre, pourrait-on dire, est un examen des responsabilités morales de la science. En appendice, je publierai le texte complet de ma thèse.

— Comme tu l'as laissée ?

— Non, répondit-il. Le texte *complet*. Je t'ai dit que toutes les réponses étaient en vue quand je me suis arrêté. J'ai complété mes équations il y a cinq ans. Tout est dans le manuscrit. Avec quelques milliards de dollars et un laboratoire correctement équipé, il sera possible à n'importe qui de traduire mes équations en un système énergétique pas plus gros qu'une coquille de noix et qui pourrait fonctionner indéfiniment avec une poignée de sable. »

J'eus la sensation soudaine que la Terre commençait à vibrer dangereusement sur son axe. Après avoir repris lentement conscience de la réalité, je lui demandai : « Pourquoi as-tu attendu si longtemps pour ramener ce projet à la surface ?

— C'est cette stupide émission de l'autre soir qui m'a poussé à le faire. Le soi-disant homme du futur, racontant ses stupidités à propos d'une société décentralisée dans laquelle chaque individu pourrait se suffire à lui-même grâce à la possibilité d'un système personnel de conversion d'énergie. Ce fut comme si subitement j'avais eu une vision précise du futur – un futur que j'aurais contribué à construire.

— Tu n'avales certainement pas...

— Je ne sais pas, Leo. C'est un fait qu'il est complètement absurde d'imaginer un homme revenant mille ans en arrière. J'étais aussi convaincu que toi que ce type était un charlatan... jusqu'à ce qu'il commence à décrire cette décentralisation... »

Je le coupai. « Mais Jack, cette idée d'une libération totale de l'énergie atomique court depuis des années un peu partout. Ce type est assez malin pour l'avoir ramassée et s'en servir pour son propre compte. Cela ne signifie pas pour autant qu'il vient réellement du futur et que tes recherches auront trouvé une application d'ici un millénaire. Excuse-moi de te dire cela, Jack, mais je pense que tu surestimes ton importance. C'est vrai, d'une idée flottant dans des rêves futuristes, tu as su construire une réalité scientifique, mais à part toi et Shirley, personne d'autre ne le sait. Tu ne dois surtout pas te laisser prendre par les élucubrations de ce mystificateur.

— Mais *suppose que ce soit vrai*, Leo !

— Si cela t'inquiète vraiment, pourquoi ne brûles-tu pas ton manuscrit ? »

Il eut l'air aussi choqué que si je lui avais proposé de se mutiler lui-même. « Je ne pourrais pas commettre un acte pareil !

— Pourtant tu protégerais l'humanité contre ce bouleversement radical dont tu te sens d'avance coupable.

— Le manuscrit est en sécurité, Leo.

— Où ?

— Dans la cave. J'ai construit un petit souterrain raccordé à notre réacteur. Si quelqu'un essaie d'y pénétrer improprement, il déconnectera les sécurités du réacteur et toute la baraque explosera. Tu vois, je n'ai pas besoin de détruire ce que j'ai écrit. Il ne tombera jamais entre de mauvaises mains.

— Pourtant tu estimes que *depuis il est tombé entre de mauvaises mains*. À un moment quelconque pendant ces mille ans. C'est-à-dire qu'à l'époque d'où Vornan prétend venir, le monde vit sur ton système de puissance. C'est bien cela ?

— Je ne sais pas, Leo. Toute cette histoire est folle. Je crois même que je deviens fou moi aussi.

— Supposons pour notre discussion que Vornan-19 soit sincère et qu'un tel système est utilisé en 2999. D'accord ? Bon, mais comment pouvons-nous savoir qu'il découle de tes propres recherches ? Par exemple, si tu brûles ton manuscrit. Un tel geste changerait le futur, c'est-à-dire que le système économique décrit par Vornan-19 ne serait jamais né. Peut-être que Vornan lui-même disparaîtrait, n'ayant jamais existé, au moment où les flammes de l'incinérateur commenceraient à lécher les feuilles de ton livre. Ainsi seulement aurais-tu la certitude que le futur serait protégé contre ce terrible destin dont tu t'estimes responsable.

— Non, Leo. Même si je brûlais le manuscrit, moi, je serais toujours là. Je peux récrire mes équations de mémoire. Cette menace est dans mon cerveau. Brûler le livre ne prouverait rien.

— Il y a des drogues pour laver le cerveau... »

Il frissonna. « Je ne leur fais pas confiance. »

Je le considérai, de plus en plus inquiet. Pour la première fois, je découvrais la paranoïa de Jack, avec la sensation de sentir le sol se dérober sous mes pieds. Ce merveilleux ami, sain, raisonnablement extroverti, hâlé par ces tranquilles années de vie au soleil disparaissait définitivement devant mes yeux. Comment en était-il arrivé là ?

Perdu et déboussolé à cause d'une mystification adroite, mais de toute évidence fausse, qui lui faisait croire à la réalité de l'ambassadeur d'un futur modelé par son invention qu'il avait enterrée !

« Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour toi ? lui demandai-je doucement.

— Oui, Leo. Une chose.

— Tout ce que tu voudras.

— Essaie de rencontrer en personne ce Vornan-19. Tu es une sommité scientifique mondiale. Tu connais énormément de monde. Assieds-toi et parle avec lui. Explore-le pour voir s'il est réellement un escroc.

— Mais naturellement qu'il en est un.

— Découvre-le, Leo.

— Et s'il est vraiment ce qu'il prétend être ? »

Les yeux de Jack se mirent à briller avec une intensité malsaine. « Alors, questionne-le sur son époque. Force-le à t'en dire plus sur ce système d'énergie atomique. Qu'il te dise quand il a été inventé... et par qui. Peut-être n'a-t-il été découvert que dans cinq cents ans – l'aboutissement d'une recherche indépendante, n'ayant rien à voir avec mes travaux. Extirpe-lui la vérité, Leo. Il faut que je sache ! »

Que pouvais-je lui répondre ?

Pouvais-je lui dire : « Jack, tu es devenu fou ? » Pouvais-je lui demander d'aller se faire soigner ? Pouvais-je seulement me risquer à lui révéler mon rapide diagnostic de psychiatre amateur concluant à une paranoïa ? Cela m'était possible mais, du même coup, je perdais mon plus cher ami. D'un autre côté, l'idée de l'accompagner dans sa psychose en me prêtant à cet interrogatoire de Vornan-19 me répugnait passablement. En supposant que j'arrive jusqu'à lui et que je trouve un moyen d'être reçu personnellement par lui, je ne savais même pas si j'arriverais à tenir mon sérieux jusqu'au bout devant ce charlatan, au demeurant fort intelligent. Mon incrédulité pouvait tout gâcher.

Je pouvais aussi mentir à Jack. Je pouvais lui apporter une fausse et rassurante conversation avec l'homme du futur. Mais cela aurait été une trahison. Le regard sombre et tourmenté de Jack implorait une aide honnête. Ne le contrarions pas, pensai-je.

« Je ferai tout mon possible. »

Sa main s'agrippa longuement à la mienne. Nous rentrâmes calmement jusqu'à la maison.

Le lendemain matin, Shirley entra dans ma chambre alors que je bouclais ma valise. Elle portait

une sorte de déshabillé nacré et chatoyant qui moulait miraculeusement les formes pleines de son corps.

À la longue, j'avais réussi à contrôler mes réactions devant sa nudité, mais tout à coup, devant cette tenue suggestive, sa beauté m'affolait à nouveau et me rappelait que mon affection de vieil ami de la famille cachait un profond désir charnel et irréprensible.

Elle demanda : « Que t'a-t-il dit hier quand vous êtes allés vous promener ?

— Tout.

— À propos de son manuscrit ? À propos de ses craintes ?

— Oui.

— Peux-tu l'aider, Leo ?

— Je ne sais pas. Il veut que je rencontre personnellement ce prétendu homme du futur et que je l'épluche méthodiquement afin de vérifier ses dires. Ce ne sera peut-être pas très facile. Et même si j'arrive à l'interviewer, il est probable que cela ne servira pas à grand-chose.

— Il est complètement perdu, Leo. Il m'inquiète. Tu sais, extérieurement il a l'air tellement sain, et pourtant cette histoire le tourmente et le ronge depuis des années. Il a perdu toute foi en l'avenir.

— As-tu pensé à le faire soigner par des gens compétents ?

— Je n'ose pas, murmura-t-elle. C'est la seule chose que je ne puisse pas suggérer. Vois-tu, ceci est la grande crise morale de sa vie et je dois y faire face ainsi. Je ne peux pas lui avouer qu'il est malade. Du moins pas encore. Peut-être que si tu reviens et que tu arrives à le convaincre que ce type est un truqueur, cela l'aidera à oublier son obsession. Que feras-tu ?

— Tout ce que je pourrai, Shirley. »

Tout à coup elle fut dans mes bras. Son visage imbriqué entre ma joue et mon épaule. Les bouts durcis de ses seins s'écrasaient contre ma poitrine à travers l'étoffe légère de son vêtement et ses ongles s'enfonçaient nerveusement dans mon dos. Elle tremblait et sanglotait. Je la tins serrée contre moi, jusqu'à ce que je sente monter en moi un autre frisson annonciateur du désir. Je la repoussai doucement mais fermement. Une heure plus tard ma voiture cahotait sur le chemin rocailleux, se dirigeant vers Tucson et la bande automatique de transport qui me ramènerait en Californie.

J'arrivai à Irvine à la tombée de la nuit. Je posai mon pouce sur le lecteur et la porte de ma maison s'ouvrit. Malgré son herméticité, après être restée fermée pendant trois semaines, elle avait pris une odeur moisie de sépulture. Les feuilles de papier et les bobines éparpillées un peu partout avaient quelque chose de familier et de rassurant. Juste au moment où je posais le pied sur le seuil, se mit à tomber une petite pluie froide. Errant de pièce en pièce, je ressentais le même sentiment mélancolique que je connaissais enfant à la fin des vacances ; voilà, j'étais à nouveau seul, les vacances étaient terminées, le chaud soleil de l'Arizona avait disparu, caché par les brouillards morbides de l'hiver californien. Nulle part dans cette maison ne se déplaçait une belle Shirley joyeusement active, ni mon ami Jack avec une idée brillante, réactivant et aiguillonnant mon cerveau fatigué. Cette tristesse du retour était encore plus pénible cette fois parce que je venais de perdre l'ami fort et robuste sur lequel je m'étais reposé depuis plusieurs années et, à sa place, était apparu un étranger malade rongé par des inquiétudes irrationnelles. Même l'éblouissante Shirley avait quitté sa tenue de déesse pour revêtir la défroque de l'épouse inquiète. J'étais parti vers eux l'esprit embrouillé et troublé et je revenais guéri, mais j'avais laissé derrière moi l'obscurité, là où avant régnait la lumière.

Je coupai les opacificateurs des vitres et contemplai la surface houleuse du Pacifique, la bande rougeoyante de la plage et les tourbillons de brouillard blanchâtre s'insinuant lourdement entre les hauts pins tordus qui poussaient là où le sable devenait terre. L'odeur de renfermé de la maison s'évanouit progressivement, remplacée par l'air salé et chargé des essences d'arbres odoriférantes qui était distribué par le climatiseur d'air. Je glissai un cube de Bach dans le lecteur à musique et me versai quelques doigts de cognac dans un verre. Je restai assis assez longtemps, sans bouger, me

laissant envelopper par la musique renvoyée par des milliers de petits haut-parleurs disséminés dans les cloisons, et lentement je sentis une sorte de paix bienfaisante m'envahir. Mes travaux qui ne seraient jamais couronnés de succès m'attendaient le lendemain matin. Mes deux seuls amis se trouvaient dans l'angoisse. Le monde était convulsé par un culte apocalyptique auquel il opposait une sorte d'espoir en un mystificateur se prétendant un émissaire des temps lointains et futurs. Et pourtant rien n'était nouveau. La Terre avait connu des armées de faux prophètes, les hommes s'étaient toujours débattus avec des problèmes trop grands pour eux qui épuisaient leurs âmes, et la notion du bien s'assortissait perpétuellement de doutes et de désordres. Tout était comme toujours. Je n'avais pas besoin de m'apitoyer sur moi-même. Il faut vivre chaque jour comme s'il était le dernier, pensai-je, et espérer en une résurrection glorieuse. Bien. Que viennent à moi les lendemains.

Après ce moment de réflexion, je me souvins que j'avais oublié de rebrancher mon téléphone. C'était une erreur.

Les gens de mon équipe savent qu'il est inutile d'essayer de me joindre quand je suis en Arizona. Tous les appels sont automatiquement dérivés sur la ligne de ma secrétaire qui fait le nécessaire sans avoir besoin de m'en référer. Quand il s'agit d'un appel particulièrement important, elle me fait passer un message sur mon enregistreur personnel afin que je puisse le trouver dès mon retour. C'est ce qui se produisit à l'instant où j'ouvris le circuit ; aussitôt le timbre résonna et je fus bien obligé de prendre la communication. Le long visage anguleux de ma secrétaire apparut sur l'écran. « Docteur Garfield, je vous appelle le 5 janvier. Aujourd'hui, j'ai reçu plusieurs appels pour vous venant d'un certain Sanford Kralick qui fait partie du bureau du Président des États-Unis. Mr. Kralick veut vous joindre de toute urgence et a insisté à plusieurs reprises pour que je lui donne votre numéro en Arizona. Insister est un euphémisme que j'emploie pour ne pas choquer vos oreilles chastes. Bref, quand j'eus réussi à lui faire entrer dans le crâne que vous ne deviez être dérangé sous aucun prétexte, il m'a demandé que vous l'appeliez à la Maison Blanche aussi vite que possible, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Il prétend que cette affaire est d'une importance vitale pour notre sécurité nationale. Le numéro est... »

C'était tout. Inutile de dire que je n'avais jamais entendu parler de ce Sanford Kralick ; mais comme chacun sait, les attachés présidentiels vont et viennent perpétuellement. Cela devait être le quatrième appel de la Maison Blanche que j'avais reçu pendant ces huit dernières années, depuis mon accession bien involontaire au rang de pontife des sciences. Quelques feuilles de choux à gros tirage avaient tracé de moi des portraits rocambolesques me décrivant comme l'homme à surveiller, un aventurier des frontières de l'intelligence, une personnalité américaine dominante du monde de la physique, et depuis, je m'étais retrouvé affublé du statut de vedette scientifique. À l'occasion, il m'était demandé de prêter mon nom à tel ou tel article de loi du Plan national ou du Code des Structures éthiques de l'Humanité ; j'avais aussi été appelé parfois à Washington pour aider de mes conseils des sénateurs analphabètes à l'occasion de votes de budgets pour la construction de nouveaux accélérateurs ; il m'arrivait aussi de siéger dans des commissions hétéroclites chargées de décerner le Prix Goddard à quelque valeureux voyageur de l'espace. Cette folie s'était même étendue à ma profession, qui pourtant aurait dû être plus avisée ; par exemple, de temps en temps, j'ouvrais par un beau discours la réunion annuelle des A.A.A.S. ou bien j'essayais d'expliquer à une délégation d'océanographes ou d'archéologues ce qui se passait justement dans ces frontières de l'intelligence. Je dois avouer honteusement que j'en étais venu à accueillir et à désirer ces entractes stupides, non pour la notoriété qu'ils me fournissaient mais comme une bonne excuse que je me trouvais à moi-même pour échapper momentanément à mes travaux de plus en plus stériles. Rappelez-vous la Loi de Garfield : les vedettes de la science sont en général des hommes coincés dans une impasse de création. Ayant cessé de produire des résultats fructueux, ils se tournent vers une audience publique dont l'ignorance les valorise par subterfuge.

Malgré cette célébrité, je n'avais encore jamais reçu de message officiel présentant un tel caractère d'urgence. « ... d'une importance vitale pour notre sécurité nationale », avait dit Kralick. Vraiment ? Ou bien était-il encore un de ces diplomates pour lesquels l'hyperbole était la langue maternelle ?

Ma curiosité était piquée au vif. Dans la capitale, c'était l'heure du dîner. Appelez à n'importe quelle heure, avait-il demandé. J'espérais méchamment le faire se lever de table au moment où lui serait servi son suprême de volaille dans quelque restaurant snob surplombant le Potomac. Vivement, je composai le numéro de la Maison Blanche. L'emblème présidentiel apparut sur mon écran tandis qu'une voix sophistiquée préenregistrée me demandait les motifs de mon appel.

« Je voudrais parler à Sanford Kralick, dis-je.

— Un moment, s'il vous plaît. »

Cela lui prit un long moment. À peu près trois minutes ; le temps que l'ordinateur cherche le bureau de Kralick, réalise qu'il en était absent, branche la ligne correcte laissée en cas d'appel.

Finalement, Kralick apparut. Il semblait être un jeune homme au regard sombre, étonnamment laid avec un visage pointu et des arcades sourcilières particulièrement bombées qui n'auraient pas dépareillé le visage d'un homme de Néanderthal. Dans un certain sens, cette vision me soulagea ; j'avais craint de me retrouver devant un de ces jeunes gens beaux et tirés à quatre épingles qui hantent les coulisses gouvernementales. Que Kralick fût ce qu'il voulait, au moins il n'était pas moulé sur le modèle courant. Sa laideur jouait en sa faveur.

« Docteur Garfield, dit-il, j'attendais votre appel avec impatience ! Avez-vous passé de bonnes vacances ?

— Excellentes.

— Votre secrétaire mérite une médaille pour sa loyauté, professeur. Je l'ai pratiquement menacée de la faire passer par les armes si elle ne me mettait pas en contact avec vous, mais elle a quand même refusé.

— Je préviens toujours mon équipe avant de partir, Mr. Kralick. Je les menace de les découper en morceaux s'ils laissent quelqu'un me déranger. Que puis-je faire pour vous ?

— Pouvez-vous venir demain à Washington ? Toutes vos dépenses seront payées, naturellement.

— Que se passe-t-il encore ? Une conférence sur les chances de l'homme de survivre au ^exxi^e siècle ? »

Kralick grimaça furtivement. « Pas une conférence, docteur Garfield. Nous avons besoin de vos services pour quelque chose de très spécial. Nous aimerions que vous nous accordiez quelques mois de votre temps pour entreprendre une mission que vous êtes le seul à pouvoir mener.

— Quelques *mois* ? Je crains de ne...

— C'est très, très important, monsieur. Je vous assure que ce n'est pas simplement de l'agitation sur du vent comme vous pourriez le craindre. C'est énorme !

— Puis-je avoir un ou deux détails ?

— Je suis navré. Pas par téléphone.

— Vous voudriez que je me déplace jusqu'à Washington pour quelque chose dont je ne sais pas le traître mot ?

— Oui. Si vous le désirez, je peux venir en Californie pour en parler avec vous. Mais cela nous retarderait encore et nous avons déjà perdu beaucoup de temps. »

Ma main se posa sur le déclencheur du téléphone sans appuyer dessus. Je tenais à ce que mon correspondant réalise bien la menace. « Mr. Kralick, si vous ne me donnez pas au moins un renseignement, je vais être obligé d'interrompre notre conversation. »

Cela ne sembla pas l'intimider. « Un seul renseignement, alors.

— Oui.

— Avez-vous entendu parler de ce soi-disant homme du futur qui a débarqué il y a quelques semaines ?

— Plus ou moins.

— Eh bien, cette mission le concerne. Nous avons besoin de vous pour le questionner sur certains problèmes. Nous... »

Pour la seconde fois en trois jours, j'eus la sensation que le sol se dérobaît sous mes pieds. Je me souvins d'une scène presque semblable où Jack me priaît d'interroger ce fameux Vornan-19 ; et maintenant le gouvernement lui-même me demandait la même chose. Le monde était devenu complètement fou.

Je coupai Kralick brutalement. « Très bien. Je serai demain à Washington. »

V

LES images reçues sur l'écran téléphonique sont trompeuses. Kralick m'avait paru agréablement souple et agile ; en fait il mesurait presque deux mètres et cet air intellectuel qui rendait sa laideur intéressante était complètement éteint et enterré par l'impression de lourdeur massive qu'il projetait en réalité. Nous nous rencontrâmes à dix heures du matin à l'aéroport (heure de Washington) à mon arrivée, alors que j'avais pris un avion décollant de Los Angeles à 10 heures 10, heure locale. Qui osera encore prétendre que la réversibilité du temps est une utopie ?

Pendant le voyage en voiture jusqu'à la Maison Blanche, il me parla sans cesse de l'importance de ma mission et de sa gratitude à mon égard, mais ne me donna aucune précision sur ce qu'il attendait de moi. Nous prîmes un embranchement spécial qui nous conduisit directement vers l'entrée privée de la Maison Blanche. Pour passer ainsi, sans contrôles, il fallait qu'un ordinateur, enfoui dans un des nombreux sous-sols, ait vérifié ma vie et mes pensées dans leurs moindres détails et m'ait déclaré admissible. Nous pénétrâmes dans le célèbre bâtiment. Je me demandais si le président lui-même serait présent à la séance de travail. En fait, je ne le vis pas une fois. On m'emmena dans la salle de réunions, qui était entièrement hérissée d'engins de télécommunications. Une capsule de cristal posée sur la grande table contenait un spécimen vénusien zoologique, une sorte de plasmoïde violacé remuant paresseusement des pseudopodes amiboïdes. Une inscription à la base de la capsule signalait que cette pâle imitation de la vie avait été rapportée par la seconde expédition. Cela me surprenait ; d'après mes renseignements, les différentes expéditions n'avaient pas été à ce point fructueuses pour qu'on utilise leurs maigres récoltes comme presse-papier pour bureaucrates.

Un petit homme vif, avec une chevelure grise coupée en brosse et portant un costume flamboyant entra dans la pièce. Il courait presque. Les épaules étaient rembourrées comme s'il portait une tenue de joueur de football américain et une rangée de boutons chromés et brillants agrémentait ridiculement sa veste. Cet homme, de toute évidence, se croyait très élégant.

« Marcus Kettridge, se présenta-t-il. Je suis l'assistant particulier du président. Heureux de vous voir parmi nous, docteur Garfield.

— Et notre visiteur ? demanda Kralick.

— Il est à Copenhague. Nous avons reçu quelque chose sur lui, il y a à peine une demi-heure. Voudriez-vous le voir avant que nous passions à la discussion ?

— Ce serait une idée. »

Kettridge ouvrit la main et inséra la bobine qu'il tenait précieusement dans son poing. Un écran que je n'avais pas encore remarqué s'alluma. Je vis Vornan-19 se promener sous les immenses dômes protégeant la reconstitution baroque des Jardins de Tivoli contre le climat hivernal danois. Des éclairs lumineux zébraient le ciel sombre et traçaient d'étranges dessins. Vornan-19 se déplaçait comme un danseur, contrôlant chaque muscle pour qu'il fournisse le maximum d'impulsions. À ses côtés, marchait une immense fille blonde, âgée d'une vingtaine d'années, couronnée par une somptueuse crinière dorée. Son joli visage semblait être perdu dans un rêve merveilleux. Elle portait un short ultracourt et un étroit bandeau noué autour de sa généreuse poitrine essayait vainement de cacher les bouts de ses seins ; elle aurait pu tout aussi bien être nue. Vornan passa son bras autour de sa taille puis, nonchalamment glissa le bout de son doigt dans une des deux profondes fossettes situées juste

au-dessus de ses fesses monumentales.

« La fille est une Danoise, me dit Kettridge. Elle s'appelle Ulla Quelque chose. Il l'a rencontrée hier au zoo de Copenhague et ils ont passé la nuit ensemble. Il fait cela partout, savez-vous, comme un empereur, attirant les femmes dans son lit par décret royal.

— Pas seulement des femmes, grommela Kralick.

— Oui, c'est vrai. C'est vrai. À Londres, il y a eu ce jeune coiffeur... »

Je suivais Vornan-19 dans ce lieu public et j'étais étonné de voir la foule se ruer sur lui. Quand la caméra recula, je compris pourquoi : une douzaine de policiers danois particulièrement costauds l'entouraient, armés de baguettes neurales, plus quelques personnes qui semblaient être des officiels et une demi-douzaine d'autres qui étaient manifestement des reporters.

« Comment se fait-il qu'il y ait si peu de journalistes ? demandai-je.

— C'est un accord passé entre lui et la presse ! aboya Kettridge. Six d'entre eux représentent toute la profession. Ils changent chaque jour. C'est Vornan-19 qui a eu cette idée ; il prétend aimer la publicité mais il ne veut pas être pris dans la cohue. »

Le visiteur était arrivé devant un pavillon où des jeunes gens et des jeunes filles étaient en train de danser. Malheureusement pour mes tympans, les bruits et les éclats stridents des instruments étaient parfaitement bien retransmis. Sur cette musique – encore un euphémisme – cette belle jeunesse se déhanchait activement, lançant bras et jambes de tous côtés. C'était un de ces endroits où le plancher est constitué d'une série de trottoirs roulants s'entrecroisant les uns les autres. Ainsi, tandis que vous dansez, le mouvement giratoire des différentes pistes vous lance dans une orbite autour de l'immense salle et vous vous trouvez à tout instant devant un nouveau ou une nouvelle partenaire. Vornan contempla pendant un moment ce spectacle avec un sourire amusé et légèrement admiratif. Quand le manège se fut arrêté, il entra sur la piste avec sa compagne bovine. Je vis un des officiels se précipiter pour glisser des pièces dans la machine ; il était évident que Vornan ne daignait pas toucher l'argent lui-même, et il était nécessaire que quelqu'un le suive perpétuellement pour payer la note.

Face à face, Vornan et la fille prirent rapidement le rythme de la danse. Ce n'était pas très difficile ; cela consistait en une suite de mouvements heurtés du bassin combinés à des crispations et des étirements spasmodiques des membres. En fait elle était parfaitement comparable à toutes les autres danses qui étaient à la mode depuis une quarantaine d'années.

La fille se posa bien à plat sur ses pieds, plia les genoux, écarta ses jambes, renversa la tête en arrière, les cônes géants de ses seins pointant vers les miroirs à facettes du plafond. Vornan semblait s'amuser prodigieusement. Il adopta la position des garçons, c'est-à-dire les genoux rentrés et les coudes écartés du corps, et il commença à bouger. Après un très rapide moment d'hésitation, il trouva le truc et se mit à exécuter parfaitement les mouvements érotiques précis comme s'il connaissait cette danse depuis des années. Puis le mécanisme en dessous du plancher l'emporta dans son tourbillon.

Presque toutes les filles devant lesquelles il se trouvait à tour de rôle semblaient savoir qui était leur partenaire provisoire. Leurs halètements et leur émotion en étaient les meilleures preuves. Qu'une célébrité mondiale soit entrée dans la ronde créa une certaine confusion générale. Les jeunes filles perdaient le rythme, d'autres simplement s'arrêtaient tout net et contemplaient dans une sorte d'extase l'idole qui se remuait devant elles pendant quatre-vingt-dix secondes avant de passer à une autre. Mais rien de sérieux ne se déclara pendant les premiers tours. C'est au septième ou huitième que les choses commencèrent à tourner mal. Une petite brunette assez jolie fut soudain prise d'une crise catatonique alors qu'elle se trouvait devant Vornan. Elle se tordait et se convulsait hystériquement tant et si bien qu'elle fit quelques pas en arrière, dépassant les limites de sécurité. La sonnerie du système électronique de protection résonna pour l'avertir mais elle n'entendait plus rien. Un moment plus tard elle se trouvait à cheval sur deux bandes roulantes, glissant dans des sens opposés. Ses pieds dérapèrent et elle bascula lourdement, sa jupe courte se relevant et découvrant une paire de cuisses

rondes et roses. Dans sa frayeur, la pauvre fille agrippa la jambe du garçon qui passait par là.

Naturellement, il tomba lui aussi et les autres suivirent. L'instant d'après, j'eus la vision de la chute d'un château de cartes. À peu près tous les danseurs étaient en déséquilibre et s'accrochaient les uns aux autres pour ne pas tomber. L'immense salle fut balayée par une vague de corps. Au-dessus de la mêlée, riant à gorge déployée, Vornan-19, toujours debout, regardait la catastrophe. Sa maîtresse junonienne était elle aussi sur ses pieds, à l'autre bout de la piste ; c'est alors qu'une main vint enserrer sa cheville et elle tomba comme un chêne coupé, entraînant avec elle deux ou trois autres personnes. La scène avait une allure dantesque et ridicule à la fois ; des bras et des jambes s'emmêlant lamentablement, des corps étalés et rampants, incapables de se relever. Finalement le tourbillon ralentit dans un long grincement et ne put s'arrêter définitivement que quelques minutes plus tard. Plusieurs jeunes filles pleuraient. Il y avait une multitude de genoux écorchés et de postérieurs endoloris ; une fille avait même trouvé le moyen de perdre sa robe dans cette aventure et restait couchée sur le sol, ramassée sur elle-même en chien de fusil dans une vaine tentative pour préserver sa pudeur. Où était passé Vornan ? Il était déjà au bord de la piste, sautant agilement en marche avant même l'arrêt définitif des bandes roulantes. La déesse blonde le suivit quelques instants après.

« Ce type a vraiment le don de provoquer la pagaille où qu'il aille », dit amèrement Kettridge.

Kralick riait de bon cœur. « Ça n'a pas été aussi grave qu'hier à Stockholm quand il a appuyé sur le mauvais bouton dans un restaurant très chic et que toutes les tables se sont redressées, renversant la nourriture sur tous les clients. »

L'écran s'éteignit. Kettridge, le visage sévère, se tourna vers moi.

« Dans trois jours, docteur Garfield, cet homme sera l'invité des États-Unis. Nous ne savons pas pour combien de temps. Nous avons l'intention de le garder sous étroite surveillance afin d'éviter autant que possible la pagaille et la confusion qu'il semble créer à plaisir. Notre idée est la suivante : former une sorte de comité composé de cinq ou six sommités scientifiques, que nous rétribuerons bien entendu, et qui serviront de... euh... de guides à notre visiteur. En fait, ces hommes seront des surveillants, des chiens de garde et aussi des... espions.

— Est-ce à dire que le gouvernement des États-Unis le reconnaît comme un envoyé de l'an 2999 ?

— Officiellement, oui, avoua Kettridge. Du moins nous le traiterons comme tel.

— Mais... » balbutiai-je.

Kralick m'interrompit. « En fait, docteur Garfield, nous pensons qu'il n'est qu'un charlatan. Du moins moi je le pense et je crois que Mr. Kettridge partage mon opinion. Pour nous c'est un mystificateur particulièrement intelligent et entreprenant. Seulement, pour des raisons d'opinion publique nous avons choisi d'accepter ce Vornan-19 pour ce qu'il prétend être, sauf preuve du contraire.

— Mais pourquoi ?

— Vous connaissez le mouvement Apocalyptiste, docteur Garfield ? me demanda Kralick.

— Un peu, oui. Je ne suis pas un spécialiste, mais...

— Eh bien, jusqu'à présent, à part les conséquences fâcheuses de son charme sur les genoux et les fesses des jeunes danseuses danoises, Vornan-19 n'a pas encore causé trop de mal. Par contre, les Apocalyptistes, eux, sont dangereux. Ils fomentent des émeutes, ils pillent et ils détruisent. Ils constituent dans notre société une force négative menant au chaos. Nous voulons les contenir avant qu'ils cassent et brisent tout.

— Et en tendant les bras à ce faux ambassadeur du futur, dis-je, vous comptez désamorcer l'arme principale des Apocalyptistes qui prétendent que la fin du monde arrivera le 1^{er} janvier prochain ?

— Exactement.

— Parfait, dis-je. Je m'en étais douté. Maintenant vous me le confirmez comme une politique

officielle. Mais, à votre avis, est-il correct d'utiliser une tromperie délibérée pour essayer de vaincre une folie généralisée ? »

Kettridge me répondit en détachant bien ses mots. « Docteur Garfield, la mission de notre gouvernement consiste à maintenir la stabilité d'une société gouvernée. Quand cela est possible, nous essayons de la remplir en obéissant aux Dix Commandements. Quand cela n'est pas possible, nous nous réservons le droit de lutter contre toute menace à nos structures sociales par n'importe quel moyen, quitte à procéder à l'anéantissement massif des forces hostiles. Vous avouerez que cela est nettement plus grave qu'une question de tromperie. Je ne vous apprendrai rien en vous disant qu'en plus d'une occasion ce gouvernement a déjà utilisé ce moyen. En bref, si nous pouvons éteindre la folie apocalyptiste en conférant à Vornan-19 des marques d'authenticité, nous pensons que cela vaut un léger compromis moral.

— De plus, ajouta Kralick, nous ne sommes pas absolument sûrs, pour l'instant, qu'il soit un truqueur. S'il n'en est pas un, nous ne tromperons personne.

— Une telle possibilité a de quoi apaiser vos âmes tourmentées », dis-je amèrement.

Aussitôt, je regrettai cette remarque acide. Kralick eut l'air blessé et je ne l'en blâmai pas. Ce n'était pas *lui* qui avait échafaudé cette politique. Les uns après les autres, les gouvernements humains apeurés avaient décidé de court-circuiter les Apocalyptistes en prétendant croire à l'authenticité de Vornan-19 et les États-Unis emboîtaient le pas. La décision avait été prise en haut lieu ; Kralick et Kettridge étaient chargés de l'appliquer et je n'avais aucun droit de mettre en doute leur moralité. Et puis, comme l'avait dit Kralick, il se pouvait qu'une telle réception officielle de Vornan soit non seulement efficace, mais aussi juste et bien fondée.

Kettridge jouait nerveusement avec les nombreux boutons accrochés à sa veste et me parla sans me regarder. « Nous comprenons très bien, docteur Garfield, que chez les universitaires il y ait cette notion de la finalité morale, parce qu'ils travaillent sur l'abstrait, mais nous...

— D'accord, d'accord, dis-je d'un ton las, je me rends compte que j'avais tort. Je suis navré de vous avoir dit une telle bêtise. N'en reparlons plus. Bon, Vornan-19 va débarquer aux États-Unis et nous allons dérouler le tapis rouge pour lui. Très bien. Maintenant... que voulez-vous de moi ?

— Deux choses, monsieur, répondit Kralick. Premièrement, vous êtes mondialement reconnu comme la plus haute autorité en ce qui concerne les problèmes de réversibilité temporelle. À ce titre, nous désirerions que vous nous donniez votre opinion sur les possibilités théoriques de faire voyager un homme à rebours dans le temps, comme le prétend Vornan-19, et comment à votre avis cela aurait pu être accompli.

— Eh bien, dis-je, je suis obligé de me montrer sceptique. Voyez-vous, jusqu'à présent nous n'avons réussi qu'à envoyer individuellement des électrons en arrière dans le temps. Ce mouvement les convertit en positrons, c'est-à-dire l'antiparticule de l'électron, identique en masse mais de charge opposée, et le résultat est une annihilation virtuellement instantanée. Je ne vois aucun moyen pratique de contrarier cette conversion rédhibitoire de matière en antimatière qui bouche toute possibilité de réussite à un retour en arrière. Dans le cas de ce prétendu voyage effectué par Vornan-19, il faudrait d'abord expliquer comment une telle masse a pu être convertie et alors pourquoi ce présumé composé d'antimatière n'a pas été touché par cet effet d'annihila... »

Kralick se racla longuement la gorge. Je m'arrêtai de parler. Il s'excusa. « Je suis navré, professeur, mais je m'étais mal expliqué. Nous ne vous demandons pas une réponse immédiate. Nous voudrions un exposé sur le papier que vous aurez le loisir de rédiger pendant les prochaines quarante-huit heures. Nous vous fournirons toute assistance que vous jugerez nécessaire. Le président est anxieux de lire vos idées sur ce sujet.

— Très bien. Et deuxièmement ?

— Nous désirerions que vous fassiez partie du comité chargé de guider Vornan-19 pendant son

séjour ici.

— Moi ? Mais pourquoi ?

— Vous êtes une célébrité scientifique chez nous et les gens associent votre nom aux problèmes de voyages dans le temps, dit Kettridge. N'est-ce pas une assez bonne raison ?

— Qui d'autre sera dans ce comité ?

— Il m'est interdit de citer les noms, même à vous, professeur.

— Mais je peux vous donner ma parole qu'ils sont tous des hommes dont la renommée dans le monde des sciences est égale à la vôtre, ajouta Kralick.

— Ce qui veut dire, poursuivis-je en souriant, qu'aucun encore n'a donné son accord et que vous espérez bien leur forcer la main. »

Kralick eut encore l'air peiné.

« Excusez-moi », dis-je.

Kettridge, toujours aussi sérieux et sévère, repartit à l'attaque. « Nous avons pensé qu'en vous mettant en contact direct avec notre visiteur, vous pourriez peut-être lui soutirer quelques informations sur le procédé de voyage dans le temps qu'il prétend avoir fait. Nous croyions que cela aurait pu présenter un énorme intérêt scientifique pour vous, tout en étant très utile à la nation.

— Oui, c'est vrai. J'aimerais bien lui poser quelques questions à ce sujet.

— Alors, demanda Kralick, pourquoi vous montrer hostile à cette mission ? Nous avons choisi un éminent historien pour tenter de lui extirper des renseignements concernant notre futur, un psychologue chargé de vérifier l'authenticité de toute cette histoire, un anthropologue pour étudier les changements éventuels des structures culturelles, et ainsi de suite. Simultanément, le comité examinera la légitimité des preuves fournies par Vornan-19 et essaiera d'apprendre de lui tout ce qui pourrait offrir une valeur pour nous, à condition qu'il soit vraiment ce qu'il prétend être. À l'heure actuelle, je ne vois pas quelle tâche pourrait présenter une plus grande importance pour notre pays et l'humanité. »

Je restai un moment les yeux fermés. J'étais complètement déboussolé. Kralick était sincère à sa manière, Kettridge aussi malgré son élocution rapide et ses phrases lourdes d'homme politique. Ils avaient honnêtement besoin de moi. Et moi, n'avais-je pas de bonnes raisons personnelles de vouloir soulever une fois pour toutes le masque de ce charlatan ? Jack m'en avait prié, bien qu'il n'eût jamais osé rêver que ce me serait aussi facile de l'atteindre.

Pourquoi hésitais-je alors ?

Je savais pourquoi. C'était à cause de mes propres recherches et de la crainte de découvrir que Vornan-19 était véritablement et indubitablement un voyageur du temps. Le pauvre type qui essaie péniblement d'inventer la roue n'a pas vraiment envie d'apprendre les détails d'une voiture à turbine fonçant à huit cents kilomètres à l'heure. J'étais à peu près dans la même situation ; j'avais usé la moitié de ma vie à tenter de lancer quelques malheureux électrons vers le passé et voilà que maintenant débarquait cet homme, racontant des fables extraordinaires de sauts fabuleux par-delà les siècles. Au fond de moi, je préférais ne pas y penser de peur de... D'autre part, Kralick et Kettridge avaient raison : je devais appartenir à ce comité, même mes doutes en étaient une preuve.

Je leur dis que j'acceptais.

Ils m'exprimèrent chaleureusement leur gratitude puis, tout d'un coup, ils stoppèrent brutalement les effusions, comme s'ils jugeaient inutile de perdre du temps avec quelqu'un qui avait déjà signé. Kettridge disparut et Kralick me donna un bureau quelque part dans l'annexe souterraine de la Maison Blanche. Des petites bulles de lumière réelle flottaient au plafond, procurant un éclairage absolument naturel. J'avais toute liberté d'utiliser pour mon propre compte les services de secrétariat de direction. Kralick me montra les tableaux de programmation des ordinateurs. Je pouvais passer tous les appels téléphoniques que je désirais et demander toute aide qui me semblerait nécessaire pour préparer ma

communication écrite sur les problèmes de voyages dans le temps destinée au président.

« Nous avons tout arrangé pour que vous soyez le mieux possible, me dit Kralick. Vous serez logé dans une suite, juste de l'autre côté du parc.

— J'avais envisagé de retourner ce soir en Californie pour mettre mes affaires en ordre.

— Cela ne serait pas très pratique. Rappelez-vous, Vornan-19 arrivera à New York dans soixante-douze heures. Nous devons utiliser le mieux possible ce court laps de temps qui nous reste.

— Mais je viens de rentrer de vacances, protestai-je. J'étais à peine arrivé qu'il m'a fallu repartir aussitôt, et cela à cause de vous ! Je dois absolument laisser des instructions à mon équipe... établir un programme pour le laboratoire...

— Vous pouvez passer ces ordres par téléphone, n'est-ce pas, docteur Garfield ? Ne vous en faites pas pour les dépenses. Nous préférons payer deux ou trois heures de communication avec la Californie plutôt que de perdre encore du temps. »

Il sourit et je répondis à son sourire.

« D'accord ? me demanda-t-il.

— D'accord. »

Tout devenait clair. À partir du moment où j'avais accepté d'être membre du comité, je n'avais plus le droit de choisir. J'étais un des éléments du Projet Vornan, et mes seules libertés d'action seraient celles que le gouvernement serait assez bon pour m'accorder, mais rien de plus. Du moins tant que cette mission ne serait pas arrivée à son aboutissement. Ce qui était étrange, c'est que je l'acceptais sans rechigner, moi qui étais toujours le premier à signer des pétitions contre toute restriction des libertés et qui me considérais plus comme un franc-tireur vaguement affilié à l'Université que comme un enseignant fonctionnaire. Sans un murmure, je me laissais envahir par les impératifs du service. Je suppose que cette attitude était une manière de sublimer mon appréhension d'avoir à retourner dans mon laboratoire et me retrouver à nouveau confronté avec toutes mes questions restées sans réponses.

Le bureau dans lequel je me trouvais était agréable. Le plancher était composé de dalles de verre spongieuses et souples, les murs étaient des miroirs argentés et le plafond brillait de toutes les couleurs du prisme. Il était encore trop tôt pour trouver quelqu'un au laboratoire. Je réveillai le censeur de l'Université et lui appris que j'avais été appelé au service du Gouvernement. Il me répondit qu'il s'en fichait et retourna se coucher. Ma secrétaire, elle, était déjà au travail. Je l'avertis que mon absence allait se prolonger encore pendant une durée indéterminée et je lui donnai mes instructions pour préparer les programmes de mon équipe et les projets de recherches de mes élèves. Ensuite, je composai le numéro de l'entreprise de gardiennage et d'entretien qui s'occupait de ma maison et sur l'écran apparut une liste détaillée sur laquelle je devais cocher les services que je désirais. C'était une longue liste :

Tondre la pelouse.

Surveiller l'étanchéité et la climatisation d'air.

Faire suivre le courrier et les messages.

Jardinage.

Réparer les dégâts provoqués par les orages.

Payer les notes.

Et ainsi de suite. Je pris l'entretien total, le plus cher, et fis envoyer la facture au gouvernement des États-Unis. Déjà, je venais d'apprendre une bonne chose grâce à Vornan-19 : ne rien payer avec mes propres deniers tant qu'ils ne m'auraient pas libéré.

Quand j'eus réglé mes affaires personnelles, je téléphonai en Arizona. Ce fut Shirley qui me répondit. Elle semblait tendue et énervée, mais elle parut s'apaiser quelque peu quand elle vit mon visage sur l'écran.

« Je suis à Washington, dis-je.

— Pour quoi faire, Leo ? »

Je relatai les événements des deux derniers jours. Au début, elle crut que je lui racontais une blague mais je lui assurai que c'était l'exacte vérité.

« Attends, me dit-elle. Je vais chercher Jack. »

Elle s'éloigna du téléphone. Avec le recul, le plan de vision devenait plus large. Au lieu de voir seulement le visage et les épaules, je recevais maintenant l'image de la silhouette entière de Shirley, vue de trois quarts. Elle se tenait sur le seuil de la porte, tournant le dos à la caméra, s'appuyant contre le montant de telle manière que le globe plein d'un de ses seins apparaissait sous son bras. Je me souvins d'un seul coup qu'il était plus que probable que mes communications soient espionnées et je devins furieux à la pensée que quelque fonctionnaire du gouvernement devait se régaler en contemplant l'adorable nudité de Shirley. Je me penchai pour couper la vision, mais il était trop tard : Shirley avait disparu et le visage de Jack apparut sur l'écran.

« Que se passe-t-il ? Shirley me dit que...

— Dans quelques jours je vais parler de vive voix avec Vornan-19.

— Oh ! Leo. Tu n'aurais pas dû me prendre au sérieux. Tu sais, j'ai réfléchi à notre conversation de l'autre jour. Tout cela était stupide. Je t'ai soûlé de... comment dire... de puérités, parce que je m'étais senti déprimé un instant, mais je ne voulais pas vraiment que tu laisses tout tomber pour aller à Washington et...

— Cela ne s'est pas exactement passé ainsi, Jack. On m'a appelé ici pour remplir une mission. On m'a servi les grandes phrases ronflantes comme quoi cela était vital pour notre sécurité nationale, et cætera, et cætera. Tu vois ce que je veux dire. Je voulais simplement que tu saches que j'en profiterai pour t'aider le plus possible.

— Je te remercie, Leo.

— C'est tout. Essaie de te détendre. Ce serait peut-être une bonne idée que Shirley et toi alliez faire un petit voyage.

— Peut-être plus tard, dit-il. On verra comment les choses vont se passer. »

Je lui fis un clin d'œil d'adieu et coupai la communication. Sa gaieté forcée ne me trompait pas une seconde. Tous ses tourments qui bouillaient en lui il y avait quelques jours n'avaient pas disparu, même s'il essayait de me faire croire que ce n'avait été qu'un moment éphémère de dépression. Mon ami avait besoin d'être aidé.

Il me restait encore un dernier boulot. Je mis en route un ordinateur et entrepris de lui dicter mon mémoire sur la réversibilité du temps. Je ne savais pas combien ces messieurs du gouvernement désiraient de copies, mais après tout cela n'avait guère d'importance. Je commençai. Des petits faisceaux argentés glissaient sur l'écran luminescent de la machine, laissant imprimés derrière eux les mots que je venais de prononcer. Cette technique permettait de se relire au fur et à mesure. Je dictais entièrement de mémoire, sans prendre la peine d'utiliser les textes et articles déjà écrits sur ce sujet, dont la plus grande partie d'ailleurs était de moi. Mon exposé était très résumé et aussi peu technique que possible. Essentiellement, je prétendais que si nous avions réussi une réversibilité temporelle au niveau subatomique (et encore...), il me semblait impossible, étant donné les théories actuelles de physique venues à ma connaissance, de faire voyager un être humain à rebours dans le temps de telle manière qu'il arrive vivant, sans même tenir compte de la source de puissance fabuleuse qui serait nécessaire pour une telle expérience. J'appuyai mes assertions avec quelques réflexions sur l'accumulation de la force d'impulsion temporelle, l'extension des masses dans un continuum inverse et l'annihilation provoquée par la création immédiate d'antimatière. Ma conclusion était que ce Mr. Vornan-19 était de toute évidence un simulateur.

Je restai quelques instants à considérer mes derniers mots qui brillaient et scintillaient sur l'écran

électronique. Le président des États-Unis, par décision gouvernementale avait choisi de reconnaître Vornan-19 comme un envoyé véritable du futur. Était-il bien adroit et serait-ce vraiment efficace de lui dire ouvertement qu'en agissant ainsi, il devenait complice de cette mystification ? Mon débat intérieur fut de courte durée ; prostituer ma propre intégrité scientifique pour éviter à ce cher président d'avoir des remords de conscience ? Il n'en était pas question ! J'ordonnai à la machine d'imprimer ce que j'avais dicté et de le faire passer aux bureaux présidentiels.

Une minute plus tard, ma copie personnelle, proprement tapée, calibrée et brochée, glissa dans le réceptacle. Je la relus une dernière fois, la pliai et la mis dans ma poche. Puis j'appelai Kralick.

« J'ai terminé, dis-je. Maintenant j'aimerais bien sortir d'ici. »

Il vint me chercher. Mon métabolisme était encore branché sur les horaires californiens et mon estomac réclamait douloureusement.

Je demandai à Kralick où je pouvais aller déjeuner. Il eut l'air assez ahuri devant ma question. Finalement, il réalisa que ma confusion reposait sur un problème de décalage horaire.

« Pour nous ici, c'est presque l'heure de dîner, dit-il. Écoutez, pourquoi n'irions-nous pas boire un verre ensemble de l'autre côté de la rue et je vous montrerai vos quartiers. Après, si cela vous convient, vous irez manger. Ce sera un dîner avancé ou, si vous préférez, un déjeuner tardif.

— Parfait pour moi », dis-je.

Il me guida à travers le labyrinthe enfoui sous la Maison Blanche et nous émergeâmes à l'air libre, à la tombée du jour. Une petite chute de neige avait recouvert la ville d'un léger tapis cotonneux pendant que j'étais resté enterré dans le blockhaus gouvernemental. Déjà, la neige blanche se transformait en une gadoue qui rendait les trottoirs glissants, mais les robots nettoyeurs municipaux sillonnaient les rues, aspirant la boue grisâtre avec leurs longs tuyaux mobiles. Bientôt la ville serait propre, comme si rien ne s'était passé. Quelques rares flocons tombaient encore. Les lumières des gratte-ciel de Washington scintillaient tels des diamants sur le ciel bleu-noir du crépuscule. Nous quittâmes les jardins de la Maison Blanche par une sortie latérale et nous coupâmes Pennsylvania Avenue pour nous rendre dans un petit bar à l'éclairage tamisé et intime. Kralick eut un certain mal à caser ses jambes trop longues sous la table.

C'était un de ces endroits qui avaient tellement été à la mode il y a quelques années. Sur chaque table était fixée une console de contrôle comportant un clavier dont chaque touche représentait une boisson différente, commandant électroniquement un doseur-mélangeur caché dans la réserve, et plusieurs robinets. Pour moi, Kralick appuya sur la touche rhum pur et, pour lui, scotch avec soda. Une petite ampoule rouge s'alluma et il glissa sa carte de crédit dans la fente. Un instant plus tard, nos boissons coulaient des robinets.

« À votre santé, dit-il.

— À la vôtre. »

Je vidai mon verre d'un coup et laissai le chaud breuvage descendre dans ma gorge. Je n'avais rien absorbé depuis longtemps et les vapeurs d'alcool s'infiltrèrent aussitôt dans mon système nerveux. Sans aucune honte, je demandai à Kralick de me faire remplir à nouveau mon verre, alors que le sien était encore à moitié plein. Il me jeta un coup d'œil inquiet, repassant en mémoire mon dossier où pourtant rien ne mentionnait mes tendances à l'alcoolisme. Il me commanda tout de même un second verre.

« Vornan est à Hambourg en ce moment, dit-il tout à coup. Il étudie la vie nocturne dans le quartier interdit.

— Mais je croyais que ce quartier avait été démoli depuis longtemps.

— Oui, mais maintenant c'est devenu un centre d'attractions pour touristes, avec de faux marins débarquant à terre et se bagarrant pour la frime. Je ne sais absolument pas comment il a été au courant qu'un tel endroit existait, mais je parie tout ce que j'ai qu'il va y avoir une belle bagarre là-bas ce soir.

Et ce sera pour de bon, pas du chiqué, je vous l'assure. » Kralick regarda sa montre. « D'ailleurs, les hostilités doivent déjà être commencées, puisqu'ils ont six heures d'avance sur nous. Demain il sera à Bruxelles. Après il va à Barcelone pour voir une corrida... Et puis... New York...

— Que Dieu nous vienne en aide.

— Dieu va tout foutre en l'air dans exactement onze mois et... euh... seize jours. » Il rit lourdement. « Mais ce n'est pas assez tôt. Non, pas assez tôt. Il aurait dû faire ça demain, comme cela. Il nous aurait épargné d'avoir un casse-pieds comme ce Vornan-19 sur les bras.

— Ne me dites pas que vous êtes un crypto-Apocalyptiste !

— Je suis un crypto-ivrogne, bredouilla-t-il. J'ai pas arrêté de picoler depuis midi et j'ai la tête qui me tourne dans tous les sens. Garfield, j'veis vous dire une chose : saviez-vous que j'étais avocat dans le temps ? J'étais jeune, brillant, ambitieux et je me débrouillais pas trop mal. Pouvez-vous me dire pourquoi j'ai été me fourrer dans ce bord... ?

— Peut-être feriez-vous bien de prendre quelque chose pour vous calmer.

— Vous voulez que j vous dise : vous avez raison ! »

Il demanda une pilule, puis après avoir longuement réfléchi, il commanda un troisième rhum pour moi. Je me sentais très légèrement étourdi. Trois verres en dix minutes... Enfin, je pouvais toujours prendre un sédatif moi aussi. La pilule arriva et Kralick l'avalait ; l'effet du produit concentré combattant puissamment les effets de l'alcool dans son métabolisme le fit grimacer. Il resta un long moment frissonnant nerveusement, puis il se secoua et reprit ses esprits.

« Je suis navré. Cela m'a pris tout d'un coup. Le verre de trop.

— Vous sentez-vous mieux ?

— Beaucoup mieux, dit-il en souriant. Ai-je révélé quelque secret d'État ?

— J'en doute. Simplement, vous désiriez que la fin du monde arrive demain.

— Une dépression momentanée de poivrot. Rien de religieux là-dessous. Cela vous dérange-t-il que je vous appelle Leo ?

— Non, au contraire.

— Bien. Écoutez, Leo, à présent je suis sobre et je pense sincèrement ce que je vais vous dire. Je vous ai entraîné dans un sale boulot et je m'en excuse auprès de vous. S'il y a quoi que ce soit que je puisse faire pour vous rendre la vie agréable, pendant que vous servirez de nurse à notre charlatan futuriste, demandez-le-moi. Ce n'est pas mon argent que vous dépensez, ne craignez rien. Je sais que vous aimez vivre confortablement et je m'arrangerai pour que vous soyez bien.

— Je vous remercie beaucoup, Sanford.

— Sandy.

— D'accord, Sandy.

— Par exemple, pour ce soir. Vous êtes venu à toute vitesse et je suppose que vous n'avez pas eu le temps de prévenir des amis ici. Voudriez-vous avoir une compagnie pour dîner... et pour après ? »

C'était une gentille pensée. S'occuper ainsi des besoins d'un homme de science d'âge mûr et célibataire de surcroît.

« Merci, dis-je, mais je crois que je préfère rester seul ce soir. Je rassemblerai mes idées et il faut que je m'adapte au décalage horaire.

— Enfin, si vous changez d'avis, dites-le-moi. Il n'y en aura pas pour longtemps. »

Je changeai de sujet et nous parlâmes de choses et d'autres. Ce fut surtout Kralick qui fit les frais de la conversation, moi je me goinfrais pendant ce temps de biscuits salés aux algues en me laissant bercer par la musique douce diffusée par les haut-parleurs du bar. Mon jeune compagnon mentionna les noms de quelques-uns des autres membres du comité. L'historien était F. Richard Heyman, l'anthropologue était Helen McIlwain et le psychologue était le professeur Morton Fields de Chicago. J'approuvais entièrement ce choix.

« Nous avons tout vérifié avec le plus grand soin, dit Kralick. Nous ne voulions surtout pas faire entrer dans le comité deux personnes entre lesquelles existerait une inimitié ou quelque chose de semblable. Nous avons dû éplucher toutes les vies une à une pour connaître les relations entre elles. Vous pouvez me croire, c'était un drôle de casse-tête. Nous avons été obligés de rejeter deux candidats parfaitement valables parce qu'ils... euh... enfin... parce que ça ne collait pas avec un autre membre du comité.

— Parmi tous vos renseignements, avez-vous des dossiers sur les mœurs et les habitudes sexuelles de vos candidats ?

— Nous essayons d'avoir des dossiers sur tout, Leo. Vous seriez surpris. Enfin, nous avons finalement réussi à mettre sur pied un comité, trouvant des remplaçants pour ceux qui refuseront d'y entrer et aussi pour ceux qui se sont révélés incompatibles avec un seul des autres membres. Nous avons fait et refait nos listes des milliers de fois.

— Cela n'aurait-il pas été plus simple de refuser son visa à Vornan et de l'oublier purement et simplement ?

— Êtes-vous au courant du rassemblement des Apocalyptistes qui a eu lieu hier soir à Santa Barbara ? me demanda-t-il.

— Non.

— Une foule de cent mille personnes s'est réunie sur la place. En chemin, avant d'arriver au rassemblement, ils ont commis des dégâts un peu partout, estimés à deux millions de dollars. Après les orgies habituelles, ils ont commencé à avancer dans l'eau comme des lémn... euh... des lemm...

— Des lemmings.

— C'est cela, comme des lemmings. »

Les doigts épais de Kralick effleurèrent quelques instants les touches du clavier aux alcools, mais finalement il retira sa main.

« Imaginez-vous cent mille Apocalyptistes, venus de toutes les régions du pays, entrant dans le Pacifique, nus et psalmodiant des chants étranges, au mois de janvier, en plein hiver. Certains noyés n'ont pas encore été identifiés. Il y en a une centaine au moins et je ne sais combien de pneumonies. Plus dix filles qui sont mortes, écrasées sous le flot humain. Vous comprenez, Leo, des choses pareilles se passent en Asie, mais pas ici. Pas ici. Vous voyez ce à quoi nous devons nous opposer ? Vornan va écraser cette hystérie. Il nous racontera son époque future et les gens arrêteront de croire en cette Dernière Nuit. Les Apocalyptistes seront vaincus et le mouvement s'éteindra de lui-même. Un autre rhum ?

— Non. Je préfère rentrer à mon hôtel.

— D'accord. »

Nous nous levâmes et quittâmes le bar. Tandis que nous longions les allées extérieures du parc La Fayette, Kralick me dit : « Je pense que je dois vous avertir que les moyens d'information sont au courant de votre arrivée ici et vont bientôt commencer à vous bombarder de demandes d'interviews. Nous vous protégerons autant que cela nous sera possible, mais ils réussiront tout de même à arriver jusqu'à vous. La réponse à toutes leurs questions est...

— Pas de commentaires.

— Parfait. Vous êtes vraiment une grande vedette, Leo. »

La neige tombait à nouveau, mais nettement plus fort. Les résistances chauffantes noyées dans la chaussée étaient saturées. Des petites congères se formaient çà et là sur les trottoirs et dans les rues. Le Parc en un instant était devenu tout blanc. Les plaques de neige glacée scintillaient sur le sol. De lourds nuages sombres bouchaient le ciel et cachaient les étoiles. Il semblait que plus rien n'existait ; nous étions les deux seuls survivants, Kralick et moi, d'un cataclysme cotonneux et silencieux. Un profond sentiment de tristesse et de solitude m'envahit. À cette heure, le soleil de l'Arizona devait

briller.

En entrant dans l'immense palace où m'avait été réservée une suite, je me tournai vers Kralick.
« Finalement, je crois que je vais accepter votre offre d'une compagnie pour mon dîner », dis-je.

VI

CE soir-là, pour la première fois de ma vie, je me rendis vraiment compte de l'étendue réelle de la puissance du gouvernement américain. Vers sept heures on frappa à la porte de ma suite et une fille pénétra chez moi. Elle était grande et auréolée d'une magnifique chevelure blond-doré. Ses yeux étaient bruns, pas bleus, ses lèvres pleines et sa silhouette était superbe. En bref, elle était le sosie parfait de Shirley Bryant.

Cette ressemblance me donnait une autre preuve que ma vie était épluchée dans ses moindres détails. Ces messieurs, depuis longtemps, devaient observer et enregistrer sur mon dossier quel genre de femmes je préférais et, au moment propice, ils avaient su faire sortir de leur chapeau magique l'oiseau rare. Mais pourquoi cette ressemblance ? Croyaient-ils que Shirley était ma maîtresse ? Ou grâce à leurs renseignements avaient-ils dessiné un portrait-robot de mon idéal féminin dont les traits rappelaient incroyablement ceux de Shirley ? Ce qui prouverait que j'avais tendance à choisir (inconsciemment) des succédanés de la femme de mon ami.

La fille s'appelait Martha.

« Vous n'êtes pas une vraie Martha, lui dis-je. Les Martha sont petites, brunes avec un visage intense et passionné, et un menton qui avance légèrement. En général, elles fument aussi beaucoup.

— Mon vrai prénom est Sidney, dit-elle en souriant, mais le gouvernement craignait que vous ne refusiez une fille s'appelant ainsi. »

Quoi qu'il en soit, Sidney ou Martha, elle était merveilleuse. Elle était trop parfaite pour être réelle et je la soupçonnais d'avoir été chimiquement créée dans quelque laboratoire gouvernemental uniquement pour convenir parfaitement à mes désirs. Je lui demandai si elle n'était pas une sorte de robot électronique imitant incroyablement bien l'apparence d'une femme.

« Oui, me répondit-elle. Plus tard, je vous montrerai où l'on me branche.

— Faut-il souvent vous recharger ?

— Deux ou trois fois par nuit. Pas toujours. Cela dépend. »

Elle devait avoir à peine vingt ans et elle me rappelait les étudiantes que je voyais sur le campus de l'Université. Peut-être était-elle un robot, ou une call-girl, mais rien en elle ne le laissait supposer. Elle agissait comme un être intelligent, vivant et spirituellement mûr, qui faisait un métier l'appelant parfois pour des missions comme celle-ci. Je n'osai pas lui demander si cela se présentait souvent.

À cause de la neige, nous dînâmes dans la salle à manger de l'hôtel. C'était une salle décorée à l'ancienne mode, avec des chandeliers sur les tables, de lourdes draperies et des maîtres d'hôtel en smoking qui nous tendirent à chacun un menu imprimé. J'étais heureux de pouvoir lire ainsi la longue liste de plats, tandis que des serveurs humains s'activaient autour de notre table et que le maître d'hôtel inscrivait cérémonieusement notre commande avec un crayon. Quelle différence avec les nouveaux restaurants !

Nous établîmes notre menu avec soin et sans regarder à la dépense, puisque nous étions en quelque sorte des invités du gouvernement. Le repas fut délicieux. Du caviar frais, des cocktails d'huîtres, de la soupe à la tortue, un châteaubriand pour deux et un dessert succulent. Les huîtres étaient de petites Olympias venues des parcs de Puget Sound. Leur chair est très délicate mais elles n'ont pas le même goût que les vraies huîtres de mon enfance. La dernière fois que j'en ai mangé, c'était en 1976, pour la

Commémoration du Bicentenaire. La pollution de l'eau avait détruit presque tous les parcs et elles valaient très cher : cinq dollars la douzaine, je me souviens. Je suis un savant, et en tant que tel je pense que l'humanité doit toujours aller de l'avant sans craindre de balayer ses vieilleries, mais je ne lui pardonne pas d'avoir détruit ces petites choses qui constituaient le charme de la vie.

Bien rassasiés, nous remontâmes dans mon appartement. La perfection de cette soirée fut un instant gâchée par une petite scène dans le hall où je fus tout à coup coincé par quelques journalistes en mal de copie.

« Professeur Garfield...

— ... est-ce vrai que...

— ... quelques mots sur votre théorie de...

— ... Vornan-19... »

Tirant Martha par la main, je l'entraînai dans l'ascenseur en répétant : « Pas de commentaires. Pas de commentaires. Pas de commentaires. »

Je fermai le verrou de la porte derrière moi et nous fûmes seuls.

Son regard vers moi était à la fois provocant et pudique, mais bien vite sa timidité disparut. Elle était svelte et douce, une symphonie de rose et de doré. Elle n'était absolument pas un robot, quoique je découvrisse où il fallait la brancher. Dans ses bras, j'oubliai les hommes de l'an 2999, les Apocalyptistes noyés, et la poussière s'accumulant sur mon bureau à l'Université. S'il y a un paradis pour les assistants présidentiels, j'espère que, quand le moment sera venu, Sandy Kralick y trouvera une des meilleures places.

Le lendemain matin, après nous être douchés ensemble comme deux jeunes mariés, nous prîmes notre petit déjeuner dans la chambre, contemplant à travers les fenêtres les dernières traces de neige dans le parc. Puis elle s'habilla ; sa mince et brillante robe du soir en matière plastique noire n'était pas à sa place sous la pâle lumière matinale, mais elle était tout de même adorable. Je me levai pour l'enlacer. En l'embrassant, je pensai que je ne la reverrais jamais.

En me quittant, elle me dit : « Un jour, il faudra que tu me parles de tes recherches sur le temps perdu, Leo.

— Je ne saurais pas quoi te dire. Adieu, Sidney.

— Martha.

— Pour moi, tu resteras toujours Sidney. »

J'ouvris la porte. Quand elle fut partie, j'appelai la réception. Comme je m'y attendais, il y avait eu des douzaines d'appels pour moi auxquels il avait été répondu que je n'étais pas là. La standardiste ajouta : « Nous avons à l'instant Mr. Kralick en ligne. Il demande si vous pouvez le prendre. »

Je pris la communication et le remerciai chaleureusement pour Sidney. Il ne sembla pas du tout embarrassé et se déclara enchanté de m'avoir fait plaisir.

« Je vous téléphone pour vous demander si vous pouvez venir à la première session du comité ? ajouta-t-il. Cela se passe à la Maison Blanche. Une réunion pour que vous fassiez connaissance.

— Bien sûr. Quelles sont les nouvelles de Hambourg ?

— Mauvaises. Vornan a provoqué une émeute là-bas. Il est rentré dans un des bars les plus mal famés et il a fait un discours. En substance, il prétendait que le dernier grand moment historique du peuple allemand avait été le Troisième Reich. C'est à croire que c'est tout ce qu'il connaît de l'Histoire germanique. Alors il a commencé à louer Hitler en mélangeant un peu de Charlemagne là-dedans. Bref, les autorités l'ont vidé de l'endroit. En sortant, il y a eu de la casse. Un demi-bloc d'immeubles, en majorité des night-clubs, a brûlé avant que les pompiers puissent arriver. » Kralick grimaça naïvement. « Peut-être n'aurais-je pas dû vous raconter cela ? Vous pouvez encore refuser. »

Je soupirai et dis : « Oh ! ne vous cassez pas la tête, Sandy. Maintenant, je fais partie de l'équipe. C'est le moins que je puisse faire pour vous... après Sidney.

— Bon, alors on se voit à deux heures. Nous vous prendrons et nous passerons par le tunnel pour que vous ne tombiez pas entre les mains de ces dingues de journalistes. Ne bougez pas en m’attendant.

— D’accord », dis-je. Je raccrochai le téléphone, me tournai et découvris une petite mare huileuse et verdâtre qui s’insinuait sous la porte de l’appartement.

Je m’approchai. Ce n’était pas de l’huile, mais un corps fluide auditif composé de minuscules oreilles monomoléculaires. Quelqu’un dans le couloir m’espionnait. Vivement, j’écrasai la masse pâteuse sous mon talon. J’entendis une voix lointaine qui disait : « Ne faites pas cela, docteur Garfield. Je voudrais parler un peu avec vous. Je suis de l’Agence...

— Allez-vous-en ! »

Je finis d’écraser ce qui restait et j’essuyai le plancher avec une serviette de toilette. Quand j’eus terminé, je me penchai vers le sol et murmurai : « La réponse est toujours : pas de commentaires. Fichez le camp ! » à l’adresse d’un quelconque micro-organisme qui serait resté intact protégé dans un interstice du parquet.

Finalement, je me débarrassai de ce gêneur. Je branchai le système d’herméticité (certains vieux hôtels avaient su se doter des équipements les plus modernes tout en conservant leur cachet ancien). J’étais assuré que rien, pas même de la taille d’une molécule, ne pourrait venir me déranger en s’infiltrant par la plus petite faille. Je m’étendis sur mon lit et j’attendis.

Un peu avant deux heures, Sandy Kralick vint me chercher et me conduisit jusqu’à la Maison Blanche par un tunnel souterrain direct. Le sous-sol de Washington est un labyrinthe de galeries enterrées dont peu de personnes soupçonnent l’existence. Je me suis laissé dire qu’il est possible d’aller de n’importe quel point à n’importe quel autre de la ville pour un initié connaissant les routes et les mots de passe nécessaires pour faire ouvrir les sas de sécurité. Les tunnels descendent de sous-sol en sous-sol. Par exemple, on prétend qu’un bordel électronique de six étages, reliés entre eux par des ascenseurs automatisés, et uniquement réservé aux membres du Congrès, est construit sous le Capitole ; on raconte aussi que certains savants appartenant au Smithsonian Institute procèdent dans les laboratoires enfouis dans les profondeurs, à des expériences de mutagenèse, donnant naissance à des monstres biologiques qui ne voient jamais la lumière du jour. Comme tout ce qu’on entend dans la capitale, je suppose que ces histoires sont apocryphes ; la vérité, si elle était un jour connue, serait certainement cinquante fois plus épouvantable que ces racontars. Cette ville est une cité diabolique.

Kralick me guida jusqu’à une pièce aux murs de bronze anodisé qui, d’après moi, devait se situer sous l’aile ouest de la Maison Blanche. Quatre personnes étaient déjà présentes. J’en reconnus trois. Les sphères supérieures du monde scientifique sont constituées d’une petite clique très fermée dont les membres ont en commun la volonté acharnée de barrer la progression d’éventuels remplaçants. Grâce à des congrès interdisciplinaires de toutes sortes, nous nous connaissons tous les uns les autres. Je saluai dès mon entrée Lloyd Kolff, Morton Fields et Aster Mikkelsen qui étaient pour moi de vieilles relations. Le quatrième se leva d’un air guindé et se présenta : « Je ne crois pas que nous nous soyons déjà vus, docteur Garfield. Je suis F. Richard Heyman. »

« Ah ! oui, bien sûr. *Spengler, Freud et Marx*, n’est-ce pas ? Je me souviens très bien de votre livre. Je l’avais trouvé très intéressant. »

Je tendis la main pour saisir la sienne, mais il avait cette manière très particulière, propre à certains habitants d’Europe centrale, de ne vous donner que le bout des doigts au lieu d’une poignée franche, paume contre paume. En plus du geste étrié et témoignant d’un esprit mesquin et avaricieux, ce type avait le bout des doigts humide. J’eus un haut-le-cœur en imaginant ce que devait être sa paume : une ventouse ! Nous échangeâmes quelques ronronnements incompréhensibles censés signifier à quel point nous étions heureux de nous rencontrer.

Je me fis l’effet d’être le roi des hypocrites. Le bouquin de F. Richard Heyman m’avait semblé être un ramassis de stupidités superficielles proférées d’un ton prétentieux et pédant ; les quelques

articles de lui que j'avais occasionnellement lus dans des revues de vulgarisation s'étaient avérés être des emprunts flagrants aux écrits de ses collègues ; je n'aimais pas non plus sa manière de serrer la main ; et je n'aimais même pas son nom. Comment l'appeler ? « Heyman » ? Et si je devais travailler avec lui, il faudrait bien lui trouver un prénom ? « F. Richard », ou « F. » tout court, ou peut-être « Dick » comme deux vieux copains ? Ou alors : « Mon cher Heyman » ? C'était un petit bonhomme trapu, avec une tête en forme d'œuf encadrée par une couronne de rares cheveux roux derrière le crâne, se continuant par un épais collier de barbe, rousse également, qui lui garnissait les joues et le bas du visage. Je pensai méchamment que ces poils superflus et disgracieux devaient cacher un triple menton rond et pendouillant. Sa bouche aux lèvres minces comme celles d'un requin apparaissait difficilement dans ces broussailles roussâtres. Ses yeux étaient humides et déplaisants.

Je n'avais par contre aucune hostilité à l'égard des autres membres du comité. Je les connaissais vaguement, sachant le haut rang qu'ils tenaient chacun dans sa spécialité et ne m'étais jamais trouvé en opposition avec aucun d'eux dans les forums scientifiques à l'occasion desquels nous nous rencontrions. Morton Fields, de l'Université de Chicago, était un psychologue appartenant à la nouvelle école dite *cosmique* qui selon moi était un dérivé moderne du bouddhisme. Les tenants de cette école tentaient de mettre à jour les mystères de l'inconscient en confrontant l'âme avec l'univers considéré dans sa totalité. Cette théorie prétentieuse était au centre de toutes les conversations mondaines. Physiquement, Fields ressemblait à un directeur d'usine ou un administrateur de société dont la carrière ne s'arrêterait vraisemblablement pas là : une carrure élancée et athlétique, de hautes pommettes, des cheveux clairs, des lèvres assez épaisses, un menton proéminent et des yeux délavés et interrogateurs. On l'imaginait très bien passant quatre jours de la semaine à travailler comme un acharné et arpentant infatigablement les links de golf pendant les week-ends. Pourtant, il n'était pas aussi pédant qu'il le paraissait.

Lloyd Kolff, je le savais, était le doyen des philologues. C'était un homme ayant nettement dépassé la soixantaine, avec un visage couturé de cicatrices et de longs bras de gorille attachés à une ossature puissante et massive. Il enseignait à Columbia où il était le favori des étudiants à cause de son robuste bon sens de terrien. Aucun autre homme dans le monde, dans les siècles présents et passés, ne connaissait autant d'obscénités que lui en sanscrit ; il les utilisait d'ailleurs fréquemment et vertement. Son domaine scientifique était la poésie érotique de toutes les époques et dans toutes les langues. Il avait séduit sa femme – une philologue elle aussi – en lui murmurant, paraît-il, des poèmes brûlants d'amour en persan moyenâgeux. Il serait précieux à notre groupe, constituant un contrepoids valable à la baudruche vide que me semblait être F. Richard Heyman.

Aster Mikkelsen était une biochimiste distinguée faisant partie d'une équipe travaillant à un projet de vie synthétique. Elle habitait l'État du Michigan et je l'avais rencontrée l'année dernière à l'occasion de la conférence annuelle des A.A.A.S. qui s'était tenue à Seattle. Quoique son nom ait des résonances nordiques, elle n'était pas une de ces Junons scandinaves dont je suis, entre parenthèses, scandaleusement friand. Ses cheveux noirs, sa constitution mince et menue lui donnaient une apparence de fragilité et de timidité. Elle devait mesurer à peine un mètre cinquante et ne devait pas peser plus de cinquante kilos. Elle semblait plus jeune que les quarante ans que je lui donnais. Ses yeux brillaient d'un éclat contenu et ses traits étaient élégants. Elle portait des tenues d'une chasteté arrogante qui moulaient sa silhouette de petit garçon comme pour rebuter ouvertement les entreprenants. Tout à coup, je vis en esprit l'image incongrue de Lloyd Kolff et d'Aster Mikkelsen dans le même lit. Les bourrelets musculeux du corps lourd et velu de l'homme se pressant contre les formes frêles de la femme ; ses cuisses minces et ses jambes fuselées se tendant dans une dernière agonie pour repousser la lourde masse arc-boutée sur elle ; ses chevilles frappant nerveusement la chair opulente du vieux libidineux. Le contraste des deux physiques était tellement monstrueux que je dus fermer les yeux un instant pour essayer d'oublier cette vision. Quand j'osai les rouvrir, Kolff et

Aster étaient toujours assis l'un à côté de l'autre, le ziggourat de chair à côté de la délicate nymphe, et tous les deux me considéraient avec ébahissement.

« Allez-vous bien ? » me demanda Aster. Sa voix était haut perchée et fluette comme celle d'une petite fille. « Je croyais que vous alliez vous évanouir !

— Je suis un peu fatigué », mentis-je. Il m'était impossible d'expliquer pourquoi cette scène m'était soudainement apparue ni pourquoi elle m'avait laissé aussi chancelant et étourdi. Pour cacher ma confusion, je me tournai vers Kralick et lui demandai combien d'autres membres notre comité comptait.

« Un autre, dit-il, Helen McIlwain, la célèbre anthropologiste. Elle doit arriver d'une minute à l'autre. »

Comme si elle n'attendait que cela, la porte s'ouvrit en glissant et la divine Helen en personne entra dans la pièce.

Qui n'a pas entendu parler d'Helen McIlwain ? Que peut-on ajouter à son propos ? L'apôtre du relativisme culturel, la grande dame de l'anthropologie qui n'est pas une dame, celle qui pour étudier de plus près les rites de la puberté et les cultes de la fertilité n'avait pas hésité à s'offrir elle-même comme femme de la tribu et sœur de sang ! Elle que la quête insatiable du savoir avait poussée dans les marécages de Ouagadougou pour partager un méchoui de chien, elle qui avait écrit les textes faisant autorité sur les techniques de la masturbation, elle qui avait la première été admise à assister à l'initiation des vierges dans les vallées glacées du Sikkim ! Il me semblait qu'Helen existait depuis toujours, passant d'un impossible exploit à l'autre, publiant des livres qui, dans une autre époque, l'auraient conduite au bûcher, informant solennellement les téléspectateurs de sujets capables de choquer les carabins les plus endurcis. Nos chemins s'étaient souvent croisés, mais plus depuis assez longtemps. Je fus surpris de la voir toujours aussi jeune ; elle devait avoir au moins cinquante ans.

Elle était habillée d'une manière... comment dire... flamboyante. Autour de ses épaules, une lanière de plastique d'où pendaient de longs filaments de fibre noire imitant parfaitement les cheveux humains. Peut-être, après tout, étaient-ce de *vrais* cheveux humains ? Cela formait une cascade touffue, soyeuse et chaude, descendant à mi-cuisse. Quel incroyable délice pour un fétichiste ! Il y avait un je ne sais quoi de féroce et de primitif dans cet accoutrement ; il ne manquait plus que le bout d'os passé dans le nez et les scarifications cérémonielles incisées sur les joues. Helen le portait parfaitement, en toute simplicité. Je supposais qu'elle devait être nue dessous. Pendant qu'elle se déplaçait, apparaissaient brièvement des éclairs de chair à travers le touffu rideau noir. En ce qui me concerne, je crus apercevoir le bout rose d'un sein et la courbe d'une fesse. Mais ce vêtement était frustrant, car la longue, soyeuse et sensuelle coulée de cheveux adhérerait si bien à sa peau qu'elle ne nous accordait que de rapides et fugitives visions du corps d'Helen. Je suis persuadé que c'était l'effet désiré par cette dernière. Ses beaux bras harmonieux étaient nus. Son cou souple et gracieux se dressait triomphalement au-dessus de cette forêt noire et hirsute. Quant à sa propre chevelure, d'un auburn éclatant, elle ne souffrait aucunement de la comparaison. L'effet était spectaculaire, phénoménal, impressionnant et absurde. Je jetai un coup d'œil vers Aster Mikkelsen au moment où Helen fit son entrée. Je vis glisser sur ses lèvres un rapide sourire d'amusement.

« Je suis navrée d'être en retard, tenna Helen de sa magnifique voix de contralto. J'étais au Smithsonian où ils m'ont montré un *merveilleux* service de couteaux de circoncision en ivoire du Dahomey !

— T'ont-ils laissé jouer avec ? demanda Lloyd Kolff.

— Non, je n'avais pas le temps. Mais après cette stupide réunion, Lloyd chéri, si tu veux venir là-bas avec moi, je serais enchantée de te faire une démonstration de ma technique. Sur toi.

— Tu arrives soixante-trois ans trop tard, grogna Kolff, comme tu devrais t'en souvenir, Helen. Je suis surpris de constater que ta mémoire est si courte.

— Oh ! oui, mon chéri ! Tu as absolument raison ! Je m'excuse mille fois. J'avais complètement oublié ! » Là-dessus, toutes ses chevelures au vent, elle se précipita vers Kolff pour l'embrasser bruyamment sur les deux joues. Je vis Sanford Kralick se mordre les lèvres. Sans l'ombre d'un doute, ceci était une révélation pour lui que l'ordinateur avait complètement oubliée. F. Richard Heyman avait l'air gêné, Fields souriait et Aster semblait ennuyée. Je commençais à comprendre ce qui nous attendait.

Kralick s'éclaircit la gorge. « Hum... Bon... Maintenant que nous sommes là, si je pouvais avoir votre attention quelques... »

Il entreprit de nous expliquer notre boulot. Il utilisa plusieurs écrans, des cubes enregistrés, des synthétiseurs sonores et tout un attirail d'instruments les plus modernes pour nous convaincre de l'urgence et la nécessité de notre mission. À la base, nous étions censés rendre le voyage de Vornan-19 aux États-Unis de 1999 le plus agréable et le plus enrichissant possible ; mais, de plus, nous étions chargés de veiller précautionneusement sur notre visiteur, restreindre si possible ses excès et déterminer pour notre propre compte s'il était véritablement un homme du futur ou s'il était un truqueur particulièrement adroit. Bien sûr, notre opinion resterait secrète.

C'est sur ce dernier point qu'apparut la première dissension dans notre groupe. Helen McIlwain croyait fermement, presque mystiquement que Vornan-19 était réellement venu de 2999. Morton Fields partageait sa foi, bien qu'il ne se montrât pas aussi forcené. Il croyait que notre époque souffrait des douleurs précédant l'enfantement d'un bouleversement général ; il lui semblait normal qu'une sorte de messie surgît du futur vienne symboliquement nous visiter ; comme Vornan répondait à ces données, il était tout prêt à l'accepter. De l'autre côté, Lloyd Kolff trouvait que l'idée de prendre Vornan au sérieux était si ridicule qu'il valait mieux en rire. F. Richard Heyman rougissait rien qu'à la pensée de parler d'une notion aussi irrationnelle. Moi, je n'arrivais pas à prendre cette histoire au sérieux, me rapprochant ainsi de l'opinion de Kolff. Aster Mikkelsen était neutre ; je devrais plutôt employer le terme *agnostique*. Cette femme tenait avant tout à une véritable objectivité scientifique ; elle refusait de prendre parti sur ce voyageur du temps avant de l'avoir vu elle-même.

Les premières escarmouches de la courtoise querelle académique eurent lieu devant le nez de ce malheureux Kralick ; lui qui croyait avoir réuni un groupe de savants parfaits qui serviraient la nation avec un dévouement zélé ! Le reste se passa le soir même au dîner. Nous étions seuls entre nous, tous les six assis autour d'une table dans une salle à manger, quelque part dans la Maison Blanche. Des domestiques nous servaient en silence un magnifique repas pour lequel nous eûmes le bon goût de remercier quelques contribuables inconnus. Les boissons coulaient généreusement et le ton et l'ambiance s'échauffèrent assez vite. Certaines fissures commençaient à apparaître dans notre petite bande assez mal assortie. Kolff et Helen avaient déjà couché ensemble et ils avaient de toute évidence l'intention de recommencer ; ils l'exprimaient devant nous avec tant de décontraction et de brutalité que cela en gênait certains. Heyman, par exemple, semblait être constipé de la tête aux pieds. Il était tout vert. Morton Fields éprouvait apparemment un profond désir pour Helen, lui aussi. Plus il buvait, plus il essayait de le lui faire comprendre, mais elle ne le regardait même pas ; elle était bien trop occupée avec son vieux et gros Falstaff, baragouineur de sanscrit, je veux dire Kolff. Finalement, Fields reporta son attention sur Aster Mikkelsen qui était, il faut bien l'avouer, aussi peu excitée que la table. Aster repoussait ces avances vulgaires et lourdes avec la précision froide d'une femme depuis longtemps habituée à ce genre de situation. Mon humeur personnelle obéissait à une vieille habitude : le détachement. J'étais assis là, tel un observateur désincarné, considérant froidement et ironiquement les petits amusements de mes distingués collègues. C'était donc cela un groupe soigneusement sélectionné pour éliminer les conflits de personnes et autres discordes. Pauvres ordinateurs ! Infortuné Kralick ! Il n'y avait pas huit heures que nous étions ensemble et déjà les lignes de clivage apparaissaient. Que se passerait-il quand nous serions confrontés avec le subtil et imprévisible

Vornan-19 ? J'appréhendais beaucoup.

Le banquet se termina aux alentours de minuit. De nombreuses bouteilles de vin vides jonchaient la table. Des membres du personnel présidentiel apparurent et nous annoncèrent qu'ils allaient nous conduire jusqu'aux tunnels.

C'est ainsi que nous apprîmes que Kralick nous avait dispersés dans différents hôtels de la ville. Fields fit une petite scène assez bruyante, insistant pour raccompagner Aster jusqu'à chez elle ; finalement elle se résigna à accepter. Helen et Kolff partirent ensemble, bras dessus, bras dessous. Au moment de pénétrer dans l'ascenseur, je vis la main de Kolff se glisser profondément dans la toison de cheveux qui enveloppait sa compagne. Après être revenu à pied à mon hôtel, je ne pris pas la peine d'allumer l'écran de télévision pour voir les dégâts que Vornan-19 avait causés aujourd'hui en Europe. Je pensais, à juste titre, que j'aurais bientôt assez de ses singeries sans avoir à me tracasser dès maintenant.

Mon sommeil fut agité cette nuit-là, hanté par Helen McIlwain. Je n'avais encore jamais rêvé que j'étais circonscrit par une amazone rousse vêtue d'une toison de cheveux humains. J'espère que je ne ferai plus jamais un cauchemar pareil... plus jamais !

VII

LE lendemain à midi, nous six plus Kralick, nous embarquions dans le métro direct pour New York. Nous arrivâmes une heure plus tard, juste à temps pour assister à une démonstration apocalyptiste en tête de ligne. Ils avaient appris que Vornan-19 devait débarquer sous peu à New York et ils commençaient les premières escarmouches.

Un ascenseur nous emmena jusqu'à l'immense hall d'arrivée, inondé d'une foule houleuse d'énergumènes hirsutes et transpirants. Des bannières de lumière vive flottaient en l'air, proclamant des slogans incompréhensibles ou simplement des obscénités d'une grande banalité. La milice de la station essayait désespérément de maintenir l'ordre. Noyant tous les bruits, résonnait la mélodie lugubre d'un chant apocalyptiste, désordonné et incohérent, une sorte de cri anarchique où je ne reconnaissais que quelques mots psalmodiés inlassablement : « La fin... le feu... la fin ! »

Helen McIlwain était fascinée. Ces Apocalyptistes lui semblaient au moins aussi intéressants que les sorciers des tribus qu'elle avait visitées et elle se précipita vers la meute pour visualiser cette expérience de plus près. Quand Kralick eut le réflexe de lui crier de revenir, il était déjà trop tard : elle avait pénétré dans l'enceinte des fauves. Un prophète barbu de la destruction finale se rua vers elle, l'attrapa et déchira l'espèce de cote de mailles constituée de petits disques en plastique qu'elle portait ce matin. Les disques sautèrent et roulèrent dans toutes les directions, dénudant presque tout le buste d'Helen. Un sein jaillit orgueilleusement, étonnamment ferme pour une femme de son âge et étonnamment bien développé pour sa silhouette aussi mince et presque maigre. Les yeux brillant d'excitation, Helen contemplait son nouveau soupirant. Elle s'accrochait à lui, essayant d'extraire de lui l'essence même de l'Apocalypse pendant que lui la secouait, la griffait et la bourrait de coups de poing. Trois miliciens solidement bâtis se dirigèrent vers elle pour lui porter secours, sur les injonctions pressantes de Kralick. Helen accueillit le premier d'un coup de pied monumental dans le bas-ventre qui l'envoya rouler au loin ; le malheureux disparut sous une marée de fanatiques hystériques et nous ne le vîmes pas réapparaître. Les deux autres sortirent et déployèrent leurs baguettes neurales qu'ils utilisèrent pour disperser leurs assaillants. Des hurlements infernaux et des cris perçants de douleur trouèrent la psalmodie qui continuait toujours : « ... la fin... le feu... la fin... » Une troupe de filles à moitié nues, les mains sur les hanches défilèrent devant nous comme des majorettes lubriques, nous bouchant la vue. Quand je pus enfin apercevoir le lieu du combat, je me rendis compte que les miliciens s'étaient frayé un chemin jusqu'à Helen et qu'ils la ramenaient en faisant le vide autour d'eux. Helen semblait transfigurée par son expérience. « Merveilleux, merveilleux ! » n'arrêtait-elle pas de dire. « C'est merveilleux ! Une frénésie aussi orgasmique ! » Pendant ce temps, les mots « fin » et « feu », éternellement repris, résonnaient toujours entre les hauts murs du hall.

Kralick offrit sa veste à Helen, mais elle la refusa fermement. C'était le genre de femme qui se fichait qu'une partie de son anatomie fût exposée à la vue, on peut même dire qu'elle y tenait. Finalement, les miliciens parvinrent à nous faire sortir de cet enfer. Comme nous passions les dernières portes, j'entendis un atroce hurlement de douleur, émergeant au-dessus de toutes les autres vociférations. J'imaginai que seul un homme que l'on écartelait avant de le débiter pouvait crier aussi horriblement. En fait, je n'ai jamais su qui avait hurlé ainsi, ni pourquoi.

« ... la fiiiin... » Sur ce dernier cri, les portes se refermèrent derrière moi.

Des voitures nous attendaient qui nous emmenèrent dans un hôtel situé en plein centre de Manhattan. Du 125^e étage, nous avons une bonne vue sur les chantiers et les travaux de cette zone de la ville en voie de rénovation. Sans la moindre pudeur, Helen et Kolff prirent une chambre double ; les autres n'ayant droit qu'à une chambre pour une personne. Kralick fournit à chacun de nous une épaisse liasse de bandes enregistrées dans lesquelles nous trouverions quelques conseils à propos de la conduite à tenir vis-à-vis de Vornan-19. Je les posai sur une commode sans prendre la peine des les écouter et m'intéressai au spectacle qui se déroulait tout en bas sous mes pieds. Je voyais des silhouettes petites comme des fourmis se déplacer à une allure folle sur des trottoirs roulants. Au hasard des mouvements de la foule, des formes géométriques vues de haut se formaient et se déformaient ; de temps en temps une collision, des petits bras qui gesticulaient absurdement. La fourmilière semblait peu à peu devenir agitée et coléreuse. Parfois, des groupes plus colorés venaient chahuter et s'enfonçaient comme un coin dans la masse houleuse de la foule. Des Apocalyptistes, pensai-je. Depuis combien de temps cela durait-il ? J'étais resté si longtemps à l'écart du monde ; je n'avais pas réalisé que n'importe quelle ville était à présent vulnérable à la force du chaos. Je me détournai de la fenêtre.

Morton Fields entra dans ma chambre. Il accepta le verre que je lui offris et nous nous assîmes, sirotant tranquillement nos rhums.

Je craignais un peu qu'il ne m'entreprenne dans le jargon habituel des psychologues. Mais Fields n'était pas du genre bavard, à parler pour ne rien dire ; son style était direct, incisif et tout à fait compréhensible.

« On croit rêver, vous ne trouvez pas ? me demanda-t-il tout à coup.

— Quoi ? Ce soi-disant homme du futur ?

— Tout cet environnement culturel qui est le nôtre. Cette ambiance générale *fin de siècle*.

— Vous savez, Fields, nous arrivons au bout d'un siècle qui a été long. Peut-être le monde est-il heureux d'en voir la fin ? Peut-être que toute cette pagaille à laquelle nous assistons est une manière de célébration ? Qu'en dites-vous ?

— Cela se pourrait, admit-il. Vornan-19 serait donc une sorte de guide revenu en arrière pour remettre notre monde sur son axe.

— Vous le pensez vraiment ?

— C'est une possibilité.

— Jusqu'à présent il n'a pas été très utile, pourtant. Il semble déclencher des troubles partout où il passe.

— Ce n'est pas délibéré de sa part. Il n'est pas encore accoutumé à nos mœurs primitives. Si nous lui laissons le temps de nous comprendre et d'assimiler nos vieux tabous, il commencera alors à accomplir des merveilles.

— Pourquoi dites-vous cela ? »

Fields se toucha solennellement l'oreille gauche.

« Garfield, cet homme est doté de pouvoirs charismatiques. *Numen*. La puissance divine. C'est parfaitement lisible dans son sourire. Ne l'avez-vous pas remarqué ?

— Oui. Oui. Bien sûr. Mais qu'est-ce qui vous fait penser qu'il utilisera ces dons spirituels extraordinaires rationnellement ? Pourquoi ne se contenterait-il pas de se servir de ce charisme pour s'amuser un peu et déclencher quelques émeutes ici ou là ? Est-il venu ici comme un sauveur ou comme un touriste ?

— Dans quelques jours, ce sera à nous de le découvrir. Vous permettez que je commande un autre verre ?

— Commandez-en trois, si vous le désirez, dis-je d'un ton dégagé. Ce n'est pas moi qui paie. »

Il me regarda de plus près. Ses yeux pâles semblaient avoir des difficultés de mise au point, comme s'il portait des lentilles de contact auxquelles il n'était pas encore habitué. Après un long silence, il reprit : « Connaissez-vous quelqu'un qui ait déjà couché avec Aster Mikkelsen ?

— Non. Pourquoi ? Je devrais être au courant ?

— Non, je me posais simplement la question. Elle pourrait être lesbienne à mon avis.

— J'en doute, répondis-je. De toute façon, cela n'a aucune importance. »

Fields étouffa un petit rire. « J'ai essayé de la séduire hier soir.

— C'est bien ce que j'avais cru remarquer.

— J'étais complètement soûl.

— Je l'avais aussi remarqué.

— Aster m'a dit une chose bizarre quand j'essayais presque de la violer. Elle m'a dit qu'elle ne couchait jamais avec des hommes. Mais elle a dit cela sur un ton tellement définitif et ferme, comme si cela devait être évident pour tout le monde, sauf un crétin comme moi, que j'ai aussitôt abandonné. C'est pourquoi je me demandais si d'autres personnes savaient quelque chose sur elle que j'ignorais.

— Vous devriez demander cela à Sandy Kralick, lui dis-je. Il a un dossier sur chacun de nous.

— Non. Je ne ferai pas une chose pareille. Cela serait... comment dire ?... très moche de ma part.

— De vouloir coucher avec Aster ?

— Non, d'aller voir ce bureaucrate pour essayer de lui tirer des renseignements. Je préfère que ceci reste entre nous.

— Entre professeurs ? demandai-je en souriant.

— Oui, dans un certain sens. » Fields essaya de me rendre mon sourire, ce qui dut lui coûter beaucoup. « Écoutez, mon vieux, je ne voulais pas vous mêler à mes histoires. J'avais pensé simplement que... peut-être vous saviez quelque chose de... de... ses... ses... euh... de...

— Ses penchants ?

— Oui. C'est cela.

— Non. Rien du tout. Je sais qu'elle est une brillante biochimiste, dis-je. Et qu'elle semble être une personne assez réservée. C'est tout ce que je puis vous dire. »

Il partit quelques instants plus tard. J'entendis résonner l'énorme rire lubrique de Kolff dans le couloir. Je me sentais comme un prisonnier. Et si j'appelais Kralick pour lui demander de m'envoyer Martha/Sidney au plus vite ? Je me déshabillai et me glissai sous la douche. Je restai ainsi un long moment, laissant les molécules couler sur moi, me lavant de la saleté et de la fatigue accumulées depuis notre départ de Washington. Puis je lus le dernier livre de Kolff qu'il m'avait donné. C'était une anthologie de poèmes lyriques d'amour métaphysique qu'il avait traduits des manuscrits phéniciens trouvés à Byblos. J'avais toujours imaginé les Phéniciens comme des commerçants levantins aux cheveux crépus n'ayant pas de temps à perdre pour la poésie, l'érotisme ou tout autre plaisir de la vie. Pourtant ces textes contenaient une charge foudroyante, féroce, licencieuse. Je n'avais jamais cru qu'il existait autant de manières différentes pour décrire le sexe de la femme. Les pages brillaient de longues listes de termes érotiques, crus, savants, aimables et pornographiques. C'était un répertoire complet, un inventaire exhaustif. La plus petite zone érogène donnait lieu à d'interminables descriptions, toutes aussi précises et luxuriantes. Je me demandai si Kolff avait donné un exemplaire à Aster Mikkelsen.

J'avais dû m'assoupir. Vers cinq heures de l'après-midi je fus réveillé par le bruit de quelques feuilles s'imprimant sur le clavier électronique du téléscripneur de ma chambre. Kralick ventilait l'itinéraire prévu pour Vornan-19. Il n'y avait rien là-dessus que de très banal : la bourse de New York, le Grand Canyon du Colorado, quelques usines, une ou deux réserves d'indiens, et soulignée – comme pour en montrer le caractère expérimental – la Cité Lunaire. Je me demandai s'il était prévu

que nous accompagnions Vornan sur la Lune au cas où il irait. Probablement.

Le soir, au dîner, Helen et Aster tinrent un long conciliabule entre elles à propos d'un sujet auquel nous ne fûmes pas priés de nous mêler.

Bêtement, je m'étais assis à côté de Heyman et je dus subir jusqu'à la fin un long discours sur les interprétations spengleriennes du mouvement apocalyptiste. Lloyd Kolff raconta à Fields des histoires scabreuses en plusieurs langues. Son auditeur l'écoutait la mine triste et but à nouveau plus que de raison. Kralick nous rejoignit au dessert pour nous annoncer que Vornan-19 embarquait le lendemain matin sur une fusée pour New York et qu'il serait à midi (heure locale) parmi nous. Il nous souhaita bonne chance.

Sur les instructions de Kralick qui craignait des troubles à l'aéroport, nous ne nous y rendîmes pas pour accueillir Vornan. Sur les écrans de notre hôtel, nous pûmes constater à quel point Kralick avait eu raison. Deux groupes rivaux s'étaient rendus là-bas pour l'arrivée de l'homme du futur, mais chacun pour des raisons totalement différentes. Il y avait d'abord une masse compacte d'Apocalyptistes, mais cela n'avait rien d'étonnant vu que ces temps derniers il y avait partout des masses d'Apocalyptistes. Ce qui était plus surprenant était la présence d'un groupe d'un millier de personnes que, faute d'un terme plus approprié, le reporter appelait les « disciples » de Vornan. Eux étaient venus pour adorer et célébrer. Les caméras panoramiquaient lentement sur leur visage. Eux n'étaient pas des lunatiques peinturlurés ; non, la majorité d'entre eux appartenaient à la classe moyenne. Ils étaient tendus, mais conservaient leur calme ; ils n'étaient pas des hystériques dionysiens comme les autres. Leurs traits étaient tirés, leurs lèvres serrées, mais leur maintien restait décent et sobre... et cela m'effraya. Les Apocalyptistes représentaient la lie de la société, ils étaient des épaves sans racines. Au contraire, ceux qui étaient venus se prosterner devant Vornan constituaient l'épine dorsale du système de vie américain. Eux, ils déposaient leurs économies dans des Caisses d'Épargne, ils rentraient se coucher tôt dans leurs petits appartements de banlieue pour repartir au travail le lendemain matin. J'en fis la remarque à Helen McIlwain.

« Bien sûr, me répondit-elle. Ils sont la contre-révolution, la réaction aux excès des Apocalyptistes. Ces braves gens voient l'homme du futur comme l'apôtre de l'ordre restauré. »

Fields, lui aussi, m'avait dit à peu près la même chose.

La vision de corps chutant comme un château de cartes et de cuisses roses dénudées dans une salle du Tivoli me revint à l'esprit. « Ils risquent d'être passablement déçus, dis-je, s'ils pensent que Vornan vient pour les aider. D'après ce que j'ai pu voir, il ne semble pas être désireux d'agir sur l'entropie de notre système.

— Peut-être changera-t-il quand il constatera quelle emprise il a sur eux. »

De toutes les choses effrayantes que j'avais vues ou entendues pendant ces derniers jours, ces mots prononcés d'une voix calme par Helen McIlwain furent, quand je regarde en arrière, les plus terrifiants.

Inutile de préciser que le gouvernement avait une longue expérience des réceptions d'hôtes célèbres. L'arrivée de Vornan fut annoncée sur une piste et il débarqua sur une autre, à l'autre bout de l'aéroport, tandis qu'une fusée-appât venue de Mexico atterrissait là où l'homme du futur était censé faire son apparition. La police contenait la foule du mieux qu'elle pouvait, mais quand les deux groupes brisèrent les barrages et se précipitèrent vers la piste d'atterrissage, ce fut la confusion totale. En effet, dans leur précipitation commune les Apocalyptistes et les « disciples » de Vornan se mêlèrent et tout à coup, il devint impossible de savoir qui était qui. Les caméras plongèrent dans cet indicible bouillonnement humain et se reculèrent presque aussitôt en découvrant qu'un viol était en train de se perpétrer au milieu de la confusion. Des milliers de vociférateurs hystériques se ruèrent à

l'assaut de la fusée dont les flancs d'acier bleuté brillaient agréablement sous le faible soleil de janvier. Pendant ce temps, à plus d'un kilomètre de là, Vornan sortait tranquillement de son propre véhicule. Kralick nous téléphona pour nous dire que Vornan arriverait par hélicoptère jusqu'à notre hôtel que nous utilisions comme quartier général à New York. Les écrans nous montraient encore les policiers déversant des réservoirs de mousse sédative sur les grappes humaines qui assaillaient la fusée bleue.

Vornan-19 approchait de nous ! Une soudaine panique m'envahit.

Comment exprimer avec des mots l'intensité de ce sentiment ? Suffit-il de dire que, pendant un instant, il me sembla que la Terre avait rompu ses amarres et qu'elle flottait, perdue dans le vide ? Ou dire que soudain je me sentis errant, affolé, dans un monde dépourvu de raison, de structures et de cohérence ? Je parle très sérieusement : ce fut en moi un moment de peur totale. Mes défenses telles que l'ironie, le rire, la moquerie et le détachement me désertaient, me laissant seul, dépourvu de mon armure de cynisme. J'étais nu, submergé par un affolement irrépressible. Dans quelques instants, j'allais me trouver face à face avec un voyageur venu des temps futurs.

Cette peur était la crainte fondamentale de voir l'abstraction devenir réalité. J'étais capable abstraitement de faire de longs exposés sur la réversibilité du temps ou même de lancer quelques électrons dans le passé, mais je n'avais jamais rencontré un électron et je ne sais pas où se trouve réellement le passé. Maintenant, l'ordre cosmique que je connaissais était bouleversé. Venu du futur, un petit vent frais me fit frissonner. J'essayais en vain de recouvrer mon vieil et rassurant scepticisme. Dieu me pardonne, mais je croyais à l'authenticité de Vornan. Son charisme le précédait, me convertissant à l'avance. Quelle valeur avaient donc mes anciens préjugés auxquels je m'étais si longtemps attaché ? J'étais liquéfié avant même que Vornan pénétrât dans la pièce. Mes confrères n'étaient guère mieux. Helen McIlwain était dans un état extatique ; Fields s'agitait nerveusement ; Kolff et Heyman semblaient troublés ; même la froide et imperturbable Aster avait perdu sa tranquille assurance. Quoi que je puisse ressentir, eux le ressentaient aussi.

Vornan-19 entra.

Je l'avais vu si souvent sur les écrans pendant ces deux dernières semaines que j'avais l'impression de le connaître ; mais quand il fut devant nous, je me trouvai en présence d'un être tellement « autre » que j'eus du mal à le reconnaître. Des fragments de cette impression première subsistèrent pendant les mois qui suivirent, ce qui fait que Vornan resta toujours quelque'un d'étranger.

Il était encore plus petit que je ne l'imaginais ; il ne devait pas dépasser de plus de deux ou trois centimètres de plus la taille d'Aster Mikkelsen. Dans cette pièce où les hommes étaient plutôt grands, sans compter l'immense Kralick et l'énorme Kolff, il semblait complètement écrasé. Pourtant, il dominait parfaitement la situation. Son regard balaya doucement notre groupe et il nous dit : « Vous êtes très aimables de vous donner tout ce mal pour moi. Je suis très flatté. »

Et je veux bien être damné, mais je le *croyais* !

Nous sommes, chacun de nous, la somme des événements de notre existence, petits et grands. Nos formes de pensée, nos préjugés, nos structures morales sont déterminés pour nous par un processus de distillation de tout ce que nous recevons à chaque souffle de notre vie. J'ai été modelé par les petites guerres que j'ai vécues, même de loin, par les explosions des armes atomiques pendant mon enfance, par le traumatisme laissé par l'assassinat de Kennedy, par l'extinction des huîtres de l'Atlantique, par les mots murmurés par la première femme que j'ai su faire jouir, par le règne des ordinateurs, par la brûlante caresse du soleil de l'Arizona sur ma peau nue, et par tant et tant d'autres petites choses. Quand je rencontre un de mes contemporains, je sais que nous sommes frères ; peut-être pas totalement, mais qu'il a été marqué par quelques-uns des faits historiques ayant façonné à la fois mon âme et la sienne, et que nous avons au moins certains points de référence communs.

Quels événements avaient modelé Vornan ?

En tout cas, aucun de ceux qui m’avaient modelé moi-même. Cette pensée était terrifiante. Le moule dans lequel il avait été coulé était entièrement différent du mien. Cet homme venait d’un monde où l’on parlait d’autres langages, qui avait vécu dix siècles d’Histoire à venir, qui avait subi d’inimaginables altérations de culture et de motivations. Mon imagination me montra ce monde futur, cette planète idéalisée d’étendues vertes ponctuées d’immenses tours étincelantes sous un climat obéissant aux contrôles humains, des vacances dans les étoiles, des concepts incompréhensibles et d’inconcevables prouesses scientifiques et technologiques. J’eus conscience que tout ce que je pouvais imaginer serait encore tellement loin de la réalité. Je n’avais aucun point de référence que je puisse partager avec lui.

Je me traitais de fou de me laisser envahir par de telles inquiétudes.

Cet homme était de mon temps. Il n’était qu’un charlatan un peu plus intelligent que les autres.

Je luttai pour récupérer mes armes de défense, mais ce fut en vain. Je n’arrivais pas même à douter.

Nous nous présentâmes nous-mêmes à Vornan. Il se tenait au milieu de la pièce, nous écoutant d’un air légèrement lointain réciter nos spécialités respectives. Le philologue, la biochimiste, l’anthropologiste, l’historien et le psychologue passés, vint mon tour.

« Je suis physicien. Je m’intéresse particulièrement aux phénomènes concernant la réversibilité du temps, dis-je.

— Remarquable, répliqua-t-il. Vous avez découvert la réversibilité temporelle aussi tôt dans l’histoire de la civilisation ? Remarquable ! Il faudra que nous parlions de cela un de ces jours, docteur Garfield. »

Heyman s’avança et aboya : « Que voulez-vous dire par “aussi tôt dans l’histoire de la civilisation” ? Si vous pensez que nous sommes une bande de sauvages arriérés, vous vous...

— Franz », grogna Kolff en l’attrapant par le bras.

Je comprenais enfin la raison d’être de ce F majuscule dans F. Richard Heyman. Heyman se figea. Kralick le fixait sévèrement, ce qui le rendait encore plus laid. On n’accueille pas un hôte, aussi suspect qu’il soit, en lui criant sa méfiance au visage.

« Hum, hum... euh... nous avons prévu pour vous une visite du quartier des affaires, demain matin, dit Kralick en se raclant la gorge. Le reste de la journée vous pourrez vous reposer en toute liberté, si vous le désirez. Cela vous convient-il ? »

Vornan ne lui prêtait plus du tout attention. Il s’était déplacé dans la pièce, de sa démarche étrange qui ressemblait presque à une glissade, et maintenant il se tenait devant Aster Mikkelsen. Il était tout près d’elle, les yeux dans les yeux. D’une voix très douce il dit : « Je déplore que mon corps soit sali par ces longues heures de voyage. J’aimerais me nettoyer. Voudriez-vous me faire l’honneur de m’accompagner dans mon bain ? »

Nous restâmes tous bouche bée. Nous savions que Vornan avait l’habitude de faire des propositions scandaleusement outrageantes et nous nous y étions préparés, mais nous ne nous attendions pas à ce qu’il passe à l’attaque aussi tôt, et surtout pas que ce soit Aster qui en fasse l’objet. Morton Fields se tourna et se raidit, prêt à bondir pour protéger Aster contre cet importun. Mais Aster ne désirait aucune aide. Gracieusement et sans aucune hésitation, elle accepta l’invitation. Helen sourit largement, Kolff cligna de l’œil et Fields s’étrangla. Vornan s’inclina légèrement, fléchissant le dos et les genoux comme s’il n’était pas très habitué à cette forme de salut et entraîna vivement Aster vers la porte. Tout s’était passé si rapidement que nous restâmes sans réaction.

C’est Fields, finalement, qui récupéra le premier.

« Nous ne pouvons pas le laisser faire cela !

— Aster n’a pas fait d’objection, ricana Helen. C’est elle-même qui a pris sa décision. »

Heyman frappa violemment ses deux mains l’une contre l’autre.

« J’abandonne ! explosa-t-il. Tout ceci est une absurdité ! Je me retire totalement ! »

Kolff et Kralick se tournèrent vers lui et parlèrent en même temps.

« Franz, calmez-vous ! rugit Kolff.

— Docteur Heyman, je vous prie de... commença Kralick.

— Supposez que ce soit à *moi* qu’il ait fait cette proposition ? le coupa Heyman. Sommes-nous censés accéder au moindre de ses désirs ? Non, je refuse de participer à cette idiotie !

— Personne ne vous demande cela, docteur Heyman, répondit Kralick. C’est à vous de juger si ses requêtes sont trop... excessives. Miss Mikkelsen n’a subi aucune pression, d’aucune part. Elle a accepté dans une volonté de... hum... d’harmonie, de... euh... eh bien, pour des raisons scientifiques. Je suis fier d’elle. Et je vous rappelle qu’elle n’était pas *obligée* de dire oui. Je ne voudrais pas que vous pensiez... »

Helen McIlwain intervint dans la discussion. Elle s’adressa à Heyman d’un ton sirupeux.

« Franz chéri, je suis navrée que vous ayez choisi de résilier votre engagement aussi rapidement. Maintenant, il me semble que ce sera difficile pour vous de discuter avec Vornan de l’histoire des prochains dix siècles à venir. Je doute que Mr. Kralick vous laisse le questionner à votre guise, si vous ne coopérez pas avec nous. Cela dit, je suis certaine que parmi vos collègues il n’en doit pas manquer qui seront ravis de vous remplacer. N’est-ce pas, Franz chéri ? »

Son argumentation diabolique se montra efficace. L’idée de laisser sa place à quelque rival abhorré traumatisait notre distingué historien. Bientôt il murmura qu’il ne s’était pas retiré, mais qu’il avait simplement *menacé* de le faire. Kralick le laissa frétiller quelques instants au bout de cet hameçon avant d’accepter d’oublier ce fâcheux incident. Finalement, Heyman promit du bout des lèvres d’adopter une attitude plus modérée vis-à-vis des fantaisies de notre visiteur.

Pendant ce temps, Fields ne quittait pas des yeux la porte par laquelle Aster et Vornan étaient sortis.

« Enfin, vous ne croyez pas que nous devrions nous inquiéter de ce qu’ils font ? demanda-t-il d’un ton énervé.

— Ils prennent un bain, j’imagine, répondit tranquillement Kralick.

— C’est tout l’effet que cela vous fait ? s’emporta Fields. Et si vous l’aviez envoyée avec un maniaque criminel ? Hein ? Ce type a un maintien et une expression faciale qui me laissent penser qu’il ne faut pas lui faire confiance. »

Kralick haussa un de ses sourcils broussailleux. « Ah ! vraiment, docteur Fields ? Peut-être voudrez-vous dicter un rapport à ce propos ?

— Non, pas encore, dit Fields d’un air renfrogné. Mais j’estime que Miss Mikkelsen devrait être protégée. Il est encore trop tôt ; nous n’avons aucune certitude que cet homme du futur obéit aux codes moraux de notre société. Il se pourrait...

— Vous avez raison, s’écria Helen. Il se pourrait qu’il soit habitué, par exemple, à sacrifier une vierge aux cheveux noirs chaque jeudi matin. Pour nous, il est essentiel que nous gardions à l’esprit que cet homme ne pense pas comme nous, pour les choses mineures comme pour les choses importantes. »

À son ton définitivement affirmatif, il était impossible de savoir si elle pensait ce qu’elle disait, bien que je fusse convaincu du contraire. Quant à la détresse de Fields, elle était parfaitement compréhensible : après avoir essuyé un échec cinglant de la part d’Aster, il était bouleversé de constater que Vornan l’avait séduite dès son arrivée. Il était bouleversé à un tel point qu’il finit par exaspérer Kralick, poussant celui-ci à nous révéler quelque chose qu’il semblait bien avoir eu l’intention de nous taire.

« Mon équipe ne perd pas de vue Vornan une seconde, se fâcha-t-il. Nous avons des détecteurs auditifs, visuels et tactiles branchés en permanence sur lui. Je pense qu’il l’ignore et je vous serai

reconnaissant de ne pas le lui apprendre. Miss Mikkelsen ne craint absolument rien, quoi qu'il arrive. Voilà, êtes-vous content ? »

Fields ouvrit la bouche mais aucun son ne sortit. Nous étions tous sidérés, ahuris.

« Vous... vous voulez dire que vos hommes les *surveillent*... en ce moment ?

— Regardez », laissa froidement tomber Kralick d'un ton ennuyé. Il composa un numéro sur le cadran et donna quelques ordres à un correspondant inconnu. Aussitôt, un des murs de la pièce s'alluma et nous reçûmes la transmission des détecteurs. Sur l'écran apparut l'image en couleurs et en trois dimensions d'Aster Mikkelsen et de Vornan-19.

Ils étaient complètement nus. Vornan était tourné de dos à la caméra ; il n'en était pas de même pour sa compagne. Elle avait un corps mince, souple et gracile avec des hanches étroites et une fragile poitrine d'adolescente.

Ils étaient ensemble sous la douche moléculaire. Selon toute apparence, ils ne s'ennuyaient pas.

VIII

Le programme soigneusement mis au point par Kralick prévoyait que Vornan-19 assisterait en fin de journée à une soirée donnée en son honneur par Wesley Bruton dans sa célèbre demeure sur les rives de l'Hudson. Wesley Bruton, personne ne l'ignore, est un des hommes les plus riches du monde, sinon le plus riche. Sa maison, qui n'était terminée que depuis deux ou trois ans, était l'œuvre d'Albert Ngumbwe, le brillant jeune architecte qui aujourd'hui dessine les plans de la future capitale panafricaine en plein centre de la forêt de l'Ituri. Cette demeure de magnat devait être quelque chose de très spécial puisque j'en avais entendu parler au fin fond de ma retraite californienne : l'achèvement le plus représentatif du *design* contemporain, disait-on. Ma curiosité était piquée. Je passai studieusement une grande partie de mon après-midi à potasser un livre très épais d'architecture pour, le cas échéant, ne pas dire trop d'idioties.

Nous devions partir à dix-huit heures trente de l'héliport situé sur le toit de notre hôtel et nous voyagerions en observant des règles de sécurité très strictes. En fait, nous devions progresser d'un endroit à l'autre, par petits bonds, comme des contrebandiers, ce qui posait d'ardus problèmes de logistique aux équipes chargées des déplacements. Ces complications nous étaient imposées par la meute de plusieurs centaines de reporters et autres pestes appartenant plus ou moins à l'information qui avaient décidé de suivre Vornan partout, ne respectant pas l'accord initial autorisant la présence de six journalistes qui changeraient quotidiennement. Il y avait aussi la nuée d'Apocalyptistes furieux, suivant Vornan à la trace pour lui hurler leur haine et leur incrédulité. Et maintenant, il y avait en plus cette nouvelle masse de disciples, ces contre-émeutiers, pour la plupart des petits bourgeois bien propres et bien respectables qui voyaient en lui l'apôtre de l'ordre et de la loi et qui piétinaient l'ordre et la loi dans leur désir enflammé d'adorer leur nouvelle idole. Pour échapper à ces trois fléaux, nous devions bouger vite.

Vers six heures, nous commençâmes à nous réunir dans la plus grande pièce. Quand j'arrivai, Kolff et Helen étaient déjà là. Kolff était habillé pompeusement. C'était impressionnant à voir. Une tunique scintillante auréolait sa monumentale silhouette d'un éblouissement de toutes les couleurs du prisme, tandis qu'un gigantesque turban bleu nuit attirait l'attention sur sa panse proéminente. Il n'avait rien trouvé de mieux que lisser en arrière ses cheveux blancs habituellement ébouriffés, ce qui lui donnait l'air d'avoir un casque sur la tête. Sur sa vaste poitrine brillaient plusieurs rangées de médailles académiques de plusieurs nationalités. J'en reconnus seulement une, parce qu'elle m'avait aussi été accordée : la Légion des Curies française. Mon distingué confrère arborait au moins une douzaine de ces stupides objets.

Par comparaison, la tenue d'Helen semblait presque sobre. Elle portait une robe très légère tissée en quelque fibre synthétique qui était parfois transparente, parfois opaque. Vue sous un certain angle, Helen paraissait nue, mais cette vision ne durait qu'un instant, le temps que les longues chaînes de molécules glissantes changent d'orientation et dissimulent sa peau. Je trouvais cette idée amusante, séduisante et même assez érotique. Pendue à son cou, une curieuse amulette, si franchement phallique que l'effet se détruisait lui-même et devenait finalement innocent. Ses lèvres étaient peintes en vert brillant et ses yeux étaient lourdement ombrés.

Fields entra un peu plus tard, vêtu d'un costume banal, précédant Heyman. Lui avait endossé,

certainement difficilement, un smoking trop étroit qui devait déjà être démodé il y a vingt ans. Ils n'avaient l'air ni l'un ni l'autre dans leur assiette. Bientôt les suivit Aster. Elle portait une robe simple et courte s'arrêtant en haut des cuisses et une rangée de petites tourmalines lui barrait le front. Son arrivée apporta une certaine tension dans la pièce.

Je me déplaçai un peu, craignant d'avoir à rencontrer son regard. Je me sentais coupable. Comme le reste d'entre nous, je l'avais épiée ; même si ce n'était pas moi qui avais eu l'idée de mettre en marche ce réseau d'espionnage électronique pour satisfaire quelque désir personnel, je l'avais bel et bien regardée sous la douche, et les autres aussi. J'avais mis mon œil dans le trou de la serrure comme un valet pervers ou un voyeur. J'avais pénétré indûment dans son intimité. Ses petits seins et ses fesses plates de petit garçon n'étaient plus un secret pour moi. Fields se raidit encore, se massant les poings ; Heyman rougit et regarda fixement le parquet de dalles de verre spongieux. Par contre, Helen, qui refusait tous ces concepts de faute, de honte ou de pudeur accueillit Aster chaleureusement et tout à fait librement. Kolff, quant à lui, avait si souvent transgressé les règles dans sa longue vie que cette séance de voyeurisme non préméditée ne lui causait pas le moindre remords. Il demanda joyeusement : « Alors, ça... vous a plu, cette petite séance de douche ?

— C'était amusant », répondit calmement Aster.

Elle ne donna pas d'autres détails. Je voyais Fields brûler du désir de savoir si oui ou non elle avait couché avec Vornan-19. J'estimais que toutes les suppositions que nous pourrions tenter à ce sujet seraient gratuites étant donné deux points principaux et opposés : primo, notre invité avait déjà donné les preuves d'une remarquable et aveugle voracité sexuelle ; mais, d'un autre côté, Aster me semblait être capable de protéger sa vertu contre n'importe quel homme, fussent-ils ensemble dans la même salle de bain. Elle avait l'air gaie et détendue, ne ressemblant en rien à une femme ayant subi un violent traumatisme pendant ces trois dernières heures. Pour ma part, j'espérais bien qu'elle avait fait l'amour avec lui ; pour elle, si froide et détachée, ce pouvait avoir été une bonne et salutaire expérience.

Kralick et Vornan-19 arrivèrent quelques minutes plus tard. Kralick nous conduisit jusqu'à la terrasse supérieure où les hélicoptères nous attendaient. Il y en avait quatre : un pour les six journalistes, un pour les six membres du comité et Vornan, un pour quelques hauts fonctionnaires de la Maison Blanche qui nous accompagnaient et un autre pour notre équipe de sécurité. Le nôtre devait être le troisième dans l'ordre de départ. Quelques secondes après les deux premiers, les rotors de notre appareil se mirent en marche et, tranquillement, nous décollâmes vers le nord. Dans la nuit noire, il nous était impossible de distinguer notre escorte aérienne. Vornan-19 pressait son visage contre son hublot pour contempler avec intérêt la cité qui étincelait sous nos pieds.

« S'il vous plaît, quelle est la population de cette ville ? demanda-t-il.

— En comptant la zone suburbaine, à peu près trente millions, dit Heyman.

— Tous humains ? »

La question nous laissa sans voix. Fields se reprit le premier.

« Si vous entendez par là que quelques-uns viennent d'autres mondes que le nôtre, non. Nous n'avons sur Terre aucun être appartenant à une autre planète, étant donné que nous n'avons pas trouvé trace d'une autre forme de vie intelligente dans le système solaire et que les engins inhabités que nous avons lancés vers les étoiles ne sont pas encore revenus.

— Non, dit Vornan. Je ne parle pas d'êtres d'autres mondes. Je parle de natifs de la Terre. Combien parmi ces trente millions sont totalement humains et combien sont des serviteurs ?

— Des serviteurs ?... Ah ! des robots ! s'écria Helen.

— Non. Pas des formes de vie synthétiques, expliqua patiemment Vornan. Je veux dire ceux qui ne jouissent pas de l'intégralité des statuts humains parce qu'ils sont génétiquement différents des hommes. Des serviteurs. Vous n'avez pas encore de serviteurs ? Je m'excuse, j'ai du mal à trouver les

mots exacts pour me faire comprendre. Vous ne créez pas encore la vie à partir des formes mineures ? Vous n'avez pas de... de... Ah ! je ne sais pas. Il n'y a pas de mots. »

Nous échangeâmes entre nous des regards troublés. C'était pratiquement la première conversation que nous ayons eue avec Vornan-19 et déjà nous étions coincés dans des impasses de communication. À nouveau je ressentis ce frisson d'épouvante, cette certitude de me trouver en présence de quelqu'un d'entièrement étranger à moi. Chaque atome de mon cerveau rationaliste et sceptique me hurlait que ce type n'était rien d'autre qu'un truqueur plus rusé et plus intelligent que les autres, et pourtant quand il parlait aussi étrangement d'une Terre peuplée d'humains et de sous-humains, il y avait dans ses mots maladroits une force prodigieuse de conviction. Il abandonna le sujet. Nous continuions à voler. Au-dessous de nous, l'Hudson coulait paresseusement vers la mer. La zone métropolitaine se clairsemait et bientôt elle disparut, laissant la place à de sombres étendues de forêts nationales. Nous descendions. Nous devons donc approcher de la piste privée d'atterrissage de Wesley Bruton. Ce type possédait cinquante hectares de terre non cultivées à environ cent vingt kilomètres au nord de la ville. On disait que c'était la plus grande propriété non agricole située à l'est du Mississippi. Je voulais bien le croire.

La maison rayonnait littéralement. Nous la vîmes en posant le pied sur le sol, à presque cinq cents mètres de là. Elle était construite sur un promontoire surplombant la rivière, brillant d'un éclat vert et lançant des rayons vers les étoiles. Un escalier roulant couvert nous conduisit jusqu'à un jardin d'hiver composé de sculptures en glace teintée, taillées par une main de maître. En nous approchant plus près, nous eûmes devant les yeux l'œuvre d'Albert Ngumbwe : une série de coquilles concentriques et translucides contenant un pavillon pointu plus haut qu'aucun des immenses arbres qui bordaient la propriété. Le toit était formé par huit ou neuf voûtes en arc imbriquées les unes dans les autres et pivotant lentement en sorte que la forme du bâtiment changeait continuellement. À une trentaine de mètres au-dessus de l'arche supérieure était planté un énorme globe jaune de lumière réelle qui palpitait, battait et tourbillonnait autour de son mince piédestal. Une musique très forte et vibrante, venue de guirlandes de petits haut-parleurs passées entre les branches stylisées des monumentaux arbres de glace nous accueillit tapageusement. L'escalier devenu trottoir roulant nous conduisit vers l'entrée de la maison ; une porte composée de plusieurs centaines de miroirs s'ouvrit devant nous comme une bouche gigantesque qui nous engloutit. Je reçus une fraction de seconde mon reflet multiplié à l'infini ; j'avais un air solennel, un peu congestionné et très mal à l'aise.

À l'intérieur de la demeure régnait le chaos. Ngumbwe devait sans aucun doute avoir signé un sombre contrat avec quelque puissance des ténèbres ; ici aucun angle n'était repérable, aucune ligne n'en rencontrait une autre. Du vestibule où nous nous trouvions, nous pouvions voir une douzaine de pièces partant dans toutes les directions et pourtant il était impossible d'avoir une vision de l'ensemble car les pièces étaient en mouvement, réarrangeant constamment non seulement leur forme et leurs dimensions individuelles mais aussi leurs relations avec l'ensemble. Les murs se formaient, se dissolvaient et se recréaient ailleurs. Les planchers s'élevaient pour devenir des plafonds, donnant ainsi naissance à d'autres chambres qui, à leur tour, disparaissaient sous de nouvelles cloisons soudainement apparues. J'imaginais un mécanisme colossal grinçant et résonnant dans les entrailles de la terre pour faire fonctionner ces effets impressionnants et absurdes, mais tous les mouvements se faisaient sans à-coups et silencieusement. Même le vestibule ovoïde dont les structures étaient pourtant relativement stables présentait ce même caractère hallucinatoire dépourvu de toute perspective. Les parois, faites d'une matière rosâtre et molle assez semblable à la peau humaine, plongeaient brutalement dans une forte déclivité, remontaient ensuite en une courbe assez prononcée jusqu'au-dessus de nos têtes, puis s'enroulaient sur elles-mêmes dans le vide. Le visiteur n'ayant plus la sensation des surfaces avait l'impression de se trouver dans une bande de Möbius. Il était pourtant possible, bien qu'aucune issue ne fût apparente, de suivre le tourbillon et de quitter l'alcôve pour

passer dans une autre pièce. Je ne pus m'empêcher de rire. Cette maison avait été dessinée par un fou et elle ne pouvait être habitée que par un fou.

« Remarquable ! tonna Lloyd Kolff. Incroyable ! Que pensez-vous de cela, hein ? » demanda-t-il à Vornan.

Celui-ci esquissa un léger sourire. « C'est très amusant. Les résultats sont-ils bons ?

— Les résultats ? Quels résultats ?

— Les guérisons. Ceci est une maison pour soigner les gens... dérangés, n'est-ce pas ? C'est ce que vous appelez une... un asile d'aliénés. C'est bien le mot ?

— Ceci est la demeure d'un des hommes les plus riches du monde, dit Heyman aigrement. Elle a été conçue par un jeune architecte de très grand talent dont le nom est Albert Ngumbwe. Elle est considérée comme un achèvement de l'art contemporain.

— C'est charmant », laissa atrocement tomber Vornan-19.

Le vestibule pivota sur lui-même et, presque sans avoir à marcher, nous nous trouvâmes brusquement dans une autre pièce. Là, la fête battait son plein. Une centaine de personnes au bas mot étaient agglutinées dans un immense hall en forme de diamant taillé dont les dimensions étaient incommensurables. Le vacarme était effroyable. Ce qui était étrange c'est que, grâce à quelque système compliqué d'isolation acoustique, nous n'avions absolument rien entendu avant de sortir de l'univers de la bande de Möbius. À présent, nous nous trouvions au milieu d'une horde d'élégants convives qui semblaient avoir commencé depuis longtemps à célébrer l'événement de la soirée, bien avant l'arrivée de l'invité d'honneur. Ils dansaient, chantaient, buvaient et soufflaient des nuages de fumées colorées ainsi que le voulait la dernière invention des fabricants de cigarettes. Des projecteurs se promenaient sur cette foule. En un rapide tour d'horizon, je reconnus plusieurs douzaines de gens célèbres : des vedettes du spectacle, des financiers, des hommes politiques, des playboys, des astronautes, etc. Bruton avait jeté son large et appétissant filet dans la haute société et n'avait capturé que les pièces les plus distinguées, les plus reluisantes et les plus remarquables. J'étais surpris de pouvoir mettre un nom sur autant de visages, mais je réalisai que cela était un gage de succès de notre hôte, à la mesure de sa richesse, de pouvoir réunir sous son toit dans la même soirée autant de personnages qu'un professeur arriéré comme moi pouvait reconnaître.

Un torrent de vin rouge pétillant jaillissait d'une bonde ouverte sur un des murs et se répandait sur le plancher, formant une large mare épaisse et bouillonnante comme de l'eau sale stagnant dans une auge à cochons. Une fille brune vêtue seulement de quelques cerceaux d'argent passés autour d'elle se tenait sous le flot, se laissant inonder en poussant des petits rires nerveux. Je demandai son nom à Helen. « C'est Deona Sawtelle. Une très riche héritière. » Deux très beaux jeunes gens en smoking miroitant lui prirent les bras et essayèrent de la retirer de là, mais elle se dégagea et se précipita à nouveau sous la cascade de liquide rouge. Un moment plus tard, je les vis venir la rejoindre et s'ébattre tous ensemble, inondés et trempés. À côté de là, une superbe créature aux cheveux noirs comme le jais portant un merveilleux diamant enchâssé dans son nombril poussait des cris de joie, prise dans l'étreinte d'une gigantesque sculpture de métal animée qui la pressait rythmiquement contre elle. Un homme au crâne rasé et brillamment poli était étendu de tout son long sur le plancher pendant que trois gamines n'ayant guère plus d'une dizaine d'années se tenaient à califourchon sur lui et essayaient, d'après ce que je crus voir, de lui enlever son pantalon. Quatre vieux messieurs portant des barbes teintes en couleurs vives, probablement de hauts professeurs, chantaient d'une voix rauque dans une langue qui m'était inconnue. Lloyd Kolff se précipita vers eux et ils l'accueillirent joyeusement en poussant des grognements étranges et mystérieux qui semblaient exprimer je ne sais quel plaisir. Une femme toute habillée d'or pleurait calmement à la base d'une monstrueuse construction tourbillonnante d'ébène, de jade et de cuivre. D'étranges oiseaux mécaniques pourvus d'ailes métalliques et de queues de faisan volaient bruyamment dans cette atmosphère enfumée,

poussant des cris stridents et lâchant de petits œufs en pierres précieuses sur les invités. À l'intersection de deux murs qui s'ouvraient et se refermaient en cadence, un couple de gorilles enchaînés par d'énormes colliers en ivoire copulait gaiement. C'était Ninive et Babylone réunies. Je restai immobile, ébloui, à la fois révolté par tant d'excès et en même temps enivré par cette audace cosmique complètement démente. Je me demandai si les soirées chez Wesley Bruton se déroulaient toujours ainsi, ou bien si cette mise en scène était destinée à éblouir Vornan-19. Je ne pouvais pas imaginer que des êtres humains se comportent ainsi dans des circonstances normales. Pourtant ils semblaient tous très naturels. Ceci était supposé être une réunion de l'élite, mais quelle différence y avait-il avec les bacchanales des Apocalyptistes ? Aucune. Simplement un changement de décor et un tout petit peu plus de crasse. Tout d'un coup, j'aperçus Kralick. Il semblait atterré. Il se tenait figé dans l'entrée ; un grand géant au visage blafard, ses traits laids mais sympathiques décomposés par l'horreur. Il n'avait pas eu l'intention d'entraîner Vornan dans un endroit pareil.

Mais où était notre invité ? Le choc ressenti en entrant dans cette maison de fous nous avait fait perdre la tête et nous l'avions oublié. Oh ! oui, Vornan avait raison : nous étions bel et bien dans un asile d'aliénés. Je le trouvai finalement. Il était à côté de la rivière de vin dans laquelle se vautrait à présent la riche héritière. Subitement elle se mit sur les genoux et entreprit de se déshabiller totalement. Elle dégrafa les cerceaux d'argent qui tombèrent autour d'elle. Elle eh tendit un à Vornan qui l'accepta solennellement et jeta les autres en l'air. Les oiseaux mécaniques les rattrapèrent au vol et commencèrent à les dévorer. Entièrement nue, le corps rouge et poisseux, elle applaudissait de ravissement. Un des jeunes hommes sortit une flasque de son smoking miroitant et pulvérisa une fine couche de plastique sur les seins et les fesses de la fille. Elle le remercia avec une révérence lubrique, puis elle fit une coupe de ses mains, la remplit de vin et se tourna vers Vornan-19 pour le lui offrir. Il but lentement et gravement. C'est à cet instant que toute la partie gauche de la pièce entra en convulsions, le plancher s'élevant subitement d'une hauteur de six mètres pour faire apparaître un nouveau groupe de joyeux convives qui semblaient émerger du sol. Parmi ceux qui disparurent de ma vue dans cette rotation hallucinante se trouvaient Kralick, Fields et Aster. Je décidai que c'était à moi de rester en contact avec Vornan puisque plus aucun membre de notre comité ne pouvait ou ne voulait en assumer la responsabilité. Kolff éclatait d'un rire paroxystique en compagnie de ses quatre savants barbus ; Helen semblait en transes, ses yeux exorbités roulant dans toutes les directions pour enregistrer le plus possible de cette scène dantesque ; Heyman tourbillonnait au loin dans les bras d'une voluptueuse brunette qui tenait ses chaussures à la main. Je me frayai un chemin en jouant des épaules. Un jeune homme au teint cireux prit ma main et l'embrassa. Une femme âgée, ivre morte, expulsa une gerbe de vomissure presque sur moi. Aussitôt, un immense insecte mécanique à carapace dorée dont le diamètre devait bien atteindre trente centimètres émergea du sol et entreprit voracement d'absorber les dégâts en émettant des cliquetis de satisfaction. Quand il s'envola, je vis avec précision les mécanismes compliqués qui faisaient fonctionner les ailes. Un instant plus tard, je me trouvai à côté de Vornan.

Ses lèvres étaient barbouillées de vin, mais son sourire était toujours aussi magnifique. Quand il me vit, il se dégagea de l'étreinte de la riche héritière qui cherchait à l'attirer vers la cascade de vin.

« C'est fantastique, Mr. Garfield. Je passe une soirée formidable », me dit-il. Puis il fronça légèrement les sourcils. « J'y pense tout à coup : on ne dit pas Mr. Garfield, n'est-ce pas ? Vous êtes Leo. Je me souviens. C'est une soirée formidable, Leo. Cette maison est... est elle-même une farce ! »

Tout autour de nous la sarabande infernale faisait rage de plus en plus. Des bulles de lumière dérivait à hauteur d'homme ; je vis un des invités en attraper une et la dévorer. Quelques coups de poing étaient échangés entre les deux cavaliers d'une vieille femme ridée et boursouflée ; je réalisai tout à coup avec horreur et dégoût qu'elle était une reine de beauté de mon enfance. À côté de nous, deux filles se roulaient sur le sol dans une lutte acharnée et véhémente. Un cercle de spectateurs

s'était formé autour d'elles ; ils applaudissaient en cadence quand une pièce de vêtement arrachée permettait de contempler un morceau de chair nue. Quand il ne resta presque plus rien à enlever, une dernière attaque simultanée des deux combattantes les laissa entièrement nues et le corps à corps se transforma en une étreinte saphique passionnée. Vornan semblait fasciné par les jambes ouvertes et pliées de la fille couchée en dessous, par le ventre haletant de la gagnante et par les bruits humides de ventouse de leurs lèvres jointes. Il pencha la tête pour mieux voir. Au même moment, alors que quelqu'un s'approchait de nous, Vornan me demanda très vite : « Connaissez-vous cet homme ? » J'en fus sidéré. Il fallait qu'il ait regardé dans deux directions à la fois pour s'être rendu compte de cela. C'était comme si chacun de ses yeux embrassait un angle différent, couvrant ainsi la totalité du champ de vision. Que fallait-il en penser ?

Le nouvel arrivant était un homme petit, de la taille de Vornan, mais au moins deux fois plus large. Sa carrure immensément puissante supportait une tête massive de type dolichocéphale qui semblait, vu l'absence de cou, être carrément posée sur ses énormes épaules. Il était entièrement dépourvu de tout système pileux, tel que cheveux, sourcils et cils.

Bien qu'étant habillé, il avait l'air plus nu que toutes les autres personnes plus ou moins déshabillées qui se trouvaient là. M'ignorant, il tendit une main gigantesque vers Vornan-19 en disant : « Alors, c'est vous l'homme du futur ? Ravi de vous connaître. Je suis Wesley Bruton.

— Ah ! notre hôte. Bonsoir », dit Vornan en lui accordant une version de son sourire que je n'avais pas encore remarquée : plus urbaine, moins éblouissante et plus rapide aussi. Aussitôt les yeux perçants, froids et pénétrants, prirent le relais de la bouche. Me désignant gentiment de la tête, Vornan dit : « Vous connaissez Leo Garfield, bien sûr.

— Seulement de réputation », rugit Bruton. Sa main était toujours tendue dans le vide. Vornan semblait ne pas la remarquer. Je vis dans le regard de Bruton l'attente faire bientôt place à une confusion hargneuse dissimulant mal la rage qui montait. Je devais faire quelque chose. J'empoignai sa main et la secouai en hurlant : « C'est très aimable à vous de nous avoir invités, Mr. Bruton. Votre maison est miraculeuse ! » Il daigna tourner ses yeux vers moi et j'ajoutai à voix plus basse : « Il ne connaît pas encore toutes nos habitudes. Je ne crois pas qu'il sache ce qu'est une poignée de main. »

Le magnat parut s'adoucir quelque peu. Il libéra mes phalanges broyées et ne m'accorda plus d'attention.

« Vous, que pensez-vous de ma demeure, Vornan ? demanda-t-il.

— Délicieuse. Adorable de délicatesse. J'admire le goût de votre architecte, sa sobriété, son classicisme. »

Il était impossible de deviner s'il était sincère ou se moquait. Bruton sembla accepter le compliment comme tel.

« Mes amis, j'aimerais vous montrer les dessous de cette merveille. Venez ! Cela devrait vous intéresser, professeur. Quant à Vornan, je suis sûr qu'il est d'accord. En route ! » ordonna-t-il et il saisit Vornan par le poignet, m'attrapa par l'autre main et nous tira derrière lui. Je craignis un instant que Vornan n'utilise sa carapace de puissance pour envoyer rouler Bruton à plusieurs mètres de là, pour avoir osé le toucher, comme il l'avait fait avec le policier sur les Escaliers Espagnols le jour de son arrivée sur Terre. Mais non, il se laissa aimablement entraîner. Bruton, tel un empereur, se fraya un chemin, ouvrant pour nous une voie à travers le chaos. Nous atteignîmes une estrade située au centre de la pièce. Un orchestre invisible jouait dans un désaccord total mais certainement voulu une symphonie horriblement cacophonique retransmise par des milliers de haut-parleurs parfaitement dissimulés. Une fille déguisée ou plutôt dénudée en princesse pharaonique dansait toute seule sur l'estrade. Bruton l'attrapa par les deux chevilles, la souleva et la laissa retomber comme s'il s'était agi d'une chaise gênant la circulation. Nous montâmes sur le podium, à la place de la fille, Bruton appuya sur un bouton et nous plongeâmes brusquement à travers le plancher dans un gouffre

vertigineux.

« Nous sommes à soixante mètres sous terre, annonça Bruton quand nous fûmes arrivés. Ici, c'est la salle centrale de contrôle. Regardez ! »

Il agitait ses bras pompeusement dans tous les sens. De tous côtés se trouvaient des écrans retransmettant des images de la soirée telle qu'elle se déroulait dans une douzaine de chambres différentes. La vision simultanée de ces multiples écrans donnait l'impression de se trouver dans un kaléidoscope. J'aperçus le malheureux Kralick titubant péniblement sous le poids d'une femme fatale qui était montée sur ses épaules. Morton Fields s'était enroulé d'une façon compromettante avec une matrone imposante dotée d'un gros nez aplati. Helen McIlwain dictait des notes dans l'amulette qu'elle portait à son cou, donnant ainsi une imitation parfaite de l'acte de fellation tandis qu'à quelques pas de là, une fille accroupie devant Lloyd Kolff pratiquait réellement cet acte, pour la plus grande joie de notre distingué philologue. Je ne trouvai nulle trace de Heyman. Aster Mikkelsen était dans une pièce dont les murs visqueux palpitaient comme un cœur. Elle contemplait calmement et sereinement les ébats rageurs qui se déroulaient autour d'elle. Des tables chargées de nourriture se déplaçaient de pièce en pièce, de leur plein gré, semblait-il ; je regardai avec dégoût cette soi-disant haute société se jeter avidement sur les plats de victuailles, se goinfrer et recracher ce qu'elle ne pouvait pas avaler. Dans une chambre basse, des robinets étranges pareils à des pis de vache pendaient au plafond. Il suffisait de traire la mamelle pour qu'en coule du vin ou des liqueurs, présurai-je. Une autre pièce était plongée dans une obscurité totale, où pourtant on pouvait distinguer des montagnes de corps nus remuants ; dans une autre pièce, des gens faisaient la queue pour se mettre sous un casque procurant une altération complète momentanée de toutes les sensations.

« Regardez ceci ! » cria Bruton.

Nous regardâmes ; Vornan avec un intérêt mitigé, moi complètement désorienté et choqué. Bruton s'activait avec une précision maniaque, poussant des commandes, fermant des commutateurs et programmant fébrilement son ordinateur. Sur les écrans nous vîmes des éclairs de lumière zébrer rageusement à travers les pièces supérieures ; les plafonds et les planchers changeaient de place ; des petites créatures artificielles s'égaillèrent au milieu des invités hurlants et vociférants. Des bruits d'explosion trop terrifiants pour mériter le nom de musique tonnèrent et vibrèrent à travers tout le bâtiment. J'attendais que la Terre éclate et s'ouvre pour protester et qu'un torrent de lave vienne nous engloutir.

« Cinq mille kilowatts à l'heure », proclama glorieusement Bruton.

Puis il s'approcha d'un cadran d'argent précieusement ciselé et plaça l'aiguille de cristal sur un point marqué d'un gros rubis. Instantanément, une des parois de la salle de contrôle disparut comme par enchantement, nous découvrant la masse gigantesque d'un générateur magnétohydrodynamique qui s'enfonçait encore dans un autre sous-sol. Des aiguilles de compteur de toutes sortes dansaient follement dans leur boîtier et des centaines d'ampoules témoins de toutes les couleurs s'allumaient arythmiquement, illuminant la machine monstrueuse et fantasmagorique. Des gouttes de transpiration roulaient sur le visage de Bruton pendant qu'il nous récitait, presque hystériquement, les spécifications techniques des différents engins qui fournissaient la puissance à son palais. Il nous chanta une mélodie sauvage de kilowatts et de dollars. Il s'agrippait à de gros câbles épais et les caressait avec une franche obscénité. Après, il nous convia à venir admirer de plus près le cœur de son générateur. Nous le suivîmes, descendant toujours plus bas, conduits par notre hôte richissime. Wesley Bruton, je m'en souvenais vaguement, était le grand patron de la société de holding qui distribuait l'électricité dans une moitié du pays et j'avais l'impression que toute la capacité de puissance de cet incompréhensible monopole était concentrée ici, sous nos pieds, utilisée dans le seul but de maintenir et de faire fonctionner le chef-d'œuvre architectural d'Albert Ngumbwe. À cette profondeur, l'air était atrocement chaud. J'étais inondé de sueur. Bruton déchira sa tunique fermée

pour dénuder son poitrail imberbe mais sillonné de muscles épais. Seul Vornan-19 n'était pas incommodé par cette atmosphère étouffante ; il suivait Bruton de sa démarche dansante, parlait peu, observait beaucoup, entièrement insensible à l'excitation fiévreuse de notre hôte.

Nous atteignîmes le fond. Bruton caressait les flancs bombés du générateur comme s'il se fût agi des hanches d'une femme. Soudain, il dut penser que son invité ne semblait pas partager suffisamment son extase devant cette galerie de merveilles. Il se tourna brusquement vers Vornan et demanda : « Avez-vous quelque chose de pareil, là d'où vous venez ? Y a-t-il une maison qui puisse rivaliser avec la mienne ?

— J'en doute, répondit doucement Vornan.

— Comment les gens vivent-ils là-bas ? Dans des grandes maisons ? Ou des petites ?

— Nous allons de plus en plus vers la simplicité.

— Donc vous n'avez jamais rien vu de comparable à ma maison ! Rien ne l'égalerait pendant mille années ! » Bruton s'arrêta tout à coup. « Mais... ma maison n'existe-t-elle pas à votre époque ?

— Je ne sais pas.

— Ngumbwe m'a promis qu'elle durerait pendant mille ans ! Cinq mille ans ! Personne n'oserait détruire une chose pareille ! Écoutez-moi, Vornan... réfléchissez bien. Elle doit être quelque part. Un monument du passé... un musée de l'histoire ancienne...

— Peut-être, dit Vornan, indifférent. Voyez-vous, cette zone est à l'extérieur de la Centralité. Je ne suis absolument pas renseigné sur cette région. Quoi qu'il en soit, je pense que le caractère primitif et barbare des structures de ce bâtiment a dû offenser les hommes de l'époque du Grand Nettoyage. À ce moment-là beaucoup de choses ont changé, beaucoup ont péri à cause de l'intolérance.

— Primitif... barbare... » bredouillait Bruton en s'étranglant. Il avait l'air apoplectique. J'aurais souhaité que Kralick fût là pour nous sortir de cette situation difficile.

Vornan continua à planter délicatement ses banderilles dans l'échine étonnamment fragile du milliardaire.

« Cela aurait pourtant été charmant de conserver une... chose pareille, dit-il. On aurait pu s'en servir pour des festivités païennes, par exemple des cérémonies pour fêter le retour du printemps... Vornan sourit. « Nous pourrions même avoir à nouveau des hivers puisqu'il y aurait un retour du printemps. Et alors nous aurions dansé et nous nous serions divertis dans votre maison, Mr. Bruton. Mais je crois qu'elle n'existe plus. Je crois qu'elle a disparu ; depuis des centaines d'années, déjà. Mais je n'en suis pas sûr. Je n'en suis pas sûr.

— Vous moquez-vous de moi ? hoqueta Bruton. Vous moquez-vous de ma maison ? Vous me considérez peut-être comme un sauvage, hein... ? Je... »

Je m'interposai de mon mieux. « Vous êtes expert en électricité, Mr. Bruton. Peut-être aimeriez-vous connaître certaines choses sur les sources de puissance à l'époque de Vornan. Dans une interview qu'il a accordée il y a quelques semaines il avait glissé quelques mots sur des sources de puissance indépendantes impliquant une conversion totale de l'énergie. Si vous lui posiez quelques questions à ce sujet, il se pourrait que maintenant il nous fournisse quelques détails supplémentaires. »

D'un seul coup Bruton oublia sa rage. Il essuya avec son bras la sueur qui, n'étant pas retenue par des sourcils, lui coulait dans les yeux.

« Qu'est-ce que c'est ? grogna-t-il. Racontez-moi ça ! »

Vornan joignit le dos de ses mains en un geste qui était aussi incompréhensible qu'il était étrange.

« Je regrette d'être aussi ignorant dans le domaine technique.

— Bon, mais parlez-m'en tout de même !

— Oui, dis-je, pensant à mon ami Jack Bryant perdu dans ses angoisses. Je me demandais si j'allais apprendre ce que j'étais venu chercher.

— Ce système de puissance autonome, Vornan. Depuis quand est-il utilisé ?

— Oh !... il y a très longtemps. Enfin pour moi, je veux dire.

— Oui, bien sûr. Mais *quand* ?

— Trois cents ans ? » Il se posait la question. « Cinq cents ? Huit cents ? C'est tellement difficile de calculer ce genre de choses. Il y a très longtemps... très, très longtemps.

— Mais comment est-ce ? insista Bruton. Quelle taille a une unité génératrice ?

— Très petite », répondit évasivement Vornan. Il posa doucement sa main sur le bras nu de Bruton. « Si nous remontions ? Je rate votre soirée si intéressante.

— Vous voulez dire que ce système a éliminé tout besoin d'une transmission d'énergie ? » Bruton ne pouvait lâcher le sujet. « Chacun produit sa propre puissance ? Exactement comme je fais ici ? »

Nous gravâmes une cursive, arachnéenne et compliquée, qui nous fit passer à l'étage supérieur. Bruton continuait d'abreuver inlassablement Vornan de questions pendant que nous poursuivions notre marche de retour vers la salle de contrôle. De temps en temps, je glissais une remarque pour relancer Vornan et essayer de lui faire dire à quel moment exactement cette révolution technique avait eu lieu, entraînant automatiquement toutes les conséquences économiques que craignait tant Jack. J'aurais tant voulu pouvoir apaiser l'âme troublée de mon ami en lui assurant que ce bouleversement n'était arrivé que dans un lointain futur. Vornan se contentait de répondre par des boutades légères qui, en vérité, ne nous apprenaient pas grand-chose. Son refus poli mais évident de fournir des informations précises augmentait nettement mes soupçons à son sujet. Que pouvais-je faire ? Continuer à cuisiner ce charlatan sur les événements de l'histoire future au risque de me ridiculiser ? Dans la salle de contrôle, Vornan trouva le moyen le plus simple pour se débarrasser de notre curiosité bourdonnante. Il s'approcha d'un des tableaux de commandes, envoya à Bruton un sourire fantastique et dit : « Votre salle de contrôle est délicieusement amusante. Je suis très admiratif. » Et sans que nous puissions faire le moindre geste pour l'en empêcher, il tira trois manettes, pressa quatre commutateurs, tourna brusquement plusieurs potentiomètres et libéra un lourd levier.

Bruton poussa un hurlement. Aussitôt la pièce fut plongée dans l'obscurité. Des étincelles chuintaient et grésillaient sur les cadrans. D'en haut, nous parvenaient une cataracte de sons grinçants d'instruments électriques subitement désaccordés et des bruits d'écrasements et de tamponnements. En dessous de nous, deux escaliers mobiles s'entrechoquèrent violemment et un nuage épais s'éleva mystérieusement au-dessus du générateur. Un des écrans de télévision se ralluma, nous montrant l'image pâle de la salle principale où les invités s'entassaient dans un désordre effroyable. Des lampes rouges et des signaux d'alarme commençaient à s'allumer un peu partout. La maison tout entière était ivre, des pièces tournaient en orbite autour d'autres pièces. Bruton, comme un dément, s'activait sur ses tableaux de contrôle, poussant une commande ici et là, tournant follement des boutons dans tous les sens, mais tous ses efforts pour arranger la situation semblaient au contraire augmenter la catastrophe. Je me demandais si le générateur allait exploser. Toute cette masse d'acier et de verre n'allait-elle pas s'écraser sur nous et nous broyer ? J'entendis Bruton débiter une bordée de jurons qui auraient plongé Kolff dans l'extase. Au-dessus et en dessous de nous, les machines grinçaient et vibraient atrocement. Je vis sur un écran l'image floue d'Helen McIlwain à cheval sur les épaules d'un Sandy Kralick en pleine détresse. Partout résonnaient les sons stridents des sirènes d'alarme. Il fallait que je sorte de là ! Où était Vornan-19 ? Dans l'obscurité, je l'avais perdu de vue. À petits pas prudents, je m'avançai, cherchant l'issue de cette satanée salle de contrôle. J'étudiai pendant quelques secondes le mouvement d'une porte qui, prise de folie, s'ouvrait et se refermait sans cesse avec une violence paroxysmique. Tous les muscles bandés, je comptai cinq cycles complets et me jetai à travers, espérant ne pas m'être trompé dans le rythme de fermeture et d'ouverture. Finalement, je la franchis sans être broyé.

« Vornan ! » hurlai-je.

Une fumée verdâtre assombrissait l'atmosphère de la pièce dans laquelle je me trouvais. Le

plafond se balançait d'une façon inquiétante, prenant des inclinaisons dangereuses. Les invités de Bruton gisaient sur le plancher ; certains étaient évanouis, d'autres blessés et quelques couples se serraient en des étreintes passionnées. Je crus apercevoir Vornan dans une chambre qui se trouvait à ma gauche. Malheureusement, je commis la faute de m'appuyer un instant contre un mur qui aussitôt se déroba sous mon poids et pivota, m'entraînant dans une autre pièce. Ici, il fallait se tenir accroupi car la hauteur de plafond ne dépassait pas un mètre et demi. En rampant sur les genoux et les coudes, j'atteignis une paroi qui se replia sur elle-même et subitement je fus dans la grande salle principale. Je ne comprenais pas comment j'étais arrivé là. La cascade de vin était devenue maintenant une fontaine, projetant le liquide pétillant vers le plafond éblouissant. Les personnes présentes tournaient en rond d'un air égaré, réunies en petits groupes pour se reconforter et se donner du courage. Sur le sol, les insectes mécaniques bourdonnaient en nettoyant inlassablement les débris ; une douzaine d'entre eux avaient attrapé quelques faux oiseaux et s'acharnaient sur eux en dévorant les mécanismes compliqués. Je ne voyais aucun membre de notre groupe. Un bruit semblable à un long gémissement haut perché montait du puits qui s'ouvrait au centre de l'estrade.

Je me préparai à mourir, révolté par l'absurdité de périr dans la maison d'un lunatique, déréglée par la main d'un autre fou, sous le prétexte d'une mission encore plus insensée. Je continuai néanmoins à chercher une voie de sortie à travers la foule hurlante et courant dans tous les sens, à travers ces murs glissants et déformants et ces planchers qui s'évanouissaient soudain pour faire apparaître d'autres salles de ce labyrinthe en perpétuel mouvement. Une fois de plus, je crus discerner la silhouette de Vornan se déplaçant devant moi. Avec un entêtement maniaque, je le suivis. Je sentais que c'était mon devoir de le retrouver et de le faire sortir de ce bâtiment de paranoïaque avant qu'il se démolisse lui-même dans une dernière transformation. Tout à coup, je butai contre un écran invisible mais absolument infranchissable. J'étais coincé. « Vornan ! Vornan ! » hurlai-je. Maintenant je le voyais parfaitement. Il bavardait calmement avec une grande et superbe femme qui semblait absolument insensible au cataclysme autour d'elle. « Vornan ! C'est moi, Leo Garfield ! » Mais il ne pouvait pas m'entendre. Il prit galamment le bras de sa compagne et ils s'en allèrent, s'insinuant souplement entre les obstacles. Je frappai de mes poings contre le mur invisible.

« Ce n'est pas ainsi que vous trouverez la sortie, dit une rauque voix féminine derrière mon dos. Même si vous tapiez pendant un million d'années, vous ne pourriez le briser. »

Je tournai sur mes talons et je reçus une vision argentée. Une fille merveilleusement mince, tout auréolée de brillance, me considérait sérieusement. Elle ne devait pas avoir plus de dix-neuf ans. Ses cheveux étaient soyeux et argentés, ses yeux étaient des miroirs d'argent, ses lèvres étaient argentées et tout son corps était moulé dans une robe de lamé. Je la contemplai longuement et soudain je réalisai que ce n'était pas une robe, mais tout simplement une couche de peinture ; je distinguais les bouts de ses seins, un nombril, un ventre bien plat strié de muscles. Une fine membrane argentée la recouvrait de la poitrine aux pieds, et sous la lumière spectrale elle semblait rayonnante, irréelle, inaccessible. C'était la première fois que je la voyais depuis le début de la soirée.

« Que s'est-il passé ? me demanda-t-elle, de façon presque anodine.

— Bruton m'a emmené avec Vornan-19 dans la salle centrale de contrôle. Vornan a poussé quelques boutons pendant que nous ne le regardions pas. Je crois que la maison va exploser. »

Elle passa sa main argentée sur ses lèvres de même couleur. « Non, elle n'explosera pas, mais nous ferions tout de même mieux de sortir d'ici. Si ça continue, elle peut écraser tout le monde à l'intérieur avant que l'équilibre se rétablisse. Venez avec moi.

— Vous connaissez une issue ?

— Bien sûr, me répondit-elle. Vous n'avez qu'à me suivre ! Il y a un sas à trois pièces d'ici... s'il est toujours là. »

Je ne posai pas d'autres questions. Elle pénétra résolument dans une écoutille qui s'entrouvrit

soudainement. Je la suivis, hypnotisé par sa gracieuse croupe argentée qui dansait devant mes yeux. Elle marchait vite et j'avais du mal à ne pas me laisser distancer. Nous sautâmes au-dessus de seuils qui ondulaient comme des serpents ; nous franchîmes des monceaux d'ivrognes endormis et entassés pêle-mêle ; nous évitâmes des centaines d'obstacles se mettant en travers de notre progression. Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau que cette vivante statue merveilleusement polie, cette fille d'argent, nue, mince, légère, se déplaçant parfaitement dans la maison disloquée. Elle s'arrêta à côté d'un mur qui vibrait dangereusement et me dit : « C'est ici.

— Où ?

— Ici. »

Le mur béait subitement. Elle me poussa à l'intérieur et me suivit ; puis elle pirouetta rapidement autour de moi, poussa quelque chose et nous fûmes dehors.

Le glacial vent de janvier nous transperça aussitôt.

J'avais complètement oublié qu'il existait encore un climat ; depuis le début de la soirée je ne m'étais pas trouvé exposé une seconde à l'air libre. Soudain, nous nous retrouvions en plein hiver, moi dans mon léger costume du soir et la fille nue, seulement couverte d'une couche diaphane de peinture d'argent. Elle trébucha, tomba dans un tas de neige et roula sur elle-même. Je me précipitai et la remis sur ses pieds. Où pouvions-nous aller ? Derrière nous, la maison vibrait et palpitait comme un céphalopode devenu fou furieux. Jusqu'à présent, la fille avait semblé parfaitement maîtresse d'elle-même, mais l'air glacé l'avait engourdie et assommée et maintenant elle tremblait violemment, paralysée, effrayée et pathétique.

« Les garages ! » lui criai-je.

Nous partîmes en courant. Ils devaient bien se trouver à quelques centaines de mètres de là et cette fois-ci nous n'étions pas sur un trottoir roulant couvert à l'abri des intempéries. Le sol durci par le gel était rendu encore plus difficile par les congères de neige et les traînées de glace. J'étais tellement choqué et pressé de fuir que je ressentais à peine la morsure du froid, mais la jeune déesse semblait souffrir atrocement. Elle tomba plusieurs fois avant que nous atteignions enfin les garages. Les véhicules des gens riches et puissants ne dorment jamais à la belle étoile. Ils étaient soigneusement garés sous des abris étanches. Nous pénétrâmes à l'intérieur sans être arrêtés par les gardiens de Bruton qui, complètement affolés par l'absence de lumière causée par la panne générale, se déplaçaient au hasard, dirigeant çà et là les rayons de leurs torches. Je tirai silencieusement la fille vers la plus proche limousine, ouvris la portière et nous nous jetâmes sur les coussins profonds. Je refermai doucement la portière.

La voiture était chaude, moelleuse et confortable. À côté de moi, la fille haletait lourdement, tremblante de froid. « Tenez-moi ! pleura-t-elle. Je gèle ! Pour l'amour de Dieu, serrez-moi ! Fort ! »

Mes bras l'enserrèrent. Elle se blottit frileusement contre moi. Quelques instants plus tard, toute panique l'avait abandonnée ; elle était chaude à nouveau, aussi calme et maîtresse d'elle que quand elle m'avait guidé à travers la maison folle. Tout à coup, je fus conscient de la caresse de ses mains. Je me rendis joyeusement à ses avances. Nos lèvres se joignirent, me laissant un petit goût métallique agréable dans la bouche. Ses cuisses fraîches m'entourèrent. J'eus l'impression fugitive de faire l'amour avec une statue d'argent merveilleusement articulée, mais à travers la mince pellicule sa peau était douce, chaude, satinée et frémissante. Dans nos ébats passionnés sa chevelure de fil d'argent se révéla être une perruque ; elle glissa, découvrant un crâne aussi lisse que de la porcelaine. Je savais enfin qui elle était : la propre fille de Bruton. Cette absence totale de système pileux ne pouvait être qu'héréditaire.

Elle gémit sous moi, m'entraînant dans l'oubli.

IX

« NOUS avons perdu le contrôle des événements, dit Kralick. La prochaine fois, nous devons mieux tenir les choses en main. Lequel d'entre vous était avec Vornan quand il a touché les cadrans ? »

— Moi, dis-je. Mais il n'y avait absolument aucun moyen de prévenir son geste. Il a agi très rapidement. Ni Bruton ni moi ne pouvions soupçonner qu'il ferait une chose pareille.

— Vous vous rendez pourtant bien compte qu'il ne faut jamais le quitter d'une semelle, implora Kralick. Il faut que vous sachiez qu'il est capable de commettre à tout moment un geste complètement déraisonnable. Je croyais vous l'avoir déjà bien fait comprendre.

— Nous sommes des gens fondamentalement rationnels, expliqua Heyman. Il ne nous est pas facile de nous mettre au diapason d'un être entièrement irrationnel. »

Douze heures avaient passé depuis la débâcle de l'incroyable maison de Wesley Bruton. Par miracle il n'y avait eu à déplorer aucun mort ; Kralick avait fait appeler la troupe, et les soldats avaient sorti à temps tous les invités de la demeure devenue folle. On avait retrouvé Vornan-19 dehors, contemplant tranquillement les dégâts qu'il avait causés. Les dommages s'élevaient, d'après les renseignements de Kralick, à plusieurs centaines de milliers de dollars. Le gouvernement paierait. Malgré cela, je n'enviais pas le rôle du malheureux Sandy qui avait eu la charge d'apaiser la colère de Wesley Bruton. Du moins, ainsi, le milliardaire ne pourrait pas se plaindre d'avoir été lésé. D'ailleurs c'était sa propre volonté d'éblouir à tout prix l'homme du futur qui était responsable de tout. Sans aucun doute, Bruton avait dû voir des retransmissions du voyage de Vornan en Europe ; il devait donc être au courant de la pagaille que celui-ci déclenchait sur son passage. Pourtant Bruton avait insisté pour donner cette soirée et emmener Vornan-19 dans la salle de contrôle de sa maison. Je ne me sentais pas très peiné pour lui. Il en était de même pour ses invités que le cataclysme avait dérangés dans leur orgie ; tous ces gens ne méritaient aucune pitié. Ils étaient venus pour contempler le voyageur du temps et pour donner libre cours à leur débauche. Ce n'était que justice si Vornan avait choisi de les ridiculiser à son tour.

Cela dit, Kralick était dans son droit de nous faire des reproches. Notre mission consistait justement à éviter que de tels faits se produisent. Nous ne nous en étions pas très bien acquittés pour notre première sortie avec l'homme du futur.

Un peu contractés, nous nous préparâmes pour la seconde étape.

Ce jour-là nous devions visiter la Bourse de New York. Je ne comprenais pas pourquoi cet endroit avait été choisi dans l'itinéraire de Vornan. Ce n'était certainement pas lui qui l'avait demandé ; non, à mon avis, ce devait être un quelconque bureaucrate de la capitale qui avait décidé arbitrairement que ce serait une excellente propagande de montrer à notre touriste futuriste le bastion du système capitaliste. Moi-même, je me sentais un peu comme un visiteur étranger étant donné que je n'avais jamais mis les pieds à la Bourse, ni même jamais eu de rapport avec ce haut lieu du dollar. Je tiens à bien me faire comprendre ; ceci n'est pas le moins du monde un snobisme d'intellectuel. Si j'en avais eu le temps et le loisir, j'aurais joyeusement participé aux spéculations sur le Consolidated System Mining ou les United Ultronics ou quelques autres valeurs vedettes. Mais je touche un bon traitement et j'ai en plus une petite rente personnelle qui suffisent amplement à mes besoins. Comme la vie est trop courte pour tenter toutes les expériences, j'ai vécu de mon argent en dévouant mon existence à

mon travail plutôt qu'au marché des valeurs. C'est pourquoi je me préparais à cette visite avec une certaine impatience, comme un écolier avant une sortie organisée dans un monument public.

Kralick avait été rappelé à Washington pour assister à je ne sais quelle conférence. Notre berger gouvernemental, ce jour-là, était un jeune homme taciturne répondant au nom de Holliday. Sa mission parmi nous ne semblait pas le ravir outre mesure. Vers onze heures du matin, notre groupe partit en direction du centre de la ville. Il y avait Vornan, nous sept, un assortiment d'officiels hautains et guindés, les six journalistes quotidiens et l'équipe de sécurité. Tout avait été arrangé à l'avance pour que la galerie surplombant la corbeille soit fermée aux visiteurs pendant que nous y serions. Voyager avec Vornan était déjà assez délicat pour que nous n'ayons pas de foule pour nous compliquer la tâche.

Notre cortège de limousines impeccablement lustrées s'arrêta majestueusement devant l'immense bâtiment. Quelques officiels nous attendaient et nous poussèrent vers l'entrée. Vornan s'ennuyait poliment. Il n'avait pour ainsi dire pas prononcé un mot de toute la journée ; en fait, nous ne l'avions presque pas entendu depuis notre randonnée de retour qui nous avait ramenés de la maison dévastée de Bruton. Son silence me faisait peur. Quelle énorme blague nous préparait-il ? Pour l'instant, il semblait totalement absent ; les yeux calculateurs si pénétrants et le sourire fascinant étaient momentanément déconnectés. Le visage neutre, indifférent, il semblait n'être qu'un homme ordinaire, un peu plus petit que la moyenne.

Vue de la galerie des visiteurs, la scène était prodigieuse. Nous nous trouvions indubitablement dans le temple de l'argent.

Nous nous penchâmes à la balustrade qui surplombait une salle d'au moins trois cents mètres de côté et haute de quarante à quarante-cinq mètres. Au milieu, trônait la grande masse phallique de l'ordinateur financier central ; c'était une colonne brillante de dix-huit mètres de diamètre qui partait du sol et traversait le plafond. Il n'y avait pas d'agent de change dans le monde entier qui ne fût relié directement à cette énorme machine. Combien de relais vibrants et cliquetants, combien de mémoires incroyablement minuscules, combien de branchements, de fils, combien de circuits électroniques recelaient ses flancs d'acier poli ? Mais cette concentration était vulnérable. Il aurait suffi d'une décharge de laser pour mettre en pièces ce réseau de communication dont dépendaient toutes les structures financières de notre civilisation. Je jetai un coup d'œil inquiet vers Vornan-19, me demandant quelle diablerie il devait être en train d'imaginer. Mais il semblait calme, distant, très moyennement intéressé par la scène qui se déroulait sous nos pieds.

Autour de la base centrale de l'ordinateur se trouvaient trente ou quarante petites cases ouvertes, contenant chacune un groupe de personnages excités et gesticulants. L'espace libre entre ces espèces de petits parcs était jonché de papiers. D'autres silhouettes se bousculaient nerveusement, déchirant les papiers en menus morceaux qu'ils jetaient en l'air, formant une sorte d'épais nuage blanc qui retombait doucement sur le sol. Au-dessus, allant d'un mur à l'autre, l'immense panneau jaune sur lequel s'imprimaient en chiffres lumineux géants les cours de toutes les valeurs qui étaient retransmis dans le monde entier par l'ordinateur central. Il me paraissait bizarre qu'une Bourse automatisée comme celle-ci emploie encore autant de personnel humain et soit encore encombrée à ce point de monceaux de papiers. À l'exception de l'ordinateur, un boursier de 1949 se serait retrouvé chez lui. J'oubliais une seule chose : la force d'inertie traditionnelle des agents de change. Les hommes d'argent sont conservateurs ; même si cela n'est pas toujours une idéologie, c'est certainement une habitude. Ils tiennent à ce que les choses restent telles qu'elles ont toujours été.

Une demi-douzaine de personnalités boursières s'approchèrent de nous pour nous saluer. Ils se ressemblaient tous : des hommes à cheveux gris, habillés de costumes stricts et démodés, le visage crispé. Ils devaient être inimaginablement riches. Je n'arrivais pas à comprendre, je ne comprends toujours pas comment, possédant tant de richesses, ils pouvaient choisir de venir passer leur vie dans

cet horrible bâtiment. Ils se montrèrent très accueillants. Cela dit, je n'étais pas dupe de leurs sourires de commande. J'étais certain qu'ils devaient recevoir de la même manière et tendre la même main bien franche à toutes les délégations de visiteurs, même ceux venant des pays socialistes qui n'avaient pas encore adopté le nouveau capitalisme modifié, par exemple un groupe de touristes mongols. Ils se précipitèrent sur nous. À les voir, on aurait pu croire qu'ils étaient aussi heureux d'accueillir quelques professeurs en vadrouille que l'homme qui se prétendait venu du futur.

Le président de la Bourse, Samuel Norton, nous fit un bref et rapide discours. C'était un homme grand, d'âge moyen, bien soigné de sa personne, l'air détendu et de toute évidence très content d'être ce qu'il était. Il nous brossa un historique de son organisation, nous assena quelques statistiques de poids et nous décrivit avec quelque fierté les nouveaux bureaux directoriaux de la Bourse qui avaient été construits en 1980, je me souviens.

« Notre guide, conclut-il, va maintenant vous expliquer en détail le déroulement de nos opérations. Quand elle aura terminé, je serai heureux de répondre à toutes les questions que vous voudrez bien poser... particulièrement à celles ayant trait à la philosophie sous-jacente de notre système ; ce qui, j'en suis sûr, doit présenter un grand intérêt pour vous. »

Le guide était une fille très séduisante, d'une vingtaine d'années, portant courts ses cheveux d'un roux éclatant et un uniforme gris soigneusement dessiné pour cacher ses formes féminines. Elle nous invita à nous approcher de la balustrade.

« Sous vos yeux, vous voyez la Corbeille de la Bourse de New York. À l'heure actuelle, quatre mille cent vingt-cinq actions privilégiées et publiques sont cotées ici. Les bons et les obligations sont traités ailleurs. Au centre, vous pouvez voir l'ordinateur principal. Il descend encore de treize étages en dessous du sol de cette salle et dépasse de huit étages le plafond au-dessus de vos têtes. Sur les cent étages de notre bâtiment, cinquante et un sont utilisés totalement ou en partie pour les opérations de l'ordinateur, comprenant les salles de programmation, les salles de décodage, de maintenance et les pièces où sont conservées toutes les informations. Chaque transaction qui a lieu à la corbeille ici ou dans n'importe quelle autre Bourse secondaire dans une autre ville ou un autre pays est enregistrée à la vitesse de la lumière dans l'ordinateur. Les principales Bourses secondaires sont au nombre de onze ; il y a : San Francisco, Chicago, Londres, Zurich, Milan, Moscou, Tokyo, Hong Kong, Rio de Janeiro, Addis-Abeba, et... euh... ah ! oui, Sydney. Nous couvrons tous les fuseaux horaires. Il est ainsi possible de mener des opérations boursières vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Néanmoins, la Bourse de New York n'ouvre qu'entre dix heures du matin et quinze heures trente – notre horaire traditionnel – et toutes les transactions passées ailleurs sont enregistrées et analysées pour la session de pré-ouverture du lendemain matin. Ici, notre volume quotidien est en moyenne de trois cent cinquante millions d'actions. Le volume quotidien total de toutes les autres Bourses secondaires est à peu près du double. Il y a seulement une génération, de tels chiffres auraient paru incroyables.

— Comment se mène une opération boursière ?

— Prenons comme exemple que vous, Mr. Vornan, veuillez acheter une centaine d'actions de la XYZ Space Transit Corporation. Vous avez lu la veille que le cours de cette action tourne autour de quarante dollars. Vous savez donc qu'il vous faudra investir approximativement quatre mille dollars. Il vous suffit alors de décrocher le téléphone et d'appeler votre agent de change auquel vous passez votre ordre. Aussitôt il le transmet chez nous. La section d'enregistrement qui s'occupe de la XYZ Space Transit Corporation prend son appel et programme votre ordre. À ce moment-là, l'ordinateur fait une offre, exactement comme cela se faisait en criant avant 1972. Les offres de vente d'actions de la XYZ Space Transit sont confrontées aux offres d'achat. À la vitesse de la lumière, arrive le renseignement qu'une centaine d'actions sont disponibles à quarante dollars chaque et qu'il y a un acheteur. La transaction est terminée et votre agent de change vous la notifie. Pour vous, les seuls frais sont la commission que vous versez à votre agent de change et le pourcentage minime que vous

coûtent les services de l'ordinateur que vous payez à la Bourse. Là-dessus, une partie va au fonds de retraite des anciens crieurs qui, dans le temps, menaient le jeu de l'offre et de la demande à la corbeille. Vous vous demandez peut-être à quoi rime cette agitation sous vos pieds, alors que toutes les opérations sont menées par l'ordinateur. Eh bien, c'est tout simplement une tradition boursière que nous maintenons bien qu'elle ne soit absolument plus nécessaire. Nous permettons à quelques courtiers d'acheter et de vendre pour leur propre compte, en suivant l'ancien processus d'avant l'ordinateur. Laissez-moi vous expliquer comment cela se passe... »

C'est ce qu'elle fit en quelques mots précis. J'étais atterré de comprendre que toute cette agitation fébrile de la corbeille n'était qu'un simulacre ; en fait toutes les opérations étaient fictives et tous les ordres étaient annulés en fin de journée. L'ordinateur dirigeait et faisait réellement tout. Tout ce bruit, les papiers déchirés, les gesticulations frénétiques, tout cela n'était que la reconstitution d'un passé à jamais disparu mimée et jouée par des hommes dont la vie avait définitivement perdu son sens. C'était à la fois fascinant et horriblement triste : ce rituel de l'argent devenu sans objet ; la roue du capitalisme tournait, broyant ceux qui ne pouvaient pas la suivre. Les vieux agents de change qui refusaient de se retirer prenaient part à cette comédie quotidienne devant la monstrueuse masse de l'ordinateur qui les avait châtrés dix ans plus tôt et qui maintenant luisait comme le symbole dressé de leur impuissance.

Notre guide continua son bavardage, nous expliquant le système de cotation des valeurs, les indices Dow Jones, déchiffrant pour nous les symboles cryptographiques qui brillaient incompréhensiblement sur l'écran. Elle nous parla des petits actionnaires, des versements des couvertures requises et de tas d'autres choses tout aussi étranges et merveilleuses. Pour terminer notre visite en beauté, elle nous emmena devant un poste de télévision qui retransmettait des images de cette bouillonnante maison de fous enfermée dans l'ordinateur central, là où des millions de transactions s'effectuaient à des vitesses incalculables et où des milliards de dollars changeaient de mains en un instant.

J'étais effrayé et fasciné par ce que je voyais. Moi qui n'avais jamais joué à la Bourse de ma vie, je ressentis soudain le désir urgent de téléphoner à mon agent de change, si j'en trouvais un, pour qu'il me fasse pénétrer dans cet antre de la richesse. Vendez cent GFX ! Achetez deux cents CCC ! Ça baisse d'un point ! Ça remonte de deux ! Je l'avais enfin trouvé, il était devant mes yeux : le cœur de la vie, l'essence même de l'existence ! Le rythme fou de cette infinité de relais électroniques m'affolait et m'entraînait. Je brûlais de me précipiter vers l'ordinateur, l'étreindre dans mes bras, embrasser ses parois lisses et éblouissantes. Je suivais en imagination ses immenses tentacules invisibles s'étendant sur toute notre Terre, jusqu'à Moscou même, capitale de nos frères socialistes réformés ; distribuant la communion de dollars aux cités recueillies, bientôt à la Lune, et puis à nos prochaines bases sur les planètes, aux étoiles elles-mêmes... Le triomphe cosmique du capitalisme !

Le guide disparut, laissant la place au président qui s'avavançait vers nous, le visage fièrement épanoui.

« Bien ! Si je peux maintenant vous aider en quelque... dit-il joyeusement.

— Oui, je vous en prie, le coupa Vornan. À quoi sert la Bourse ? »

Norton rougit, ce qui devait être chez lui le signe d'un grand trouble. Comment ?... Après toutes ces explications détaillées... que l'estimable visiteur demande à quoi servait toute cette merveilleuse organisation ? Nous étions nous-mêmes embarrassés. Nous avions tous cru que Vornan en connaissait au moins les buts fondamentaux. Il s'était laissé traîner à la Bourse sans savoir ce qu'il allait voir ? Pourquoi avait-il attendu jusqu'à maintenant pour poser cette question naïve ? Mais une fois encore je réalisai que s'il était vraiment authentique, Vornan devait nous considérer comme d'amusants anthropoïdes aux manies bizarres. S'il était ce qu'il prétendait, il avait dû s'intéresser beaucoup plus aux raisons qui avaient conduit notre gouvernement à désirer instamment sa visite à la Bourse, plutôt

qu'à la visite elle-même.

« Euh... eh bien... bafouilla le grand directeur, dois-je comprendre, Mr. Vornan, qu'à l'époque que... qu'à votre époque, il n'y a pas de transactions boursières ?

— Pas que je sache, non.

— Peut-être cela s'appelle-t-il autrement ?

— Je ne vois aucun équivalent. »

La consternation nous emplît tous.

« Mais alors, comment faites-vous pour transférer les parts de propriété des sociétés industrielles ? »

Le blanc total. Un sourire timide, peut-être moqueur, joua rapidement sur les lèvres de Vornan-19.

« Mais vous *connaissez* la propriété des sociétés industrielles ? N'est-ce pas ?

— Je suis navré, dit gentiment Vornan. J'ai pourtant étudié sérieusement votre langage avant mon départ, mais mes connaissances sont encore très insuffisantes. Je m'en excuse. Peut-être, si vous pouviez m'expliquer quelques-uns de vos termes de base... »

La dignité bienveillante du président commençait à se fissurer. Ses joues tressaillaient spasmodiquement et ses yeux regardaient de tous les côtés comme ceux d'un animal pris dans un piège. Quelque chose dans son expression ressemblait à ce que j'avais cru lire sur le visage de Wesley Bruton quand Vornan lui avait appris que sa magnifique demeure, construite pour survivre aux siècles comme le Parthénon ou le Taj Mahal, avait disparu et était oubliée en 2999 ; et que si elle avait survécu, elle n'aurait été retenue que comme une curiosité, une manifestation de folie baroque. Le grand patron de la Bourse ne comprenait pas l'incompréhension de Vornan. Il en perdait son sang-froid.

« Une société industrielle, commença-t-il dans un ultime effort, c'est... euh... c'est... une compagnie. C'est cela ! Une compagnie ! C'est-à-dire un groupe d'individus réunis pour faire un profit. En manufacturant un produit, en accomplissant un...

— Un profit ? demanda curieusement Vornan. Qu'est-ce que c'est un profit ? »

Norton se mordit nerveusement les lèvres et se passa la main sur son front devenu subitement moite. Après un assez long silence, il reprit courageusement : « Un profit est la différence entre le prix de revient et le prix de vente. C'est ce qu'on appelle la valeur ajoutée. Le but principal d'une société est de réaliser un bénéfice... un profit qui puisse être partagé entre les propriétaires. C'est pourquoi elle doit être bénéf... Donc, il s'agit de bien calculer les prix de revient afin que l'objet fabriqué coûte moins cher que le prix auquel il sera vendu sur le marché. Maintenant, en ce qui concerne les raisons qui poussent les gens à se grouper en sociétés plutôt qu'en associations, cela mérite... »

— Je ne comprends pas, l'interrompit Vornan. Des mots plus simples, je vous prie. Le but d'une société est le profit qui doit être divisé entre les propriétaires, c'est bien cela ? Bon. Mais qu'est-ce qu'un propriétaire ?

— Justement, j'en venais là. En termes légaux...

— Et à quoi sert ce profit que recherchent les propriétaires ? »

Je compris tout à coup que Vornan s'amusait à harceler le malheureux devant lui. J'implorai Kolff, Helen et Heyman du regard, mais ils ne semblaient pas du tout gênés ni inquiets. Holliday, notre chaperon gouvernemental, fronçait légèrement ses sourcils mais il était évident qu'il trouvait les questions de Vornan plus innocentes que je ne le pensais.

Les narines de Norton palpitaient anormalement. Sa carapace de flegme ne tenait plus qu'à un fil. Un des journalistes, conscient de la déconfiture du président, s'approcha de lui et fit exploser son flash devant son visage cramoisi et congestionné.

« Dois-je comprendre, articula difficilement Norton, qu'à votre époque le concept de société est inconnu ? Que les motivations du profit n'existent plus ? Que l'usage de l'argent lui-même a disparu ?

— Je dois avouer que oui », répondit gaiement Vornan. Nous n'avons rien d'équivalent à tout cela, si j'ai bien compris vos explications.

— Une chose pareille s'est produite en *Amérique* ? demanda Norton sans y croire.

— Nous n'avons pas précisément une Amérique, dit Vornan. Je viens de la Centralité. Les mots ne sont pas conformes et il est difficile pour moi de comparer même approximativement...

— L'Amérique a disparu ? Comment cela se peut-il ? Quand cela s'est-il passé ?

— Oh ! pendant le Temps du Grand Nettoyage, je suppose. Beaucoup de choses ont changé alors. Il y a longtemps. Je ne me souviens pas d'une Amérique. »

F. Richard Heyman vit dans ces paroles l'occasion d'un possible bénéfice historique. Il se tourna vers Vornan et lui demanda : « À propos de ce Temps du Grand Nettoyage que vous mentionnez parfois, j'aimerais savoir... »

Il fut interrompu par un flot de cris indignés poussés par un président proche de l'apoplexie.

« L'Amérique di... dis... disparue ? Le ca... ca... capi... pitalisme en... enterré ? Ce... ce... ce... n'est pas vrai ! je... je... je vous dis... dis... dis... »

Un de ses assistants se précipita vers lui et lui murmura quelques mots rapides à l'oreille. Le grand patron approuva d'un air las. Il avala la capsule violette qui lui était offerte et tendit son poignet sur lequel son homme de confiance appliqua un injecteur ultrasonique. L'appareil émit un petit ronronnement et, je suppose, injecta une dose de tranquillisant dans les veines du malade. Norton respira lentement et profondément et fit un effort visible pour se ressaisir.

Quand il se fut calmé, le président de la Bourse dit à Vornan : « Je dois vous avouer que je trouve tout ceci très difficile à croire. Un monde sans Amérique ? Un monde qui n'utilise pas d'argent ? Dites-moi une chose, je vous prie : *le monde d'où vous venez est-il communiste ?* »

Cette phrase fut suivie d'un long et lourd silence, pendant lequel les caméras et les enregistreurs balayaient impitoyablement cette exposition de visages qui incrédules, qui hargneux, qui égarés.

Finalement, Vornan parla. Je sentais le désastre arriver.

« Ceci est encore un autre mot que je ne comprends pas. Je vous prie de m'excuser pour mon extrême ignorance. Je crains que le monde dans lequel je vis ne soit très différent du vôtre. Quoi qu'il en soit » – et en disant cela il laissa rayonner son sourire pour atténuer la force de ses paroles – « c'est de votre monde et non du mien que je suis venu parler ici. Je vous prie de m'expliquer à quoi sert votre Bourse. »

Mais Norton ne pouvait oublier cette obsession qui lui déchirait le cœur. Il s'entêta : « Dans un instant. D'abord, *dites-moi* comment vous faites l'acquisition de biens. Donnez-moi une ou deux indications sur votre système économique.

— Chacun de nous possède tout ce qui lui est nécessaire. Tous nos besoins sont satisfaits. Voilà. Maintenant, à propos de ces propriétaires de sociétés... »

Norton pirouetta sous le choc.

Sous son crâne défilaient des visions de ce futur inimaginable d'un monde sans argent où aucun désir ne resterait insatisfait. Était-ce possible ? Ou était-ce la réponse trop simpliste d'un charlatan craignant de donner trop de détails qui pourraient le confondre ? Que ce fût l'un ou l'autre, cette vision me séduisait diablement. Norton, lui, était complètement déboussolé. Il faisait des gestes désordonnés à un type de son état-major qui se dirigea vers nous avec décision.

« Bon. Re commençons dès le début. Prenons, voulez-vous, le cas d'une usine qui fabrique des objets. Elle appartient à un petit groupe de personnes. Maintenant, en termes de législation, il y a un concept de responsabilités, c'est-à-dire que les propriétaires de l'usine sont responsables de tout ce qui pourrait être fait d'illégal et d'incorrect. Pour... partager les responsabilités, ils créent une entité abstraite appelée société qui endosse les responsabilités pour toute action intentée contre eux dans les domaines industriel et commercial. Maintenant, comme chaque membre de ce groupe de propriétaires

possède une partie des biens de cette société, nous, la Bourse, émettons des *titres* qui sont des certificats représentant les parts proportionnelles des bénéfices du... »

Et ainsi de suite. Un cours fondamental d'économie.

Vornan, rayonnant, écoutait.

« ... quand un propriétaire ou un actionnaire, si vous préférez continuait le type –, désire vendre ses titres, il a intérêt à passer par un système central de vente qui trouvera pour lui le meilleur acheteur... »

À cet instant, Vornan l'interrompit en reconnaissant tranquillement et désespérément qu'il ne comprenait toujours pas les concepts de propriété, de société et de profit. Il ne voyait donc pas quel était l'intérêt de ces transferts d'actions. J'étais certain qu'il disait cela uniquement pour ennuyer et exciter. Il avait décidé de jouer le rôle d'un homme venu de quelque Utopie, se faisant expliquer longuement les mécanismes de notre société et les démolissant définitivement en prétendant ne pas comprendre les postulats de base qui régissaient nos structures. Cette incompréhension obstinée impliquait ouvertement que nos postulats étaient éphémères et insignifiants ; la société bâtie dessus ne pouvait être que vaine et insensée. Un certain remue-ménage de désarroi agita le groupe des officiels de la Bourse. Dans leur suffisance et leur certitude d'être les vrais puissants de notre monde, ils n'avaient jamais imaginé que quelqu'un pourrait un jour les affronter avec cette attitude d'innocence moqueuse. Même un enfant savait à quoi servaient l'argent et les sociétés, encore que pour un esprit sain la notion de responsabilité limitée conservât toujours un je ne sais quoi d'insaisissable et de légèrement artificieux.

Je n'avais guère envie de me mêler à cette confusion. Mes yeux évitaient soigneusement de rencontrer le regard de qui que ce soit. Soudain, sur le gigantesque tableau, s'allumèrent des lettres étincelantes. Je lus :

LA BOURSE REÇOIT L'HOMME DU FUTUR

Puis arriva la seconde phrase :

VORNAN-19 SE TROUVE EN CE MOMENT
DANS LA GALERIE DES VISITEURS

Aussitôt, la bande lumineuse reprit son incompréhensible litanie de volume des transactions et des variations des cours, mais le mal était fait. À la corbeille, l'action s'arrêta subitement. Les fausses offres de ventes et d'achats se turent d'un seul coup et des milliers de visages se levèrent vers la galerie. Puis monta une immense clameur de cris incohérents et inintelligibles. Les boursiers avaient vu Vornan. Ils se précipitaient hors de leurs petits cages, se bouscullaient, agitaient fébrilement leurs bras vers nous, hurlant de mystérieuses et retentissantes prières. Que voulaient-ils ? L'indice Dow Jones des valeurs industrielles pour janvier 2999 ? L'imposition des mains ? La distribution d'amulettes ? Vornan se tenait contre la balustrade, souriant, ouvrant largement ses bras, comme pour une bénédiction du capitalisme. Peut-être étaient-ce les derniers sacrements ?... l'extrême-onction donnée aux dinosaures financiers ?...

« Ils ont l'air bizarre, dit sombrement Norton. Je n'aime pas cela. »

Holliday réagit aussitôt à l'accent alarmé qu'il avait cru percevoir dans la voix du président.

« Sortons Vornan d'ici, murmura-t-il à un garde, juste à côté de moi. Il semblerait qu'une émeute se prépare. »

Des bouts de papier volaient furieusement en l'air, de plus en plus haut. On ne voyait presque plus rien en dessous de nous. Dans le tintamarre gigantesque et général j'entendis distinctement des cris qui demandaient que Vornan descende à la corbeille. Vornan, indifférent à la pagaille autour de lui,

continuait à saluer ses nouveaux adorateurs.

L'écran imprima en gros :

VOLUME À MIDI : 197 452 000

[\[1\]](#)
DJIA : 1627.51, PLUS 14.32

Sur le parterre, l'exode était déjà en marche. Les boursiers montaient dans la galerie pour trouver Vornan ! Notre groupe s'éparpilla dans une extrême confusion. Pour ma part, je commençais à prendre l'habitude de ces sorties en catastrophe. Je vis Aster Mikkelsen à mes côtés, je lui pris la main et lui chuchotai d'une voix rauque : « Venez, avant que cela tourne mal ! Vornan a remis ça !

— Mais il n'a rien fait ! »

Je la tirai assez brutalement vers une porte que j'aperçus et nous nous y engouffrâmes. Regardant derrière moi, je vis Vornan qui nous suivait, escorté par ses gardes du corps. Nous suivîmes un long corridor brillant qui s'enroulait comme un serpent autour de l'édifice. Dans notre dos, venaient des cris assourdis et incohérents. J'avisai tout à coup une porte sur laquelle était fixé un écriteau ENTRÉE INTERDITE. Je l'ouvris précipitamment. Nous nous trouvions sur un autre balcon, surplombant ce qui ne pouvait être que les entrailles de l'ordinateur central. D'interminables bandes magnétiques couraient, sautaient et s'insinuaient convulsivement d'un compartiment mémorisateur à un autre. Il devait y en avoir des milliers ici. Des filles vêtues de blouses courtes s'agitaient fébrilement devant des cadrans énigmatiques et compliqués. Ce qui ressemblait à un gros intestin ondulait comme un effroyable serpent sur le sol. Aster éclata de rire. Je l'entraînai avec moi et nous sortîmes à nouveau dans le long couloir au moment où arrivait vers nous un chariot automatisé. Nous sautâmes dessus au vol et nous nous laissâmes conduire. Que pouvait dire le tableau à présent ?

LES BOURSIERS SONT-ILS DEVENUS FOUS ?

« Ici ! me signala Aster. Une autre porte ! »

Nous débouchâmes devant la cage d'un monte-charge et j'appuyai fébrilement sur la descente. Plus bas, plus bas, plus bas...

... et dehors ! Nous nous trouvâmes tout à coup sous les arcades chauffées de Wall Street. J'entendis des sirènes au loin. Je m'arrêtai une seconde pour reprendre mon souffle et mes esprits et, me retournant, je constatai que Vornan était encore derrière moi avec Holliday et les six journalistes indécollables.

« Dans les voitures ! » ordonna Holliday.

Le reste de notre fuite précipitée se passa sans histoires. Quelques heures plus tard, nous apprîmes que les indices Dow Jones avaient baissé de 8,51 points pendant notre visite à la Bourse et que deux vieux agents de change étaient morts, leurs stimulateurs cardiaques s'étant détraqués dans l'excitation générale. Cette nuit même nous quittâmes New York.

Pendant le voyage, Vornan demanda nonchalamment à Heyman : « J'aimerais qu'un de ces jours vous m'expliquiez à nouveau le capitalisme. Dans son genre, cela a l'air palpitant. »

X

LES choses se passèrent beaucoup plus simplement à la maison de prostitution automatisée de Chicago. À mon avis, c'était un peu risqué de la part de Kralick de faire visiter à Vornan un tel endroit, mais c'était lui-même qui l'avait réclamé et il était difficile de lui opposer un refus sans craindre des retombées explosives. D'ailleurs ces maisons étaient légales, certaines même étaient très chics, et il eût été stupide de tout gâcher à cause d'un puritanisme hors de propos.

Vornan, nous le savions déjà, n'avait rien d'un puritain. Cela était très clair. D'ailleurs, Helen McIlwain s'était vantée devant nous d'avoir subi de sa part, pendant la troisième nuit, des outrages qui ne seraient certainement pas les derniers. Inutile de dire qu'elle s'était montrée totalement consentante et coopérative, comme cela s'était passé avec Aster. À propos de celle-ci, nous n'en savions toujours pas plus, ni elle ni Vornan ne se montrant très loquaces à ce sujet. Ayant démontré une si insatiable curiosité pour nos mœurs sexuelles, Vornan refusait d'être tenu à l'écart de ce bordel automatisé dont il avait mystérieusement entendu parler. Il avait présenté sa requête à Kralick très diplomatiquement en arguant que cette visite contribuerait à son enseignement des mystères du système capitaliste. Comme Kralick n'était pas venu avec nous à la Bourse de New York, il ne comprit pas l'humour de cette formule.

Je fus désigné pour servir de guide à Vornan. Kralick sembla embarrassé de me le demander, mais c'eût été une pure folie de laisser Vornan sortir sans un chaperon et Kralick connaissait assez de choses sur moi pour savoir que je ne refuserais pas cette mission. D'ailleurs j'étais le seul candidat possible ; Kolff était trop sensuellement impétueux, et Fields et Heyman ne convenaient pas à cause de leur moralité excessive. Nous partîmes, Vornan et moi, pour le labyrinthe érotique vers la fin de l'après-midi, quelques heures après notre arrivée à Chicago.

Le bâtiment était à la fois somptueux et sévère : une tour en ébène sur la rive nord du lac. La façade qui devait bien avoir trente étages ne comportait aucune ouverture et était décorée de motifs abstraits incrustés. Rien à l'extérieur ni sur la porte ne pouvait laisser supposer l'usage qui était fait de l'immeuble. L'esprit chargé de pressentiments, je poussai Vornan devant moi, me demandant quel genre de désordre il allait créer.

C'était la première fois que je pénétrais dans un tel lieu. Ma modestie naturelle dût-elle en souffrir, je n'avais jamais eu besoin de payer pour trouver une compagnie amoureuse ; il s'était toujours trouvé des âmes et des corps compatissants qui ne demandaient en échange que ma propre participation. Cela dit, j'avais applaudi de tout cœur la loi habilitant et autorisant de semblables établissements. Pourquoi le sexe ne serait-il pas une denrée achetable comme la nourriture ou la boisson ? N'est-il pas aussi essentiel, ou presque, pour des êtres sains ?

Et l'État devait-il se priver de l'immense source de revenus que représentait la prostitution, soigneusement réglementée et lourdement taxée ? D'ailleurs, je suppose que cette raison avait dû prévaloir sur le puritanisme traditionnel dans l'esprit des législateurs ; il était beaucoup plus populaire d'autoriser les bordels que d'augmenter les impôts.

Bien entendu, je n'essayai pas d'expliquer à Vornan ces subtilités économiques. Le concept d'argent le déconcertait déjà assez ; il eût été inutile de chercher à lui faire comprendre l'idée que le sexe pouvait justement s'acheter avec de l'argent et que l'on pouvait taxer de telles transactions pour

le bénéfice de la société dans son ensemble.

Sur le seuil, il me demanda gaiement : « Pourquoi les citoyens ont-ils besoin de tels endroits ?

— Pour satisfaire leurs besoins sexuels.

— Et ils donnent de l'argent pour obtenir cette satisfaction ? N'est-ce pas, Leo ? De l'argent qu'ils ont reçu en rendant d'autres services ?

— Oui.

— Pourquoi ne pas rendre des services directement en retour des satisfactions sexuelles ? »

Je lui fis un bref résumé du rôle de l'argent comme moyen d'échange et de ses avantages sur le troc. Vornan souriait.

« C'est un système très intéressant, Leo. À mon retour dans mon temps, j'en discuterai longuement. Mais pourquoi donner de l'argent en échange du plaisir sexuel ? Cela me semble injuste. Les femmes qu'on loue ici reçoivent de l'argent en plus du plaisir sexuel. Elles sont donc payées deux fois.

— Elles ne prennent aucun plaisir sexuel, lui dis-je. Seulement l'argent.

— Mais elles participent à l'acte sexuel. Leur bénéfice, c'est leur plaisir.

— Non, Vornan. Elles se laissent seulement utiliser passivement. Il n'y a aucun échange de plaisir. Elles doivent être disponibles pour tout le monde et pour cela il leur faut dissocier le plaisir physique de... ce qu'elles font.

— Peut-être, mais le plaisir vient certainement quand leur corps est uni à un autre corps. Quels que soient les motifs !

— Non, cela ne se passe pas ainsi. Pas chez nous. Il faut que vous compreniez... »

Je me tus subitement. Son expression prouvait indubitablement qu'il ne me croyait pas. Non, c'était pire. Il était profondément choqué par ce que je lui avais dit. Jamais encore il ne m'avait paru si authentiquement étranger à notre monde. Il était sincèrement heurté par mes révélations sur notre éthos sexuel^[2] ; il avait laissé tomber son masque habituel d'amusement mitigé et maintenant je voyais le vrai Vornan-19, stupéfié et répugné par nos mœurs barbares. Je me sentis bizarrement gêné et presque honteux. Que fallait-il faire ? Reprendre depuis le début de l'humanité et essayer de le convaincre que c'était déjà bien beau que nous en soyons là ? Au lieu de cela, je suggérai confusément que nous commencions notre visite de l'établissement.

Vornan accepta. Nous avançâmes dans une immense salle circulaire dont le sol était constitué de dalles mauves et souples. Devant nous s'étendait un mur sécant, brillant et absolument nu, comportant à sa base une multitude de portes. D'après la documentation que j'avais feuilletée avant notre visite, je savais que chacune de ces portes s'ouvrait sur une petite cabine de réception. Vornan entra dans l'une d'elles. Je choisis celle située à gauche de la sienne.

Un petit écran s'alluma au moment où je passai le seuil. Je lus : *Répondez, s'il vous plaît, à toutes les questions à haute et intelligible voix.* Une pause, puis : *Si vous avez lu et compris ces instructions, indiquez-le en répondant « oui ».*

« Oui », dis-je.

Tout à coup, je me demandai si Vornan était capable de comprendre des instructions écrites. Il parlait couramment l'anglais, mais il ne le lisait pas nécessairement. Je songeai un instant à aller l'aider, mais l'ordinateur de l'établissement me parlait et je devais garder les yeux sur l'écran.

Il me questionnait sur mes préférences physiques.

Femme ?

« Oui. »

Âge en dessous de trente ans ?

Je réfléchis une seconde. « Oui. »

Couleur de cheveux préférée ?

J'hésitai. « Roux », dis-je, par fantaisie.

Type physique préféré : choisissez en pressant le bouton correspondant sous l'écran.

Sur l'écran apparurent trois silhouettes féminines : une élégamment mince et un peu petit garçon ; l'autre évoquant la fille bien roulée qui pourrait être votre voisine d'appartement, et finalement le type hypermammaire aux seins énormes prometteurs de l'ultra-volupté. Ma main se promenait irrésolument sur les boutons. J'étais tenté de choisir la plus opulente mais, pensant que les circonstances étaient tout de même un peu particulières, j'optai finalement pour la silhouette garçonnière qui me rappelait Aster Mikkelsen.

Puis l'ordinateur s'occupa de savoir comment je désirais faire l'amour. Il m'informa froidement qu'il y avait des suppléments à payer pour les perversions. La liste défila sur l'écran avec les prix écrits en face. C'était à la fois fascinant et effrayant. Je notai que la sodomie coûtait cinq fois plus cher que la fellation, et que le sadisme supervisé était considérablement plus onéreux que le masochisme. Je laissai passer les fouets et les bottes, ainsi que les orifices non génitaux. Que d'autres hommes prennent leur plaisir dans une oreille ou un nombril si cela leur plaît ; moi, je suis conservateur dans ce domaine.

Ayant choisi un rapport normal, j'avais maintenant à définir quelle position je désirais adopter. L'écran s'illumina et me montra une scène sortie tout droit du *Kama Soutra* : une vingtaine d'hommes et de femmes s'accouplaient devant mes yeux papillotants dans les positions les plus inimaginablement extravagantes. J'avais vu les temples de Konarak et Khajurao, ces splendides monuments témoins de l'exubérance et de la fertilité hindoues aujourd'hui disparus ; ces fresques merveilleuses d'hommes virils et de femmes aux seins ronds, incarnations de Krishna et de Çiva, dans toutes les combinaisons et les permutations possibles entre l'homme et la femme. La mêlée confuse qui se déroulait sur l'écran avait quelque chose de cette intensité fiévreuse, mais je n'y trouvais pas la *volupté*, ni cette sensualité saine dégagée par les sculptures de pierre étincelant sous le soleil de l'Inde. Je contemplai ces images pendant un moment et finalement je sélectionnai une position qui souriait à ma fantaisie.

En dernier vinrent les questions les plus délicates : l'ordinateur voulait savoir mon nom et mon numéro d'identification.

Certains prétendaient que cette obligation avait été imposée par des législateurs pudibonds et vindicatifs, menant un combat désespéré d'arrière-garde pour saborder tout le programme de légalisation de la prostitution.

Leur raisonnement était le suivant : personne n'oserait se présenter dans un tel établissement sachant que son identité serait enregistrée dans les mémoires de l'ordinateur, pour resurgir peut-être plus tard comme élément accablant d'un dossier d'accusation. Les officiels qui avaient mis au point la loi sur les maisons de prostitution se défendaient contre cet argument en annonçant à grands renforts de publicité que tous les renseignements accumulés dans l'ordinateur resteraient définitivement confidentiels. Je suppose pourtant que beaucoup de personnes doivent se priver d'entrer ici uniquement à cause de ce règlement puritain et rétrograde. Moi, qu'avais-je à craindre ? Mes fonctions académiques ne peuvent m'être retirées que pour fautes professionnelles ou pour turpide morale, or ce n'était ni l'une ni l'autre que d'utiliser une commodité comme celle-ci, mise sur pied et gérée par le gouvernement. Je donnai mon nom et mon numéro d'identification.

Pendant un court instant, je me demandai comment passerait Vornan, qui n'avait pas de numéro d'identification, mais je me dis que l'ordinateur avait certainement dû être averti de sa visite et s'était programmé spécialement pour lui.

Un tiroir s'ouvrit en dessous de l'écran. Il contenait une sorte de masque que, m'informa-t-on, je devais passer sur mon visage. Je sortis le masque, l'étirai et le mis en place. La matière

thermoplastique s'adapta parfaitement sur mes traits comme une seconde peau.

Une épaisseur aussi mince ne pouvait rien cacher, pensai-je, mais j'aperçus une seconde mon reflet sur l'écran momentanément sombre, et je compris. L'image qui m'était apparue n'appartenait à personne. Mystérieusement, le masque m'avait rendu anonyme.

L'ordinateur m'ordonna de m'avancer vers le fond de ma cabine. J'obéis. La paroi devant laquelle je me tenais disparut subitement et je passai sur une rampe hélicoïdale qui m'emmena vers un niveau supérieur. À ma droite et à ma gauche, d'autres hommes, eux aussi le visage masqué et le corps tendu, s'élevaient sur d'autres rampes ascendantes, tels des esprits grimpant vers on ne sait quel ciel portés par de silencieux escaliers mécaniques. Tout en haut, un gigantesque réservoir de lumière irradiait sur nous sa froide brillance. Sur une rampe contiguë à la mienne, quelqu'un me fit de grands signes. C'était Vornan, indubitablement ; malgré le masque je reconnaissais sa silhouette mince et petite, sa posture insouciant et décontractée, et une certaine aura d'étrangeté qui semblait l'envelopper, que ses traits fussent cachés ou non. Il me dépassa et disparut, englouti dans la radiance perlée qui nous dominait. Quelques secondes plus tard, j'entrai moi aussi dans cette zone radiante et rapidement je fus entraîné dans une cabine guère plus grande que celle où l'ordinateur m'avait questionné.

Un autre écran était encastré dans la paroi gauche. Le centre de l'alcôve était occupé par un chaste lit double fraîchement fait et le fond contenait un lavabo et un nettoyeur moléculaire. Tout le décor était grotesquement antiseptique. Si c'est cela la prostitution légalisée, pensai-je, je préfère les tapineuses... s'il en existe encore.

Je me tenais à côté du lit, les yeux fixés sur l'écran qui restait muet. J'étais seul. La toute infaillible machine s'était-elle dérégulée ? Où était l'amoureuse que je m'étais choisie ?

Mais l'auscultation n'était pas terminée. L'écran s'alluma et me demanda poliment : *Vous êtes prié d'enlever vos vêtements pour l'examen médical.*

Je me déshabillai avec obéissance et fourrai mes affaires dans un placard tournant qui se referma aussitôt sur lui-même. Je supposai que mes vêtements allaient être désinfectés et aseptisés. Je sus par la suite que je ne m'étais pas trompé. Comme il me l'avait été commandé, je me tenais intégralement nu, excepté mon masque, sous le rayon verdâtre venu du plafond qui sondait et auscultait minutieusement mon corps à la recherche de quelque chancre vénérien. L'examen dura à peu près soixante secondes. Puis l'écran m'invita à tendre mon bras dans un soufflet qui s'ouvrit dans le mur. Une aiguille descendit au bout d'un bras articulé et me prit un échantillon de mon sang. Des analyseurs invisibles fouillèrent dans cette parcelle de vie liquide pour y chercher quelques symptômes de corruption et naturellement ne trouvèrent rien qui pouvait constituer une menace pour la santé du personnel de l'établissement. Un moment plus tard, l'écran me fit comprendre que j'avais passé les tests et que rien ne s'opposait à ce que mes désirs fussent satisfaits. La paroi du lavabo glissa et une fille apparut.

« Bonjour, dit-elle. Je m'appelle Esther, et je suis *enchantée* de faire votre connaissance. Je suis sûre que nous allons très bien nous entendre. »

Elle portait une tunique très très légère à travers laquelle je distinguais les contours de son corps mince et gracile. Ses cheveux étaient roux, ses yeux verts, et elle n'avait pas l'air bête. Même son sourire avait une sorte de sincérité qui pouvait laisser croire qu'il n'était pas totalement mécanique. Dans mon innocence, je m'étais imaginé que toutes les prostituées étaient vulgaires ; des espèces de créatures déjetées avec des visages maussades, aigris et irrités. Esther ne correspondait pas du tout à cette image naïve. Sur le campus de l'Université, j'avais vu beaucoup de filles lui ressemblant ; il était même possible que je l'aie vue elle-même. Je me refusais à lui poser la question que l'on pose dans ces cas-là dans les mauvais romans : Qu'est-ce qu'une gentille fille comme vous fait dans un endroit pareil ? Mais j'en avais bien envie.

Esther me détaillait du regard. Peut-être n'était-ce pas tant pour juger de ma virilité que pour y

découvrir quelque tare médicale qui serait passée inaperçue à l'examen électronique. Puis l'expression de ses yeux se fit moins clinique et le regard devint carrément provocant. Je me sentais curieusement gêné, peut-être parce que je ne suis pas habitué à me trouver ainsi exposé devant une jeune femme dès la première rencontre. Quand plus aucune partie de mon corps ne lui fut étrangère, Esther traversa la chambre et vint appuyer sur un bouton de contrôle placé sous l'écran.

« Nous ne voulons pas qu'ils se rincent l'œil, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle, en me souriant effrontément.

L'écran s'assombrit. En moi-même, j'avais la certitude que cela faisait partie de la routine habituelle. C'était seulement un artifice pour convaincre le pauvre client que l'œil omniprésent de l'ordinateur n'espionnerait pas ses ébats, mais j'étais absolument sûr que malgré le geste adroit d'éteindre l'écran devant moi, l'alcôve resterait surveillée et contrôlée pendant toute la durée de mon séjour ici. La conception d'un tel établissement impliquait de ne pas laisser les filles à la merci de leurs compagnons de passage. J'éprouvais quelques réticences à faire l'amour avec quelqu'un sachant que j'allais être observé et que chacun de mes gestes serait enregistré, codé et classé. Je surmonterais cette inhibition en me disant que tout ceci n'était qu'une farce imposée à moi par une mission gouvernementale. Ce bordel n'était vraiment pas un endroit pour un homme raffiné. Il laissait place à trop de soupçons et de doutes. Mais je voulais bien admettre qu'il devait convenir parfaitement à ceux qui avaient de tels besoins.

L'écran était maintenant complètement noir.

« J'éteins la lumière ? me demanda Esther.

— Je m'en fiche.

— Alors, je l'éteins. » Elle appuya sur quelque chose et la pièce s'assombrit. Puis, avec un geste rapide et leste, elle enleva sa blouse. Son corps était doux et pâle avec des hanches étroites et rondes et des petits seins dont la peau transparente laissait apercevoir un réseau de fines veines bleues. Elle me rappelait de plus en plus Aster Mikkelsen telle qu'elle m'était apparue sous la douche avec Vornan quelques jours plus tôt lorsque je l'avais espionnée. Aster... Esther... Pendant un très court instant, je confondis les deux femmes. Je rêvai d'une biochimiste mondialement célèbre quittant le soir son laboratoire pour faire des passes telle une vulgaire tapineuse. Esther me souriait aimablement. Elle s'étendit sur le lit et se coucha sur le côté en repliant ses genoux serrés sur le ventre ; c'était une posture pudique et amicale, une position de conversation. Je lui en fus reconnaissant. J'avais craint, dans un tel lieu, de me trouver face à face avec une fille s'étalant toute ouverte devant moi et me lançant un gaillard : « Allez, gars, à cheval ! » J'étais en train de remercier mentalement Esther de sa délicatesse quand il me vint à l'esprit que grâce au premier questionnaire l'ordinateur avait dû tracer un portrait de ma personnalité, découvrant en moi un membre de la classe universitaire si inhibée. Esther avait dû recevoir une sorte de mémorandum sur moi pour se préparer à sa tâche et lui conseillant de me traiter délicatement avec un soupçon de dignité.

Je m'assis à côté d'elle.

« Veux-tu parler un peu avant ? me demanda-t-elle. On a tout notre temps.

— D'accord. Vous savez, c'est la première fois que je viens ici.

— Je sais.

— Comment ?

— L'ordinateur me l'a dit. L'ordinateur nous dit tout.

— *Tout* ? Mon nom ?

— Oh ! non. Pas ton nom ! Je veux dire, toutes les choses *personnelles*.

— Alors, que savez-vous sur moi, Esther ?

— Tu vas voir tout à l'heure », dit-elle. Ses yeux brillaient malicieusement. Après un certain silence, elle me demanda : « As-tu vu l'homme du futur quand tu es entré ?

— Celui qui se fait appeler Vornan-19 ?

— Oui. Il doit venir ici aujourd'hui, vers cette heure-ci. On a reçu une petite note sur lui pour nous prévenir. Je l'ai vu à la télévision. Il est merveilleusement beau. Je voudrais tant le rencontrer.

— Comment savez-vous que vous n'êtes pas avec lui en ce moment ? »

Elle rit. « Oh ! non. Je le sais bien !

— Mais je suis masqué. Je pourrais...

— Non, tu n'es pas lui. Tu te moques de moi. Si tu étais lui, ils me l'auraient dit.

— Peut-être pas. Peut-être préfère-t-il l'incognito ?

— Oui, ça se peut, mais de toute façon tu n'es pas l'homme du futur. Masqué ou pas masqué, tu ne me trompes pas. »

Je posai ma main sur sa cuisse et caressai la douceur satinée de sa peau.

« Que penses-tu de lui, Esther ? Crois-tu qu'il est réellement venu de 2999 ?

— Et toi ?

— Je te demande ce que tu penses, toi. »

Elle haussa les épaules. Elle me prit le poignet et le monta doucement vers sa poitrine jusqu'à ce que ma main emprisonne le petit globe tendre de son sein gauche, comme si elle cherchait à éluder mes questions qui la troublaient en m'entraînant vers le plaisir. Elle fit une petite moue. « Je sais pas, moi. Ils disent tous qu'il est vrai. Le président et tout le monde. On dit qu'il a des pouvoirs spéciaux, qu'il peut vous donner une sorte de décharge électrique s'il le veut. » Elle gloussa nerveusement. « Je me demande s'il peut... s'il peut filer un choc à une fille quand il... euh... ben, tu sais, quand il est avec elle.

— Certainement. S'il est réellement ce qu'il prétend être.

— Pourquoi ne crois-tu pas en lui ?

— Parce que toute cette histoire me semble fausse. Qu'un homme descende du ciel – littéralement – et qu'il raconte venir du futur. De mille ans ! Où sont les preuves ? Y a-t-il une seule évidence qui me montre qu'il dit la vérité ?

— Eh bien, y'a son regard. Et son sourire. Et puis, il a quelque chose d'étrange, ce type. Tout le monde le dit. Et t'as vu comment il parle ; c'est pas exactement un accent, mais sa voix est bizarre, pas comme nous. Oui, je crois en lui. J'aimerais faire l'amour avec lui. Même pour rien.

— Peut-être auras-tu cette chance. »

Elle me fit un petit sourire triste. Mais elle semblait s'énervier quelque peu, comme si cette conversation dépassait la durée habituelle de ce genre d'entretien dilatoire. J'étais fasciné de constater l'effet produit par Vornan sur cette fille cloîtrée dans son bordel et je me demandais ce qu'il pouvait bien faire en ce moment quelque part dans cette maison. J'espérais surtout qu'un membre de l'équipe de Kralick le surveillait de près. J'étais censé le faire moi-même, mais comme ils auraient dû le savoir, il m'était impossible de garder le contact avec Vornan une fois que nous étions entrés dans les cabines de réception. Je craignais la faculté anormale de notre invité pour créer la pagaille et le chaos partout où il mettait les pieds. Quoi qu'il en fût, à présent je n'y pouvais rien. Mes mains glissèrent le long des lignes gracieuses de la femme étendue devant moi. Son corps réagissait et ondulait sur les rythmes passionnés qu'elle connaissait si bien, mais visiblement son esprit était perdu dans des rêves lointains d'étreintes extraordinaires avec l'homme du futur. L'ordinateur l'avait bien préparée à sa mission ; quand nos corps s'unirent, elle prit la position que j'avais choisie et elle accomplit son devoir avec énergie et une imitation assez réussie du désir.

Après, nous nous séparâmes. Son rôle ne s'arrêtait pas là ; elle joua pour moi le personnage de la femme satisfaite et reconnaissante à son partenaire. Puis elle m'indiqua le lavabo et le nettoyage moléculaire pour que je me purifie des souillures du péché de chair. Elle me signala qu'il nous restait encore un peu de temps.

« Rien que pour savoir ; tu n'aimerais pas rencontrer Vornan-19 ? Simplement pour te convaincre qu'il est réel ? » demanda-t-elle.

Dans mon for intérieur, je me demandai si je devais lui avouer la vérité. Finalement j'optai pour le mensonge.

« Euh, oui, dis-je gravement, je crois que j'aimerais le rencontrer. Mais il y a bien peu de chances que cela m'arrive.

— Tu ne trouves pas que c'est excitant de penser qu'il est là, dans le même immeuble que nous ? Tu te rends compte, il est peut-être dans la chambre à côté ! Peut-être qu'il viendra ici après... si jamais il en redemande. »

Elle se leva, traversa l'alcôve et vint m'entourer de ses bras. Ses grands yeux étincelaient et ils plongèrent dans les miens.

« Je ne devrais pas parler autant de lui. Je ne sais pas comment on a commencé. Il nous est recommandé de ne pas mentionner d'autres hommes quand... quand... on... euh... Dis, je t'ai rendu heureux ?

— Énormément, Esther. Je voudrais pouvoir... » dis-je en cherchant ma carte de crédit.

Elle m'arrêta. « Les pourboires sont interdits, me dit-elle rapidement, mais en sortant, l'ordinateur te demandera peut-être un rapport sur moi. Ils font des sondages comme ça, en choisissant un client sur dix. J'espère que tu seras gentil.

— Tu sais bien que oui. »

Elle s'éleva sur la pointe des pieds et m'embrassa doucement, presque chastement, sur les lèvres. « Je t'aime bien, me dit-elle. Non, vraiment, je le pense. Ce n'est pas du baratin. Si tu reviens, j'espère que tu me demanderas.

— Si jamais je reviens, c'est juré, dis-je sincèrement. C'est une promesse solennelle. »

Elle m'aida à me rhabiller. Puis la cloison par laquelle elle était entrée glissa à nouveau et elle disparut dans les profondeurs de cet immense labyrinthe pour y accomplir quelques rituels purificateurs avant de reprendre une nouvelle mission. L'écran se ralluma et me notifia que mon compte serait débité du tarif standard, puis il me demanda de quitter l'alcôve par la porte de derrière. J'enjambai un autre trottoir roulant qui m'emmena dans une galerie voûtée délicieusement parfumée dont le haut plafond ruisselait de lumière miroitante. L'endroit était inexplicablement beau, presque magique. À tel point que ce n'est qu'assez tard que je découvris que je descendais une fois de plus vers un vestibule aussi vaste que celui par lequel j'étais entré, mais du côté opposé du bâtiment.

Vornan ? Où était Vornan ?

J'émergeai, légèrement étourdi, dans la pâle lumière l'un après-midi hivernal. Je ne me dissimulais pas le caractère un peu ridicule de cette situation ; la visite avait été éducative et récréative en ce qui me concernait, mais l'aspect de surveillance avait été complètement oublié et quasiment nul. Je restais immobile sur la place déserte, me demandant si je devais rentrer à l'intérieur pour aller chercher Vornan. Était-il possible de demander à l'ordinateur des informations sur un client ? J'allais faire demi-tour quand une voix m'appela dans mon dos. « Leo ? »

C'était Kralick, assis dans une immense limousine gris-vert dont la carrosserie était hérissée d'une forêt d'antennes de toutes sortes. Je m'avançai vers la voiture.

« Vornan est toujours à l'intérieur, dis-je. Je ne sais pas ce que...

— C'est très bien. Montez. »

L'homme du gouvernement me tenait la portière ouverte et je me glissai à l'intérieur. Je fus assez gêné de découvrir Aster Mikkelsen assise dans le fond, la tête penchée sur des graphiques compliqués. Elle me sourit brièvement et se replongea dans ses analyses. La situation m'apparut assez embarrassante de me retrouver à côté de la pure Aster juste en sortant du bordel où j'avais justement choisi une fille qui...

« Nous suivons notre bonhomme pas à pas, me dit Kralick. Cela vous intéressera peut-être de savoir qu'il en est en ce moment à sa quatrième femme et qu'il ne donne aucun signe de fatigue. Voulez-vous le voir ?

— Non, merci, je ne suis pas voyeur, lui dis-je, alors qu'il allumait l'écran encastré devant lui. À combien s'élèvent les dégâts ?

— Vous vous trompez, Leo. Il n'a rien provoqué aujourd'hui ou du moins pas dans sa manière habituelle. Il se contente d'épuiser les filles les unes après les autres, en essayant toutes les positions possibles, viril comme un bouc. »

Tout à coup, Kralick se tut. Je vis ses mâchoires se contracter nerveusement. Il se tourna vers moi. « Leo, il y a maintenant presque deux semaines que vous connaissez ce type. Quelle est votre opinion ? Sincère ou charlatan ?

— Honnêtement, je ne sais pas, Sandy. Il y a des moments où j'ai la conviction qu'il est absolument authentique. Puis, soudain je me pince, je reprends mes esprits et je me dis qu'il est scientifiquement impossible de voyager en arrière dans le temps, donc que Vornan ne peut être qu'un truqueur particulièrement doué.

— Un chercheur, me dit Kralick en appuyant sur les mots, doit construire une hypothèse *à partir* d'une évidence qui le mènera à une conclusion. C'est bien cela, n'est-ce pas ? Il ne doit pas tabler sur une hypothèse et juger l'évidence en fonction d'elle.

— Vous avez raison, admis-je, mais quelle est cette évidence dont vous me parlez ? J'ai une certaine expérience des phénomènes de réversibilité temporelle, et je sais qu'il est impossible d'envoyer une particule en arrière dans le temps sans qu'elle inverse sa charge aussitôt. C'est là-dessus que je me base pour juger de l'authenticité de Vornan.

— Très bien. Mais l'homme de 999 était sûr lui aussi qu'il était impossible d'aller sur Mars. Il nous est difficile de deviner ce qui sera possible ou non dans un millier d'années. De plus, il se trouve qu'aujourd'hui nous avons acquis quelques nouvelles évidences.

— Lesquelles ?

— Dans cet établissement dont vous sortez, Vornan a subi comme vous une prise de sang. Il n'avait pas vu le piège que nous lui tendions. Bref, l'ordinateur a analysé son sang et des tas d'autres choses auxquelles je ne comprends rien et il nous a retransmis ses observations ici même dans la voiture. Ce sont ces graphiques qu'Aster étudie en ce moment. Elle dit qu'il a du sang d'un groupe qu'elle n'a encore jamais vu et qui contient des masses d'anticorps mystérieux inconnus de la science moderne. Ce n'est pas tout ; l'examen médical a découvert cinquante autres anomalies physiques chez Vornan. L'ordinateur a aussi repéré des traces d'une activité électrique inhabituelle dans son système nerveux ; ce doit être ce truc qui lui permet d'assommer les personnes qui lui déplaisent. Ce type est construit comme une anguille électrique. Maintenant, je ne crois plus du tout que ce... cet homme vient du même siècle que nous. Et à vous, Leo, je peux avouer combien cela me coûte de dire une chose pareille. »

Du fond de la voiture, nous parvint l'adorable voix flûtée d'Aster.

« Avouez, Leo, qu'il est ironique que nous ayons fait des découvertes aussi étranges grâce à une maison de prostitution. Mais le résultat est là. Voulez-vous voir les graphiques ?

— Non merci, Aster, je ne saurais pas les interpréter. »

Kralick nous regarda avec de grands yeux ahuris. « Vornan en a terminé avec la quatrième. Il... il... il en veut une cinquième !

— Pouvez-vous me rendre un service, Sandy ? Là-dedans il y a une petite rouquine adorable. Elle s'appelle Esther. Voudriez-vous arranger les choses avec votre copain l'ordinateur pour qu'Esther soit la prochaine compagne de Vornan ? »

Kralick donna les ordres dans son micro. Vornan avait demandé une grande et pulpeuse brunette et

il dut être surpris en découvrant la petite Esther, mais il accepta la substitution en la mettant sur le compte, je suppose, d'une erreur pardonnable de notre technologie électronique médiévale. Je me penchai pour regarder l'écran posé devant Kralick. Je vis Esther, le regard éperdu de timidité, soudain débarrassée de toute pose ou affectation professionnelles, figée devant l'homme de ses rêves. Vornan lui parla poliment et doucement. Quand il l'eut apaisée et calmée, il lui enleva sa petite blouse transparente et l'entraîna vers le lit. Je demandai à Kralick de couper la transmission.

Vornan resta très longtemps avec elle. Sa virilité insatiable semblait confirmer son origine différente de la nôtre. Je restais assis, le regard perdu, ruminant et essayant d'accepter les révélations que m'avait faites Kralick. Pourtant mon esprit refusait de franchir l'obstacle. Je n'arrivais pas à croire à l'authenticité de Vornan, malgré ce que j'avais ressenti plusieurs fois devant lui et les nouveaux renseignements que nous venions de recevoir.

« Ça y est, c'est terminé ! s'écria soudainement Kralick.

— Il arrive ! Aster, rangez tous ces papiers, en vitesse. »

Aster s'exécuta pendant, que Kralick se précipitait hors de la voiture pour attraper Vornan et le ramener vers nous. Le rigoureux climat hivernal avait tenu à l'écart les disciples trop empressés et les Apocalyptistes enragés, ce qui fait que pour une fois notre départ ne fut pas précipité et se passa calmement.

Vornan rayonnait. « Vos coutumes sexuelles sont fascinantes, nous dit-il pendant que nous roulions. Fascinantes ! Si merveilleusement primitives ! Tellement pleines de vigueur et de mystères ! »

Il joignit ses mains, dos contre dos, à sa manière habituelle. À nouveau je ressentis l'étrange frisson fulgurer à travers mes membres, et le froid extérieur n'y était pour rien, je le savais. J'espère qu'Esther est heureuse maintenant, pensai-je. Ainsi, elle aura un merveilleux souvenir à raconter à ses petits-enfants. C'était bien la moindre des choses que j'avais pu faire pour elle.

XI

CE soir-là, nous dînâmes dans un restaurant très spécial de Chicago. Il avait la particularité de servir des viandes presque impossibles à trouver ailleurs : des steaks de buffle, des filets d'ours ou d'élan, des oiseaux tels que des faisans, des coqs de bruyère, ou des perdrix. Nous ne savions pas comment Vornan en avait entendu parler, mais il tenait absolument à goûter ces mystérieuses délices. C'était la première fois que nous allions dans un lieu public avec Vornan. Jusqu'à présent nous avions craint la tendance qui se développait dangereusement de voir des foules incontrôlables se précipiter vers l'homme du futur et l'entourer partout où il allait. Une telle chose pouvait très bien se passer dans un restaurant et c'est justement ce qui nous inquiétait. Kralick avait demandé à la direction du restaurant s'il pouvait servir ses spécialités à notre hôtel. Cela était parfaitement possible, si on y mettait le prix, mais Vornan avait balayé tous ces compromis. Il désirait dîner dehors, et dehors nous dînâmes.

Les hommes chargés de notre sécurité et plus spécialement de celle de notre invité s'étaient vite adaptés aux manières imprévisibles de Vornan et avaient pris les précautions nécessaires pour faire face à toutes les situations. Ils apprirent ainsi que le restaurant avait une entrée secondaire et une salle à manger privée à l'étage supérieur, ce qui nous permettait de faire dîner Vornan sans que les autres dîneurs remarquent sa présence. Cela nous éviterait certainement quantité de problèmes. L'homme du futur n'avait pas l'air content de se retrouver dans une salle isolée, mais nous lui expliquâmes que dans notre société c'était le comble du luxe de manger à l'écart de la vulgaire populace. Vornan accepta notre histoire ou du moins fit mine de l'accepter.

Quelques-uns parmi nous ignoraient le caractère très spécial de ce restaurant. Heyman prit en main le cube-menu, l'étudia attentivement sur toutes les faces et émit un cri très teutonique. Il bouillait de colère. « Du buffle ! cria-t-il. De l'élan ! Mais ce sont des animaux rares ! Allons-nous manger de précieuses espèces zoologiques ? Mr. Kralick, je proteste ! C'est une infamie ! »

Kralick n'était déjà pas de bonne humeur car il n'avait accepté cette sortie que contraint et forcé par l'insistance de Vornan. Il intervint assez sèchement. « Je m'excuse, professeur Heyman, mais *tout* ce qui figure à ce menu a été approuvé par le Département de l'intérieur. Vous ne le savez peut-être pas, mais les troupes d'espèces même rares doivent être réduits de temps en temps, pour le bien de l'espèce. Et...

— On pourrait partager les troupes et les mener dans d'autres réserves où ils seraient protégés, renchérit Heyman, mais pas les envoyer à la boucherie pour débiter leur viande ! Mon Dieu, comment l'Histoire nous jugera-t-elle ? Il n'y a déjà presque plus d'animaux sauvages sur Terre et nous tuons les quelques rares derniers et inestimables spécimens pour les manger en nous...

— Vous voulez connaître le verdict de l'Histoire ? l'interrompit Kolff. Elle est assise à côté de vous, l'Histoire, mon cher Heyman ! Demandez-le-lui, voyons ! » De sa grosse main, il désigna Vornan-19 dont il mettait fondamentalement l'authenticité en doute et là-dessus il éclata de rire, ce qui fit trembler la table.

Vornan semblait serein. « Je trouve tout à fait délicieux que vous mangiez de tels animaux. J'attends avec impatience de pouvoir les déguster moi-même.

— Mais ce n'est pas juste ! postillonna Heyman. Ces créatures... dites-moi si elles existent encore

à votre époque ! Ou bien ont-elles toutes disparu... parce qu'elles ont été trop dégustées !

— Je ne suis pas certain. Les noms ne me sont pas familiers. Ce buffle par exemple : qu'est-ce que c'est ?

— C'est un mammifère ruminant de grande taille de la race des bovidés, portant une fourrure brune et touffue, dit Aster Mikkelsen. C'est un voisin du bœuf et de la vache. Dans le temps, il y avait des troupeaux de plusieurs milliers de têtes dans les prairies de l'ouest de notre pays.

— Non. La race est éteinte, dit Vornan. Nous avons quelques vaches, mais aucun animal de la même famille. Et l'élan ?

— C'est un mammifère aussi, à longues cornes, qui vit dans les forêts nordiques. Ce que vous voyez sur le mur avec ces bois hauts et aplatis et ce mufle qui pend, eh bien, c'est une tête d'élan naturalisé, expliqua encore Aster.

— Absolument disparu. Et les ours ? Les faisans ? Les perdrix ? »

Aster lui décrivit patiemment les différentes espèces. À chaque description, Vornan répondait gaiement que l'espèce était éteinte à son époque. Des plaques rouges apparaissaient sur les joues de Heyman. Je ne lui connaissais pas ces tendances conservatrices. D'un ton haché et nerveux, il nous servit un sermon accusateur. Pour lui, l'extinction des espèces animales sauvages était le signe d'une civilisation décadente. Cette argumentation était basée sur le fait que ce ne sont pas les primitifs qui détruisent ces espèces mais plutôt les sociétés oisives et évoluées à la recherche des plaisirs pervers de la chasse et de la table et qui étendent les méfaits de leur prétendue civilisation jusqu'aux régions les plus inaccessibles, là où couvent et naissent ces étranges et rares créatures. Il parlait avec passion. J'étais obligé de reconnaître qu'il avait raison sur plusieurs points, bien que ce fût la première fois que j'entendisse notre bruyant historien énoncer quelque chose de relativement valable et intelligent. Vornan semblait être vivement intéressé par cette harangue. Petit à petit un sourire de plaisir éclaira le visage de notre visiteur. Je crus comprendre la raison de cette satisfaction : Heyman soutenait que l'extinction des espèces sauvages était parallèle au développement de la civilisation ; pour Vornan, qui nous considérait en son for intérieur comme des primitifs tout juste sortis de l'état sauvage, ce raisonnement ne devait pas manquer de sel.

Quand Heyman se fut finalement tu, nous restâmes silencieux, considérant notre cube-menu, gênés et honteux. Vornan rompit le charme.

« Quoi qu'il en soit, dit-il, vous ne pourrez me refuser le plaisir de participer à l'extinction de ces animaux à cause de laquelle mon époque se trouve privée de toute vie sauvage. Après tout, ces animaux que nous allons déguster ce soir sont déjà morts, n'est-ce pas ? Permettez-moi de rapporter dans mon temps le goût de la viande de buffle, d'élan et de faisan. Voulez-vous ? »

Naturellement il n'était pas question d'aller dîner ailleurs. Nous mangerions ici en ressassant ou non nos remords. Comme l'avait fait remarquer Kralick, ce restaurant ne présentait à sa carte que des viandes autorisées par le gouvernement et dont les contingents étaient soigneusement limités. On ne pouvait donc le considérer comme responsable de la disparition des espèces en voie d'extinction. Bien sûr, il servait de la viande d'animaux devenus rares, et les prix en étaient la meilleure preuve, mais c'eût été spécieux de blâmer un tel établissement pour tous les outrages faits à la vie animale au ^exx^e siècle. Cela dit, Heyman avait raison sur un point : ces espèces sauvages *disparaissaient*. J'avais lu quelque part que, d'ici un siècle, il n'y aurait plus aucun animal sauvage sur Terre, excepté ceux parqués dans des réserves protégées. Si nous acceptions Vornan comme un véritable ambassadeur du futur, il fallait tenir cette prédiction pour vraie.

Nous passâmes nos commandes. Heyman prit pour lui un poulet rôti et le reste d'entre nous fit son choix parmi les raretés offertes. Vornan demanda un assortiment des spécialités de la maison : un petit filet de buffle, un morceau de steak d'élan, une aile de faisan et quelques autres variétés très bizarres.

« Quels animaux, demanda Kolff, avez-vous encore à votre époque ?

— Des chiens, des chats, des vaches, des souris... — Vornan hésita — ... et quelques autres.

— Rien que des animaux domestiques ? se consterna Heyman.

— Non », dit Vornan, et il avala un large morceau de viande saignante. Il souriait de contentement.

« Délicieux ! Ah ! je ne savais pas ce que nous manquions !

— Vous voyez ? s'écria Heyman. Si seulement les gens avaient...

— Bien sûr, le coupa doucement Vornan, nous avons nous aussi des nourritures intéressantes. Je dois avouer que c'est un grand plaisir d'avaler un morceau de viande d'une créature vivante, mais c'est un plaisir dont ne peuvent jouir que quelques rares personnes. Vous savez, la plupart de mes contemporains sont assez délicats. Il faut un estomac à toute épreuve pour voyager dans le temps.

— Pourquoi ? rugit Heyman. Parce que nous sommes d'ignobles barbares, corrompus et dégoûtants ? C'est l'opinion que vous vous faites de nous ? »

Vornan lui répondit d'un ton égal, parfaitement calme : « Il est évident que votre manière de vivre est entièrement différente de la nôtre. Sinon pourquoi aurais-je pris la peine de venir ici ?

— Oui, mais une manière de vivre n'est pas nécessairement supérieure ou inférieure à une autre », dit Helen McIlwain. Elle considérait avec férocité l'énorme steak d'élan posé dans son assiette. « Une époque peut offrir une vie plus confortable qu'une autre, plus saine ou plus tranquille, mais ce n'est pas pour cela qu'on peut parler d'*infériorité* ou de *supériorité*. Vu sous l'angle d'un relativisme culturel...

— À ce propos, l'interrompit Vornan, savez-vous que dans mon temps nous ne connaissons pas d'établissements comme un restaurant. Nous trouvons que c'est... inélégant de manger en public parmi des étrangers. Dans la Centralité, nous avons souvent l'occasion d'entrer en contact avec des étrangers. Ce n'est pas le cas dans les régions éloignées. Ce n'est pas un signe d'hostilité de notre part envers un étranger, mais on ne mange pas en sa présence, à moins que ce ne soit dans le but d'établir avec lui des relations sexuelles. En général, nous ne mangeons qu'avec des compagnons intimes. Vous vous rendez compte à quel point c'est pervers de ma part de vouloir visiter un restaurant. Vous devez réaliser que je vous considère tous comme des compagnons intimes. »

Il balaya notre groupe du regard, comme s'il exprimait par là le sincère désir de nous aimer tous, même Lloyd Kolff si celui-ci acceptait.

« Mais j'espère que vous m'accorderez bientôt le plaisir de dîner en public. Je suppose que vous avez voulu épargner ma sensibilité en réservant cette salle privée, mais je vous demande, pour une autre fois, de me laisser assumer mon impudeur.

— Merveilleux ! s'exclama Helen McIlwain, presque pour elle-même. Un interdit frappant le fait d'absorber de la nourriture en public ! Vornan, nous désirons tellement que vous nous en disiez un peu plus sur votre époque. Chaque renseignement est pour nous...

— Oui, renchérit Heyman. Cette période que vous appelez le Temps du Grand Nettoyage, par exemple...

— ... quelques informations sur les recherches biologiques sur...

— ... les problèmes de thérapie mentale. Il est certain que les psychoses majeures doivent être...

— ... que vous nous donniez une chance de conférer avec vous de l'évolution linguistique dans...

— ... phénomènes de réversibilité temporelle. Et aussi quelques renseignements sur les systèmes énergétiques qui... »

Je reconnus ma propre voix, perdue dans le tintamarre confus qui montait de toutes parts. Nos questions se chevauchaient et s'emmêlaient. Vornan ne répondit à aucun de nous. Quand nous réalisâmes notre folie, un silence lourd et embarrassé s'ensuivit. Maladroitement, des bribes de mots résonnaient encore dans la pièce, pour souligner notre gêne. Je compris ce qui nous était arrivé :

pendant un instant nous avions laissé percer à jour nos frustrations. Pendant tous ces jours et toutes ces nuits passés à suivre Vornan-19 dans son étrange odyssée, il s'était montré horriblement sibyllin en ce qui concernait sa prétendue époque, glissant çà et là une parcelle d'information assez vague et imprécise, mais il ne nous avait jamais donné une description formelle de la structure de cette société future dont il se proclamait l'émissaire. Chacun de nous débordait de questions restées sans réponses.

Ce ne fut pas ce soir-là que la révélation nous vint. Nous continuâmes à dîner, rêvant de mets encore plus inimaginables que ceux qui nous étaient servis, tels que des pilons de phénix ou des entrecôtes de licorne. Nous écoutions attentivement Vornan, plus enclin à la conversation que d'habitude, qui nous révéla quelques miettes des coutumes alimentaires du xxx^e siècle. Nous le remercions humblement du peu qu'il nous apprenait. Heyman lui-même était si attentif qu'il oublia de se lamenter sur la disparition des races animales qui venaient d'enchanter nos palais.

Quand arriva le moment de sortir du restaurant, nous nous retrouvâmes dans le genre de situation difficile qui commençait à nous devenir familière. La nouvelle s'était répandue que le célèbre homme du futur était là et une petite foule s'était amassée pour le voir. Kralick dut ordonner aux gardes de déplier leurs baguettes neurales pour s'en servir au besoin. Nous réussîmes néanmoins à nous frayer un passage sans qu'ils aient besoin de les utiliser. La menace se montra efficace. Au moins une centaine de dîneurs avaient quitté leur table et s'étaient groupés au bas de l'escalier en attendant notre descente de la salle à manger privée. Ils voulaient contempler, toucher et ressentir de près la présence de Vornan-19. À la fois alarmé et consterné, et pourtant ce n'était pas la première fois, je regardais ces visages tendus vers notre groupe. Certains étaient durcis par le scepticisme, d'autres étaient de simples curieux neutres et légèrement amusés, mais la majorité portaient cette étrange et mystérieuse expression de respect presque religieux que j'avais déjà si souvent vue depuis que j'accompagnais Vornan-19. Le terme respect est faux : cela touchait presque à l'adoration. C'était le signe visible d'un très profond messianisme. Ces gens ne demandaient qu'à se jeter à genoux à ses pieds. Ils ne savaient rien de lui, excepté ce qu'ils avaient vu sur les écrans de télévision, et pourtant ils étaient irrésistiblement attirés vers lui. Il arrivait à point pour combler le vide qu'ils portaient tous en eux. Et pourtant, que leur offrait-il ? Du charme, la beauté, un sourire magnétique, une voix attirante ? Et l'étrangeté. Car ses paroles et ses actes avaient une teinte étrange. Moi-même, il m'arrivait de ressentir cette force d'attraction. Mais j'avais vécu trop près de Vornan pour l'adorer ; j'avais été témoin de son colossal égoïsme, de son orgueil d'empereur, et de son gargantuesque appétit pour les plaisirs sexuels, et quand vous avez vu un prétendu messie se montrer friand de nourritures terrestres de toutes sortes, il vous est difficile de le vénérer sincèrement. Malgré ces restrictions, je sentais sa puissance. À cause d'elle, ma propre évaluation du personnage s'était transformée. Au début, j'étais sceptique, hostile et presque belliqueux vis-à-vis de lui ; puis, petit à petit, mon opinion s'était adoucie. Maintenant, quand je parlais de Vornan je n'ajoutais plus mon sempiternel : « S'il est ce qu'il prétend ». Ce revirement n'avait pas seulement été provoqué par les renseignements fournis par l'analyse de sang, mais par son attitude tout entière. J'en étais arrivé à un point où il m'était devenu aussi difficile de le considérer comme un charlatan que d'accepter qu'il fût réellement venu du futur. Bien sûr cette position était difficilement soutenable pour un esprit scientifique. J'étais forcé d'accepter une conclusion que je considérais toujours comme physiquement impossible : une pensée double au sens donné par Orwell. Cette impasse intellectuelle dans laquelle je me trouvais enfermé était elle-même un signe de la puissance de Vornan. Je croyais comprendre plus ou moins ce qui poussait ces personnes à se presser vers lui, pour essayer de le toucher ne fût-ce qu'un instant.

Quoi qu'il en soit, nous sortîmes du restaurant sans avoir à déplorer de réel incident. Le froid était si glacial qu'il n'y avait que très peu de disciples dans la rue. Nous passâmes devant eux au pas de course et nous nous engouffrâmes dans les voitures qui nous attendaient. Les chauffeurs au visage

imperturbable nous conduisirent jusqu'à notre hôtel. Ici, comme à New York, nous occupions toute l'aile d'un étage dans la partie la plus reculée de l'immeuble. Dès que nous fûmes arrivés, Vornan s'excusa et se rendit seul dans sa chambre. Il avait passé ses dernières nuits avec Helen McIlwain, mais il semblait que notre excursion au bordel automatisé l'eût temporairement repu et rassasié. Cela d'ailleurs n'était pas surprenant. Les gardes l'enfermèrent de l'extérieur comme le stipulaient les consignes. Kralick, le visage pâle de fatigue, s'isola pour rédiger son rapport quotidien pour Washington. De notre côté, nous nous réunîmes dans un des salons pour bavarder un peu avant d'aller nous coucher.

Notre comité avait vécu depuis assez longtemps pour que se manifestent d'ores et déjà les personnalités et les convictions de ses six membres. Nous étions encore divisés sur la question de l'authenticité de Vornan, mais beaucoup moins nettement qu'au début. Kolff qui était un sceptique naturel maintenait toujours aussi farouchement que notre invité était un charlatan, mais il admirait sa technique de truqueur qu'il prétendait géniale. Heyman, qui lui aussi au début doutait totalement de Vornan, n'était plus aussi affirmatif ; sa nature entêtée l'empêchait de l'avouer, mais certaines bribes sur le déroulement de l'Histoire à venir que Vornan avait lâchées occasionnellement avaient de toute évidence entamé sa conviction première. Helen McIlwain continuait à accepter totalement l'authenticité de Vornan. Par contre, Morton Fields faisait marche arrière. Autant il m'avait semblé prêt à reconnaître Vornan comme sincère, autant maintenant sa conduite exprimait le contraire. Je crois qu'il était jaloux des prouesses viriles de Vornan et qu'il essayait de se venger en désavouant sa légitimité.

La seule et véritable neutre, Aster, avait choisi d'attendre un supplément d'évidences. Et les évidences étaient là. À présent, Aster croyait fermement que Vornan venait d'un maillon plus lointain que le nôtre dans l'Histoire de l'évolution humaine. Elle s'appuyait sur des preuves biochimiques qui assuraient son opinion.

Moi, comme je l'ai déjà dit, je balançais entre deux tendances : mes émotions me disaient que Vornan était vraiment venu du futur et, d'un point de vue scientifique, je le considérais comme un bluffeur. La situation était maintenant la suivante : nous avons deux vrais convaincus, deux anciens sceptiques qui oscillaient et inclinaient à accepter l'histoire de Vornan, un ex-convaincu qui s'écartait de sa première option, et un rebelle total et inconditionnel. Il ne faisait pas de doute que le mouvement glissait au bénéfice de Vornan. Il était en train de vaincre.

En ce qui concerne les courants émotionnels à l'intérieur du groupe, ils restaient violents et divergents. Nous étions d'accord seulement sur un point : c'est que nous en avons tous assez de Mr. F. Richard Heyman. Rien que la vue de sa barbe roussâtre et broussailleuse m'était devenue odieuse. Plus personne ne pouvait supporter son ton pontifiant, son dogmatisme et sa façon de nous traiter comme des étudiants peu doués. La cote de Morton Fields baissait sensiblement elle aussi. Derrière sa façade ascétique se cachait un libertin luxurieux, ce qui ne me gênait pas le moins du monde, mais surtout un libertin manifestement malchanceux. Quand ce genre d'homme n'a aucun succès avec les femmes, son attitude devient très vite ridicule et agressive. C'est ce qui se passait avec Morton Fields. Il avait... courtsé Helen en vain, après il avait essayé avec Aster et il avait rencontré le même échec. Le fait qu'Helen le repousse l'avait certainement profondément blessé, étant donné qu'elle pratiquait en général une nymphomanie que l'on pourrait qualifier de professionnelle, pensant qu'une anthropologiste du sexe féminin se devait d'étudier le plus grand nombre possible de cas humains dans les conditions les plus intimes. Avant la fin de la première semaine, Helen avait couché avec nous tous sauf Sandy Kralick qui avait trop de respect pour elle pour l'imaginer dans son lit, et le malheureux Fields. Ce n'était pas étonnant qu'il fût devenu irritable et amer. Je suppose qu'Helen

avait dû avoir des différends avec lui antérieurs à la création de notre comité pour lui infliger une torture psychologique aussi castrative. Après ce premier refus, il s'était tourné vers Aster ; mais Aster était aussi peu sexuelle qu'un ange et elle l'avait repoussé sans même avoir l'air de comprendre ce qu'il désirait d'elle. (D'ailleurs, même après la scène sous la douche avec Vornan, aucun de nous ne croyait réellement que quelque chose de charnel se fût produit entre eux. L'innocence cristalline d'Aster nous semblait même à l'épreuve de l'irrésistible charme masculin de notre visiteur.)

Fields portant en lui ses problèmes sexuels dignes d'un adolescent boutonneux, il était inévitable que ces problèmes ressortent de multiples façons dans nos discussions scientifiques. Il exprimait ses frustrations en dissimulant son énervement, son dépit et sa rage sous l'écran opaque d'une terminologie savante et nébuleuse. Lloyd Kolff désapprouvait et déplorait une attitude semblable, mais sa bonté de gros ours lui faisait commettre certains impairs ; par exemple, quand il voyait Fields trop tendu, il essayait de lui remonter le moral en lui assenant une plaisanterie d'une joviale obscénité, ce qui rendait les choses encore pires. Je n'avais aucun litige avec Kolff ; il se montrait un joyeux compagnon, peut-être débauché, mais d'humeur égale et sans lui l'ambiance de notre groupe eût été encore plus sinistre. La présence d'Helen McIlwain m'était aussi précieuse, et pas seulement au lit. En dépit de sa monomanie ramenant tout au relativisme culturel, elle était vivante, très cultivée et merveilleusement intéressante ; elle avait toujours quelque chose de passionnant à nous apprendre qu'elle nous racontait et mimait avec un réalisme parfois excessif, que ce fût les techniques d'excision du clitoris des femmes chez certaines tribus d'Afrique du Nord ou du cérémonial de scarification lors des rites de la puberté en Nouvelle Guinée. Quant à l'insondable, l'impénétrable Aster, je ne pouvais pas vraiment dire que je l'aimais, mais je la considérais comme une agréable énigme quasi féminine. Cela me gênait un peu de l'avoir surprise dans le plus simple appareil grâce ou à cause du réseau d'espionnage de Kralick ; les énigmes doivent rester totalement des énigmes, et maintenant que son corps ne m'était plus inconnu, j'avais l'impression qu'elle avait perdu un peu de son mystère. Elle avait un air délicieusement chaste et prude, une Diane de la biochimie ayant gardé par magie une silhouette et un visage de seize ans. Lors de nos multiples débats à propos de notre conduite à tenir vis-à-vis de Vornan et de son authenticité feinte ou réelle, Aster prenait rarement la parole, mais quand cela lui arrivait, ses interventions étaient invariablement justes et raisonnables.

Notre cirque itinérant continua sa route. Nous quittâmes Chicago vers la fin de janvier. Vornan était un aussi insatiable visiteur qu'il était un infatigable amant. Nous l'emmenâmes dans des usines, des centrales atomiques, des musées, des échangeurs complexes d'autoroutes, des stations de contrôle climatique, des centres de commandes de bandes de roulement automatiques, des restaurants extraordinaires et dans des tas d'autres endroits. Le choix venait la plupart du temps de Washington, mais il arrivait assez souvent que Vornan insiste pour que nous le conduisions dans un lieu dont il avait entendu parler. Il s'arrangea pour nous causer des ennuis à peu près partout. Peut-être était-ce pour lui un moyen d'établir qu'il se situait *au-delà* de notre morale « médiévale », mais il abusait outrageusement de l'hospitalité de ses hôtes : séduisant des victimes des deux sexes, insultant effrontément nos vaches sacrées, et ne ratant jamais une occasion de montrer qu'il considérait les réussites les plus achevées de notre technique comme de simples outils de pierre fabriqués par des primitifs arriérés. Les pieds de nez insolents à notre orgueilleuse société scientifique m'apparaissaient comme une attitude saine et rafraîchissante, aussi fascinante qu'énervante, mais beaucoup d'autres, à l'intérieur comme à l'extérieur de notre groupe, n'étaient pas de cet avis. Néanmoins, la grossièreté et l'ironie blessante de ses propos et de ses gestes semblaient être des garanties de son authenticité, et ses blasphèmes ricanants n'attiraient qu'un nombre étonnamment minime de protestations. Il était tabou, l'invité de la Terre, le voyageur venu du temps futur ; et le monde, quoique confondu et dérouté, le recevait cordialement.

Partout, nous faisions de notre mieux pour éviter les catastrophes. Nous apprîmes ainsi à tenir les

fats et les prétentieux trop vulnérables à l'écart de Vornan, car il semblait s'attaquer avec le plus de plaisir à ce genre d'individus. Notre enseignement se faisait empiriquement. Un jour, nous visitâmes avec lui le splendide musée de Cleveland. Nous l'avions bien vu fixer l'immense poitrine de la matrone qui nous guidait, et la concentration aiguë de son regard sur la vallée comprise entre les deux énormes sphères d'un blanc laiteux aurait dû nous faire craindre le pire. Seulement, nous n'étions pas préparés pour arrêter son geste. Il bondit vers la malheureuse, glissa gaiement un ou deux doigts dans le corsage trop échancré et envoya une série de petites décharges électriques qui firent violemment tressauter les lourdes mamelles. Après cela nous écartâmes de lui les femmes trop opulentes, portant des robes trop décolletées ou trop agressivement excitantes. Chaque fois que cela nous fut possible, nous évitâmes de lui présenter des vaniteux dont il se plaisait à percer la baudruche. Nous en étions venus à considérer un succès pour douze échecs comme un résultat satisfaisant.

Nous fûmes moins heureux en ce qui concernait un autre des buts de notre mission, consistant à tirer de lui des informations sur l'époque dont il prétendait venir ou sur tout ce qui avait pu se passer entre notre temps et le sien. Occasionnellement, il laissait tomber une petite indication ; par exemple une vague référence à un profond bouleversement politique auquel il se référait comme le Temps du Grand Nettoyage, mais sans nous fournir d'autres précisions. Il mentionna des visiteurs venus d'autres étoiles et nous parla vaguement de la structure politique de cette entité nationale très ambiguë qu'il appelait la Centralité, mais en fait, il ne nous disait rien. Ses mots n'étaient pas chargés de substance ; il se contentait de tracer quelques lignes floues d'un croquis dont nous ne connaissions pas le modèle.

Et pourtant chacun de nous avait eu amplement le temps de le questionner. Il se soumettait à ces interrogatoires sans essayer de cacher son ennui, mais il savait parfaitement éluder les propos les plus brûlants. Je passai ainsi un après-midi entier à Saint Louis à tenter de lui soutirer des renseignements sur le sujet qui était pour moi d'intérêt primordial. Ce fut en pure perte.

« Vornan, ne voulez-vous pas me dire une ou deux choses sur le système qui vous a permis d'arriver jusqu'à nous ? Votre mécanisme de transport temporel ?

— Cela vous intéresse ?

— Oui. Oui. Cette machine qui vous fait voyager dans le temps.

— Ce n'est pas vraiment une machine, Leo. C'est-à-dire qu'il ne faut pas y penser en termes de leviers, de commandes et d'engins pareils.

— Voulez-vous me la décrire ? »

Il haussa les épaules. « Ce n'est pas facile. C'est... eh bien, c'est plus une abstraction que tout autre chose. Je ne l'ai pas beaucoup vue. Vous entrez dans une pièce et un champ commence à opérer, et alors... » Sa voix faiblit subitement. « Je suis désolé, Leo. Je ne suis pas un scientifique. Je n'ai vu que la pièce. Vraiment.

— D'autres personnes faisaient fonctionner la machine ?

— Oui. Oui, bien sûr. Je n'étais que le passager.

— Et la puissance qui vous a projeté dans le temps ?

— Honnêtement, mon cher, je n'ai aucune idée du fonctionnement.

— Moi non plus, Vornan. Et c'est bien cela l'ennui. Tout ce que je sais sur ce problème contredit la possibilité d'envoyer un être humain vivant à rebours dans le temps.

— Mais je suis là, Leo. Je suis la preuve vivante.

— À condition d'admettre que vous avez réellement voyagé dans le temps. »

Il sembla se rétrécir. Sa main prit la mienne ; ses doigts étaient frais et étrangement mous. « Leo, me dit-il d'un ton triste, cela veut-il dire que vous me soupçonnez ?

— J'essaie simplement de comprendre le système de votre machine.

— Si je le savais, je vous le dirais. Croyez-moi, Leo. Je n'éprouve pour vous personnellement que des sentiments très tendres et très chaleureux, ainsi que pour tous les hommes honnêtes, sincères et

malheureux que j'ai rencontrés dans votre époque. Mais je ne sais pas. Tenez, prenons comme exemple que vous montiez dans votre voiture et que vous retourniez en l'an 800. Si quelqu'un vous demande comment elle fonctionne, seriez-vous capable de le lui expliquer ?

— Je serais capable de lui expliquer les principes fondamentaux. Je ne pourrais pas construire une automobile moi-même, Vornan, mais je sais ce qui la fait bouger. Même cela, vous ne voulez pas me le dire.

— C'est infiniment plus complexe.

— Je sais. » Je pris une profonde inspiration. « Je pourrais peut-être la *voir*.

— Oh ! non, dit-il joyeusement. Elle se trouve à mille années de vous. Elle m'a envoyé ici et elle me ramènera quand je choisirai de partir, mais la machine elle-même, qui n'est pas à proprement parler une machine comme je vous l'ai dit, est restée sur place.

— Comment, demandai-je, donnerez-vous le signal pour qu'on vous ramène ? »

Il fit semblant de ne pas m'entendre et m'interrogea à brûle-pourpoint sur mes tâches universitaires. C'était une manière de détourner la conversation qu'il utilisait très souvent : il répondait à une question difficile par une autre question sur un tout autre propos. Constatant que je ne pouvais lui tirer la moindre information précise, je le quittai, sentant renaître en moi mon scepticisme. Il ne pouvait rien me dire sur le système de voyage dans le temps parce qu'il n'avait pas voyagé dans le temps. Il s'était montré aussi évasif sur le sujet de la conversion d'énergie. Il ne savait ni quand il avait été mis au point, ni comment il fonctionnait, ni son inventeur présumé. Conclusion : ce type était un charlatan.

Les autres, cependant, eurent plus de chance avec lui. Notamment Lloyd Kolff qui, probablement parce qu'il n'avait pas craint de faire part à Vornan lui-même de ses doutes quant à son authenticité, eut droit à une attention toute particulière. Jusqu'à présent Kolff ne s'était pas fatigué à interroger Vornan, probablement parce qu'il le tenait fondamentalement pour un mystificateur et aussi parce qu'il était trop paresseux pour se tracasser. Au long des semaines pendant lesquelles nous avons vécu ensemble, le vieux philologue avait fait preuve d'une incroyable indolence qui semblait difficile à troubler ; de toute évidence il vivait sur une gloire et des lauriers professionnels gagnés vingt ou trente ans plus tôt, et maintenant il passait son temps à courir les filles, à manger et à boire en acceptant royalement l'hommage sincère de ses plus jeunes confrères. J'avais par inadvertance découvert que ce cher Lloyd n'avait rien publié d'un peu valable depuis 1980. Sans aucun doute, il considérait notre mission comme une joyeuse randonnée et comme une manière tranquille et agréable de passer l'hiver hors de chez lui. Mais un soir de février, alors que la neige recouvrait les rues de Denver, Kolff décida enfin d'attaquer Vornan sous l'angle de la linguistique. Je ne sais pas pourquoi.

Ils restèrent longtemps enfermés. À travers les minces parois de notre hôtel, nous pouvions entendre résonner la voix de stentor de Kolff, psalmodiant rythmiquement dans une langue qu'aucun de nous ne comprenait. Il récitait peut-être des versets érotiques en sanscrit à Vornan. Puis il passa à la traduction et là nous reconnûmes au passage quelques mots obscènes, et un ou deux vers licencieux exaltant les plaisirs de l'amour. Très vite, notre intérêt disparut ; nous avons déjà entendu de multiples fois le récital lubrique de Kolff. Quand un peu plus tard je tendis à nouveau l'oreille, j'entendis le rire clair de Vornan se découper au-dessus du rugissement terrien de Kolff comme un poignard d'argent acéré et aérien. Puis je perçus obscurément Vornan qui parlait dans un langage qui m'était totalement inconnu. Ils semblaient diablement sérieux là-dedans. Kolff se tut un instant, posa une question, récita quelque chose à son tour, et Vornan parla à nouveau. À ce moment, Kralick entra dans le salon où nous nous tenions pour nous donner à chacun une copie de l'itinéraire du lendemain (nous devons emmener Vornan visiter une mine d'or, rien que cela !) et nous cessâmes de prêter attention à ce qui se passait dans la pièce à côté.

Une heure plus tard, Kolff revint. Il avait l'air congestionné et terriblement secoué. Il tirait

nerveusement ses lobes charnus, pétrissait les épais bourrelets qui sillonnaient sa nuque et faisait craquer ses articulations ; le bruit était semblable à celui d'une balle ricochant sur du ciment. « Nom de Dieu ! murmura-t-il. Nom de Dieu de nom de Dieu de nom de Dieu ! » Il traversa la pièce et vint coller son visage à la vitre, le regard perdu sur les gratte-ciel enneigés. Finalement, il se retourna et demanda : « Y a-t-il quelque chose à boire ? »

— Rhum, bourbon ou scotch, dit Helen. Sers-toi. »

Kolff se pencha au-dessus de la table où étaient rangées les bouteilles à moitié pleines, empoigna le bourbon et se versa une dose capable d'assommer un hippopotame. Il l'avalait en trois ou quatre lampées rapides et laissa tomber son verre sur le sol spongieux. Il se tenait au milieu du salon, solidement planté sur ses jambes, se triturant atrocement le lobe de son oreille droite. Je l'entendis blasphémer en une langue qui aurait pu être de l'anglais moyenâgeux.

Ce fut Aster qui rompit le silence. « Vous a-t-il appris quelque chose ? »

— Ouais ! Beaucoup ! » Kolff se laissa tomber de tout son poids dans un fauteuil et mit en marche le vibreur. « Il m'a appris qu'il n'est pas un charlatan ! »

Heyman aboya en teuton. Helen sembla abasourdie ; jamais encore je ne l'avais vue perdre à ce point son assurance.

« Qu'est-ce que vous racontez là, Lloyd ? hurla Fields.

— Il m'a parlé... dans sa propre langue, répondit Kolff d'une voix forte mais qui tremblait légèrement. Pendant une demi-heure. J'ai tout enregistré. Je le donnerai demain à l'ordinateur pour qu'il l'analyse. Mais je peux d'ores et déjà affirmer que ce n'est pas truqué. Seul un génie de la linguistique aurait pu inventer un langage pareil, et il n'aurait pu le faire aussi parfaitement. »

Il s'asséna une claque violente sur la nuque. « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Un homme en dehors du temps ! Comment cela se peut-il ? »

— Vous l'avez compris ? demanda Heyman.

— Donnez-moi encore à boire ! » rugit Kolff. Il accepta la bouteille de bourbon que lui tendit Aster et l'emboucha. Il se gratta furieusement son poitrail touffu et se frotta douloureusement les yeux comme pour se réveiller d'un mauvais rêve. « Non, je ne l'ai pas compris, dit-il en définitive. J'ai seulement discerné des schémas d'ensemble. Cet homme parle une langue qui descend de l'anglais... mais qui est aussi différente de l'anglais actuel que le nôtre l'est de celui de la *Chronique anglo-saxonne*. Sa langue contient des racines asiatiques : un peu de mandarin, un peu de bengali et un peu de japonais. Il y a aussi de l'arabe dedans, j'en suis sûr. Et du malais. C'est un pot-pourri de toutes les langues. » Kolff rota bruyamment. « Vous ne l'ignorez pas, l'anglais tel que nous le parlons est déjà un sacré mélange. Il contient du danois, du français-normand, du saxon, du celte et toutes sortes d'autres ingrédients. Il repose sur deux grands courants, un latin et un teutonique. C'est pourquoi nous avons des mots doubles, des synonymes. Par exemple nous avons *préface* et *avant-propos*, ou *comprendre* et *percevoir*, ou *pouvoir* et *puissance*. Deux grands courants, je vous ai dit, mais ils viennent de la même source, la vieille langue indo-européenne, la *langue mère*. Or, à son époque, ils ont tout changé. Ils ont emprunté des mots appartenant à d'autres groupes ancestraux, et ils ont agité le tout. Bon Dieu, quelle langue ! On peut dire tout, tout exprimer avec une langue pareille ! Tout ! Mais il ne reste que l'essentiel, le cœur des mots. Chaque mot est poli comme les galets du lit d'un torrent. Toutes les aspérités en ont été poncées, toutes les inflexions ont disparu. Avec une dizaine de sons, il transmet vingt phrases. Et la grammaire ! Il me faudrait cinquante ans pour *découvrir* la grammaire... et cinq siècles pour la comprendre ! Cette grammaire réduite à l'essentiel, presque indiscernable... cette bouillabaisse de sons, ce pot-au-feu de langages... c'est incroyable ! Incroyable ! Ils ont accompli une révolution vocalique bien plus radicale que la précédente. Il parle... la poésie. Une poésie onirique que personne ne sait comprendre. J'ai seulement attrapé des morceaux, des lambeaux ici ou là... mais... »

Kolff se tut. Il massa silencieusement sa grosse panse proéminente. Je ne l'avais jamais vu aussi sérieux. Nous étions tous assez émus, sauf Fields.

« Lloyd, comment pouvez-vous être sûr que vous n'imaginez pas tout cela ? demanda-t-il. Comment pouvez-vous interpréter un langage que vous ne comprenez pas ? Si vous n'arrivez même pas à détecter une grammaire dans ce fatras de bruits, comment savez-vous s'il ne baragouinait pas des sons incompréhensibles rien que...

— Vous êtes un malade, coupa tranquillement Kolff. Vous devriez vous faire laver la tête de tout le poison qu'elle contient. Malheureusement, à ce moment-là, votre crâne s'affaîsserait comme une pâte trop molle. »

Fields crépita de rage. Heyman se leva et se mit à arpenter la pièce de sa démarche saccadée et maladroite de pingouin ; il semblait être en proie à une nouvelle crise morale. Moi-même, je me sentais ébranlé. Si Kolff avait été converti, quel espoir restait-il que Vornan ne soit pas ce qu'il prétendait être ? Les évidences grossissaient. Peut-être toute cette histoire n'était-elle que le fruit pourri d'un cerveau fatigué et trop longtemps nourri d'alcool ? Peut-être Kolff devenait-il sénile ? Peut-être Aster avait-elle mal interprété les graphiques et les diagrammes de l'examen médical fournis par l'ordinateur du bordel ? Peut-être. Peut-être. Que je sois damné, mais je *refusais* de croire à l'authenticité de Vornan ! Sinon, que serait-il advenu de mes travaux et de mes longues et laborieuses recherches ? Je me rendais compte tristement que j'étais en train de renier cette nébuleuse abstraction, appelée la règle scientifique, sur laquelle je m'étais si longtemps appuyé et à laquelle j'avais désiré consacrer ma vie. Je posais un axiome *a priori* pour des raisons de convenance personnelle et émotionnelle et, que je le veuille ou non, cet axiome tremblait et se fissurait dangereusement. Peut-être. Je me demandais combien de temps encore je résisterais. Quand accepterais-je, comme Aster avait accepté et comme Kolff maintenant acceptait ? Peut-être quand Vornan s'envolerait dans le temps devant mes yeux ?

« Lloyd, demanda doucement Helen, pourquoi ne nous passes-tu pas la bande ?

— Oui. Oui. La bande. »

Il fouilla dans sa poche et en sortit un petit cube enregistreur qu'il enfonça dans une encoche de l'appareil de restitution sonore. Il régla quelques potentiomètres et soudain un torrent de sons doux et ronds emplît la pièce. Je me concentrai pour écouter. Vornan parlait musicalement, gaiement, habilement, variant de ton et de timbre. Cela ressemblait presque à un chant, dont de temps en temps je croyais reconnaître un fragment de mot compréhensible. Mais ce n'était qu'un leurre. Je ne comprenais rien.

Kolff, en écoutant, tapait ses gros doigts épais sur ses genoux comme pour marquer le rythme ; il hochait la tête en souriant, balançait sa jambe dans les moments qui devaient lui paraître critiques et murmurait : « Oui ? Vous voyez ! Vous voyez ? » Mais je ne voyais rien du tout, je n'entendais même pas ; c'était une suite de sons purs, là perlés, là azurés, là turquoise foncé, mais tous mystérieux et inintelligibles.

Le cube arriva à sa fin. Nous restâmes silencieux et immobiles comme si l'étrange mélodie de mots continuait à nous enchanter. Je savais que rien pourtant n'avait été prouvé, en tout cas pour moi, même si Kolff avait choisi de considérer ces sons comme descendant de notre langue actuelle. Lloyd se leva solennellement et remit le cube dans sa poche. Il se tourna vers Helen McIlwain dont le visage était transfiguré comme si elle attendait la perpétration de quelque incroyable rite sacré.

« Viens, dit-il, en touchant son fin poignet, c'est l'heure de se coucher, et ce n'est pas une nuit à se coucher seul. Viens. »

Ils sortirent. J'entendais encore la voix de Vornan, déclamant gravement quelque interminable strophe dans une langue qui ne naîtrait que dans plusieurs siècles ou alors débitant une suite absurde de non-sens. Avais-je entendu le son du futur ou l'invention d'un génial mystificateur ? Je sombrai

dans un océan de questions.

XII

NOTRE caravane continua sa route vers l'Ouest. Elle quitta Denver enneigé vers une Californie ensoleillée et accueillante, mais je ne restai pas avec les autres. Une sorte de fièvre s'était emparée de moi, une impatience irrésistible de m'éloigner de Vornan, de Heyman, de Kolff et de tous les autres, au moins pour quelque temps. Je faisais maintenant partie de ce cirque depuis plus d'un mois et cela commençait à me peser. Je demandai à Kralick la permission de prendre un bref congé et il accepta. Je partis aussitôt vers l'Arizona, vers cette oasis dans le désert où se trouvaient Jack et Shirley Bryant. Il était entendu que je rejoindrais le groupe une semaine plus tard, à Los Angeles.

Je n'avais pas vu Jack et Shirley depuis le début du mois de janvier, et nous étions à présent en mi-février. En durée réelle donc, ma dernière visite ne remontait pas à loin, mais pour nous, aussi bien pour eux que pour moi, beaucoup de temps avait passé. Je le lus tout de suite sur leur visage. Jack semblait fatigué et à bout de nerfs, comme un homme qui ne dort plus ; ses gestes étaient disgracieux et saccadés. Il me rappelait l'ancien Jack, tel que je l'avais vu, pâle et chétif, pour la première fois dans mon bureau. Il avait rétrogradé. Le calme du désert l'avait quitté. Shirley elle aussi semblait sous l'emprise d'une tension. Les cheveux dorés jadis brillants étaient devenus plus ternes. Ses poses aussi étaient plus rigides et moins gracieuses. Son cou était sillonné de muscles qui se contractaient spasmodiquement. Quand elle m'aperçut, sa réaction fut de se laisser aller à une gaieté forcée, pas naturelle. Elle riait à tout instant et trop fort ; sa voix montait souvent trop haut et se coinçait dans sa gorge, devenant une sorte de son strident, rauque et vibrant. Elle avait aussi l'air plus âgée ; en décembre dernier elle paraissait vingt-cinq ans au lieu des trente qu'elle avait, maintenant on aurait pu lui donner dix ans de plus. Je remarquai cela pendant les premières minutes ayant suivi mon arrivée, quand l'œil est encore neuf et détaille objectivement tous les changements. Je ne leur fis pas part de ces observations et bien m'en prit car les premiers mots de Jack furent : « Tu as l'air fatigué, Leo. Cette mission a dû te crever. »

Et Shirley : « Oui, mon pauvre Leo. Tous ces voyages et ces visites stupides. Tu as besoin d'un bon repos. Tu ne peux pas rester plus d'une semaine ? »

— Suis-je une ruine à ce point ? demandai-je en souriant. Pourtant je me suis maquillé ce matin.

— Un petit peu de soleil de l'Arizona te remettra d'aplomb », dit Shirley et elle partit de son nouveau rire crispant et difficilement supportable.

Nous passâmes effectivement le premier jour à prendre le soleil. Nous restâmes tous les trois étendus sur la terrasse du matin au soir, et je dois avouer qu'après ces trois semaines passées sous l'hiver de l'Est, c'était un véritable délice que de sentir la chaleur m'envahir lentement à travers la peau. Toujours aussi délicats, ils ne me parlèrent pas ce jour-là de mes récentes activités ; nous nous chauffâmes en somnolant, puis nous bavardâmes un peu et, le soir, nous fîmes un petit festin composé d'un énorme steak grillé accompagné d'un délicieux chambertin 1988. Quand la fraîcheur de la nuit vint, nous nous couvrîmes de plaids et nous écoutâmes du Mozart. Dans cette ambiance sereine, il me semblait que s'évanouissait tout ce qui m'était arrivé pendant ces dernières semaines. Ici, Vornan et les autres devenaient irréels.

Le lendemain matin, perturbé par le changement de fuseaux horaires, je me réveillai de bonne heure. J'allai me promener un moment dans le désert. Quand je revins, je constatai que Jack était levé.

Il était assis sur le rebord de la machine à laver, sculptant quelque chose dans un bout de bois nouveau et d'aspect huileux. Il attendit que je m'approche et me lança :

« Leo, as-tu appris quelque chose à propos...

— Non.

— ... de la conversion d'énergie. »

Je secouai la tête. « J'ai essayé, Jack. Mais il est impossible de faire dire à Vornan ce qu'il ne veut pas dire. Il refuse de donner des renseignements précis sur n'importe quoi. Il est diaboliquement habile pour éviter les questions.

— Je suis complètement coincé, Leo. La possibilité que quelque chose que j'ai inventé puisse ruiner et démanteler notre société...

— Laisse tomber, Jack. Tout cela ne signifie rien. Tu as franchi une frontière. Publie tes travaux et accepte ton Prix Nobel, et envoie au diable toutes ces histoires de responsabilité. Tu n'as fait que de la recherche pure. Pourquoi te crucifier ainsi à cause d'applications pratiques possibles ?

— Ceux qui ont découvert la fission de l'atome grâce à quoi on a pu construire la bombe ont dû dire à peu près la même chose, murmura Jack.

— Y a-t-il des bombes qui sont tombées dernièrement ? Non. Néanmoins, ta maison vit grâce à un réacteur miniaturisé. Tu serais peut-être obligé de te chauffer au feu de bois, si ces types n'avaient pas découvert justement la fission de l'atome.

— Mais leurs âmes... leurs âmes... »

Je perdis patience. « Nous nous inclinons bien bas devant leurs âmes, même si elles sont damnées. Ils étaient des savants, des chercheurs. Ils ont fait de leur mieux et ils ont atteint quelque chose. Ils ont changé le monde, c'est sûr, mais ils devaient le changer. Il y avait une guerre alors, tu ne le sais peut-être pas ? Toute notre civilisation était en danger. Ils ont inventé un truc qui a causé beaucoup de mal, c'est vrai, mais cela a été aussi très bénéfique. Toi, tu n'as rien inventé. Ce ne sont que des équations et des principes de base. Et tu te tortures en te prenant en pitié parce que tu crois avoir trahi l'humanité ! Jack, tout ce que tu as fait a été d'utiliser ton *cerveau*, ton *esprit* ! Si pour toi, cela c'est trahir l'humanité, alors il vaut mieux...

— Très bien, Leo, dit-il calmement. Je plaide coupable de m'être pris en pitié et d'avoir volontairement demandé à subir le martyre. Condamne-moi à la peine capitale et changeons de sujet. Quelle est ton opinion, autorisée oserais-je dire, sur ce Vornan ? Vrai ? Faux ? Toi, tu l'as vu de près.

— Je ne sais pas.

— Ce cher vieux Leo, grinça-t-il. Toujours aussi net et incisif ! Toujours une réponse ferme et bien claire...

— Ce n'est pas aussi simple, Jack, le coupai-je. As-tu vu Vornan à la télévision ?

— Oui.

— Donc tu as vu à quel point cet homme est complexe. C'est l'homme le plus rusé et le plus astucieux que j'aie rencontré dans ma vie.

— Mais tu n'as pas une intuition, Leo ? Une réponse de ta sensibilité qui te dit si c'est oui ou non, s'il est vrai ou faux ?

— Hummmm...

— Tu la gardes secrète ? »

Je mouillai mes lèvres en dansant d'un pied sur l'autre.

« Mon intuition me dit que Vornan-19 est ce qu'il prétend être.

— Un homme de 2999 ?

— Oui. Un voyageur venu du futur », dis-je.

J'entendis derrière moi le rire de Shirley grimper dans un crescendo aigu. « C'est merveilleux, Leo ! Tu as finalement appris à embrasser l'irrationnel ! »

Elle était arrivée dans notre dos, toute nue, une déesse du matin, belle à couper le souffle, ses cheveux flottant au vent comme un étendard doré. Mais ses yeux étaient trop brillants ; ils étincelaient d'un éclat fixe que je n'avais encore jamais remarqué.

« L'irrationnel est une maîtresse difficile, dis-je. Je ne suis pas heureux de partager mon lit avec elle.

— Pourquoi penses-tu qu'il est vrai ? » insista Jack.

Je lui parlai de l'examen sanguin et de la bande sur laquelle Kolff avait enregistré des bribes du langage de Vornan. J'ajoutai quelques impressions personnelles purement intuitives que j'avais recueillies pendant mes semaines passées avec Vornan. Shirley semblait ravie et Jack pensif. Finalement, il me demanda : « Tu ne sais rien du tout des données scientifiques sur lesquelles repose ce soi-disant moyen de transport temporel ?

— Rien. Rien du tout. Il ne veut rien dire.

— Cela ne m'étonne pas. Il ne tient pas à ce que son époque soit envahie par une bande de barbares chevelus qui auraient su reconstruire cette machine grâce à ses descriptions.

— Peut-être bien... Un silence pour des raisons de sécurité. »

Jack ferma les yeux. Il se balançait d'une fesse sur l'autre.

« S'il est vrai, cela signifie que mon système de conversion d'énergie a été mis au point et que...

— Assez, Jack ! le coupai-je brutalement. Cela suffit ! »

Il arrêta ses lamentations au prix d'un effort violent sur lui-même. « Qu'y a-t-il comme petit déjeuner ? demandai-je à Shirley pour détendre l'atmosphère.

— Une truite sortie tout droit du congélateur, ça vous va ?

— Parfait ! » Je lui donnai une claque amicale sur son postérieur adorablement rond et elle disparut dans la cuisine. Nous la suivîmes. Jack semblait un peu plus calme à présent.

« J'aimerais pouvoir parler avec ce Vornan, dit-il. Dix minutes seulement. Pourrais-tu m'arranger ça ?

— J'en doute. On n'autorise que très peu d'interviews privées. Le gouvernement le tient à l'étroit... ou du moins il essaie. Et je crains que tu n'aies aucune chance, puisque tu n'es ni cardinal, ni président d'une grande société, ni un de nos grands poètes. Mais tu sais, cela ne change rien. Il ne te dirait pas ce que tu veux savoir. J'en suis sûr, Jack.

— Cela ne fait rien. J'aimerais essayer de le faire parler. Penses-y. »

Je promis d'y penser, mais sans lui donner d'espoirs qui à mon avis auraient été illusoires. Pendant le petit déjeuner nous parlâmes de sujets beaucoup moins importants. Après, Jack disparut pour terminer quelque chose qu'il était en train d'écrire et Shirley et moi allâmes sur la terrasse. Elle me raconta à quel point elle s'inquiétait pour Jack ; il était tellement obsédé par le jugement que le futur porterait sur lui que plus personne n'avait prise sur lui. « Ce n'est pas nouveau, tu le sais. Cela dure depuis que je le connais, quand il était avec toi à l'Université. Mais depuis que Vornan est apparu, c'est devenu cent fois pire. Il pense sincèrement que ce que contient son manuscrit va remanier complètement l'Histoire à venir. La semaine dernière, il m'a dit qu'il espérait que les Apocalyptistes aient raison. Il veut que le monde finisse le 1^{er} janvier prochain. Il est malade, Leo.

— Je vois. Mais c'est une maladie qu'il ne cherchera même pas à soigner. »

Elle se pencha vers moi, si près que ses lèvres touchaient presque les miennes. Elle murmura à voix basse : « Lui as-tu caché quelque chose ? Dis-moi la vérité. Qu'a dit Vornan à propos de la conversion d'énergie ?

— Rien. Je te le jure.

— Et tu crois vraiment qu'il est...

— Oui, très souvent. Je ne suis pas entièrement convaincu. J'éprouve des réserves d'ordre

scientifique.

— Et à part ces réserves ?

— Je crois en lui. »

Nous restâmes silencieux. Je laissai mon regard glisser sur la chute cambrée de ses reins. Des petites gouttes de transpiration perlaient sur ses fesses bronzées. Ses orteils étaient contractés et serrés les uns contre les autres, mais c'était le seul signe visible de la tension qui l'habitait.

« Jack veut rencontrer Vornan, me dit-elle.

— Je sais.

— Moi aussi. Je peux te le dire, Leo, j'ai envie de cet homme.

— Beaucoup de femmes sont dans ton cas.

— Je n'ai jamais trompé Jack, mais je le ferais avec Vornan. Naturellement, je le dirais d'abord à Jack. Mais cet homme m'attire incroyablement. Rien que de le voir à la télévision, j'ai envie de le toucher, de le sentir contre moi, en moi. Je te choque, Leo ?

— Ne sois pas bête.

— Ce qui est réconfortant c'est que je n'aurai jamais cette chance. Il doit bien y avoir un million de femmes avant moi sur la liste. As-tu remarqué, Leo, l'hystérie qui entoure cet homme ? C'est presque un culte. Il détruit pratiquement le mouvement apocalyptiste. Au début de janvier, tout le monde pensait que la fin approchait et maintenant tout le monde attend l'arrivée d'autres touristes du futur. Je vois le visage de ces gens sur l'écran, ceux qui le suivent partout, qui se réjouissent et se prosternent devant lui. Il est comme un messie. Tu te rends compte ?

— Oui, très bien. Je ne suis pas aveugle, Shirley. J'ai vu tout cela de près.

— Cela m'effraie.

— Moi aussi.

— Et quand toi, Leo Garfield le vieux sceptique, tu dis que tu penses qu'il est vrai... c'est encore plus effrayant. »

À nouveau je ressentis ce frisson de peur qui fulgurait en moi.

Shirley poursuivit : « Vivant comme nous vivons ici, à l'écart de tout, il m'arrive parfois de penser que le monde entier est devenu fou, excepté Jack et moi.

— Et depuis quelque temps, tu as aussi des doutes à propos de Jack ?

— Eh bien, oui. » Sa main se posa sur la mienne. « Pourquoi les gens accueillent-ils Vornan ainsi ?

— Parce qu'il n'y a encore jamais eu quelqu'un de semblable.

— Mais il n'est pas le premier homme doté de pouvoirs spirituels extraordinaires ?

— Non, mais encore aucun n'avait raconté une fable aussi fantastiquement inimaginable, dis-je. Et il est le premier à être venu dans notre ère de communications modernes. Toute la Terre peut le voir à chaque instant en trois dimensions et en couleurs naturelles. Il les atteint tous. Ses yeux... son sourire... cet homme est puissant, Shirley. On peut le sentir même à travers l'écran. C'est encore plus fort en réalité.

— Que va-t-il se passer, alors ?

— Alors, il retournera en 2999, dis-je banalement, et il écrira un best-seller sur ses ancêtres primitifs. »

Shirley rit sourdement et nous nous tûmes. Ses mots me troublaient. Non pas que je fusse surpris d'apprendre qu'elle était attirée par Vornan : elle était loin d'être la seule dans ce cas ; ce qui me tracassait était son empressement à me l'avouer. J'étais blessé qu'elle m'ait choisi comme confident de ses passions. Une femme avoue ses désirs coupables à un eunuque de harem ou à une autre femme, mais pas à un homme dont elle se sait elle-même désirée. Or Shirley devait parfaitement savoir que, si ce n'avait été par respect pour son mariage, j'aurais tout fait pour la séduire et me faire aimer d'elle. Alors pourquoi me dire ces choses, sachant qu'elles allaient me faire souffrir ? pensait-elle que

j'userais de ma supposée influence pour pousser Vornan dans son lit ? que par amour pour elle, j'accepterais de jouer le rôle d'entremetteur ?

Nous parassâmes le reste de la journée. Vers la fin de l'après-midi, Jack vint nous rejoindre en me disant : « Peut-être cela ne t'intéresse-t-il pas, mais Vornan passe à la télévision. Il est à San Diego. Il doit être interviewé par une commission composée de théologiens, de philosophes et d'autres farfelus du même acabit. Veux-tu regarder ? »

Je n'en avais pas vraiment envie. J'étais venu ici pour échapper à Vornan et, d'une façon ou d'une autre, il ne se passait pas un moment sans qu'il fût mentionné. Quoi qu'il en soit, Shirley dit oui avant que je réponde. Jack ouvrit le poste et l'écran le plus proche de nous s'alluma. Je vis Vornan, grandeur nature, irradiant son charme en trois dimensions. Puis la caméra nous montra l'aréopage : cinq distingués experts en eschatologie parmi lesquels je reconnus le long nez et les paupières tombantes de Milton Clayhorn, un des pontifes de l'Université de San Diego. C'était un homme, disait-on, qui avait voué sa vie à libérer le Christ du christianisme. J'aperçus aussi le visage anguleux et ridé comme un vieux parchemin du docteur Naomi Gersten, dont le regard perçant portait l'empreinte de six mille années d'angoisse et d'intelligence sémitiques. Les trois autres me paraissaient eux aussi familiers ; je supposai qu'ils avaient dû être choisis pour représenter chacun une confession. Nous avions pris l'émission en cours de route, mais nous eûmes la chance, si l'on peut dire, d'arriver juste pour l'explosion de la super-bombe lâchée par Vornan.

« ... aucune religion organisée, aucune Église, à votre époque ? s'étouffait Clayhorn. Toutes les religions disparues, balayées ? »

Vornan opina sèchement.

« Mais l'idée religieuse elle-même ! vociféra Clayhorn. Cela n'a pas pu disparaître. Il y a certaines vérités éternelles ! L'homme a besoin d'établir des relations entre l'univers et lui-même. Sa nature profonde le pousse... »

— Peut-être, le coupa le docteur Gersten de sa voix rocailleuse, Mr. Vornan pourrait-il nous dire s'il comprend bien ce que nous entendons par religion ?

— Certainement. C'est la reconnaissance d'une dépendance humaine vis-à-vis d'une force extérieure supérieure », répondit Vornan, l'air satisfait.

Le journaliste qui dirigeait le débat se tourna vers un homme dont le menton pointu émergeait au-dessus d'un col rabattu.

« Je trouve que cette formulation est excellente, n'est-ce pas, monseigneur ? » dit-il d'une voix feutrée.

À ce moment, je reconnus l'homme à qui il s'adressait. C'était Meehan, une personnalité très célèbre de la télévision, un prêtre qui était considéré comme la figure de proue de l'Église moderne. Il attendit quelques minutes avant de répondre, pour bien marquer le caractère dramatique de ce qu'il allait dire.

« Oui, je pense que c'est excellemment posé dans son genre. C'est extrêmement rafraîchissant de savoir que notre invité comprend le concept de religion, même si... – une légère crispation des traits trahit un court instant l'agitation intérieure du prélat – ... comme il nous l'a dit, nos religions actuelles ont cessé de jouer un véritable rôle dans la vie de son temps. Je me permettrai de supposer que peut-être Mr. Vornan sous-estime la force de la religion à son époque parce qu'il extrapole comme beaucoup d'hommes et de femmes d'aujourd'hui, projetant son athéisme personnel sur la société dans son ensemble. Pourrais-je avoir son opinion là-dessus ? »

Vornan sourit. Quelque chose d'inquiétant brilla dans ses yeux. Je sentis la peur monter en moi. Il utilisait ses yeux et sa bouche, ses deux armes à la fois ! Il se préparait à lancer un assaut qui écraserait les remparts ennemis. Les membres de la commission le remarquèrent aussi. Clayhorn courba l'échine. Le docteur Gersten sembla se recroqueviller sur lui-même comme une tortue

effrayée. Même le célèbre Monseigneur se raidit, préparant sa nuque à la guillotine.

Vornan souriait froidement. « Vous me contraignez à vous révéler ce que nous avons découvert sur les relations de l'homme avec l'univers. Nous avons découvert, voyez-vous, le processus par lequel la vie est apparue sur Terre et cette connaissance de la Création a eu un grand effet sur nos croyances religieuses. Je ne suis pas archéologue, je vous prie de m'en excuser, et je ne pourrai vous donner d'autres détails à part ce que je vais révéler. Voilà ce que nous savons à présent : il y a très très longtemps, notre planète était complètement recouverte d'eau, avec des rochers émergeant çà et là, et aucun microbe n'habitait cette étendue d'eau et de terre. Puis, notre planète a été visitée par des explorateurs venus d'un autre monde. Ils n'atterrirent pas. Ils se contentèrent de rester en orbite autour de la Terre ; ils constatèrent qu'elle n'abritait aucune forme de vie et donc qu'elle ne présentait aucun intérêt pour eux. Ils s'en allèrent ailleurs. Mais pendant leurs révolutions autour de notre planète, ils se délestèrent des détritiques qui s'étaient accumulés dans leur vaisseau. Ces ordures descendirent à travers notre atmosphère et tombèrent dans l'eau, y introduisant certains facteurs qui créèrent une perturbation chimique à partir de laquelle se mit en route le processus dont le résultat est connu sous le nom du... – la caméra balaya implacablement les visages décomposés et grimaçants de l'assistance ; des yeux agrandis, horrifiés, des mâchoires contractées ou béantes, des lèvres crispées – ... phénomène d'apparition de la vie sur Terre. »

XIII

À LA fin de ma semaine de liberté, j'embrassai Shirley et je dis à Jack de se reposer, avant de reprendre la route de Los Angeles via Tucson. J'arrivai à mon lieu de destination quelques heures seulement après que le reste du comité l'eut rejoint en provenance de San Diego. L'impact de cette interview de Vornan résonnait encore dans les esprits. Jamais encore dans l'Histoire de l'humanité un dogme théologique aussi fondamental n'avait été énoncé devant autant de personnes à la fois. Il était certain que celui-ci connaîtrait le même développement que les ordures d'un autre monde qui avaient contaminé les mers stériles. Tranquillement, aimablement, avec une grande délicatesse et en toute sérénité, Vornan avait sapé la foi religieuse de quatre milliards d'êtres humains. On était obligé d'éprouver de l'admiration pour une telle adresse.

Shirley, Jack et moi avons suivi avec une froide fascination les réactions à cette révélation. Vornan avait présenté ses dires comme un fait établi, le résultat de recherches très poussées, accepté et corroboré par tous les meilleurs cerveaux de son temps. Comme d'habitude, il ne fournit aucune infrastructure scientifique. Il exposa simplement et elliptiquement un état de fait qui n'avait pas à être remis en question. Mais on pouvait se douter sans craindre de se tromper, que les gens qui croyaient à l'authenticité de Vornan, accepteraient sans difficulté sa version de la Création. Quelques mots avaient suffi. LA VIE VIENT DE L'ORDURE, titraient les journaux du lendemain, et très vite ce concept passa dans le domaine public.

Les Apocalyptistes, qui n'avaient plus fait parler d'eux depuis quelques semaines, se réveillèrent. Ils menèrent de violentes manifestations de protestation dans presque toutes les cités du monde. L'écran montrait chaque jour leurs visages grimaçants, leurs yeux trop brillants et leurs bannières provocatrices. J'apprenais sur ce culte prolifique quelque chose que je n'avais pas encore soupçonné : il regroupait toutes sortes de disciples, aussi bien des aliénés, des déracinés et des jeunes et farouches rebelles que, et cela était surprenant, de pieux dévots en colère. Ils se remarqueaient au milieu des orgies des Apocalyptistes. Entre les perpétrations des rites scatologiques et les exhibitionnistes déchaînés, apparaissaient les longues et décharnées silhouettes des Fundamentalistes, la quintessence de l'Amérique gothique, follement persuadés de l'imminence de la fin du monde. Pour la première fois, ils dominaient dans les émeutes apocalyptistes. Ils ne commettaient pas de bestialités eux-mêmes, mais ils défilaient parmi les fornicateurs, acceptant l'ignominie et le scandale comme des signes de la fin prochaine. Pour ces gens, Vornan était l'Antéchrist et son dogme dérisoire et insultant leur paraissait un immonde blasphème.

Pour les autres, il était le Verbe. Dans toutes les cités du monde, le nombre des nouveaux catéchumènes augmentait sans cesse. Leur foi se résumait en quelques mots : nous sommes ordures, descendant de l'ordure originelle et il nous faut définitivement balayer toute exaltation mystique de nous-mêmes et accepter la réalité. Il n'y a pas de Dieu et Vornan est Son prophète ! Quand j'arrivai à Los Angeles, je trouvai une ville en état de siège. Deux foules antagonistes s'étaient regroupées dans la cité et des heurts étaient à craindre. Ce ne fut qu'au prix de multiples difficultés que je rejoignis l'hôtel situé dans le centre de la ville où étaient logés notre comité et Vornan. Pour ce faire, je dus prendre un hélicoptère qui me posa sur la terrasse. Quand je mis pied à terre, Kralick me mena jusqu'à la balustrade et je pus voir les masses houleuses et tourbillonnantes d'Apocalyptistes gesticulants et

d'adorateurs de Vornan qui étaient venus se prosterner devant leur idole. L'entrée de notre hôtel était sérieusement gardée.

« Depuis quand cela dure-t-il ? demandai-je.

— Depuis ce matin, neuf heures, répondit Kralick. Nous sommes arrivés à onze heures. J'ai pensé à faire appeler la troupe, mais pour le moment nous restons dans l'expectative. Cette foule s'étend d'ici jusqu'à Pasadena, paraît-il.

— Mais, c'est impossible ! Cela n'...

— Regardez, Leo. »

Il avait raison. Un énorme ruban touffu et mouvant s'étalait dans les rues, ceinturant les tours scintillantes du centre nouvellement reconstruit, s'étirait jusque sur les autoroutes et disparaissait vers l'est à perte de vue. J'entendais des milliers de cris, de hurlements, de grondements et de rires. Je réalisai notre situation : nous étions assiégés.

Vornan s'amusait énormément des forces qu'il avait déchaînées. Je le trouvai au milieu de sa cour, dans une salle de réception situé au quatre-vingt-cinquième étage de l'hôtel ; il y avait là Kolff, Heyman, Helen et Aster, quelques journalistes et beaucoup d'appareils et d'équipements. Fields manquait. J'appris plus tard qu'il boudait, ayant essuyé un nouveau refus de la part d'Aster la nuit précédente à San Diego. D'après le peu que je pus entendre, Vornan parlait, je crois, du climat californien avant mon entrée. Quand il m'aperçut, il se leva aussitôt, glissa vers moi et me saisit les coudes en fixant son regard dans le mien.

« Leo, cher Leo ! Comme vous nous avez manqué ! »

Son accueil chaleureux me désarçonna. Finalement, j'arrivai à dire : « Je vous ai suivi par la télévision, Vornan.

— Tu as entendu l'interview de San Diego ? » me demanda Helen.

Je lui fis signe que oui. Vornan avait l'air parfaitement content de lui. Il me désigna la fenêtre et demanda : « Il y a une foule fantastique dehors. Que pensez-vous qu'ils veulent ?

— Ils attendent votre prochaine révélation, Vornan.

— L'Évangile selon saint Vornan », murmura lugubrement Heyman.

Plus tard, j'appris des nouvelles confuses de la bouche de Kolff. Il avait fait passer la bande enregistrée de Vornan dans l'ordinateur départemental de Columbia. Les résultats avaient été incertains. L'ordinateur lui-même avait été déconcerté par la structure ou par le manque de structure de ce langage et il avait classé tous les bruits en phonèmes sans pouvoir tirer des conclusions. L'analyse indiquait la possibilité que Kolff ait eu raison de les considérer comme les mots d'un langage très élaboré, mais aussi l'autre éventualité, selon laquelle Vornan aurait produit des sons au hasard, avec la chance ou la malchance que de temps en temps certaines combinaisons de sons puissent sembler représenter une version futuriste de certains mots contemporains. Kolff semblait désespéré. Dans sa première flambée d'enthousiasme, il n'avait pas craint de révéler à la presse son jugement et ses considérations positives sur la langue de Vornan et cela avait d'ailleurs contribué à augmenter l'hystérie collective ; mais maintenant il n'était plus si sûr de son interprétation. « Si j'ai tort, me dit-il, je me suis détruit, Leo. J'aurai mis le poids de mon prestige au service d'une absurdité et, si cela est, tout mon prestige me sera retiré. »

Il avait l'air bien secoué. Il semblait avoir perdu une dizaine de kilos depuis la dernière fois que je l'avais vu, or cela ne remontait qu'à quelques jours ; des poches de chair flasque pendaient sous son cou.

« Pourquoi ne pas essayer une seconde vérification ? lui dis-je. Demandez à Vornan de répéter ce que vous avez déjà enregistré. Puis vous passerez les deux bandes dans l'ordinateur et il comparera les deux versions. Les corrélations possibles seront immédiatement perceptibles. Si Vornan avait improvisé un charabia la première fois, il sera incapable de recommencer.

— Mon ami, cela a été ma première idée.

— Et alors ?

— Il refuse de me parler à nouveau dans sa langue. Même pas une syllabe. Il ne s'intéresse plus du tout à mes recherches.

— Cela me paraît bizarre.

— Oh ! oui, c'est bizarre, reconnu tristement Kolff. Plus que bizarre. Je lui ai expliqué qu'en acceptant cette seconde séance avec moi, cela ne lui coûterait pourtant pas beaucoup, il pourrait balayer d'un seul coup tous les doutes qui subsistent quant à son origine. Eh bien, il ne veut pas ! Je lui ai dit qu'en refusant, il nous encourageait à le considérer comme un imposteur et il m'a répondu qu'il s'en moquait. Bluffe-t-il ? Est-il un menteur ? Ou s'en moque-t-il vraiment ? Leo, je ne sais plus quoi penser.

— Mais il y avait bien une forme linguistique dans ce que vous avez entendu, Lloyd ?

— Oui, c'est certain. Mais cela pouvait être seulement une illusion... des coïncidences diaboliques groupant des sons en forme de mots. »

Il secoua lourdement sa grosse tête comme un morse blessé et marmonna quelque chose en persan ou en afghan et s'éloigna, traînant les pieds, courbé et brisé. Je réalisai que Vornan avait, pour je ne sais quelle raison, effacé un des principaux arguments qui plaidaient en faveur de son authenticité. Il l'avait fait délibérément, en toute connaissance de cause. Il jouait avec nous... avec tout le monde.

Ce soir-là, nous prîmes notre dîner à l'hôtel. Avec ces milliers de personnes traînant dans les rues à la recherche de Vornan, il n'était pas question de sortir. Après, nous regardâmes la télévision. Justement, une des chaînes passait un documentaire sur l'effet produit par Vornan sur les masses. Il le suivit avec nous, quoique par le passé il n'eût jamais montré beaucoup d'intérêt pour ce que les moyens d'information disaient de lui. Dans un sens, j'eusse préféré qu'il ne le voie pas. Les réactions émotionnelles provoquées par sa présence dépassaient tout ce que l'on pouvait imaginer et le documentaire montrait des choses que je ne soupçonnais même pas. Dans l'Illinois, des adolescentes plongées dans une extase provoquée vraisemblablement par la drogue se contorsionnaient frénétiquement devant une photo en trois dimensions de notre visiteur. En Afrique, d'immenses feux de joie cérémoniaux étaient allumés un peu partout et les nuages denses de fumée bleue qui en montaient devaient prendre la forme du nouveau dieu. Une femme dans l'Indiana avait collectionné toutes les émissions où apparaissait Vornan enregistrées au magnétoscope et vendait les copies à prix d'or enchâssées dans de somptueux reliquaires. Puis nous vîmes un reportage de la nouvelle ruée vers l'Ouest ; des hordes de gens ayant tout quitté, venus de tout le pays, avançaient vers le Pacifique, dans le fol espoir d'apercevoir Vornan. L'objectif de la caméra plongeait dans ces foules compactes, nous montrant des gros plans des visages hagards et illuminés des fanatiques. Ces êtres attendaient une révélation, des prophéties. Ils cherchaient désespérément un guide qui saurait les conduire. Où qu'il aille, Vornan provoquait l'excitation. Elle éclatait autour de lui comme des orages de chaleur. Si Kolff avait laissé circuler la bande enregistrée par Vornan, une épidémie de glossolalie se serait répandue sur toute la Terre – des millions de personnes auraient essayé d'imiter son langage incohérent dans le vain espoir d'acquérir quelque initiation surnaturelle. J'étais effrayé par ces images. Pendant les moments les plus calmes du documentaire, je jetais de rapides coups d'œil vers Vornan et je le voyais opiner de satisfaction, l'air éminemment satisfait de l'agitation qu'il provoquait. Il semblait se réjouir de la puissance que la publicité, l'information et la curiosité avaient placée entre ses mains. Tout ce qu'il pourrait dire serait multiplié à l'infini, discuté et commenté dans tous les foyers du globe, et bientôt il deviendrait un article de foi pour des millions et des millions d'êtres à la recherche d'une vérité. Très peu d'hommes dans l'histoire de l'humanité avaient détenu une telle puissance propagée par les moyens modernes de communication, et encore, aucun d'eux ne possédait ces dons spirituels extraordinaires dont Vornan semblait être investi.

Cela me terrifiait. Jusqu'à présent il ne m'avait pas paru être concerné par l'effet qu'il produisait sur notre monde, aussi distant et désintéressé qu'il s'était montré sur les Escaliers Espagnols, poursuivi par un policier outré par sa nudité. Maintenant, un changement apparaissait. Il suivait les documentaires sur lui. Était-il heureux de la confusion qu'il engendrait ? Préparait-il consciemment de nouvelles convulsions ? Vornan agissant en toute innocence provoquait déjà assez de pagaille ; s'il était motivé par une malignité délibérée, il pouvait complètement détruire la civilisation. Au début je l'avais plus ou moins méprisé, plus tard il m'avait amusé. Maintenant, j'avais peur de lui.

Notre réunion se termina bientôt. Je vis Fields parler de manière pressante à Aster ; elle secoua la tête, haussa les épaules, se leva et le planta là, maussade et interdit. Vornan s'approcha de lui et lui tapota légèrement l'épaule. Je n'avais aucune idée de ce qu'il pouvait lui murmurer à l'oreille, mais quand il le quitta, Fields semblait encore plus sombre et renfrogné. Le malheureux sortit en essayant vainement de claquer derrière lui la porte qui était munie d'un frein pneumatique. Kolff et Helen partirent ensemble. Je traînai quelques instants sans raison particulière. Dehors, je tombai sur Aster. Sa chambre était contiguë à la mienne et nous restâmes devant sa porte pour bavarder un peu. J'avais l'étrange impression qu'elle allait m'inviter à passer la nuit avec elle ; elle semblait plus animée que d'habitude, ses cils battaient rapidement et ses délicates narines palpaient nerveusement.

« Leo, savez-vous combien de temps nous allons continuer à suivre ce cirque ? » me demanda-t-elle.

Je lui répondis que je ne savais pas.

« J'en ai assez, Leo. J'ai envie de retourner à mon laboratoire mais je n'arrive pas à me décider. Je partirais à l'instant même, si je n'étais pas aussi... intéressée. Intéressée par Vornan. Leo, avez-vous remarqué combien il a changé ?

— Comment ?

— Il devient de plus en plus conscient de ce qui se passe autour de lui. Au début il était tellement indifférent... tellement étranger à tout cela. Vous souvenez-vous du jour où il m'a demandé de prendre une douche avec lui ?

— Je ne pourrai jamais l'oublier.

— S'il avait été un autre homme, j'aurais refusé, naturellement. Mais Vornan me l'a proposé si innocemment, presque comme un enfant. J'étais certaine qu'il ne cherchait pas à me blesser. Mais maintenant... maintenant, on dirait qu'il veut *utiliser* les gens. Il ne se contente plus de regarder, il *manipule* tout le monde. Très subtilement. »

Je lui avouai que quelques instants plus tôt devant la télévision je m'étais fait les mêmes réflexions. Ses yeux brillèrent et ses joues s'empourprèrent subitement. Elle passa sa langue sur ses lèvres sèches. Je m'attendais naïvement à ce qu'elle me dise que nous avions beaucoup en commun et que nous devons faire plus ample connaissance, mais je me faisais des illusions.

« J'ai peur, Leo, m'avoua-t-elle. Je voudrais qu'il retourne là d'où il est venu. Il va provoquer des ennuis.

— Kralick et compagnie l'en empêcheront.

— Je me le demande. » Elle me lança un rapide sourire un peu crispé. « Bien. Bonne nuit, Leo. Dormez bien. »

Avant même que je puisse répondre, elle avait disparu. Je restai un long moment à fixer la porte de sa chambre, tandis que l'image volée de son petit corps gracieux s'imposait brutalement à ma mémoire. C'était étrange ; jusqu'à présent Aster ne m'avait pas du tout attiré physiquement, elle me semblait à peine être une femme. Et tout à coup, je comprenais ce que ressentait Fields. Je la désirais féroce-ment. Était-ce encore un méfait de Vornan ? Je souris. Désormais, je le soupçonnais de tout, même des choses les plus insignifiantes. Ma main restait posée sur la poignée de sa porte. Si j'entrais, je saurais bien la forcer, mais au lieu de cela je me jetai dans ma propre chambre. Je verrouillai la porte, me

déshabillai et me couchai. Le sommeil me fuyait désespérément. Je me levai et allai à la fenêtre, mais la foule s'était dissipée. L'éclat glauque de la lune éclairait lugubrement les immenses rues désertes de la ville. Il était minuit passé. Je sortis un bloc de papier et entrepris de noter quelques équations qui m'étaient passées par la tête pendant le dîner, concernant l'établissement de mécanismes permettant une double inversion de charge pendant un voyage dans le temps. J'avais pris le problème à l'envers : puisque la réversibilité temporelle est possible, il me fallait découvrir la justification mathématique d'une conversion de la matière en antimatière suivie d'une autre conversion de la matière avant la fin du voyage. Je travaillai rapidement et même fébrilement pendant un certain temps. J'allais téléphoner à l'ordinateur de l'Université pour qu'il vérifie certains calculs quand tout à coup m'apparut la faille originelle de ce système devenu subitement absurde. Il suffisait de cette seule erreur pour que tout s'écroule. Plus rien n'avait de sens. Je froissai les feuilles de papier et les jetai de dégoût.

Quelqu'un cogna à ma porte. Une voix m'appela.

« Leo, Leo, êtes-vous réveillé ? »

Je branchai le système de vision et sur le petit écran m'apparut l'image floue de mon visiteur. Vornan ! Je me levai instantanément et allai ouvrir la porte. Il était revêtu d'une tunique verte en étoffe épaisse, comme s'il s'apprêtait à sortir. J'étais ahuri de le trouver ici, sachant que Kralick l'enfermait chaque nuit dans sa chambre. En théorie, le système de sécurité était parfaitement hermétique ; il était censé protéger Vornan contre toute intrusion mais servait aussi à l'emprisonner. Pourtant, il était devant moi, libre.

« Entrez, dis-je. Quelque chose ne va pas ? »

— Non, rien du tout. Dormiez-vous ?

— Je travaillais. J'essayais de calculer comment pouvait fonctionner votre sacrée machine à voyager dans le temps. »

Il rit légèrement. « Pauvre Leo. Vous allez épuiser votre cerveau à force de trop penser.

— Si cela vous fait tant de peine, je vous permets de me donner un ou deux tuyaux. Ils seraient les bienvenus.

— Je le ferais si je le pouvais. Mais c'est impossible. Je vous expliquerai en bas.

— En bas ?

— Oui. Nous allons faire une petite promenade. Si vous voulez bien m'accompagner, Leo. Vous acceptez ? »

J'en restai bouche bée. « Mais... il y a des émeutes dehors ! Les hystériques vous tueront, Vornan !... et moi aussi !

— Non. Je crois qu'ils sont partis, dit-il calmement. Et puis, regardez ce que j'ai. »

Il ouvrit la main, me montrant deux masques mous en plastique identiques à ceux que nous avions portés dans la maison de prostitution de Chicago.

« Personne ne nous reconnaîtra. Nous serons parfaitement incognito et nous pourrons nous promener librement dans cette merveilleuse cité. Je veux sortir, Leo. Je suis las de ces visites officielles. J'ai envie de partir à l'aventure. »

Je me demandais ce que je devais faire. Appeler Kralick pour qu'il renferme Vornan dans sa chambre ? C'était la voix du bon sens. Masqués ou non, c'était une folie que de quitter l'hôtel sans protection. Mais c'eût été trahir Vornan que de le tromper ainsi. S'il était venu *me* trouver, c'est qu'il me faisait plus confiance qu'aux autres ; peut-être même désirait-il me dire quelque chose de confidentiel à l'insu du système électronique d'espionnage de Kralick. Il me fallait prendre le risque si je voulais garder la chance d'obtenir de lui quelques précieuses miettes d'informations.

« D'accord, dis-je. Je vais avec vous.

— Alors, dépêchez-vous. Si quelqu'un surveille votre chambre...

— Et *votre* chambre à vous ?

Il rit, fier de lui. « J'ai tout arrangé dans ma chambre pour que ceux qui surveillent croient que j'y suis. Mais s'ils me voient en même temps chez vous... allez, habillez-vous, Leo. »

Je passai en vitesse quelques vêtements et nous sortîmes de ma chambre. Je la verrouillai de l'extérieur. Dans le couloir étaient étendus trois hommes de l'équipe de Kralick. Ils ronflaient comme des bienheureux ; au-dessus d'eux flottait le globe vert d'un ballon anesthésique. Comme nous approchions, ses plaques de perception détectèrent ma chaleur et il vint vers moi. Vornan s'avança paresseusement, se hissa sur la pointe des pieds, attrapa la bande de plastique, l'éteignit et se tourna vers moi avec une mine de conspirateur. Puis il se mit à courir joyeusement dans le couloir. Quand il eut atteint le palier, il me fit de grands signes avec les bras pour m'appeler. Il semblait prendre un grand plaisir à cette escapade nocturne. À un angle, une porte de service donnait sur un petit débarras et là, s'ouvrait l'embouchure d'un vide-linge. Vornan m'invita à m'insinuer dedans.

« Mais nous allons nous écraser dans la buanderie ! protestai-je.

— Ne dites pas de bêtises, Leo. Nous ne nous laisserons pas glisser jusqu'en bas. »

Je ne comprenais pas comment nous pourrions nous arrêter. Quoi qu'il en soit, je pénétrai dans le gros tube et, aussitôt, je plongeai vertigineusement dans le vide. Soudain un filet se tendit miraculeusement en travers du toboggan et nous rebondîmes dessus. Je crus à une sorte de piège qui nous entraînerait vers une fin atroce, mais Vornan m'expliqua : « C'est un système de sécurité destiné à protéger les employés de l'hôtel qui tomberaient par mégarde dans le vide-linge. J'ai bavardé avec les femmes de chambre, vous voyez, Leo. Allez, venez ! »

Il s'extirpa du filet qui devait être déclenché par quelque détecteur de chaleur noyé dans les parois du tube et nous mîmes les pieds sur une plate-forme sans aucun doute destinée à cet effet. Vornan, sans chercher, se dirigea vers une porte qu'il ouvrit. Pour un homme qui ne comprenait pour ainsi dire rien du système boursier actuel, il possédait une connaissance remarquable de l'infrastructure de cet hôtel. Le filet se rétracta et rentra dans son logement et, un instant plus tard, quelques draps et serviettes sales filèrent devant nous pour disparaître dans le gouffre insondable et atterrir dans quelque lointain sous-sol. Vornan me fit signe d'avancer. À moitié pliés, nous suivîmes un étroit corridor dont le plafond bas portait des centaines de tubes et de câbles. Finalement, nous émergeâmes dans un des couloirs de l'hôtel. Arrivés dans un des halls, nous prîmes un ascenseur qui nous mena dans un des vestibules souterrains d'où nous passâmes dans la rue le plus simplement du monde.

Tout était tranquille et silencieux. Les trottoirs et les murs des immeubles portaient encore la trace du passage des émeutiers. Des slogans peints en couleurs phosphorescentes annonçaient un peu partout : LA FIN EST PROCHE, PRÉPARE-TOI À RENCONTRER TON CRÉATEUR, ou d'autres avertissements du même genre. Des pièces de vêtements jonchaient le sol. Des mottes de mousse durcie attestaient que la dispersion ne s'était pas passée facilement. Ça et là, écroulés à même le sol, quelques énergumènes dormaient, soûls, drogués ou simplement harassés ; ils avaient dû se faufiler jusqu'ici après que la police eut nettoyé la place.

Nous adaptâmes nos masques et nous nous dirigeâmes silencieusement vers le cœur de Los Angeles endormie. Dans ce quartier composé en majorité de tours-hôtels et de tours-bureaux, la vie nocturne était presque inexistante. Nous nous promenâmes au hasard sous l'éclairage blafard du petit matin. De temps en temps, un ballon publicitaire se balançait dans le ciel à quelques centaines de mètres au-dessus de nos têtes, nous éblouissant de ses slogans lumineux. À deux blocs de notre hôtel, nous nous arrêtâmes pour regarder la vitrine d'un magasin d'appareils d'espionnage. Vornan semblait être passionnément intéressé. Le magasin était bien sûr fermé. Nous nous approchâmes et, en mettant le pied sur une dalle du trottoir, nous déclenchâmes un système automatique ; une voix mielleuse nous donna les heures d'ouverture du magasin et nous invita à revenir plus tard. À deux immeubles de là, le même phénomène se produisit devant un magasin d'articles de sport, spécialisé dans l'équipement pour les pêcheurs. Une voix métallique nous annonça fièrement : « Mesdames, messieurs, vous êtes

bien tombés. Ici, vous trouverez tout ce qu'il vous faut pour la pêche en haute mer. La meilleure qualité au meilleur prix. Hydrophotomètres, sondeurs à plancton, sondeurs de profondeur, tous les projecteurs sous-marins, compteurs de marées, balances et niveaux hydrostatiques, bouées-radar, clinomètres, détecteurs de bancs, indicateurs de niveaux... »

Nous nous éloignâmes, fatigués de cette interminable énumération.

« J'adore vos villes, dit Vornan. Vos immeubles sont tellement hauts... les commerçants si agressifs. Vous savez, Leo, nous n'avons pas de commerçants.

— Mais alors que faites-vous quand vous avez besoin d'un clinomètre ou d'un sondeur à plancton ?

— Ils sont disponibles, dit-il simplement. Mais j'ai rarement besoin de telles choses.

— Pourquoi nous avez-vous si peu parlé de votre monde, Vornan ?

— Parce que je suis venu ici pour apprendre et non pour enseigner.

— Mais vous avez tout votre temps, si j'ai bien compris. Pourquoi ne pas nous rendre un peu de ce que nous vous apprenons sur nous ? Tous ces engins, ces objets qui ne sont vendus par personne, mais néanmoins disponibles à tous quand ils en ont besoin. Pas de guerres. Pas de nations. Un monde simple, agréable, heureux. J'ai beaucoup de mal à le croire.

— Vous l'avez pourtant très bien décrit.

— Mais comment en êtes-vous arrivés là, Vornan ? C'est cela ce que nous désirons savoir ! Regardez cette époque, notre époque, que vous visitez. Des centaines de nations belliqueuses. Des superbombes. Cette tension perpétuelle. La faim, les désirs inassouvis, les frustrations. Des millions d'êtres hystériques cherchant désespérément une foi, une nouvelle croyance. Que s'est-il passé ? Comment le monde est-il finalement arrivé à l'âge adulte ?

— C'est long mille ans, Leo. Beaucoup de choses peuvent arriver.

— Oui, mais qu'est-il arrivé ? Que sont devenues les nations actuelles ? Racontez-moi quels ont été les crises, les guerres, les soulèvements, les bouleversements. »

Nous nous arrê tâmes sous un lampadaire. Aussitôt, une douce lumière nous éclaira, avertie de notre présence par les détecteurs de chaleur.

« Leo, seriez-vous capable de m'expliquer l'organisation, la gloire et le déclin du Saint Empire romain ?

— Comment avez-vous entendu parler du Saint Empire romain ?

— Par le professeur Heyman. Dites-moi ce que vous en savez, Leo.

— Eh bien... presque rien, je crois. C'était une sorte de confédération européenne qui existait il y a quelque sept ou huit cents ans... Et... euh...

— Oui, c'est bien cela. Vous n'en connaissez presque rien.

— Mais je ne prétends pas être un historien, Vornan.

— Moi non plus, dit-il tranquillement. Pourquoi pensez-vous que je connaîtrais plus de choses sur le Temps du Grand Nettoyage que vous à propos du Saint Empire romain ? C'est de l'Histoire ancienne pour moi. Je ne l'ai jamais étudiée. Tout cela ne m'intéresse pas.

— Mais puisque vous aviez prévu votre retour dans le temps, Vornan, vous auriez dû absolument apprendre votre Histoire, comme vous avez appris l'anglais.

— J'avais besoin de votre langue pour communiquer, Leo. Je n'avais aucune nécessité de me casser la tête avec cette vieille Histoire. Je ne suis pas venu ici en tant que professeur, Leo. Je suis simplement un touriste.

— Je suppose aussi que vous ne savez rien de la science de votre époque, n'est-ce pas ?

— Rien du tout, me répondit-il joyeusement.

— Que savez-vous, alors ? Que savez-vous de 2999 ?

— Rien. Rien. Rien.

— Vous n’avez pas une profession ?

— Je voyage. Je regarde autour de moi. Je m’amuse.

— Vous faites partie de la classe riche et oisive ?

— Vous vous trompez, Leo, il n’y a pas de classe riche et oisive. Cela dit, je pense que je suis pour vous un oisif. Désœuvré et ignorant.

— Et en 2999, tout le monde est-il désœuvré et ignorant ? Plus personne ne pratique l’étude et le travail ?

— Oh ! non, non, non. Pas du tout, nous avons beaucoup d’esprits courageux et assidus. Mon frère somatique, Lunn-31 est une sommité universelle en impulsions lumineuses. Mon délicieux ami, Mortel-91, est un expert en gestes. Pol-13, dont la beauté vous émerveillerait, danse dans les psychodrames. Nous avons des artistes, des poètes, des érudits, des savants. Le vénéré Ekki-89 a travaillé cinquante ans à la revivification des Années de Feu. Sator-11 a taillé dans le cristal les statues de tous les Chercheurs. Ce sont des hommes dont je suis fier.

— Et vous, Vornan ?

— Moi, je ne suis rien. Je ne fais rien. Je suis un homme tout ce qu’il y a de plus ordinaire, Leo. »

Dans sa voix perçait un accent que je n’avais jamais encore remarqué, une sorte de tremblement qui semblait authentifier sa sincérité.

« Je suis venu ici, poursuivit-il, pour échapper à l’ennui... pour me divertir. D’autres remplissent leur vie par l’étude ou par le maniement des arts. Moi, je suis un vaisseau vide, Leo. Je ne peux parler ni de science, ni d’Histoire. Mes perceptions sont rudimentaires. Je suis ignorant et désœuvré. C’est pourquoi je recherche sans cesse d’autres mondes pour y connaître des plaisirs nouveaux. Mais ce sont des plaisirs futiles. »

À travers le masque me parvint l’éclat filtré de son prodigieux sourire. « Vous voyez, Leo, je suis tout à fait honnête vis-à-vis de vous. J’espère que cette confession vous permettra de comprendre mon incapacité à répondre à vos questions ou à celles de vos amis. Je suis un ignare, un tout petit homme. Ma franchise vous afflige-t-elle ? »

C’était bien plus que cela. J’étais atterré. À moins que sa soudaine humilité ne fût une nouvelle trouvaille diabolique, Vornan se décrivait lui-même comme une dilettante, un oisif, un bon à rien... un zéro venu du futur, se divertissant des primitifs balourds du xx^e siècle parce que sa propre époque avait cessé de l’amuser. Ses réponses évasives, ses « je ne sais pas », tout cela devenait compréhensible maintenant. C’était vraiment assez peu flatteur de constater que c’était cela notre visiteur. Notre époque ne méritait-elle pas plus qu’un Vornan ? L’inquiétude grandissait en moi. Ainsi donc ce futile jouisseur, tel qu’il se décrivait lui-même, avait su conquérir notre monde sans le moindre effort et son influence grandissait chaque jour sans que l’on sache où cela finirait. Où nous mènerait avec lui sa recherche vaine des plaisirs ? Et quels freins s’imposerait-il ? Où s’arrêterait sa faim ?

Nous repartîmes. « Pourquoi d’autres hommes de votre époque ne sont-ils jamais venus chez nous ? » lui demandai-je.

Il me fit une gentille grimace. « Qu’est-ce qui vous fait penser que je suis le premier ?

— Eh bien... euh... nous n’avons jamais... il n’y a pas de... »

Je me tus, complètement désorienté. J’étais une fois de plus la victime de ce fameux don de Vornan pour ouvrir une trappe sous les pieds de son interlocuteur.

« Je ne suis pas un précurseur, dit-il aimablement. Il y en a eu beaucoup qui sont venus chez vous avant moi.

— En gardant leur identité secrète ?

— Bien sûr. Moi, cela m’amusait de révéler d’où je venais. D’habitude, les gens plus sérieux que

moi préfèrent rester dans l'anonymat. Ils font ce qu'ils ont à faire en silence et ils repartent.

— Combien ?

— Avant moi ? Je serais incapable de le dire.

— Ils visitent toutes les ères ?

— Pourquoi pas ?

— Mais ils vivent parmi nous sous de fausses identités ?

— Oui, oui. Naturellement, dit-il en souriant. Je pense même qu'ils doivent souvent occuper des charges publiques. Pauvre Leo ! Vous croyiez que j'étais le premier à ouvrir la voie, un misérable ignare comme moi ? »

Le sol se déroba sous moi. Cette révélation m'étourdissait plus que tout ce que m'avait appris Vornan. Notre monde envahi par des étrangers venus du futur ? Peut-être gouvernaient-ils certaines de nos nations ? Toutes ? Combien étaient-ils ? Des centaines, des milliers, cinquante mille êtres sautant d'un moment de l'Histoire à un autre ? Non. Non. Non. Non. Mon esprit refusait de l'accepter. Vornan se moquait de moi. Le contraire était impossible. Je lui dis brutalement que je ne le croyais pas. Il rit.

« Je vous donne la permission de ne pas me croire, Leo. Entendez-vous ce bruit ? »

Je l'entendais en effet. C'était un bruit qui ressemblait à celui d'une chute d'eau. Cela venait de la place Pershing. Or il n'y avait aucune chute d'eau sur la place Pershing. Vornan courut dans la direction d'où venait le bruit. Je me précipitai derrière lui. Bientôt mon cœur se mit à cogner dans ma poitrine et je sentis mon cerveau prêt à éclater. Je ne pouvais continuer. Vornan s'arrêta à un bloc et demi devant moi pour m'attendre. Il me désignait quelque chose.

« Regardez ! Ils sont une vraie multitude, s'écria-t-il. Je trouve cela très excitant. »

La manifestation dispersée s'était regroupée vers la place Pershing et commençait maintenant à refluer. La densité devait être forte. Cela ressemblait à une immense marée qui remplissait la rue dans toute sa largeur et qui s'avancait vers nous. Pendant un moment, je fus dans l'incapacité de définir à qui appartenaient ces silhouettes gesticulantes. Étaient-ce des Apocalyptistes ou des adorateurs de Vornan ? Puis je distinguai les visages grotesquement peinturlurés, les funestes bannières, les épis métalliques taillés en zigzags brandis au-dessus des têtes comme des symboles du feu de l'enfer, et je compris que c'étaient les prophètes qui marchaient vers nous.

« Vornan, il faut que nous partions d'ici, dis-je. Retournons à l'hôtel !

— Je veux voir cela.

— Mais nous allons être écrasés !

— Non, si nous faisons attention. Restez avec moi, Leo. La marée nous dépassera en nous avalant doucement. »

Je secouai la tête. Les premiers rangs des Apocalyptistes n'étaient plus qu'à un bloc de nous. Portant des torches et actionnant des sirènes, les émeutiers fonçaient sauvagement sur nous. L'air résonnait de cris et de hurlements qui me glaçaient. Déjà, en tant que simples passants, je nous voyais en sérieux danger, mais si nous étions reconnus, nous allions être dépecés par la meute furieuse. J'attrapai le poignet de Vornan et tentai de l'entraîner dans une petite rue adjacente qui nous mènerait à notre hôtel. Pour la première fois je ressentis sa charge électrique. Une décharge de bas voltage me fit relâcher instantanément ma prise. Je l'agrippai à nouveau. Cette fois, l'impulsion énergétique fut telle qu'elle m'envoya tourner en arrière, tous mes muscles se contractant et se détendant en une danse stupidement disloquée. Je tombai sur les genoux et restai à quatre pattes, à moitié assommé. À travers le brouillard, j'aperçus Vornan ; il courait joyeusement vers la meute déchaînée, ses bras grands ouverts.

Très vite il fut englouti dans la masse tourbillonnante. Je le vis s'insinuer entre les premières rangées et disparaître dans le gros du troupeau braillard et houleux. Il était parti. Je luttai difficilement pour me remettre sur pied, sachant que je devais absolument le retrouver. Je titubai ; ma tête me

faisait horriblement souffrir. Un instant plus tard, la manifestation fut sur moi.

Je tentai désespérément de rester debout, essayant de faire passer les effets de la décharge que m'avait lancée Vornan. Tout autour de moi je voyais défiler des visages grimaçants peints en rouge ou en vert criards ; l'odeur acide de sueur empestait l'air. Ironiquement, j'aperçus un Apocalyptiste qui arborait comme pendentif sur la poitrine une petite boule de déodorant ; je me dis que nous vivions décidément une époque dérisoire et superfétatoire. J'étais bousculé dans tous les sens. Une fille arriva sur moi. Ses seins nus dont les bouts étaient luminescents dansaient agressivement devant mes yeux.

« La fin arrive ! hurla-t-elle. Vivez tant que vous le pouvez ! » Elle attrapa mes mains et les plaqua contre ses seins. J'empoignai un moment à pleine main la chair douce et chaude, puis le courant de la marée entraîna la fille loin de moi ; je la suivis du regard et en baissant les yeux, je remarquai sur mes paumes les empreintes phosphorescentes, comme des yeux de chats, qu'y avaient laissé ses deux mamelons. Des instruments musicaux très anciens cornaient et sonnaient de tous côtés. Trois jeunes costauds marchaient collés l'un derrière l'autre, distribuant des coups de poing à tort et à travers. Un immense type, portant un masque de boue exposait son érection gigantesque ; une énorme matrone se précipita vers lui, s'offrit et se noua autour de lui. Un bras m'entoura les épaules. Je me tournai précipitamment et me trouvai face à face avec un long visage maigre et décharné qui, vu l'habillement et la longue chevelure soyeuse, ne pouvait appartenir qu'à une femme. À cet instant, la blouse s'ouvrit, découvrant une poitrine plate et velue d'homme.

« Bois », m'ordonna-t-il, et il me tendit une gourde en peau de bête. Je ne pouvais refuser. Je pressai le récipient et un liquide gicla entre mes lèvres. Cela avait un goût à la fois amer et douceâtre. Je me détournai et recrachai ce que j'avais dans la bouche, mais l'amertume continuait à m'écœurer.

Bien que le mouvement principal semblât se diriger vers l'hôtel, des petits groupes de quinze ou vingt circulaient dans tous les sens. Je luttais désespérément contre la marée, hanté par la seule idée de retrouver Vornan. Des mains s'agrippaient à moi encore et encore. Sur le trottoir, je butai sur un couple en pleine copulation ; ils appelaient la destruction en un cri sauvage de volupté. C'était comme un carnaval, mais sans la joie ni la gaieté luxueuse des costumes.

« Vornan ! hurlai-je, et la foule reprit mon cri et le multiplia à l'infini. Vornan... Vornan... Vornan... tuez Vornan... la fin... le feu... la fin... tuez Vornan... »

C'était un lugubre chant de mort et de destruction. Une silhouette horrible surgit devant moi. Le visage était marqué de plaies pustuleuses, de lésions suintantes et de cicatrices béantes. Une main de femme apparut et s'éleva pour caresser ce masque d'épouvante et je vis glisser le maquillage. Sous les horreurs artificielles apparut le beau visage d'un jeune homme immensément grand et qui agitait une torche fumeuse en vociférant sauvagement. À côté, une fille, toute luisante de sueur avec un gros nez épaté se déshabillait, aidée par deux jeunes gens efféminés, nus eux aussi, qui pinçaient ses seins, riaient, s'embrassaient entre eux et se frottaient lubriquement. J'appelai encore : « Vornan ! »

C'est à cet instant que je l'aperçus. Il était parfaitement immobile comme une statue au milieu du flot furieux et, curieusement, les manifestants hystériques passaient à côté de lui, l'évitant soigneusement. Un petit espace autour de lui restait mystérieusement vide. C'était à croire qu'un bouclier invisible empêchait la foule de s'approcher trop près de lui. Il se tenait bras croisés, contemplant la folie qui s'agitait autour de lui. Son masque avait été déchiré et des lambeaux de plastique pendaient sur ses joues. Il était aussi barbouillé de peinture et de substances phosphorescentes. Je progressai difficilement, puis un subit élan du courant principal m'éloigna de lui. Je dus regagner le terrain perdu en me frayant un chemin avec les coudes et les genoux à travers une jungle de chairs humaines. Quand je fus à un ou deux mètres de Vornan, je compris pourquoi il était aussi bien protégé de l'assaut de la foule. Il avait construit autour de lui une digue faite de corps entassés les uns sur les autres, deux ou trois de chaque côté. Ils semblaient morts, mais en m'approchant, je vis une fille qui était couchée aux pieds de Vornan remuer difficilement ses

membres, se lever à moitié étourdie et tituber pour se perdre dans la marée humaine. Vornan la vit partir et attrapa rapidement un homme d'aspect cadavérique dont le crâne rasé était peint en vert. Sa main se posa sur le bras de l'Apocalyptiste et celui-ci fut aussitôt foudroyé. Sa chute fut lente et guidée par Vornan qui le fit tomber exactement où il voulut pour compléter son rempart. Grâce à ses décharges électriques, Vornan s'était bâti une muraille vivante. Je l'enjambai et le regardai dans les yeux.

« Pour l'amour du Ciel, fichons le camp d'ici ! braillai-je.

— Mais nous ne sommes pas en danger, Leo. Restez calme.

— Votre masque est déchiré, Vornan. Que va-t-il se passer s'ils vous reconnaissent ?

— J'ai mes défenses. » Il rit largement. « Tout cela est formidable ! »

Je savais ce qu'il en coûtait d'essayer de le forcer. Il était tellement excité par le spectacle autour de nous qu'il n'aurait pas hésité à m'assommer à nouveau pour m'ajouter à sa barricade humaine. Je risquais de ne pas survivre à cette expérience. Désespéré, je restai à ses côtés. Je vis une jambe chaussée d'un lourd brodequin venir écraser la main d'une malheureuse femme qui gisait à nos pieds. Quand la chaussure disparut, les doigts tordus et broyés remuèrent convulsivement et bientôt restèrent définitivement immobiles, atrocement mutilés. Vornan tournait sur lui-même, embrassant toute la scène du regard.

« Pourquoi croient-ils que la fin du monde arrive ? me demanda-t-il.

— Comment savoir ? Tout cela est totalement irrationnel. Ce sont des fous.

— Mais se peut-il qu'autant de personnes deviennent folles en même temps ?

— Bien sûr.

— Et savent-ils quand arrivera cette fin du monde ?

— Le 1^{er} janvier 2000.

— C'est bientôt. Pourquoi ce jour spécialement ?

— C'est le commencement d'un nouveau siècle, d'un nouveau millénaire. Je ne sais pas pourquoi, mais certaines personnes croient qu'il se passera des événements extraordinaires ce jour-là.

— Mais le nouveau siècle ne commencera pas avant 2001, proféra Vornan d'un ton pédant. Le professeur Heyman me l'a expliqué. C'est complètement faux de dire qu'un siècle commence l'année...

— Je sais. Je sais tout cela. Mais personne ne s'en soucie. Nom d'un chien, Vornan, si nous allions discuter des problèmes de calendrier dans un endroit plus calme ! Je veux ficher le camp d'ici !

— Partez alors.

— Avec vous.

— Je m'amuse beaucoup ici. Regardez là, Leo ! »

Je suivis son regard. Une fille presque nue, portant quelques oripeaux de sorcière, se tenait sur les épaules d'un homme dont le front était orné de deux grandes cornes. Ses seins étaient laqués de noir, les tétons étaient d'un orange lumineux. Mais j'étais rassasié de grotesque. Je ne pensais qu'à prendre mes jambes à mon cou et détalier. Je ne faisais pas confiance à la barricade improvisée de Vornan. Si les choses dégénéraient...

Des hélicoptères de la police apparurent tout à coup dans le ciel. Ce n'était pas trop tôt ! À une trentaine de mètres du sol, ils tourbillonnaient autour des immeubles ; le vent déplacé par leurs rotors nous fouettait le visage et me fit frissonner. Je vis distinctement les grosses lances d'arrosage grises pointer hors des abdomens blancs qui planaient au-dessus de nos têtes ; puis les premières giclées de mousse anti-émeute. Les Apocalyptistes semblaient l'accueillir avec joie : ils se précipitaient, essayant de se mettre juste sous les lances ; quelques-uns se débarrassaient précipitamment du peu de vêtements qu'ils portaient encore et se plongeaient entièrement dedans. La mousse sortait par gros jets

et s'expandait au contact de l'air, formant une épaisse masse visqueuse et écumante qui inondait les rues et rendait tout mouvement presque impossible. Les émeutiers titubaient, se précipitaient laborieusement en des va-et-vient heurtés et chaotiques, se frayant péniblement une voie dans les coulées de mousse qui devenait de plus en plus gluante. Je croyais assister à une projection de film au ralenti. La mousse avait une saveur étrangement douceâtre. Sur ma gauche je vis une fille prendre un jet en pleine figure. Elle trébucha, aveuglée, la bouche et le nez remplis d'écume. Elle tomba par terre et disparut totalement. Maintenant c'était une couche de presque un mètre d'épaisseur, froide et pâteuse, qui s'étalait sur toute la surface de la rue, nous coupant à la taille. Vornan se baissa et redressa la fille, bien qu'elle ne risquât pas de périr de suffocation, car la composition chimique de la mousse avait été étudiée pour arrêter les manifestants et non pour les étouffer. Il nettoya tendrement l'écume sur son visage et glissa ses mains sur le corps souple et humide. Elle ouvrit les yeux quand Vornan lui empoigna durement les seins. Il approcha son visage tout près du sien, et lui dit très tranquillement : « Je suis Vornan-19. » Puis il pressa ses lèvres contre les siennes. Il l'embrassa longuement. Quand il la relâcha, la fille se jeta par terre et, à quatre pattes, se mit à creuser précipitamment une galerie dans la masse mousseuse pour s'éloigner le plus possible de lui. Épouvanté, je constatai que Vornan n'avait plus son masque.

À présent, nous ne pouvions presque plus bouger. Des robots policiers étaient maintenant arrivés. C'étaient de grandes carapaces métalliques brillantes qui se déplaçaient facilement dans la mousse en ronronnant, saisissaient les émeutiers et les regroupaient par paquets de dix ou douze. Des engins d'assainissement les suivaient et aspiraient le trop-plein de mousse. Vornan et moi nous trouvions par chance à l'écart de l'agitation centrale ; en nous frayant péniblement un chemin nous arrivâmes à sortir de la masse mousseuse et à atteindre une rue adjacente qui était dégagée. Personne ne semblait nous avoir remarqués.

« Maintenant, voudrez-vous entendre raison, Vornan ? dis-je. Nous avons une chance de pouvoir rentrer à l'hôtel sans avoir d'autres ennuis.

— Mais nous avons eu peu d'ennuis jusqu'ici.

— Oui, mais il y aura un drôle de remue-ménage si Kralick découvre que vous êtes sorti. Il restreindra votre liberté, Vornan. Vous aurez une armée de gardes à votre porte, et tout un système de verrous électroniques.

— Attendez, Leo, me dit-il. Je veux quelque chose. Après nous partirons. »

Il rebroussa brutalement chemin. Maintenant la mousse s'était durcie en une pâte épaisse et retenait fermement ses derniers prisonniers. Vornan revint un moment plus tard. Il tirait derrière lui une fille d'à peine dix-sept ans qui avait l'air droguée et terrifiée. Sa robe était faite d'une matière plastique transparente, mais des taches de mousse durcie la constellaient, lui conférant une décence qui n'était certainement pas prévue initialement.

« Maintenant, nous pouvons rentrer à l'hôtel », me dit-il. Il se tourna vers sa proie et lui murmura : « Je suis Vornan-19. La fin du monde n'arrivera pas en janvier. Avant l'aube, je vous le prouverai. »

XIV

NOUS n'eûmes même pas besoin de nous glisser subrepticement jusqu'à notre hôtel. Un cordon de policiers était parti à notre recherche peu après le début de l'émeute et grâce à un émetteur miniaturisé que Vornan portait sur lui sans en être averti, nous fûmes très vite repérés. Kralick se tenait dans le grand hall de l'hôtel, dirigeant les opérations de recherches. Il semblait fou furieux d'anxiété. Quand Vornan apparut devant lui, tirant toujours son Apocalyptiste tremblante derrière lui, je crus qu'il allait piquer une crise, mais il se contint. Vornan s'excusa brièvement d'avoir causé quelques problèmes et demanda à être conduit à sa chambre. La fille le suivit. Quand ils furent sortis, j'attendis la suite des événements, légèrement inquiet.

« Comment est-il sorti ? me demanda-t-il.

— Je ne sais pas. Il a dû trafiquer le système de verrouillage de sa porte. »

J'essayai de persuader Kralick que j'avais bien eu l'intention de donner l'alarme quand Vornan était venu me trouver, mais que les circonstances m'en avaient empêché. Je ne crus pas l'avoir convaincu, mais au moins il sembla accepter que j'avais fait de mon mieux pour défendre à Vornan de trop se mêler aux Apocalyptistes et que j'étais plus la victime que l'instigateur de toute cette histoire.

Pendant les semaines suivantes, les mesures de sécurité se firent plus sévères. Maintenant Vornan-19 était plus en réalité le prisonnier que l'invité du gouvernement des États-Unis. En fait, il avait toujours été plus ou moins un prisonnier, honoré certes, mais un prisonnier. Kralick avait très vite compris qu'il était imprudent de laisser Vornan se déplacer à sa guise mais, excepté les verrous qui bouclaient sa porte la nuit de l'extérieur et les gardes postés en faction, rien n'avait encore été prévu pour le contraindre physiquement dans ses différents appartements. Quoi qu'il en soit, il était venu à bout des verrous et avait drogué ses gardes ; Kralick prévint toute récidive en mettant en place un système de sécurité encore plus infranchissable et un plus grand nombre de plantons.

Le résultat fut efficace, en ce sens que Vornan ne tenta plus d'autres expéditions non autorisées. Pour moi ce nouvel état de choses était plus redevable à un choix personnel de Vornan qu'aux précautions supplémentaires prises par Kralick. Après son expérience vécue en ma compagnie au milieu de la manifestation apocalyptiste, Vornan sembla se calmer considérablement ; il devint un touriste tout ce qu'il y a de plus orthodoxe, considérant ce qu'on lui montrait sans donner libre cours à ses instincts démoniaques. Cette nouvelle attitude ne m'inspirait pas plus confiance ; je la craignais comme on craint un volcan endormi mais qui peut se réveiller à chaque instant. Cela dit, notre visiteur ne commit aucun des outrages qui lui étaient familiers et ne marcha plus sur les pieds de personne. En un mot, il se montrait un modèle de tact et de délicatesse. Je me demandais ce qu'il nous préparait.

D'autres semaines passèrent ainsi. Nous emmenâmes Vornan à Disneyland ; bien qu'il me parût que l'endroit avait été assez considérablement modernisé et mis au goût du jour, cette visite ennuya visiblement Vornan. Cela ne l'intéressait absolument pas de voir des reconstitutions plus ou moins fidèles d'animaux, de lieux ou d'époques ; il voulait examiner la réalité des États-Unis de 1999. C'est ainsi qu'à Disneyland il s'amusa beaucoup plus des autres visiteurs qui se trouvaient autour de nous qu'aux attractions elles-mêmes. Nous avions pris certaines précautions pour cette petite expédition : d'abord, nous ne l'avions pas annoncée à la presse ; nous nous promenâmes en entourant de très près Vornan, et, pour une fois, nous n'attirâmes pas trop l'attention. C'était à croire que ceux qui avaient

reconnu Vornan devaient penser qu'il était une figure animée faite de matière plastique réalisée dans les ateliers du parc d'attractions. Ils passaient à côté de nous ; quelques-uns hochaient la tête d'appréciation pour la ressemblance, d'autres se contentaient de sourire.

Nous l'emmenâmes aussi à Irvine et nous lui montrâmes notre accélérateur d'un trillion de volts. J'avais suggéré cette visite pour des raisons personnelles ; je désirais passer quelques jours à l'Université pour voir si tout allait bien à mon bureau et chez moi. Naturellement, vu la pagaille et les dégâts que Vornan avait causés dans la maison de Wesley Bruton, c'était un grand risque de lui permettre de s'approcher de l'accélérateur, mais nous nous y prîmes de manière à ce qu'il ne puisse atteindre aucun levier sur le tableau de contrôle. Il se tenait à côté de moi, me regardant gravement manipuler les commandes. Il semblait intéressé, mais c'était un intérêt superficiel ; comme celui d'un petit garçon qui aime bien les jolis boutons de toutes les couleurs.

Pendant un moment, la joie de commander à cette gigantesque machine qui avait coûté des milliards de dollars me fit oublier tout le reste. J'étais assis devant l'immense tableau de contrôle, tirant et poussant des manettes et des commutateurs. J'avais bien sûr conscience de ressembler à Wesley Bruton quand il avait voulu nous montrer en action les merveilles de sa demeure, mais je n'en avais cure. Je pulvérisai des atomes de fer sur lesquels je projetai une armée de neutrons, suivie d'un jet de protons. Je coupai l'injecteur de neutrons et l'écran fut éclaboussé des éclatements lumineux des lignes de démolition. Je fis apparaître et disparaître des quarks et des antiquarks. Je passai tout mon répertoire. Vornan considérait tout cela en hochant la tête innocemment, d'un air souriant et poli. S'il l'avait désiré, il aurait pu me ridiculiser en me demandant à quoi servait tout cet appareillage si lourd et compliqué, mais il ne le fit pas. Je ne sais toujours pas s'il se le refusa par délicatesse à mon égard – je me flattais en effet de penser que j'étais de tous ceux qui l'accompagnaient, le plus proche de Vornan – ou si tout simplement sa veine d'ironie mordante était tarie pour le moment et qu'il se contentait de regarder et d'assister respectueusement à mes gamineries.

Puis nous lui fîmes visiter le générateur d'énergie qui était installé sur la côte. C'était encore une de mes idées et Kralick m'avait suivi, pensant que cela pourrait nous être utile. Je continuais à espérer, bien petitement et jusque-là contre toute logique, qu'à force de le confronter avec nos techniques, Vornan finirait par nous donner quelques informations sur les sources d'énergie de son époque. La trop sensible conscience de Jack Bryant déteignait sur moi. Mais encore une fois ce fut un échec sur ce plan. Le directeur du générateur expliqua à Vornan comment nous avions réussi à capter l'énergie solaire elle-même, en arrivant à établir une réaction proton-proton dans un étranglement magnétique et en captant l'énergie libérée par la transmutation de l'hydrogène en hélium. Vornan fut autorisé à pénétrer dans la chambre-relais où le plasma était contrôlé par des sondes opérant au-delà du spectre visible. Ce que nous regardions n'était pas le plasma incandescent – une vision directe était impossible – mais une simulation, une recreation, une courbe lumineuse suivant exactement toutes les variations et les fluctuations du magma de noyaux décortiqués qui bouillait dans l'étranglement magnétique. Il y avait des années que je n'étais pas venu ici, et je fus impressionné à nouveau. Vornan, lui, observait en silence. Nous attendions quelques remarques désobligeantes ; rien ne vint. Il ne s'amusa même pas à comparer nos réalisations moyenâgeuses avec la technologie de son temps. Le nouveau Vornan était un sphinx.

Puis nous partîmes pour le Nouveau-Mexique visiter une réserve d'indiens Pueblos. Ce musée vivant de l'anthropologie donna à Helen McIlwain l'occasion de faire preuve de son autorité et de son grand cœur. Elle nous pilota dans le village boueux, nous donnant une foule de renseignements particulièrement intéressants. Ici, en ce début de printemps, la saison touristique n'avait pas encore commencé et nous avions tout le pueblo pour nous seuls ; il faut ajouter que Kralick avait averti les autorités locales de fermer la réserve aux visiteurs ce jour-là, afin qu'aucun adorateur de Vornan ou Apocalyptiste ne vienne d'Albuquerque ou de Santa Fe pour créer des troubles. Les Indiens sortaient

en traînant les pieds de leurs adobes, sortes de constructions basses particulières aux Pueblos, mais il me semblait peu probable que beaucoup d'entre eux sachent qui Vornan était et surtout que cela les intéressât. C'étaient des gens assez gros, le visage rond, le nez camus, ne ressemblant pas du tout aux Indiens au visage d'aigle de la légende. Cela me rendait triste. Ils étaient devenus des employés fédéraux en un sens, payés pour rester ici et vivre dans cette crasse et cette poussière. On leur permet d'avoir la télévision, des automobiles et l'électricité, mais ils n'ont pas le droit de construire des maisons de style moderne et doivent continuer de piler le maïs, d'exécuter leurs danses cérémonielles et de tourner leurs poteries rustiques pour les vendre aux touristes. C'est ainsi que nous protégeons notre passé.

Helen nous présenta aux autorités du village : le gouverneur, le chef de la tribu et les deux soi-disant sorciers. C'étaient des hommes au regard froid et calculateur qui n'avaient plus rien d'Indien en eux ; ils auraient tout aussi bien pu être directeurs d'agences de publicité ou concessionnaires de voitures à Albuquerque. On nous conduisit dans certaines habitations, nous entrâmes même dans la kiva, le centre religieux du village, autrefois sacro-saint. Quelques enfants dansèrent maladroitement devant nous. Dans une boutique sur la place centrale, on nous montra des poteries et des bijoux de pacotille fabriqués par les femmes du village. Dans un coin, j'aperçus des poteries plus anciennes remontant à la première moitié du xx^e siècle. C'étaient de très belles pièces, parfaitement lisses et polies, ornées d'élégants motifs semi-abstraites représentant des oiseaux et des daims. Mais chacune valait plusieurs centaines de dollars et à l'expression effrayée de la vendeuse je compris qu'elles n'étaient pas réellement à vendre ; elles représentaient le trésor de la tribu, des souvenirs des temps plus heureux. Le vrai stock courant était constitué de petites cruches et de petits pots moches et bon marché.

« Avez-vous remarqué, nous demanda Helen avec une rancœur dans la voix, que maintenant ils passent la peinture *après* la cuisson ? C'est déplorable. N'importe qui peut faire cela. L'Université du Nouveau-Mexique essaie de faire revivre les anciennes techniques, mais les gens d'ici s'y opposent. Ils prétendent que les touristes préfèrent ces cochonneries-là. C'est plus clinquant, plus tape-à-l'œil... et meilleur marché. »

Vornan s'attira un regard glacé de la part d'Helen quand il prétendit partager totalement le goût des touristes pour les poteries bien brillantes et bien colorées plutôt que pour ces vieilleries trop ternes. Je crois qu'il le dit uniquement pour faire enrager Helen, mais je n'en suis pas sûr ; les critères esthétiques de Vornan étaient toujours incompréhensibles. Il était d'autre part très probable que pour lui la différence entre une pièce tournée en 1900 et une tournée en 1999 fût indiscernable ; toutes les deux remontaient identiquement à un passé très ancien.

Nous eûmes à faire face à un seul incident, et encore mineur, pendant cette visite. La fille qui dirigeait la boutique était une merveilleuse adolescente. Sa silhouette gracieuse, ses longs cheveux noirs brillants et ses traits fins lui donnaient plus l'apparence d'une Chinoise que d'une Indienne. Sa beauté nous avait tous frappés et Vornan semblait désireux de l'ajouter à sa collection. Je ne sais pas ce qui se serait passé s'il avait demandé à la jeune fille de venir lui rendre hommage le soir même dans son lit. Heureusement, il n'eut pas le temps d'en arriver là. Il suivait la fille des yeux avec un regard ouvertement libidineux. Helen le vit comme moi. Quand nous sortîmes du magasin, Vornan rebroussa chemin pour retourner à l'intérieur et annoncer ses désirs à l'élue. Helen, ressemblant plus que jamais à une sorcière, se planta devant lui. Ses yeux luisaient dangereusement sous sa merveilleuse crinière rousse.

« *Non !* dit-elle férocement. *Vous ne pouvez pas !* »

Ce fut tout. Vornan obéit. Il sortit, s'inclina devant Helen et fit demi-tour. Je ne m'étais pas attendu à une telle réaction, ou plutôt à une telle absence de réaction de sa part.

Ce Vornan soumis et humble était une révélation pour nous. Mais le public dans son ensemble préférait les révélations que lui avait apportées le Vornan de janvier et février. Contrairement à toute vraisemblance, l'intérêt pour les actes et les paroles de l'homme du futur grandissait et devenait plus passionné de semaine en semaine ; ce qui aurait pu rester un émerveillement général certes, mais passager, était en passe de devenir l'Évènement de notre époque. Quelque scribouillard doué pour le commerce ficela rapidement un texte sur Vornan et l'appela *La Nouvelle Révélation*. C'était un recueil de toutes les conférences de presse et des interviews données par Vornan-19 depuis son arrivée le jour de Noël, reliées entre elles par un commentaire fumeux de l'auteur. Le livre sortit à la mi-mars et, pour donner la mesure de l'importance de l'œuvre, l'éditeur choisit de le publier non seulement en cubes enregistrés, en fac-similés, mais aussi en textes imprimés – un livre, dans le vieux sens du terme. Un imprimeur californien lança sur le marché un petit volume, avec une éclatante jaquette rouge sur laquelle le titre était écrit en lettres d'ivoire serties. En une semaine, un million d'exemplaires furent vendus. Très vite, des éditions pirates apparurent un peu partout, sorties de presses clandestines malgré les efforts désespérés du propriétaire des droits pour garder le monopole de son bien. Un nombre incalculable de *La Nouvelle Révélation* se répandit dans le pays. J'en achetai une moi-même, comme souvenir. Un jour, je vis Vornan lire studieusement un exemplaire. Comme toutes les éditions, l'originale et les diverses copies portaient la même couverture, titre blanc sur fond rouge, elles étaient reconnaissables au premier coup d'œil, et pendant les premières semaines du printemps ces légères brochures inondèrent la nation tout entière comme une étrange nuée rouge.

La nouvelle religion avait déjà son prophète, maintenant elle avait son évangile. Je ne comprenais pas très bien quel réconfort spirituel pouvait être tiré de la lecture de *La Nouvelle Révélation*. Je suppose qu'elle était plus considérée comme un talisman que comme une vraie Bible ; on n'y cherchait pas de conseils ni des dogmes, il suffisait de sentir la brillante couverture rouge du livre contre la main pour que sa substance vous pénètre. Partout où nous allions avec Vornan, quand une foule s'assemblait, une nuée de petits livres rouges s'agitait au-dessus des têtes formant une immense bannière mouvante et unicolore.

Il y eut des traductions. Les Allemands, les Polonais, les Suédois, les Portugais, les Français, les Russes, tous les peuples eurent chacun leur version de *La Nouvelle Révélation*. Un des hommes de l'équipe de Kralick était chargé de collecter et de nous envoyer toutes les nouveautés où que nous fussions. En général, nous passions les nouvelles éditions à Kolff qui montrait un intérêt inquiétant et légèrement amer à leur lecture. Le livre s'étendit jusqu'en Asie. C'est ainsi que nous le reçûmes en japonais, en plusieurs langues de l'Inde, en mandarin et en coréen. Une édition en hébreu fit une entrée remarquée ; c'était bien la moindre des choses étant donné que l'hébreu est la langue officielle des livres saints. Avec une minutie de vieillard, Kolff arrangeait ses petits livres rouges en longues rangées soigneusement ordonnées. Il parlait rêveusement de faire un jour sa propre traduction en sanscrit ou peut-être en vieux persan ; je ne sais toujours pas s'il était vraiment sérieux.

Depuis l'épisode de son interview avec Vornan, Kolff était entré dans un processus de dégradation physique et intellectuelle qui le menait doucement vers la sénilité complète. Il avait été durement secoué par le jugement de l'ordinateur sur l'exemple de langage donné par Vornan ; l'ambiguïté du rapport avait crevé sa conviction optimiste d'avoir entendu la voix du futur. Maintenant, désillusionné et humilié, son premier verdict enthousiaste ayant cruellement fait long feu, Kolff n'était plus du tout convaincu de l'authenticité de Vornan et d'avoir vraiment entendu des fantômes de mots dans le débit presque liquide de Vornan. Il avait perdu confiance en son propre jugement et en ses convictions. Nous le voyions s'écrouler un peu plus chaque jour. Nous avons eu l'occasion d'apprendre durant notre tournée que ce grand savant était aussi un peu charlatan bien que son intelligence et son savoir fussent grands. Son honnêteté lui rappelait que sa réputation avait été gagnée il y avait longtemps et que depuis des décades il n'avait plus rien découvert. N'était-il plus qu'un vieux radoteur ne sachant

plus ce qu'il disait ? Par pitié pour lui, je demandai à Vornan de lui accorder une seconde entrevue où il lui répéterait ce qu'il lui avait dit la première fois. Vornan refusa.

« C'est inutile », dit-il pour m'empêcher d'insister.

Le nouveau Kolff ne ressemblait presque plus à l'ancien. Il mangeait peu et ne parlait presque plus. Au début d'avril, il avait perdu tellement de poids que quelqu'un l'ayant vu deux ou trois mois plus tôt ne l'aurait pas reconnu. Ses vêtements et même sa peau flottaient lamentablement sur sa carcasse toute ratatinée. Il continuait à suivre nos pérégrinations, mais il se traînait comme un aveugle, à peine conscient de ce qui se passait autour de lui. Kralick, qui avait la charge de notre comité, voulut remplacer Kolff et le renvoyer chez lui. Il discuta de ce problème avec le reste d'entre nous, mais Helen se montra intransigeante.

« Cela le tuerait, affirma-t-elle. Il penserait être renvoyé pour incompetence.

— C'est un homme malade, insista Kralick. Tous ces voyages...

— Mais il est indispensable parmi nous.

— Non, il ne l'est plus. Il ne nous a servi à rien depuis des semaines. Il se contente de rester assis, à s'amuser avec ses petits livres rouges. Helen, je ne peux prendre cette responsabilité. Il appartient aux docteurs.

— Il appartient à notre comité.

— Même si cela doit le tuer ?

— Même si cela doit le tuer, répondit Helen fermement. Il vaut mieux mourir debout à la tâche que d'être rejeté à la rue comme un vieux fou. »

Kralick se laissa fléchir, mais cela n'apaisa en rien nos craintes car chaque jour le voyait diminuer. Chaque matin je m'attendais à apprendre que notre vieux Lloyd s'était endormi pour toujours dans son sommeil, mais à chaque petit déjeuner que nous prenions en commun je le voyais arriver de plus en plus décharné, la peau grisâtre, son nez devenant de plus en plus énorme au fur et à mesure que son visage se rétrécissait. Nous partîmes dans le Michigan afin de montrer à Vornan le projet de vie synthétique sur lequel travaillait Aster. Kolff traînait derrière nous, tandis que nous parcourions les ailes de l'étrange et inquiétant laboratoire. Il semblait une sorte d'émissaire des mourants venu inspecter les premiers pas de la vie artificielle.

« Ceci est un de nos premiers succès, nous expliqua Aster, si on peut appeler cela un succès. Nous n'avons jamais su dans quel phylum le classer, mais c'est vivant et ça grandit. C'est en ce sens que nous parlons d'une expérimentation réussie. »

Nous fouillâmes du regard un vaste caisson dans lequel poussait une grande variété de plantes sous-marines. À travers les algues nageaient de minces créatures azurées. Elles mesuraient entre quinze et vingt centimètres de long ; elles n'avaient pas d'yeux, se propulsaient en ondulant une nageoire dorsale qui courait sur toute leur longueur, et étaient couronnées par des bouches béantes bordées de tentacules agiles et translucides. Il y en avait bien une centaine là-dedans. Certaines semblaient bourgeonner ; des petites créatures semblables saillaient sur leurs flancs.

« Nous avons eu ensuite l'intention de fabriquer des cœlentérés, poursuivit Aster. Formellement, c'est ce que vous voyez ici : une actinie géante capable de se déplacer. Mais les cœlentérés n'ont pas de nageoires et celle-ci en possède une et sait s'en servir. Nous n'avons pas cherché à créer cette nageoire ; elle s'est développée spontanément. C'est probablement l'ébauche d'une structure corporelle segmentée, ce qui est un élément appartenant à un phylum supérieur. Le métabolisme de cette chose la rend capable de s'adapter à son environnement d'une manière bien plus satisfaisante que la plupart des invertébrés ; elle vit dans l'eau pure ou salée, survit à des différences de température de presque cent degrés, et digère plusieurs sortes d'aliments. Nous avons donc un super-cœlentéré. Nous aimerions le tester dans des conditions naturelles, comme le laisser vivre dans un puits ou un petit lac, mais franchement, nous craignons un peu de laisser cette chose en liberté. »

Aster sourit intérieurement. « Dernièrement, nous avons aussi essayé de synthétiser des vertébrés. Les résultats n'ont guère été brillants, mais regardez ce que... »

Elle nous désigna un autre caisson sur le fond duquel gisait mollement une petite créature brunâtre, qui se déplaçait hasardeusement en se remuant de façon flasque. Cela avait deux sortes de bras non osseux et une seule patte ; la patte manquante semblait n'avoir jamais existé. Une queue fine comme un fouet balayait faiblement le sol. Pour moi, cela ressemblait à une salamandre triste et mal finie. Quoi qu'il en soit, Aster semblait en être assez fière sous prétexte que ça possédait une structure de squelette bien développée, un système nerveux assez bien élaboré, des yeux surprenants de mobilité, et un assortiment complet d'organes internes. Le seul problème était que cela était incapable de se reproduire. Ils travaillaient pour le résoudre. Mais en attendant, les collègues d'Aster en étaient réduits à créer ces vertébrés synthétiques cellule par cellule en partant du matériel génétique de base, ce qui bien sûr limitait la portée de l'expérience. En ce qui me concernait, je trouvais cela déjà assez effroyable en un seul exemplaire.

À présent, Aster se trouvait vraiment dans son élément. Elle nous conduisait infatigablement d'une immense salle brillamment éclairée à une autre tout aussi immense et lumineuse. Nous passâmes devant de géantes flasques glacées et de sinistres et tourbillonnantes centrifugeuses ; nous pénétrâmes dans des alcôves occupées par des centaines de colonnes vertébrales fractionnées, dans des annexes où des agitateurs mécaniques battaient inlassablement de sombres fluides ambrés et irisés dans des cuves de réaction. Nous regardâmes dans des télescopes à longue focale pour pénétrer dans des pièces hermétiques où la lumière, la température, les radiations et la pression étaient méticuleusement contrôlées. Nous vîmes des agrandissements de photomicrographies électroniques qui montraient les structures internes de mystérieux groupes cellulaires. Aster émaillait ses commentaires détaillés de mots chargés de sens symbolique. C'était un jargon de laboratoire qui contenait sa propre musique mythique ; nous entendions parler de titreur photométrique, de creusets platinés, de pléthysmographes, de microtomes rotatifs, de densimètres, de cellules électrophorésées, de poches de collodion, de microscopes à infrarouges, d'indicateurs d'écoulement, de burettes pneumatiques, de cardi tachéomètres ; un incompréhensible, mais merveilleux vocabulaire. Aster se donna même la peine de nous expliquer comment les chaînes de protéines qui constituaient la vie s'assemblaient et se reproduisaient ; elle nous disait cela simplement, gentiment, de sa douce voix si agréable. Et comme preuve de ses dires, il y avait toujours les super-cœlentérés tortilleurs et la molle pseudo-salamandre. J'avais l'impression de rêver.

Pendant ce temps, Aster essayait aussi et surtout d'obtenir de Vornan quelques renseignements et des commentaires instructifs. Pendant une de nos premières rencontres, il nous avait parlé en termes ambigus de « serviteurs » ne jouissant pas de l'intégralité des statuts humains parce que, génétiquement, ils n'étaient pas humains. C'étaient, d'après ce que nous avions cru comprendre, des formes de vie dérivées de « vies inférieures » ; pas des créations synthétiques, plutôt des sortes de composés formés de germes de protoplasmes inférieurs prélevés sur des espèces vivantes. Il devait y avoir des « êtres-chiens », des « êtres-chats », des « êtres-gnous ». Aster, comme nous, l'avait entendu parler de cette sorte de vie pas tout à fait humaine et naturellement elle désirait en savoir plus long... et naturellement elle n'avait pas pu recueillir la plus petite bribe d'information supplémentaire de la part de Vornan. Ce jour-là, elle essaya encore, mais vainement. Vornan restait poli mais distant. Il posa de son côté quelques questions ; dans combien de temps, voulait-il savoir, Aster serait-elle capable de synthétiser des imitations d'humains ? « Dans cinq, dix, quinze, vingt ans, répondit gravement Aster.

— Si le monde dure jusque-là », dit malicieusement Vornan.

Tout le monde éclata de rire. Ce fut plus une façon de nous libérer de notre tension qu'une véritable expression d'amusement. Même Aster, qui n'avait encore jamais donné le moindre indice

indiquant un certain sens de l'humour, laissa échapper un mince sourire mécanique. Elle se détourna et nous désigna un caisson encastré dans une capsule pressurisée.

« Et voici notre tout dernier projet, annonça-t-elle. Je ne sais plus très bien à quel stade nous en sommes, étant donné que, comme vous le savez tous, j'ai été absente du laboratoire depuis janvier. Vous voyez ici une tentative de synthétiser un embryon de mammifère. Nous avons plusieurs embryons, chacun à un stade différent de développement. Si vous voulez vous approcher... »

Je jetai un coup d'œil et je vis plusieurs choses ressemblant vaguement à de gros têtards roulés en boule dans des cellules membraneuses. Mon estomac se révolta spasmodiquement à la vue de ces petites créatures à grosse tête, nées d'un mélange savant d'acides-amino, mûrissant pour atteindre on ne sait quelle maturité. Vornan lui-même sembla impressionné.

Lloyd grogna quelque chose dans une langue que je ne compris pas : trois ou quatre mots, épais, âpres, gutturaux. Sa voix charriait une indescriptible angoisse. Je me tournai vers lui. Il se tenait rigide, un bras replié et ramené sur la poitrine, l'autre tendu à l'horizontale sur le côté. On aurait dit qu'il se préparait à exécuter quelque figure chorégraphique extrêmement compliquée et qu'il avait été soudainement figé au milieu de sa pirouette. Son visage était d'un bleu sombre, de la couleur d'une porcelaine d'époque Ming ; ses yeux aux paupières rougies étaient immenses et effrayés. Il se tint ainsi un assez long moment. Puis venant de loin dans sa gorge, nous parvint un petit gargouillement et il tituba vers le plateau de marbre d'une table de laboratoire. Ses bras battaient et s'agrippaient convulsivement ; des éprouvettes, des ballons, des cornues tombaient et s'écrasaient par terre. Ses larges mains épaisses saisirent le bord d'un récipient et le renversèrent, libérant une douzaine de petits coelentérés synthétiques qui s'agitèrent sur la dalle mouillée. Lentement, très lentement, Lloyd s'affaissa, sa prise faiblit et il glissa sur le rebord de la table pour tomber lourdement par terre sur le dos. Ses yeux restaient grands ouverts. Il prononça avec une diction parfaitement claire une dernière phrase : le discours d'adieu de Lloyd Kolff au monde des vivants. Ce devait être, pensai-je, en quelque langage ancien. Plus tard, aucun de nous ne put identifier ou même répéter la moindre syllabe. Puis il mourut.

« L'équipement de réanimation ! cria Aster. Vite ! »

Deux assistants de laboratoire accoururent presque au même instant, portant l'équipement demandé. Pendant ce temps, Kralick s'était agenouillé à côté de Kolff et essayait de le réanimer en lui faisant le bouche à bouche. Aster le repoussa et s'accroupit à sa place. Elle déchira d'un coup sec la chemise du mort, dévoilant le poitrail encore puissant couvert de poils blancs et touffus. Obéissant à son ordre, un des assistants lui passa une paire d'électrodes. Elle les mit en place et envoya une décharge dans le cœur arrêté. Entre-temps l'autre assistant décapuchonnait une seringue hypodermique et l'enfonçait dans le bras de Kolff. Nous entendîmes distinctement le sifflet aigu de l'injecteur ultrasonique qui grimpait jusqu'aux fréquences de fonctionnement. Le grand corps inerte vibra sous l'impact de l'afflux d'hormones et du courant électrique ; sa main droite, les doigts crispés, se leva de quelques centimètres et retomba.

« Réaction galvanique, murmura Aster. Rien de plus. »

Mais elle n'abandonna pas. Le nécessaire de réanimation contenait tout un assortiment de dispositifs à utiliser en cas d'urgence et elle les utilisa tous. Un inhalateur mécanique fut mis en place pour pratiquer la respiration artificielle ; elle injecta des réfrigérants dans le sang pour prévenir toute dégradation du cerveau ; les électrodes envoyaient rythmiquement des décharges dans les valves cardiaques. La partie supérieure de Kolff était presque entièrement cachée par tous les engins qui travaillaient à essayer de le ressusciter.

Vornan s'agenouilla à côté de lui et fouilla intensément dans les yeux désormais vides. Il observa l'avachissement des traits. Il avança même la main pour toucher une joue molle et flasque. Il étudia les mécanismes qui pompaient, soufflaient et vibraient. Puis il se releva et vint vers moi.

« S'il vous plaît, Leo, qu'essaient-ils de lui faire ?

— Ils essaient de le ramener à la vie.

— Alors, c'est cela la mort ?

— Oui. C'est cela la mort.

— Que lui est-il arrivé ?

— Son cœur s'est arrêté de battre, Vornan. Savez-vous ce qu'est le cœur ?

— Oui. Oui.

— Le cœur de ce vieux Kolff était fatigué. Il s'est arrêté. Aster essaie en ce moment de le faire redémarrer. Mais elle n'y arrivera pas.

— Cela arrive-t-il souvent ? Ce genre de mort ?

— Une fois au moins dans la vie de chacun », dis-je amèrement.

Un docteur était arrivé, portant une lourde mallette dont il sortit d'autres instruments de réanimation. Il commença à pratiquer une incision dans la poitrine de Kolff.

« Comment arrive la mort à votre époque, Vornan ? demandai-je.

— Jamais soudainement. Jamais ainsi. Je sais très peu de chose à ce sujet. »

La présence de la mort dans cette pièce semblait le fasciner beaucoup plus que tous les efforts entrepris dans cette même pièce pour créer la vie. Le praticien essayait tout ce qui était possible, mais le cœur de Kolff refusait de répondre. Pendant ce temps, nous restions tous en cercle autour de lui, immobiles comme des statues. Seule, Aster s'activait. Elle ramassait les créatures que Kolff avait renversées dans sa dernière convulsion. Quelques-unes aussi étaient mortes, certaines d'avoir été exposées à l'air, d'autres écrasées par des pieds imprudents, mais quelques-unes survivaient. Aster les remit délicatement dans leur caisson.

Finalement, le docteur se releva en secouant négativement la tête.

Je jetai un coup d'œil vers Kralick. Il pleurait.

XV

KOLFF fut enterré à New York avec de grands honneurs académiques. Par respect et par affection, nous arrê tâmes quelques jours notre tournée. Vornan tint absolument à assister aux funérailles ; il se montra extrêmement curieux de nos coutumes nécrologiques. Sa présence à la cérémonie faillit presque causer une panique totale, car dans leur désir effréné d'apercevoir un instant l'homme du futur, les éminents professeurs et académiciens manquèrent de renverser le cercueil. Trois livres accompagnèrent Kolff dans sa dernière demeure. Deux étaient des ouvrages écrits par lui, le troisième était la traduction en hébreu de *La Nouvelle Révélation*. Cela me mit en rage, mais Kralick m'expliqua que c'était une idée de Kolff lui-même. Trois ou quatre jours avant sa mort il avait donné à Helen McIlwain une bande scellée qui se révéla contenir ses instructions pour ses funérailles.

Après la période de deuil et d'affliction, nous repartîmes vers l'Ouest pour reprendre notre randonnée. La rapidité avec laquelle nous oubliâmes la mort de Kolff ne laissait pas de me surprendre ; nous étions à présent cinq au lieu de six, mais le choc causé par la disparition décrut rapidement et très vite nous reprîmes notre routine quotidienne comme si rien ne s'était passé. Cela dit, le temps devenait plus chaud et certains changements dans l'atmosphère générale étaient devenus apparents. Par exemple *La Nouvelle Révélation* ne se vendait plus puisque pour ainsi dire tout le monde possédait déjà son exemplaire ; les foules qui suivaient le moindre déplacement de Vornan étaient chaque jour plus importantes. Des prophètes secondaires se révélaient un peu partout, sortes d'interprètes du message de Vornan à l'humanité. Comme toujours, l'épicentre de cette agitation se trouvait en Californie et Kralick prenait bien soin de ne pas y emmener notre visiteur. Ce culte expansif l'inquiétait, il m'inquiétait moi aussi et tous les autres membres du comité. Seul Vornan semblait se complaire de la présence de ces troupes, bien que parfois, quand nous atterrissions sur un aéroport envahi par une mer de petits livres rouges se reflétant au soleil, il montrât une légère mais certaine appréhension. Du moins c'était mon impression ; les foules vraiment énormes le mettaient mal à l'aise, tandis que la plupart du temps, il semblait se réjouir de l'attention et de l'émotion qu'il provoquait. Un journaliste californien avait été jusqu'à suggérer très sérieusement que Vornan soit désigné pour se présenter au Sénat aux prochaines élections. En pénétrant dans son bureau, je trouvai Kralick en train de râler devant le fac-similé de l'article.

« Si jamais Vornan voit cela, me dit-il, nous risquons d'être dans un sacré pétrin. »

Heureusement, nous n'étions pas encore près d'avoir un sénateur Vornan. Quand nous eûmes repris nos esprits, nous nous persuadâmes que Vornan ne présentait pas les qualifications requises. Surtout, il était douteux que la Cour suprême accepte un membre de la Centralité comme citoyen des États-Unis, à moins bien sûr que Vornan n'arrive à prouver que la Centralité est le successeur légal et de fait de l'État souverain des États-Unis.

L'itinéraire de Vornan prévoyait pour la fin de mai un voyage dans la Lune pour montrer à notre visiteur nos toutes dernières réalisations extraterrestres. Je demandai à en être dispensé ; je n'avais pas une grande envie d'aller m'ennuyer dans les luxueux palais construits à Copernicus et il me paraissait que je pourrais utiliser intelligemment ce laps de temps pour mettre en ordre mes affaires personnelles à Irvine à la fin du second semestre. Kralick était de l'avis contraire, surtout que c'était le deuxième congé que je réclamais, mais comme il n'avait aucun moyen pratique pour me

contraindre, finalement il dut m'accorder cette seconde « permission ». Il décida qu'un comité de quatre membres pourrait aussi bien surveiller Vornan que cinq.

Mais, quand ils se rendirent à la base spatiale pour prendre le départ, le comité avait encore diminué d'un membre.

Fields, en effet, abandonna la caravane à la veille du jour d'embarquement. Kralick aurait dû s'en douter depuis longtemps, car il y avait déjà plusieurs semaines que Fields n'arrêtait pas de grommeler et de ruminer dans son coin, en rébellion ouverte contre le but et l'utilité de cette mission. En tant que psychologue, il avait eu la charge d'étudier les réponses de Vornan à l'environnement au fur et à mesure de notre randonnée et il était arrivé à deux ou trois évaluations contradictoires et mutuellement exclusives. Selon son humeur émotionnelle du moment, Fields concluait que Vornan était ou non un imposteur et remplissait des pages de rapports qui permettaient à peu près toutes les possibilités. Mon appréciation personnelle des appréciations psychologiques de Fields était qu'elles étaient entièrement insensées et dépourvues de toute valeur. Ses interprétations cosmiques du moindre geste de Vornan étaient en elles-mêmes vides et creuses, mais j'aurais pu le lui pardonner si seulement il avait réussi à s'accrocher à la même pendant plus de deux semaines *consécutives*.

Cela étant posé, sa démission du comité ne fut pas motivée par de profondes divergences idéologiques. Elle fut provoquée par rien moins qu'une jalousie ridicule. Cependant, je dois admettre que, bien que je n'appréciais pas tellement Fields, je le comprenais un peu.

Naturellement, la cause de ses ennuis s'appelait Aster. Fields continuait à la pourchasser dans une sorte d'entêtement romantique désespéré qui était aussi répugnant pour nous qu'il pouvait être déprimant pour lui. Elle ne voulait pas de lui ; c'était parfaitement clair, même pour Fields. Mais certaines folies font faire parfois d'étranges bêtises aux hommes et Fields poursuivait inlassablement son siège. Il soudoyait les réceptionnistes d'hôtel pour qu'ils lui donnent la chambre contiguë à celle d'Aster, et la nuit il essayait de forcer la porte de communication. Bien qu'elle repoussât dédaigneusement les soupirs énamourés de son trop ardent soupirant, Aster était ennuyée par tout cela, quoique pas autant que l'eût été une vraie femme faite de chair et de sang. En fait, elle avait beaucoup de points communs avec ses cœlentérés synthétiques.

Comme me l'expliqua par la suite Helen McIlwain, ce traitement meurtrissait de plus en plus visiblement le malheureux Fields. Finalement, un soir qu'ils étaient tous réunis, il demanda de but en blanc à Aster de passer la nuit avec lui. Elle refusa. Fields alors se lança dans un long commentaire acide sur les tares qui pesaient sur la libido d'Aster. À voix haute et hargneuse, il l'accusa de frigidité et de quelques autres caractéristiques propres aux garces. Dans un sens, tout ce qu'il disait à propos d'Aster était vrai, sauf sur un point essentiel : Aster était une garce, mais *pas intentionnellement*. Je ne crois pas qu'elle l'ait excité ou provoqué. Simplement elle n'avait pas compris quel genre de réaction il attendait d'elle.

Cette fois-ci, cependant, elle se souvint qu'elle était une femme et acheva Fields d'une façon toute féminine. Devant lui, devant tout le petit groupe, elle invita Vornan à partager sa couche cette nuit même. Elle s'y prit de telle manière qu'il était parfaitement clair qu'elle s'offrait à Vornan sans aucune réserve. Je regrette de ne pas avoir assisté à cette scène. Comme Helen me le raconta, Aster, pour la première fois peut-être de sa vie, eut l'air d'une vraie femelle : les yeux enflammés, les lèvres entrouvertes et humides, le visage empourpré, et sa petite poitrine lourdement oppressée. Naturellement, Vornan se fit un devoir de l'obliger. Ils sortirent ensemble, Aster aussi radieuse qu'une jeune mariée à sa nuit de noces. Le peu que je sais me laissa néanmoins deviner que ce fut presque cela.

C'était tout à coup trop pour Fields. J'aurais du mal à l'en blâmer. Aster venait de lui balancer une gifle morale horriblement cinglante devant ses confrères et il lui était dorénavant impossible de rester au sein du comité. Il dit à Kralick qu'il démissionnait. Kralick, naturellement, essaya de l'en dissuader

en faisant appel à son sens patriotique, son dévouement à la science et toutes sortes d'autres balivernes – cet attirail d'abstractions qui sont, je le sais, aussi creuses pour Kralick que pour le reste d'entre nous. C'était un petit discours pour la forme que Fields ne prit même pas la peine d'écouter. Il fit ses valises et s'éclipsa la nuit même, s'épargnant ainsi, selon Helen, la vision d'Aster et de Vornan sortant de la suite nuptiale le lendemain matin encore tout auréolés du souvenir des joies qu'ils venaient de partager.

J'étais à Irvine quand ces événements se produisirent. Comme tout un chacun, je suivais la progression de Vornan grâce à la télévision... quand je pensais à l'allumer. Ces quelques mois passés à ses côtés me semblaient maintenant encore moins réels que quand je les vivais ; je devais faire un effort violent pour me convaincre que je n'avais pas rêvé toute cette histoire. Mais ce n'était pas un rêve. Vornan était bien sur la Lune, chaperonné par Kralick, Helen, Heyman et Aster. Kolff était mort. Fields était retourné à Chicago. Il m'appela d'ailleurs vers la moitié du mois de juin ; il écrivait un livre sur ses expériences avec Vornan, m'annonça-t-il, et désirait vérifier certains détails avec moi. Il ne me dit pas un mot des motifs qui l'avaient poussé à démissionner.

Dans l'heure qui suivit, j'oubliai Fields et ses velléités d'écrivain. Je revenais à mes propres travaux que j'avais depuis si longtemps abandonnés, mais je les trouvais plats, usés, périmés, irrémédiablement bouchés. J'errais, désœuvré et désorienté, dans mon laboratoire, je fouillais dans des piles de bandes enregistrées de vieilles expérimentations, je programmais un nouveau calcul de temps en temps sur l'ordinateur. Je suppose qu'avec le désenchantement que je traînais partout avec moi, je devais composer un personnage pathétique aux yeux de mes élèves. Une sorte de Roi Lear au milieu des particules élémentaires, trop vieux, l'esprit ramolli, trop éreinté pour prendre ses problèmes à bras-le-corps et essayer vraiment de les résoudre. Quel piètre exemple je devais donner ! J'avais l'impression d'avoir quatre-vingts ans. Mes élèves étaient pleins de bonne volonté mais aucun d'entre eux n'avait de suggestion à proposer pour essayer de briser cette barrière qui arrêtait désespérément nos recherches. Eux aussi étaient coincés, mais ils gardaient l'espoir que quelque chose nous apparaîtrait bientôt si seulement nous poursuivions les travaux, alors que moi je semblais avoir perdu tout intérêt non seulement pour la recherche, mais aussi pour le but final.

Comme il fallait s'y attendre, ils étaient très curieux de connaître mes réflexions à propos de l'authenticité de Vornan-19. M'avait-il appris quelque chose sur la méthode qui lui permettait de voyager dans le temps ? Croyais-je qu'il avait *vraiment* voyagé dans le temps ? Quelles implications théoriques pouvaient être tirées de son retour en arrière dans le passé ?

Je n'avais aucune réponse. Les questions elles-mêmes m'ennuyaient ; je passai ainsi presque un mois entier à ne rien faire, me laissant bercer par mon ennui et ma mélancolie. J'aurais pu quitter une fois de plus l'Université pour rendre visite à Shirley et à Jack, mais mon dernier séjour chez eux avait été assez déprimant, révélant des failles et des déchirements que je n'avais jamais soupçonnés dans leur union. Je craignais surtout de constater pour de bon que mon seul refuge jusqu'alors ne fût définitivement perdu. Je n'arrivais pas non plus à reprendre mes travaux, irrémédiablement moribonds. Je restais en Californie. J'allais faire un tour à mon laboratoire tous les deux jours en moyenne, me plongeant paresseusement dans les recherches de mes élèves. Je prenais aussi grand soin d'éviter les cascades de demandes d'interviews des journalistes qui désiraient me questionner à propos de Vornan-19. Je dormais beaucoup, parfois douze ou treize heures d'affilée, espérant hiberner assez longtemps pour me réveiller à la fin de cette période cafardeuse. Je lus des romans, des nouvelles, du théâtre et de la poésie. Cela devenait une obsession ; je ne pouvais plus vivre sans avoir un livre en main. Le choix de mes lectures est assez révélateur de mon humeur à cette époque. C'est ainsi que je dévorai les *Livres prophétiques* de Blake en cinq nuits consécutives, sans sauter le moindre mot. Presque six mois plus tard, ces divagations mystiques et hallucinatoires hantent encore aujourd'hui mon malheureux cerveau. Je lus aussi tout Proust et presque tout Dostoïevski et une

douzaine d'anthologies de ces sortes de cauchemars que l'on appelait pièces de théâtre au xvii^e siècle. C'était un art apocalyptique parfaitement adapté à une époque elle aussi apocalyptique. Mes yeux fiévreux lisaient les mots imprimés, mais n'en gardaient qu'un résidu où tout se mélangeait, comme les souvenirs de nos rêves : Charlus, Svidrigaïlov, la duchesse de Malfi, l'Odette de Swann. Les figures fantomatiques de Blake hurlaient dans ma tête leur ésotérique mélodie : Enitharmon et Urizen, Los, Orc, l'auguste Golgonooza :

*Partout que sang, déchirures, plaintes lugubres, trompes funestes de guerre,
Et des cœurs béants à la lumière par la large épée déchirante,
Et l'acier écroui des cuirasses s'ouvre et répand sur le sol les tripes fumantes.
Appelle tes sourires de doux mensonges, appelle tes nuages de larmes !
Nous entendrons tes soupirs dans le cri strident des trompettes quand le Matin rajeunira le sang.*

Pendant cette saison fiévreuse de solitude et de confusion interne, je ne m'occupai pas beaucoup des convulsions produites par les deux mouvements de masse qui s'opposaient entre eux et troublaient le monde, l'un en pleine expansion et l'autre en décadence. Les Apocalyptistes n'étaient pas éteints, loin de là ; leurs émeutes et leurs orgies continuaient un peu partout sur la planète, mais il y avait dans leurs manifestations une sorte d'obstination désespérée qui ressemblait aux crispations galvaniques du bras de Lloyd Kolff mort. Leur temps était définitivement passé. Très peu parmi ceux qui ne s'étaient pas encore adonnés à l'hystérie étaient disposés à croire que l'Armageddon arriverait le 1^{er} janvier 2000 – pas avec Vornan qui circulait en toute lumière telle une preuve vivante du contraire. Maintenant, ceux qui participaient aux ruées apocalyptistes étaient à mon avis des malheureux pour lesquels les orgies et la destruction étaient devenues une manière de vivre ! Leurs attitudes et leurs gesticulations provocantes avaient perdu tout contenu idéologique. Il restait encore, noyé au milieu des voyous lubriques, un noyau dur de fanatiques dévots qui aspiraient avidement au Jugement dernier, mais ces pauvres lunatiques perdaient chaque jour un peu de leur audience. En juillet, c'est-à-dire moins de six mois avant la date supposée du grand holocauste, il devenait évident aux observateurs impartiaux que la foi apocalyptiste succomberait d'inertie bien avant l'échéance qu'elle craignait et attendait fébrilement. Aujourd'hui, nous savons que ces prévisions étaient fausses, car à l'heure où j'écris ces mots, il ne reste plus que huit jours avant le grand moment de la vérité et les Apocalyptistes sont toujours aussi présents et de plus en plus déchaînés. Ce soir, c'est la veille de Noël 1999... tout à coup, je réalise que c'est l'anniversaire de l'apparition de Vornan à Rome.

Si en juillet les Apocalyptistes semblaient être en perte de prestige, l'autre culte, celui qui regroupait les adorateurs de Vornan, se propageait à une vitesse sans cesse accélérée. Il ne reposait sur aucune thèse théologique ou mystique ; c'était à croire que le seul objet des disciples était de s'approcher le plus près possible de Vornan et de lui hurler leur adoration excitée. *La Nouvelle Révélation* était leur seul texte de référence ; c'était un mélange décousu et incohérent d'interviews et de conférences de presse, émaillé ici et là de bribes de phrases provocantes lâchées par Vornan. Les deux seuls principes que je pouvais tirer de ce mouvement que j'avais appelé le Vornanisme par ce goût habituel des scientifiques pour les terminaisons savantes, étaient les suivants : primo, l'apparition de la vie sur la Terre avait été un accident provoqué par la malpropreté de visiteurs interstellaires négligents ; secundo, le monde ne sera pas détruit le 1^{er} janvier prochain. Je suppose que certaines religions ont dû être fondées sur des bases encore plus étroites, mais je ne connais pas d'exemples. Quoi qu'il en soit, des Vornanistes toujours plus nombreux continuaient à s'agglutiner autour de la silhouette énigmatique de leur prophète. Un nombre surprenant d'entre eux le suivit sur la

Lune, occasionnant des embouteillages terribles sur les cosmodromes terrestres et lunaires comme on n'en avait pas vus depuis l'inauguration du centre commercial de Copernicus il y avait quelques années de cela. Les autres s'assemblaient autour d'écrans géants montés sur des places publiques par des sociétés heureusement avisées, et contemplaient respectueusement les émissions retransmises de la Lune. Moi, à mon tour, je regardais avec ahurissement ces réunions massives.

Ce qui me troublait le plus dans ce mouvement était son absence de forme, il attendait la main de son créateur. Si Vornan en décidait ainsi, il pourrait lui insuffler une direction et une impulsion. Il n'aurait pas grand-chose à faire ; il lui suffirait de lancer quelques déclarations lapidaires *ex cathedra* pour déclencher des guerres saintes, des bouleversements politiques, pour entraîner les gens à danser dans les rues, à pratiquer l'abstinence ou l'ingestion massive de stimulants... et des millions lui obéiraient. Jusqu'à présent il n'avait pas encore utilisé sa puissance. Peut-être la conscience qu'il avait de cette puissance dont il se trouvait investi lui venait-elle graduellement. J'avais vu Vornan transformer une soirée élégante en un champ de bataille complètement ravagé avec simplement quelques mouvements rapides de ses mains ; qu'arriverait-il si jamais il se saisissait des leviers de commande du monde ?

La force de ce culte était ahurissante, ainsi que sa vitesse de propagation. Le fait qu'il fût pour l'instant sur la Lune ne refroidissait pas du tout l'ardeur de ses adorateurs. Comme l'attraction lunaire joue un rôle primordial sur les phénomènes des marées, Vornan exerçait de la Lune une action tout aussi puissante et tout aussi irrépressible. L'expression trop rabâchée, toutes choses pour tous les hommes, ne s'était jamais mieux appliquée qu'à lui ; il y avait ceux qui l'aimaient pour son nihilisme ricanant, et d'autres qui le considéraient comme le symbole de la stabilité dans un monde chancelant et apeuré. Tout cela étant étouffé sous l'image transcendante de la déité : pas Jéhovah, ni Odin, pas un personnage d'homme mûr barbu, mais comme un Jeune Dieu, beau, dynamique et léger, l'incarnation du printemps et de la vie, les forces créatrices et destructrices réunies en une même personne. Il était Apollon, Baldur, Osiris, mais aussi Loki. Même les anciens créateurs de mythes n'avaient pas osé imaginer une telle synthèse.

Son séjour sur la Lune fut prolongé plusieurs fois. Je supposais que c'était l'intention de Kralick, sur instruction du gouvernement, de garder Vornan le plus longtemps possible loin de la Terre, afin de tenir en haleine et de préserver l'émotion produite par l'arrivée de Vornan pendant la dernière année du vieux millénaire moribond. Son retour avait été prévu pour avoir lieu à la fin de juin, or presque un mois plus tard il était toujours là-bas. Sur les écrans, il m'arrivait de le voir prenant un bain de gravité, ou examinant gravement des caissons hydrophoniques ou monté sur des skis à réaction, ou mêlé à un groupe de célébrités internationales autour de tables de jeux. Je remarquais assez souvent Aster se tenant à ses côtés, l'air étrangement réjouie, son petit corps mince moulé dans des robes et des tuniques ébouriffantes et étonnamment révélatrices. Quelle métamorphose ! Derrière, dans le fond, on pouvait apercevoir occasionnellement des silhouettes floues de Helen et de Heyman. Ils formaient à eux deux une paire absolument mal assortie, cimentée par une aversion réciproque. Une ou deux fois j'eus la vision fugitive d'un Sandy Kralick, le visage sombre et sévère, perdu dans la contemplation morose de son précieux colis.

Dans les derniers jours de juillet je fus averti du retour de Vornan et qu'en conséquence mes services étaient à nouveau nécessaires. Je devais me rendre au cosmodrome de San Francisco pour être présent lors de l'atterrissage de la fusée qui aurait lieu dans une semaine. Le lendemain je reçus un exemplaire d'un nauséabond petit pamphlet qui, j'en étais sûr, n'arrangerait pas l'humeur de ce pauvre Sandy Kralick. C'était un opuscule glacé, avec une couverture rouge qui imitait celle de *La Nouvelle Révélation*. Le titre lui aussi était emprunté ; cela s'appelait *La Dernière Révélation* et l'auteur n'était autre que Morton Fields. Mon exemplaire m'était dédié. Bientôt, des millions circulèrent un peu partout ; non à cause d'un quelconque intérêt qui était absolument inexistant, mais

parce que beaucoup de gens les confondaient avec l'original et que d'autres collectionnaient avidement le moindre morceau de papier sur lequel était imprimé le nom de Vornan.

La Dernière Révélation était donc un album des souvenirs que Fields avait conservés de son passage dans notre comité. Le moins que l'on puisse dire est que ce n'était pas très propre, mais je suppose que cela avait surtout été pour Fields une façon d'épancher sa rage d'avoir été éconduit par Aster. Il ne la nommait pas personnellement, par crainte de la loi sur la diffamation je pense, mais il était impossible de ne pas la reconnaître étant donné que le comité ne comptait que deux femmes, or Fields mentionnait Helen McIlwain par son nom. Le portrait d'Aster qui apparaissait ne correspondait pas au modèle que j'avais connu ; Fields la dépeignait comme une femme perfide, sournoise, fourbe et par-dessus tout comme une arriviste amoralisée qui s'était prostituée avec les autres membres du comité, qui avait poussé le malheureux Lloyd Kolff dans la tombe avec son insatiable appétit sexuel, et avait commis avec Vornan-19 toutes les abominations les plus perverses. Entre autres crimes, elle était accusée d'avoir tourmenté avec un sadisme délibéré le seul membre vertueux et sain de notre groupe, qui était bien sûr Morton Fields. Je le cite :

« Cette femme vicieuse et impudique prenait un étrange plaisir à aiguïser ses griffes sur moi. J'étais pour elle la victime toute trouvée. Et cela parce que dès le début, je lui avais avoué qu'elle me déplaisait. Elle entreprit alors de vouloir m'entraîner à toutes forces dans son lit. Plus je me défendais, plus sa détermination augmentait de m'ajouter à sa collection de fantoches. Ses provocations se faisaient plus flagrantes et plus honteuses jusqu'à ce qu'un jour, dans un moment de faiblesse, je finisse presque par succomber à la tentation. Alors, bien sûr, folle de joie malsaine, elle courut me dénoncer comme un don Juan, m'humiliant impitoyablement devant les autres et... »

Et ainsi de suite. Ce ton pleurnichard et grinçant continuait tout au long. Les uns après les autres, nous passions tous au pilori. Helen McIlwain était une adolescente attardée, complètement écervelée, un peu décrépite ; Lloyd Kolff avait été un vieux gaga tout juste bon pour la retraite, s'empiffrant de nourriture et de plaisirs libertins, avec un cerveau rétréci qui ne contenait plus que quelques versets érotiques ; Richard Heyman était une baudruche arrogante et empesée. (Je dois avouer que je partageais assez cette définition qui me semblait résumer plutôt bien le personnage.) Le sort de Kralick était réglé en quelques lignes ; il était un minable larbin du gouvernement, tout juste bon à essayer de ménager tout le monde, prêt à accepter n'importe quel compromis pour éviter les heurts. Fields se montrait assez carré en ce qui concernait le rôle du gouvernement dans la publicité faite à Vornan. Il disait ouvertement que le président avait donné des instructions pour que l'authenticité de Vornan soit reconnue officiellement afin de contrebalancer et détruire l'influence du mouvement apocalyptiste. Tout cela était vrai bien sûr, mais personne ne l'avait encore admis publiquement et surtout pas quelqu'un d'aussi bien placé que Fields dans les cercles gravitant autour de Vornan. Heureusement il avait noyé ses révélations dans une longue et obscure digression à propos du dépouillement paranoïaque qui affectait le psychisme de la nation. C'est du moins ce que je crus comprendre et je suis presque certain que la majorité des lecteurs sauta ce passage.

Ma cote dans les évaluations de Fields n'était pas trop mauvaise. Il me décrivait comme un être indifférent, superficiel, faussement profond, un philosophe de l'ironie désenchantée qui s'enfuyait, pris de frayeur, devant toute responsabilité. Je ne peux pas dire que ces accusations me faisaient plaisir, mais je suppose que je dois plaider plus ou moins coupable à toutes ces charges. Fields touchait d'autres points sensibles : mon peu d'intérêt pour ce qui se passait autour de moi, mon manque d'engagement pour une cause quelconque, et ma tolérance égocentrique pour les défauts de ceux qui m'entouraient. Pourtant, le paragraphe qui me concernait n'était pas venimeux ; pour lui je n'étais ni un fou ni un salaud, mais plutôt un personnage neutre ne présentant pas beaucoup d'intérêt. S'il le disait...

Les seuls ragots plus ou moins propres de Fields sur ses collègues du comité ne lui auraient

certainement pas rapporté la moindre distinction académique et je ne m'étendrais pas aussi longtemps sur son essai, si le noyau de l'œuvre n'avait justement été constitué par la « dernière révélation » proprement dite... l'analyse de Vornan-19 par Morton Fields. Aussi confus, embrouillé, nébuleux et ennuyeux qu'il fût, ce chapitre arrivait néanmoins à faire passer assez du charisme de Vornan pour que sa lecture ne fût pas totalement fastidieuse. C'est ainsi que le stupide opuscule de Fields contribua à propager une influence que son propre auteur craignait.

Il ne consacrait que peu de lignes au problème de l'authenticité de Vornan. Pendant les six mois que nous avons passés ensemble, il nous avait présenté une gamme variée de vues contradictoires sur le sujet, pourtant il réussit le tour de force de faire tenir toutes ses contradictions en quelques mots. En fait il disait que Vornan n'était probablement pas un imposteur, mais que cela nous serait bien utile s'il l'était et que de toute façon cela n'avait pas d'importance. Ce qui comptait n'était pas de connaître la vérité absolue sur Vornan, mais seulement son impact sur le monde de 1999. En cela j'étais d'accord avec lui. Charlatan ou non, l'effet de Vornan sur nous était indéniable et sa puissance réelle sur l'humanité était véritable, qu'il fût ou non un voyageur du temps.

Assez habilement, Fields esquivait ce problème en le noyant dans une sauce d'ambiguïtés sibyllines et passait bien vite à une interprétation du rôle culturel joué par Vornan parmi nous. C'était très simple, arguait Fields. Vornan était un dieu. Il était le dieu et son prophète réunis en un même être, l'annonciateur omnipotent de sa foi, s'offrant lui-même comme la personnification de tous les désirs vagues et imprécis d'une planète dont les habitants étaient harassés de trop de confort, de trop de tensions et de trop de peurs. Il était un dieu de notre époque, chargé d'électricité, peut-être grâce à une habile et incompréhensible opération chirurgicale ou peut-être grâce à un don extraordinaire et surnaturel. Comme Zeus, il se plaisait à attirer des humains dans sa couche divine ; c'était un dieu provocateur ; un dieu rusé, insaisissable, évasif, sybarite, qui n'offrait rien et prenait beaucoup. Je tiens à rappeler qu'en rapportant les idées de Fields, je les condense et les résume grandement et les débarrasse des ronces et des épines d'un dogmatisme excessif pour mieux dégager la théorie fondamentale à laquelle j'adhérais totalement. Fields avait véritablement saisi l'essence même de nos réactions vis-à-vis de Vornan.

Il n'était dit nulle part dans *La Dernière Révélation* que Vornan-19 était *littéralement* divin. Fields se gardait bien aussi d'offrir une opinion définitive sur la sincérité de Vornan quant à ses prétentions de venir du futur. De toute façon, Fields se fichait de savoir si Vornan était sincère ou non, il ne pensait certainement pas à lui comme à un être surnaturel.

Il prétendait – et j'abonde totalement dans ce sens avec lui – que c'était *nous-mêmes qui avons fait de Vornan un dieu*. Nous désirions un nouveau dieu pour nous conduire alors que nous nous trouvions au seuil d'un nouveau millénaire parce que les anciens mythes avaient abdiqué ; et Vornan était arrivé juste à point pour répondre à nos besoins. Fields analysait l'humanité, pas Vornan.

Naturellement, l'humanité dans son ensemble n'est pas capable de comprendre de si subtiles distinctions. Elle ne voyait qu'un livre à jaquette rouge qui disait que Vornan était un dieu ! Toutes ces complications, ces restrictions, tous ces commentaires obscurs et savants ne comptaient pas. Dorénavant le statut divin de Vornan était officiellement proclamé ! Et le saut à la majuscule entre « il est un dieu » et « Il est un Dieu » fut bien vite franchi. *La Dernière Révélation* devint un texte sacré. Ne disait-il pas en toutes lettres que Vornan était divin ? Comment pouvait-on ignorer de tels mots ?

Le processus magique entra en action. Le petit pamphlet rouge fut traduit dans toutes les langues humaines pour mieux servir de sainte justification à la folie en marche qui gagnait chaque jour de nouveaux adeptes. La nouvelle foi avait un autre talisman ; Morton Fields en devint le saint Paul, l'agent de publicité du prophète. Bien qu'il ne revît plus jamais Vornan, et qu'il ne prît pas une part active au mouvement qu'il avait involontairement aidé à se développer. Fields, par l'entremise de son stupide petit bouquin, était déjà devenu une invisible présence d'une extrême importance dans le

mouvement qui inondait le monde. Quand les nouvelles hagiographies seront écrites, je suppose qu'il aura droit à un rang élevé dans le canon des saints.

Quand je lus pour la première fois, au début d'août, l'exemplaire que Fields m'avait envoyé, je ne devinai pas l'impact qu'il aurait par la suite. Je le terminai en vitesse, avec cette sorte de fascination légèrement dégoûtée que l'on éprouve en découvrant des petites choses qui se tortillent sous une grosse pierre que l'on vient de soulever ; puis je le rejetai, à la fois amusé et répugné, et l'oubliai jusqu'à ce que sa renommée devienne trop manifeste. Comme me le spécifiaient mes instructions, je me rendis au cosmodrome de San Francisco pour y accueillir Vornan. Ici comme ailleurs, on avait pris les mêmes précautions et utilisé les mêmes subterfuges que d'habitude. Pendant qu'une foule rugissante agitait des milliers de petits livres rouges au-dessus des têtes sous un brumeux ciel gris, Vornan arrivait par un long couloir souterrain jusqu'à un hall discret situé à l'autre bout du cosmodrome.

Il me prit chaleureusement la main. « Leo, vous auriez dû venir, me dit-il. C'était un vrai délice ! Le triomphe de votre époque ! Ce centre lunaire ! Qu'avez-vous fait pendant ce temps ?

— J'ai lu, Vornan. Je me suis reposé et j'ai travaillé.

— Et cela a été profitable ?

— Non. Absolument pas. »

Il avait l'air en forme, détendu, aussi sûr de lui que toujours. Un peu de son rayonnement avait déteint sur Aster. Elle se tenait à côté de lui dans une attitude ouvertement possessive. Elle ne ressemblait plus du tout à l'image neutre, absente et cristalline dont je me souvenais ; elle était maintenant une vraie femme vibrante et passionnée, pleinement révélée à elle-même. De quelque manière qu'il s'y fût pris, Vornan avait réalisé un miracle, sans aucun doute sa réalisation la plus impressionnante et la plus réussie. La transformation d'Aster était remarquable. Mon regard accrocha le sien et dans les profondeurs liquides de ses yeux je vis un lointain et secret sourire. Par contre, Helen McIlwain semblait vieillie et épuisée, les traits flasques, les cheveux dépeignés ; elle avait même perdu son allure de fière et orgueilleuse sorcière. Pour la première fois, elle faisait son âge ; elle n'était plus maintenant qu'une femme d'âge mûr, très ordinaire. Plus tard, j'appris la cause de cette dégradation : elle s'était sentie bafouée et répudiée, car elle avait cru depuis le début que Vornan la considérait comme une sorte de première concubine, or il était devenu évident que ce rôle était maintenant échu à Aster. Heyman, lui aussi, semblait affaibli. Sa lourdeur teutonique que je détestais tant l'avait fui. Il parla peu, ne répondit presque pas aux souhaits de bienvenue et m'apparut lointain, un peu affolé et légèrement bouleversé. Il me fit penser à Kolff durant ses dernières semaines. L'exposition trop longue à Vornan était évidemment dangereuse. Même Kralick, si dur et plein de ressort, semblait nettement hypertendu. La main qu'il me tendit tremblait et ses doigts s'écartaient anormalement les uns des autres, réclamant de sa part un gros effort pour les réunir.

En apparence pourtant nos retrouvailles furent plaisantes. Rien ne fut évoqué des ennuis qui avaient certainement dû arriver, quant à moi je ne dis pas un mot à propos de l'apostasie de l'odieux Fields. Je montai dans la même voiture que Vornan, et notre cortège partit en direction du centre de la ville. Des multitudes noircissaient les trottoirs, bloquaient même parfois les rues et applaudissaient à notre passage comme s'il se fût agi d'un personnage de la plus haute importance.

Nous reprîmes notre tournée, provisoirement interrompue.

Maintenant Vornan avait vu à peu près tous les hauts lieux des États-Unis et son itinéraire originel prévoyait qu'il repartirait à cette date. Théoriquement, la responsabilité de notre gouvernement s'arrêtait là. Ce n'était pas nous qui l'avions chaperonné pendant ses premiers pas dans le ^exx^e siècle quand il visitait (et infectait) les capitales européennes ; maintenant, donc, nous aurions dû transmettre le témoin aux autres pour qu'ils nous relaient dans l'avancée de Vornan vers l'Ouest. Mais

les responsabilités ont cet étrange privilège de s'institutionnaliser elles-mêmes. Sandy Kralick était enchaîné à sa mission de convoyeur spécial étant donné qu'il était la plus grande autorité en la matière ; quant à Aster, Helen, Heyman et moi nous étions définitivement entraînés dans l'orbite de Vornan. Je ne m'en plaignais pas, satisfait de me trouver une bonne excuse pour ne pas avoir à me retrouver confronté avec mes recherches désespérantes.

Donc, nous reprîmes nos bagages et nous continuâmes à voyager. Nous allâmes au Mexique ; nous fîmes le tour des cités mortes Chichen Itza et Uxmal ; nous gravâmes des pyramides mayas à minuit, et finalement nous arrivâmes à Mexico, la métropole la plus trépidante de l'hémisphère. Vornan regardait et accueillait tout cela très calmement. Son humeur sage qui était apparue au printemps persistait encore à la fin de l'été. Il ne commettait plus d'outrages verbaux, plus jamais il ne tenait de propos scabreux, plus jamais il ne faisait dégénérer les manifestations auxquelles il assistait. Ses gestes semblaient de pure forme, superficiels et légèrement saccadés, maintenant. Il ne cherchait même plus à nous rendre furieux. Je me demandais pourquoi. Était-il malade ? Son sourire était toujours aussi fantastique, mais il avait perdu toute force et toute vitalité ; ce n'était plus à présent qu'une façade creuse. Il avait la chance de faire un tour du monde extraordinaire et répondait à tout ce qu'il voyait de façon mécanique. Kralick semblait s'en inquiéter. Comme moi, il préférait Vornan-le-démoniaque à Vornan-l'automate et se demandait pourquoi toute animation l'avait si soudainement quitté.

Bientôt, nous quittâmes Mexico pour Hawaii et de là nous continuâmes vers Tokyo, Pékin, Angkor, Melbourne, Tahiti et l'Antarctique. Je passais de très longs moments avec Vornan pendant nos incessants déplacements. Je n'avais pas entièrement abandonné l'espoir de lui soutirer quelques informations scientifiques sur les points qui me concernaient tout spécialement. Si j'échouai dans cette tentative, j'appris certaines choses intéressantes sur lui. Je découvris par exemple la raison de sa nouvelle langueur.

Nous avions perdu tout intérêt à ses yeux.

Tout en nous l'ennuyait : nos passions, nos monuments, nos folies, nos cités, nos nourritures, nos névroses. Il avait tout essayé, et le goût s'était affadi. Il était, me confessa-t-il, mortellement las d'être traîné de-ci de-là à la face du monde.

« Alors, pourquoi ne repartez-vous pas dans votre propre temps ? lui demandai-je.

— Pas encore, Leo.

— Mais si vous êtes tellement fatigué de...

— Je crois que je vais tout de même rester. Je peux supporter cet ennui encore un peu. Je veux voir comment les choses vont tourner.

— Quelles choses ?

— Les choses », laissa-t-il tomber.

Je répétais cette conversation à Kralick qui haussa nerveusement les épaules. « Il nous reste à espérer que les choses tourneront vite, dit-il. Il n'est pas le seul à en avoir marre de ce cirque. »

Notre tournée s'éternisait, comme si Kralick cherchait volontairement à gaver Vornan du ^exx^e siècle. Les paysages et les villes dansaient devant nos yeux et changeaient sans cesse ; nous zigzaguâmes de l'Antarctique à la chaleur tropicale de Ceylan, nous traversâmes les Indes et le Proche-Orient, nous descendîmes le Nil en felouque, nous voyageâmes en char à bœufs jusqu'au cœur de l'Afrique, passant d'une étincelante capitale à une autre. Partout où nous allions, même dans les contrées les plus reculées, nous recevions un accueil délirant. Des milliers et des milliers d'adorateurs se pressaient pour acclamer le dieu qui venait les visiter. Maintenant, nous étions presque en octobre, le message contenu dans *La dernière Révélation* avait eu le temps de se répandre dans tous les cœurs. Les analogies de Fields étaient transformées en autant d'affirmations. Il n'y avait pas d'Église

vornaniste à proprement parler, mais de toute évidence cette hystérie de masse jusqu'alors émiétée se fondait en un mouvement religieux.

Mes craintes au sujet d'une éventuelle tentative de Vornan pour prendre en main et utiliser ce mouvement s'avéraient non fondées. Les foules d'adorateurs l'ennuyaient maintenant autant que les laboratoires et les générateurs d'énergie. Des balcons, il saluait en souriant les multitudes vociférantes, paumes levées, comme un César, mais les palpitations des narines et les bâillements à peine réprimés ne m'échappaient pas.

« Que veulent-ils de moi ? demanda-t-il un jour, d'un ton presque irrité.

— Ils veulent vous aimer, lui dit Helen.

— Mais pourquoi ? Sont-ils vides à ce point ?

— Terriblement vides, murmura Helen.

— Si vous étiez au milieu d'eux, vous sentiriez leur amour », dit froidement Heyman.

Vornan sembla frissonner. « Ce ne serait pas très prudent. Avec leur satané amour, ils me détruiraient. »

Je me souvenais de Vornan à Los Angeles six mois plus tôt, se plongeant joyeusement dans l'émeute folle des Apocalyptistes. À l'époque, il n'avait montré aucune crainte devant leurs excentricités frénétiques, désespérées et terriblement dangereuses. Bien sûr il était masqué, mais les risques étaient tout de même très grands. L'image de Vornan au milieu de sa barricade de corps morts me revint à la mémoire. Quelle joie il avait exprimée au milieu de ce chaos ! Maintenant il avait peur de l'amour même des foules de ses adorateurs. C'était donc cela le nouveau Vornan, un prudent, pour ne pas dire un lâche ? Peut-être aussi s'était-il enfin rendu compte des forces qu'il avait contribué à libérer, et son évaluation des risques était-elle devenue plus sérieuse. Le Vornan insouciant et un peu fou des premiers jours avait disparu.

À la mi-octobre, nous nous trouvions à Johannesburg, nous préparant à enjamber l'Atlantique pour entreprendre le tour de l'Amérique du Sud. Le continent sud-américain était mûr et prêt à recevoir Vornan. C'était là qu'étaient apparus les premiers signes de religion organisée ; au Brésil et en Argentine il y avait eu de grandes réunions vornanistes auxquelles avaient assisté des milliers de personnes et nous avions entendu dire que des temples avaient été construits, encore que ces informations fussent fragmentaires et non confirmées. Vornan ne faisait preuve d'aucune curiosité pour ce genre de nouvelles. Un jour, en fin d'après-midi, il se tourna soudain vers moi.

« Leo, je voudrais me reposer un peu.

— Comment ? Dormir ?

— Non, me reposer de tous ces voyages. Les foules, le bruit, cette excitation générale. J'en ai assez. À présent je désire un peu de tranquillité.

— Vous devriez en parler à Kralick.

— Je préférerais vous en parler d'abord. Il y a quelques semaines, Leo, vous m'avez dit quelques mots au sujet d'amis à vous qui vivent dans un endroit tranquille et calme. Un homme et une femme. C'est un de vos anciens élèves, vous voyez de qui je veux parler ? »

Je voyais. Je ne savais plus quoi faire ou dire. Dans un moment de désœuvrement, j'avais parlé à Vornan de Jack et Shirley et du plaisir que c'était pour moi d'aller chez eux quand j'étais en période de crise et de fatigue excessive. En lui racontant cela, j'avais espéré de sa part une réponse parallèle, me donnant certains détails sur ses propres habitudes et les structures des relations humaines dans ce monde futur qui me paraissait toujours aussi irréel. Mais je ne m'étais pas attendu à *cela*.

« Oui », dis-je, l'esprit tendu. Je vois de qui vous voulez parler.

— Peut-être pourrions-nous y aller ensemble, Leo. Vous et moi, et vos amis, sans les autres, sans les gardes, le bruit, les foules. Nous disparaîtrions tranquillement. Il faut que je renouvelle mes énergies. Ce long voyage a été épuisant pour moi, vous vous en rendez compte. En plus, je désire

connaître la vie quotidienne des gens de cette époque. Ce que j'ai vu jusqu'à présent était seulement un spectacle, du trompe-l'œil. Je veux m'asseoir simplement avec des êtres humains et leur parler... je le désire tellement. Pouvez-vous arranger cela, Leo ? »

J'étais tiraillé. Cette soudaine chaleur dans les propos de Vornan me désarmait ; et automatiquement je me trouvais en train de calculer que nous pourrions peut-être apprendre quelques choses intéressantes de la bouche de Vornan. Oui, je nous voyais bien : Jack, Shirley et moi, sirotant des cocktails sur la terrasse inondée de soleil, essayant doucement de convaincre notre visiteur de nous donner quelques informations qu'il avait tues durant sa longue randonnée publique autour du monde. Je pensais déjà ce que nous lui demanderions ; et n'ayant plus en mémoire que le sage Vornan de ces derniers mois, j'oubliais de penser à ce que lui nous demanderait.

« J'en parlerai à mes amis, promis-je, et à Kralick. Je vais voir ce que je peux faire pour cela, Vornan. »

XVI

AU début Kralick s'inquiéta d'un tel bouleversement dans l'itinéraire originel soigneusement mis au point ; l'Amérique du Sud, prétendait-il, serait très désappointée d'apprendre que l'arrivée de Vornan était repoussée. Cela dit, les aspects positifs de ma proposition ne lui échappaient pas non plus. Il pensait que cela pouvait être intéressant de placer Vornan-19 dans un environnement différent de celui dans lequel il avait baigné depuis son arrivée, loin des foules hystériques et des caméras. D'après moi, il était aussi assez heureux d'avoir une chance d'échapper lui-même à Vornan pendant un certain laps de temps. Finalement, il accepta.

Puis j'appelai Jack et Shirley.

J'hésitais encore à amener Vornan chez eux, bien que les deux chacun de leur côté m'aient prié d'arranger une rencontre avec l'homme du futur. Eh bien, c'était encore mieux qu'une simple rencontre ! Jack était désespérément désireux de pouvoir parler avec lui de conversion d'énergie. Quant à Shirley... elle m'avait confessé qu'elle était physiquement attirée par le visiteur venu du temps. C'était en pensant à elle que j'éprouvais certaines restrictions. Ce que Shirley ressent pour Vornan est son problème personnel et c'est à elle de le résoudre, me dis-je finalement, et si quelque chose se passe entre elle et Vornan, ce sera seulement avec le consentement sinon la bénédiction de Jack. Dans ce cas, je n'aurai pas à me sentir responsable.

Quand je leur fis part de ma suggestion, ils pensèrent tous les deux que je blaguais. Je dus m'escrimer afin de les persuader que je pouvais réellement amener Vornan-19 chez eux. À la fin ils acceptèrent de me croire et je les vis échanger entre eux des regards circonspects.

« Dans combien de temps arriveriez-vous ? me demanda Jack.

— Demain, si vous le voulez.

— Pourquoi pas ? » s'écria Shirley.

Je fouillai son visage pour y découvrir un signe trahissant son désir, mais je n'y lus rien à part une simple excitation de petite fille.

« Pourquoi pas ? répondit Jack en écho. Mais dis-moi : est-ce que la maison va être envahie de journalistes et de policiers ? Je n'y tiens pas tellement.

— Non, l'assurai-je. Ce déplacement de Vornan sera gardé totalement secret. Il n'y aura pas l'ombre d'un journaliste ou d'un policier en vue. Bien sûr, je suppose que les accès menant chez vous seront gardés, mais je te promets que vous ne serez pas ennuyés avec l'équipe de sécurité. J'insisterai pour qu'ils restent loin de la maison.

— Très bien, dit Jack. Alors, amène-le. »

Kralick fit repousser notre tournée en Amérique du Sud et annonça à la presse que Vornan partait passer des vacances privées pour une durée indéterminée dans un endroit dont il désirait garder le secret. Nous laissâmes filtrer quelques indiscretions selon lesquelles il se reposerait dans une villa quelque part au bord de l'océan Indien. Cela fut bien suffisant ; le lendemain matin, un avion privé chargé de journalistes quittait Johannesburg en direction de l'île Maurice. Ainsi la presse serait tenue en haleine ailleurs et nous laisserait tranquilles. Un peu plus tard, ce matin-là, Vornan et moi nous embarquâmes dans une petite fusée qui nous posa de l'autre côté de l'Atlantique. Nous prîmes un avion à Tampa et nous fûmes à Tucson au début de l'après-midi. Là, une voiture nous attendait. Je

renvoyai le chauffeur du gouvernement et je conduisis moi-même jusque chez Jack et Shirley. Kralick, je le savais, avait fait mettre en place un rideau de surveillance dans un rayon de quatre-vingts kilomètres autour de la maison, mais il avait accepté qu'aucun de ses hommes ne s'approche plus près à moins que nous ne leur réclamions de l'aide. Nous ne serions pas dérangés. C'était un merveilleux après-midi de fin d'automne ; le ciel lavé de tout nuage était d'un bleu pur qui vibrail d'ondes de chaleur. Les montagnes me semblaient inhabituellement distinctes. En conduisant, je discernais de temps en temps le point scintillant d'un hélicoptère du gouvernement volant très haut au-dessus de nous. Ils nous surveillaient... mais de loin.

Shirley et Jack se tenaient devant leur maison quand nous arrivâmes. Jack portait une chemise déchirée et un blue-jean délavé ; Shirley était vêtue d'une petite brassière nouée dans le dos et d'un short. Je ne les avais pas vus depuis le printemps et je ne leur avais pas téléphoné plus de deux ou trois fois entre-temps. La tension que j'avais observée en eux il y avait plusieurs mois avait continué son travail d'érosion. Je fus frappé de les trouver si énervés, repliés, tendus, à un tel point que même l'arrivée chez eux d'un invité célèbre ne pouvait l'expliquer.

« Je vous présente Vornan-19, dis-je. Voici Jack Bryant et sa femme, Shirley.

— C'est pour moi un très grand plaisir », dit gravement Vornan. Il ne tendit pas la main, mais s'inclina presque à la japonaise devant Jack d'abord, puis devant Shirley. Un silence embarrassé suivit. Sous le dur éclat du soleil, nous restions à nous regarder les uns les autres sans dire un mot. Shirley et Jack réagissaient comme s'ils n'avaient encore jamais cru à l'existence de Vornan jusqu'à maintenant ; ils avaient l'air de le fixer comme quelque personnage fictif brusquement et inexplicablement incarné devant eux. Jack pinçait ses lèvres tellement fort que ses joues en tremblaient. Shirley, les yeux rivés sur Vornan, tanguait sur ses talons nus. Vornan, parfaitement maître de lui et affable, étudiait le paysage, la maison et ses occupants avec une froide curiosité.

Soudain Shirley revint sur terre. « Je vais vous montrer votre chambre », dit-elle en bégayant légèrement.

Je pris les bagages : une valise pour moi et une pour Vornan. La mienne était à peu près vide, ne contenant rien d'autre que quelques effets de rechange ; mais je peinaï horriblement pour monter celle de Vornan. Il était arrivé nu dans notre monde, mais il avait très vite collectionné une très grande variété de vêtements et de babioles à l'occasion de ses voyages. J'arrivai finalement à la hisser dans la maison. Shirley avait donné à Vornan la chambre que j'occupais habituellement, et une petite pièce à côté de la terrasse qui servait de lingerie avait été hâtivement convertie en chambre d'ami supplémentaire pour moi. Je trouvai cela tout à fait normal et ne m'en formalisai pas une seconde. Shirley resta avec Vornan pour lui expliquer l'usage des accessoires et des commodités de la maison, tandis que Jack me conduisait dans ma propre chambre.

« Je veux que tu saches, Jack, dis-je, que notre séjour chez vous peut prendre fin quand tu le désireras. Si Vornan devient trop pénible pour Shirley ou toi, tu me dis simplement un mot et je l'emmène. Je ne veux pas que sa présence vous cause le moindre problème.

— C'est d'accord, Leo. Je crois que cela va être intéressant.

— Sans aucun doute. Mais cela peut aussi être épuisant. »

Il eut un petit sourire gêné. « Aurai-je la possibilité de lui parler ?

— Bien sûr.

— Tu sais de quoi ?

— Oui. Oui. Parle-lui de ce que tu veux. Nous n'aurons que cela à faire : parler. Mais tu n'obtiendras rien de lui, Jack.

— Je veux essayer, au moins. » Il ajouta à voix basse : « Il est plus petit que je ne l'imaginais. Mais il est impressionnant. Très impressionnant. Il possède ce genre de puissance naturelle pour dominer, tu ne trouves pas ?

— Napoléon aussi était un homme petit. Hitler aussi.

— Vornan sait-il cela ?

— Il ne m'a pas paru avoir été un très brillant élève en Histoire », dis-je en faisant une grimace, et nous éclatâmes de rire ensemble.

Un peu plus tard, Shirley sortit de la chambre de Vornan. J'étais justement dans le vestibule et elle ne devait pas penser que je me trouvais là. Je reçus la vision fugitive de son visage, tel qu'il était sans le masque que nous mettons devant les autres. Ses yeux, ses narines, ses lèvres, tout en elle révélait une émotion brute et des conflits intérieurs bouillonnants. Je me demandai si Vornan avait profité des quelques minutes où ils avaient été ensemble pour tenter quelque chose. Ce que je lisais sur le visage de Shirley était certainement purement sexuel, une poussée de désir affleurant à la surface. Un instant plus tard, elle réalisa que je la regardais et le masque se remit aussitôt en place. Elle me sourit nerveusement.

« Ça y est, il est installé, dit-elle. Il me plaît, Leo. Tu sais, je m'attendais à ce qu'il se montre froid et désagréable, une sorte de robot pour ainsi dire, mais au contraire il est poli et courtois. C'est un vrai gentleman dans son genre un peu particulier.

— Oui, c'est un vrai charmeur. »

Ses joues se colorèrent subitement. « Penses-tu que c'était une erreur de notre part, me demanda-t-elle, de te dire qu'il pouvait venir ?

— Pourquoi serait-ce une erreur ? »

Elle humecta ses lèvres. « Personne ne sait ce qui peut arriver. Il est beau, Leo. Il est irrésistible.

— Aurais-tu peur de tes propres désirs ?

— J'ai peur de faire du mal à Jack.

— Alors ne fais rien sans le consentement de Jack », dis-je. Je me sentais de plus en plus dans la peau du brave oncle bien sympathique qui donne des conseils. « Ce n'est pas plus difficile que cela. Ne te laisse pas entraîner trop loin.

— Mais si je me laisse aller, Leo ? Que se passera-t-il ? Quand j'étais dans la chambre avec lui... je l'ai vu me *regarder* si avidement...

— Il regarde ainsi toutes les belles femmes. De toute façon, tu sais certainement dire non, Shirley.

— Je ne suis pas sûre de vouloir dire non. »

Je haussai les épaules. « Veux-tu que j'appelle Kralick et que je lui dise que nous désirons repartir ?

— Non !

— Alors il va falloir que tu te surveilles. Tu es une adulte, Shirley. Tu dois être capable de refuser de coucher avec ton invité si tu penses que ce n'est pas sage. Pourtant, jusqu'à présent, cela n'avait pas été un vrai problème pour toi. »

Elle tressaillit et eut un mouvement de recul devant la méchanceté gratuite de ma dernière phrase. Sous le hâle bronzé, son visage devint cramoisi. Elle me fixait intensément comme si elle ne m'avait encore jamais bien regardé. Je m'en voulais de ma bêtise. En quelques mots, j'avais déprécié une amitié vieille d'une dizaine d'années. Mais ce moment de tension passa. Shirley se détendit petit à petit et dit finalement d'une voix calme : « Tu as raison, Leo. Ce ne sera pas un vrai problème. »

Contrairement à toute attente, la soirée fut parfaitement calme et sans arrière-pensées. Shirley nous cuisina un délicieux dîner et Vornan se répandit en compliments élogieux ; c'était, dit-il, le premier repas qu'il prenait chez des particuliers et il en était enchanté. Après, nous sortîmes nous promener un petit peu sous le crépuscule. Jack marchait à côté de Vornan et Shirley et moi étions derrière. Jack nous montra un kangourou-rat qui s'enfuyait de sa cachette à quelques pas devant nous en sautillant follement sur le sable. Nous vîmes aussi quelques lièvres et quelques lézards. Vornan était inimaginablement surpris de voir des animaux sauvages en liberté. Plus tard nous revînmes à la

maison pour bavarder plaisamment de tout et de rien comme quatre vieux amis, un verre d'alcool à la main. Vornan semblait s'accommoder parfaitement de la personnalité de ses hôtes. Je commençais à croire que je m'étais fait du souci pour rien.

Cette bienfaisante tranquillité continua pendant plusieurs jours. Nous dormions beaucoup, explorions le désert brûlant, nous discussions, nous mangions et nous nous amusions à reconnaître les étoiles. Vornan se montrait très sobre et presque prudent. Pourtant, ici, il parlait un peu plus que d'habitude de son temps. Un soir, désignant le firmament, il essaya de nous montrer les constellations qu'il connaissait, mais il fut incapable d'en trouver une seule, même pas la Grande Ourse. Il nous expliqua quelques tabous entourant la nourriture à son époque et à quel point ce serait osé de sa part de s'asseoir à la même table que ses hôtes dans une situation pareille en 2999. Il se remémorait paresseusement les dix mois de son séjour parmi nous, un peu comme un voyageur, approchant de la fin de son voyage, commence à se tourner vers les joies qu'il a vécues pour bien se les rappeler.

Nous faisons très attention de ne pas allumer les informations télévisées devant lui. Je ne tenais pas à ce qu'il apprenne que des émeutes de mécontentement ravageaient l'Amérique du Sud à cause de son retard, ni qu'une sorte d'hystérie vornaniste prenait chaque jour plus d'extension dans le monde entier. Partout des malheureux cherchaient désespérément le visiteur du futur pour qu'il leur fournisse la réponse à toutes les énigmes de l'univers. Dans ses déclarations antérieures, Vornan n'avait pas craint d'affirmer d'un ton suffisant qu'il pourrait un jour donner toutes les réponses à toutes les questions et cette promesse semblait avoir été prise pour argent comptant, même si jusqu'ici Vornan avait mis au jour plus de questions que de réponses. C'était plus sain de le garder ici dans un certain isolement, loin des leviers de commande dont il pourrait si facilement s'emparer s'il le décidait.

Quand je me réveillai le quatrième jour, le soleil brillait merveilleusement. Je coupai les opacificateurs et je trouvai Vornan déjà sur la terrasse. Il était nu, étendu confortablement dans une sorte de grand berceau en mousse plastique, prenant un bain de soleil. Je tapai quelques coups sur la vitre. Il leva les yeux, me vit et sourit. Il s'extirpait de son berceau quand j'arrivai sur la terrasse. Son corps lisse et doux aurait pu être fait de quelque substance plastique moulée ; sa peau ne portait aucune aspérité, ni imperfection. Il n'avait pas un seul poil. Il n'était ni musclé ni mou, il semblait à la fois fragile et solide. Je sais que cela peut paraître paradoxal. Il était formidablement viril.

« Il fait délicieusement chaud ici, Leo, me dit-il. Déshabillez-vous et profitez-en vous aussi. »

J'étais interdit. Je n'avais pas averti Vornan de nos habitudes naturistes dans cette maison et jusqu'à présent nous étions restés habillés devant lui. Mais, bien sûr, Vornan ne connaissait aucun tabou de pudeur et autres bêtises semblables. Maintenant qu'il avait fait le premier geste, Shirley fut prompte à le suivre. Elle sortit sur la terrasse, vit Vornan nu et moi en pyjama.

« Oui, vous avez bien raison, dit-elle en souriant. Je voulais vous le dire hier. Ici, nous sommes toujours très libres. »

Et, après cette profession de libéralisme, elle enleva la blouse légère qui l'enveloppait et s'étendit pour se faire bronzer. Vornan contemplait le magnifique corps plein et souple de Shirley exposé devant ses yeux avec un intérêt très réservé qui me surprit énormément. Il semblait... comment dire ? ... intéressé, mais seulement d'une manière théorique. Ce n'était pas le loup vorace que j'avais connu. Shirley, par contre, montrait un trouble très profond. Son visage était empourpré et les veines de son cou étaient anormalement gonflées. Ses gestes étaient exagérément désinvoltes. Son regard s'attarda coupablement un moment sur la ceinture pelvienne de Vornan puis se détourna brusquement. Les bouts de ses seins trahirent son émoi et se durcirent d'excitation sensuelle. Elle s'en rendit compte et se roula rapidement sur le ventre, mais j'avais eu le temps de voir le changement soudain des deux mamelons. Quand Shirley, Jack et moi prenions un bain de soleil, c'était une sorte d'innocent paradis terrestre retrouvé ; mais la turgescence des deux tendres éminences de tissu érectile manifestait visiblement l'émotion qu'elle ressentait à se trouver nue devant Vornan, nu lui aussi.

Jack arriva un peu plus tard. Il embrassa la scène d'un œil amusé : Shirley étendue sur le ventre avec ses fesses rondes pointant en l'air, Vornan somnolant, plus nu que nature, et moi arpentant désespérément la terrasse.

« Quelle merveilleuse journée », dit-il avec un peu trop d'enthousiasme. Il portait un short qu'il garda sur lui. « J'amène le petit déjeuner, Shirley ? »

Ni Shirley ni Vornan ne prirent la peine de se rhabiller de toute la matinée. Elle paraissait déterminée à observer la même décontraction absente de toute formalité que nous pratiquions d'habitude entre nous. Après les premiers moments de confusion, elle se conduisit beaucoup plus simplement et normalement. Je n'en revenais pas de l'indifférence totale que Vornan manifestait à l'égard de son splendide corps si désirable. Cela m'apparut bien avant que Shirley le réalise. Ses coquetteries, ses mouvements subtilement provocateurs : une flexion gracieuse d'une cuisse doucement galbée ou le creusement du ventre pour gonfler et tendre ses seins admirables, tout cela restait sans aucun effet sur lui. Si on acceptait que Vornan venait d'une culture où la nudité parmi des étrangers n'avait rien d'exceptionnel, son manque de réaction pouvait passer pour normal – seulement l'attitude de Vornan vis-à-vis des femmes avait été tellement possessive depuis son arrivée dans notre ère que sa façon de refuser aussi ouvertement les trésors que lui offrait manifestement Shirley ne laissait de me surprendre.

Je me déshabillai moi aussi. Pourquoi pas ? C'était agréable et il semblait que ce fût la mode dans cette maison. Mais je découvris que je n'arrivais pas à me sentir dégagé. D'habitude, je pouvais rester nu à côté de Shirley en tenue d'Ève sans que cela provoque en moi de tension particulière. Maintenant, des bouffées de désir féroce m'assaillaient par à-coups et m'étourdissaient littéralement à tel point que je devais m'agripper à la balustrade de la terrasse et détourner mon regard.

Le comportement de Jack était étrange lui aussi. Ici, la nudité lui était parfaitement naturelle, et pourtant il garda son short toute la journée. Le lendemain après-midi, il était le seul parmi nous à être encore habillé. Il était dans le jardin en train de tailler quelques arbustes qui en avaient bien besoin quand Shirley lui dit : « Jack, regarde, tu transpires comme un malheureux. Pourquoi te montres-tu si pudique ?

— Je ne sais pas, dit-il bizarrement. Je n'y ai pas pensé. » Il continua à émonder comme si de rien n'était.

Vornan se redressa.

« J'espère que ce n'est pas à cause de moi, n'est-ce pas ? » dit-il.

Jack rit. Il déboutonna son short et l'enleva, nous tournant pudiquement le dos. Bien que par la suite, il restât déshabillé, il n'en paraissait pas particulièrement mieux.

Jack semblait captivé par Vornan. Ils avaient de longues et sérieuses conversations ; Vornan écoutait songeusement, formulant de temps en temps une courte remarque tandis que Jack débitait inlassablement un flot de paroles. Je ne m'en mêlais presque pas. Ils parlaient de politique, de voyage dans le temps, de conversion d'énergie et de tas d'autres sujets, chaque dialogue devenant très vite un monologue. Je me demandais pourquoi Vornan se montrait si patient, bien que les autres distractions ici fussent rares. Pour ma part, je passais la plupart de mon temps à me reposer sur la terrasse, me laissant doucement envahir par la chaleur du soleil. Cette année que je venais de vivre avait été épuisante. Je somnolais. Je lézardais paresseusement en dégustant des litres de boissons glacées. Et pendant ce temps, je laissais la destruction s'insinuer inexorablement chez mes plus chers amis sans m'inquiéter ni même soupçonner réellement l'imminence du danger.

Je remarquais bien un vague mécontentement faire lentement son chemin en Shirley. Elle se sentait ignorée et repoussée et, en un sens, je la comprenais. Elle désirait Vornan. Et Vornan, qui avait séduit et pris tant de femmes, la traitait avec un froid respect. Comme s'il embrassait tardivement des préjugés bourgeois, Vornan refusait d'entrer dans le jeu de Shirley, la tenant à distance avec juste ce

qu'il faut de tact. Avait-il appris de la bouche de quelque puritain qu'il n'était pas convenable de séduire la femme de son hôte ? Pourtant, dans le passé, le sens de la propriété n'avait jamais semblé le gêner. Peut-être ce mystérieux et soudain accès de chasteté était-il une nouvelle manifestation de sa malice naturelle que je connaissais maintenant si bien. Cela l'amusait autant d'entraîner une femme dans son lit de but en blanc – comme il s'y était pris avec Aster par exemple – que de se refuser à une femme belle, nue et de toute évidence disponible. Nous assistions, j'en étais maintenant certain, à une nouvelle diablerie de l'ancien Vornan satanique, un nouveau pied de nez délibéré.

Shirley devenait de plus en plus désespérée. Sa grossièreté m'offensait, moi le témoin involontaire de tout cela. Je la voyais se frotter impudiquement contre Vornan, ou presser ses seins lourds contre son dos sous prétexte d'attraper un verre ou une bouteille vides ; je la voyais l'inviter effrontément du regard ; se contorsionner en des poses savamment lascives qu'elle avait toujours instinctivement évitées dans le passé. Tous ces manèges s'avérèrent vains. Peut-être, en pénétrant la nuit dans la chambre de Vornan et en se jetant sur lui, aurait-elle enfin obtenu ce qu'elle désirait, mais sa fierté l'empêchait de recourir à de tels moyens. La frustration la rendait chaque jour plus vulgaire et commune. Sa voix devint à nouveau rauque et criarde. Elle renversait et laissait tomber tout ce qu'elle tenait. Tout cela me déprimait profondément ; moi aussi j'avais témoigné du tact à son égard, pas seulement quelques jours, mais depuis dix ans ; j'avais résisté à la tentation, je m'étais refusé le plaisir interdit de prendre la femme de mon ami. Jamais elle ne s'était offerte à moi comme elle s'offrait maintenant à Vornan. Je n'aimais pas la voir agir et se détruire ainsi, je n'appréciais même pas l'ironie de la situation.

Jack ne paraissait pas du tout conscient des tourments endurés par sa femme. La fascination que Vornan exerçait sur lui ne lui laissait pas le temps ni l'envie d'observer ce qui se passait autour de lui. Pendant ces années vécues dans son isolement désertique, il n'avait presque pas eu d'occasions de se faire de nouveaux amis et il n'avait gardé que des contacts épisodiques avec les anciens. À présent, il se précipitait vers Vornan exactement comme un gamin solitaire accueillerait un nouvel arrivant dans son immeuble. Ce rapprochement avec l'enfance n'était pas gratuit ; il y avait un je ne sais quoi d'adolescent et même de subadolescent dans cette manière de se livrer totalement à un nouveau venu. Il n'arrêtait pas de parler, se décrivant en détail : son enfance, ses études, l'Université, les raisons qui l'avaient poussé à se retirer ici. Il mena même Vornan dans le réduit hermétique où je n'avais jamais pénétré pour lui montrer le manuscrit secret de son autobiographie. Jack s'épanchait librement, quelque intime que fût le sujet, comme un enfant sortant ses plus beaux jouets pour attirer un camarade. Il cherchait frénétiquement à accrocher l'attention de Vornan. Cela ne faisait aucun doute : Vornan comptait plus que tout au monde pour Jack. Moi qui avais toujours considéré Vornan comme un être inexplicablement différent, qui avais même fini par accepter son authenticité en grande partie à cause de cette sorte d'appréhension mystérieuse qu'il m'inspirait, j'étais complètement désorienté de voir Jack réagir ainsi. Cette intensité semblait plaire à Vornan et l'amuser. Parfois ils disparaissaient des heures dans le bureau de travail de Jack. Je crus finalement comprendre que cette entreprise de séduction faisait partie du plan élaboré par Jack pour arracher à Vornan les informations qu'il désirait. C'était d'ailleurs très intelligent de sa part ; construire des relations particulièrement étroites pour pénétrer mieux dans les secrets que Vornan persistait à taire.

Mais Jack ne pénétra dans aucun secret de Vornan. Et mes propres problèmes m'aveuglaient.

Comment avais-je pu ne me rendre compte de rien ? Cet air troublé et cette confusion rêveuse que Jack arborait maintenant la plupart du temps ? Et ces soudaines rougeurs trahissant un incompréhensible embarras quand son regard se posait fortuitement sur Shirley ou moi ? Même la main de Vornan se posant possessivement sur l'épaule nue de Jack ne sut m'ouvrir les yeux. J'étais aveugle.

Shirley et moi passions plus de temps ensemble que cela ne nous était jamais arrivé, étant donné

que Jack et Vornan ne se quittaient pour ainsi dire pas et s'isolaient. Je refusais de profiter de l'avantage qui m'était offert. Nous reposions côte à côte, étendus sous le soleil, n'échangeant presque pas de paroles ; Shirley semblait tellement tendue et crispée que je ne savais pas quoi lui dire, aussi je restais silencieux. L'Arizona bénéficiait justement d'une vague de chaleur automnale qui nous venait du Mexique. Nous pareissions à longueur de journée, écrasés de chaleur. La peau nue satinée de Shirley luisait au soleil comme du beau bronze. Progressivement, la fatigue que j'avais accumulée me quittait. Plusieurs fois Shirley fut sur le point de me parler, mais les mots se bloquaient dans sa gorge. Une sorte de toile d'araignée invisible vibrait au-dessus de nos têtes, chargée d'électricité et de tension. Une perception subliminale me signalait la présence d'une sorte de drame planant dans l'atmosphère, un peu comme certaines personnes sentant venir un orage d'été. Mais je ne savais pas ce qui se tramait pour nous ; bercé dans un cocon de lumière et de chaleur, je percevais d'étranges vibrations annonciatrices d'un cataclysme imminent, mais la vérité n'éclata à mes yeux que quand le désastre fut définitivement consommé.

Cela arriva la veille de novembre, mais la chaleur hors de saison subsistait encore et l'éclat du soleil était encore aveuglant. Il y avait douze jours que nous étions arrivés ici. Il était à peu près midi et la morsure du soleil était tellement brûlante que je m'excusai auprès de Shirley et rentrai me mettre au frais dans ma chambre. Jack et Vornan devaient être quelque part ensemble comme d'habitude. Au moment d'opacifier ma fenêtre, je contemplai longuement Shirley étendue inerte sur la terrasse, les yeux protégés par des lunettes, son genou gauche plié et remonté, ses seins se soulevant et s'abaissant sur un rythme lent, toute sa peau nacrée de petites gouttelettes scintillantes de transpiration. Je la trouvais l'image même de la relaxation totale : une merveilleuse femme langoureusement offerte à la brûlure du soleil. C'est à cet instant que je remarquai sa main gauche atrocement crispée. Les ongles s'enfonçaient durement dans la paume, et les muscles et les tendons vibraient sur toute la longueur du bras. Je compris que son calme apparent était une pose consciencieusement contrefaite, conservée par un énorme effort de volonté.

J'assombris la vitre et me laissai tomber sur mon lit. Il faisait bon et frais dans la chambre. Peut-être avais-je dormi. Je n'ouvris les yeux qu'en entendant du bruit derrière ma porte. Je me levai et allai ouvrir.

Shirley se précipita à l'intérieur. Elle avait un air sauvagement égaré : les yeux étincelant d'horreur, les lèvres retroussées sur les gencives, la poitrine oppressée et haletante. Son visage était rouge comme de l'acier en fusion. La transpiration lui collait les cheveux sur le front et les joues, et une rigole luisante de sueur coulait dans le sillon de ses seins.

« Leo ! dit-elle d'une voix étranglée et cassée. Oh ! mon Dieu, Leo !

— Qu'est-ce qu'il y a ? Que se passe-t-il ? »

Elle tituba dans la chambre et appuya lourdement ses genoux sur mon lit. Elle semblait être dans un état de choc profond. Ses mâchoires s'ouvraient et se refermaient mais aucun son ne sortait de sa bouche.

« Shirley !

— Oui, murmura-t-elle avec lassitude. Oui. Jack... et... Vornan. Oh ! Leo, j'avais vu juste ! Je ne voulais pas le croire, mais j'avais raison. Je les ai vus ! Je les ai vus, Leo !

— De quoi parles-tu ?

— C'était l'heure de déjeuner, dit-elle, avalant péniblement sa salive. Je me suis réveillée et je suis allée les chercher. Ils étaient dans le bureau de Jack, comme d'habitude. Ils n'ont pas répondu quand j'ai frappé à la porte, alors j'ai poussé la porte et... j'ai vu pourquoi ils ne me répondaient pas. Ils... étaient... occupés. Ensemble ! Tu comprends, Leo ? Chacun... s'occupait de l'autre ! Leurs bras et leurs jambes étaient emmêlés. Je les ai regardés. Je suis restée presque une minute à les regarder. Oh ! Leo, Leo, Leo ! »

Sa voix grimpa en un cri perçant. Folle de désespoir, sanglotant et tremblant de tous ses membres, elle tourbillonna sur elle-même comme une toupie folle. Je l'attrapai juste avant qu'elle tombe. Les bouts durcis de ses seins lourds irradiaient des pointes de feu sur ma peau glacée. En esprit, je voyais la scène qu'elle venait de me décrire ; maintenant tout s'éclaircissait et m'apparaissait *a posteriori* l'évidence que je n'avais su voir. J'injuriai ma propre stupidité, l'insensibilité de Vornan et la naïveté de Jack. J'éprouvai un atroce dégoût en imaginant Vornan s'enroulant comme quelque géante bête de proie invertébrée autour de Jack, puis j'oubliai de penser. Shirley était entre mes bras, tremblante, nue, mouillée de sueur et de larmes. Je la réconfortai comme je pus. Elle s'accrochait à moi, à la recherche désespérément de quelque chose de stable dans ce monde soudain chancelant. L'étreinte qui se voulait apaisante et soulageante se fit pressante et violente. Je perdis le contrôle de moi-même et Shirley ne me résista pas. Je ne me posai pas de question pour savoir si elle m'acceptait par désir ou par vengeance. Enfin, mon corps la transperça et nous tombâmes, unis, sur la moquette douce et fraîche.

XVII

QUELQUES heures plus tard, je téléphonai à Kralick pour que l'on vienne nous chercher, Vornan et moi. Je ne lui expliquai rien. Je me contentai de lui dire qu'il était nécessaire que nous partions.

Il n'y eut pas d'adieux. Nous nous habillâmes, fîmes nos bagages et je conduisis Vornan jusqu'à Tucson où les hommes de Kralick nous attendaient.

En regardant en arrière, je me rends compte à quel point ce départ fut précipité et imparfait à cause de la panique qui m'habitait. Peut-être aurais-je dû rester avec eux. Peut-être aurais-je dû essayer de les aider. Mais dans cet instant chaotique, je sentais que je devais fuir. L'atmosphère de culpabilité était trop étouffante ; la trame de toutes nos hontes entrecroisées était trop serrée. Je ne pouvais pas rester ! Ce qui s'était passé entre Vornan et Jack, et Shirley et moi, était inextricablement noué et inclus dans le déroulement et l'achèvement de la catastrophe, aussi bien que ce qui n'avait pas eu lieu entre Shirley et Vornan. C'était moi qui avais introduit le serpent chez mes amis. Dans le moment de crise, j'avais perdu tout avantage moral en me laissant aller à mon impulsion et en fuyant comme un coupable. D'ailleurs, j'étais coupable. J'étais le seul responsable.

Je ne les reverrais peut-être jamais.

Je connaissais trop bien leur secret honteux, et comme quelqu'un qui a fouillé dans la correspondance jaunie d'un être aimé, je sentais que cette indiscretion, bien qu'involontaire, me coupait d'eux à jamais. Cela changerait peut-être dans quelques années. Déjà, à peine deux mois plus tard, je voyais toute cette histoire sous un autre éclairage. Nous avions tous les trois trouvé le moyen de nous montrer également laids et faibles au même moment. Nous avions seulement été des poupées de son obéissant chacune au rôle que Vornan lui avait adroitement dévolu pour satisfaire son caprice égoïste ; la connaissance partagée de nos péchés respectifs pourrait peut-être nous rapprocher. Je ne sais pas. Je sais par contre que tout ce que Shirley et Jack avaient jadis partagé est maintenant à jamais brisé et détruit.

Dès que je ferme les yeux, m'arrivent en foule des images se superposant. Shirley le visage allumé, les yeux clos, la bouche entrouverte, arquée et vibrante sous moi. Shirley après, dégoûtée et écœurée, rampant pour s'écarter de moi comme un insecte blessé. Jack sortant de son bureau, hébété et pâle comme s'il venait d'être victime d'un viol, fixant d'un œil hagard un monde devenu irréel. Et Vornan, l'air satisfait, joyeusement repu, tout à fait amusé de ce petit intermède et encore plus d'apprendre ce qui s'était passé entre Shirley et moi. Il n'avait pas changé, il n'avait renoncé à rien, il restait la bête de proie qu'il avait toujours été. Il avait repoussé Shirley, non par excès de préjugés conventionnels, mais seulement parce qu'il était en chasse d'un autre gibier.

Je ne soufflai mot de tout cela à Kralick. Il avait tout de suite compris que cet intermède arizonien avait été un désastre, mais je ne lui fournis aucun détail et il ne m'en demanda d'ailleurs pas. Nous nous retrouvâmes à Phoenix ; il était venu de Washington juste après avoir reçu mon message. Il m'avisa que notre tournée en Amérique du Sud allait reprendre bientôt et que nous étions attendus à Caracas le mardi suivant.

« Ne comptez pas sur moi, lui dis-je. J'en ai assez de Vornan. J'abandonne le comité, Sandy.

— Non, ne faites pas cela.

— Je le dois. C'est une affaire d'ordre personnel. Je vous ai déjà donné un an de ma vie, mais

maintenant je n'en peux plus.

— Accordez-nous encore un mois, plaïda-t-il. C'est très important. Avez-vous suivi les nouvelles, Leo ?

— Pas régulièrement.

— Le monde devient le jouet d'un délire dont Vornan est le centre. Cela empire chaque jour. Ces quinze jours que vous avez passés dans le désert avec Vornan n'ont fait que mettre de l'huile sur le feu. Savez-vous que pendant l'absence du vrai, un faux Vornan a fait son apparition dimanche à Buenos Aires ? Il a proclamé la naissance d'un empire latino-américain. En exactement quinze minutes, il a réuni une foule de cinquante mille personnes. Les dégâts se sont élevés à plusieurs millions de dollars, et cela aurait été encore pire si un tireur caché ne l'avait tué.

— *Tué le faux Vornan ? Pourquoi ?* »

Kralick hocha la tête. « Qui sait ? Ce fut une véritable hystérie collective. La foule a déchiré l'assassin en morceaux. Il a fallu deux jours pour arriver à convaincre les gens que ce n'était pas le vrai Vornan. Et nous avons entendu des rumeurs à propos d'autres faux Vornan, à Karachi, Istambul, Pékin et Oslo. Tout cela est de la faute de ce crétin de Fields et du livre stupide qu'il a écrit. Celui-là, si je le tenais !

— En quoi tout cela me regarde-t-il, Sandy ?

— J'ai besoin que vous restiez aux côtés de Vornan. Vous avez passé plus de temps avec lui que personne d'autre. Vous le connaissez bien et je crois qu'il vous connaît lui aussi et vous fait confiance. Il n'y a que vous qui soyez capable de le contrôler.

— Je ne suis *absolument pas* capable de le contrôler, dis-je, pensant à Jack et Shirley. Cela n'est-il pas encore évident pour vous ?

— Je sais, mais s'il y a une petite chance, c'est avec vous, Leo. Rien que vous. »

Il prit une profonde inspiration. « Leo, si jamais Vornan s'accapare la puissance qui est entre ses mains, il mettra notre monde sens dessus dessous. Un mot de lui, et cinquante millions de personnes se couperaient la gorge. Vous êtes resté deux semaines à l'écart des informations, vous ne vous imaginez pas la vitesse de propagation de ce fléau. Peut-être pourrez-vous l'en dissuader, si jamais il commençait à réaliser sa propre puissance.

— Comme je l'ai dissuadé de démolir la baraque de Wesley Bruton ?

— Non. Cela c'était au début. Maintenant nous le connaissons mieux et nous l'empêchons de s'approcher des dispositifs dangereux. Mais dites-vous bien que ce qu'il a fait chez Bruton est un mince avant-goût de ce qu'il pourrait faire à la planète tout entière. »

Je ricanai amèrement. « Dans ce cas, pourquoi prendre des risques ? Faites-le assassiner.

— Leo, pour l'amour de Dieu, je...

— Écoutez-moi, Sandy. Il doit être possible d'arranger une chose pareille. Un grand salaud de fonctionnaire comme vous n'a pas besoin qu'on lui fasse un cours de machiavélisme. Débarrassez-vous de Vornan tant que vous le pouvez encore, avant qu'il se couronne lui-même et devienne l'empereur Vornan avec une garde de dix mille hommes. Occupez-vous de lui et laissez-moi retourner à mon laboratoire !

— Leo, soyez sérieux. Comment...

— Je *suis* sérieux ! Si vous ne voulez pas l'assassiner, essayez alors de le persuader de retourner là d'où il vient.

— Nous ne pouvons faire ni l'un ni l'autre.

— Alors qu'*allez*-vous faire ?

— Je vous l'ai dit, reprit Kralick patiemment. Continuer cette interminable randonnée jusqu'à ce qu'il en ait marre. Le surveiller chaque instant. Faire tout pour qu'il soit bien content. Lui fournir autant de femmes qu'il en voudra.

— Et des hommes aussi, ajoutai-je.

— Des petits garçons, s'il le veut. Nous trimbalons une mégabombe, Leo, et nous sommes prêts à tout pour l'empêcher d'exploser. Maintenant si vous voulez toujours nous quitter, allez-y, partez ! Mais quand l'explosion arrivera, il y a de grandes chances pour que vous l'entendiez, même dans votre tour d'ivoire. Alors, qu'en dites-vous ?

— Je reste », dis-je aigrement.

Et je repris ma place dans le cirque itinérant. J'étais définitivement condamné à rester avec Vornan jusqu'à la fin, quelle qu'elle soit. Je ne m'étais pas attendu à ce que Kralick parvienne à me convaincre. Pendant quelques heures j'avais cru être débarrassé de Vornan. Je ne le haïssais d'ailleurs pas pour ce qu'il avait fait à mes amis, mais je le considérais comme un péril absolu. Quoi qu'en pensât Kralick, j'avais été parfaitement sérieux en lui suggérant de le faire tuer.

Encore une fois, il me fallait endosser le rôle de chaperon, mais maintenant j'avais choisi de garder mes distances avec Vornan même quand je me trouvais avec lui, coupant net les relations amicales qui avaient commencé à se développer avant l'épisode chez Jack et Shirley. Vornan comprit pourquoi. Je suis sûr de cela. Cependant il ne parut pas troublé par ma nouvelle froideur à son égard.

Les foules étaient à présent immenses. Nous avions vu auparavant des rassemblements énormes, mais jamais à ce point-là. À Caracas, les services officiels estimèrent que cent mille personnes s'étaient rassemblées sur la plus grande place de la ville pour hurler leur bonheur en espagnol à Vornan qui apparut sur un balcon pour les saluer, tel un pape délivrant sa bénédiction. Me tenant à ses côtés, je contemplais cette mer humaine qui le suppliait bruyamment de faire un discours. Nous n'avions pas l'équipement sonore nécessaire et Vornan se contenta de sourire et d'agiter les bras. Le tapis de petits livres rouges ondula. Je n'arrivais pas à distinguer s'il s'agissait de *La Nouvelle Révélation* ou de *La Dernière Révélation*, mais cela n'avait que peu d'importance.

Le soir même, il fut interviewé par la télévision vénézuélienne. Un système électronique de traduction simultanée fut mis en place parce que Vornan ne parlait pas l'espagnol. Quel message, lui demanda-t-on, avait-il pour le peuple du Venezuela ?

« Le monde est pur, beau et merveilleux, répondit solennellement Vornan. La vie est sacrée. Chacun peut faire de sa vie un paradis. »

J'étais sidéré. Ces bigoteries ne collaient pas avec ce que je connaissais de notre malfaisant ami, à moins qu'elles ne fussent les premiers signes d'une nouvelle scélératesse en gestation.

Les foules furent encore plus importantes à Bogota. Des milliers de cris aigus résonnaient longuement dans l'air léger du plateau andin. Vornan parla encore, et encore une fois ce fut un sermon de platitudes. Kralick s'inquiétait.

« Il nous prépare quelque chose, me dit-il. Jamais il n'avait encore parlé ainsi. Il essaie ouvertement de les atteindre directement, au lieu de les laisser venir à lui.

— Alors, arrêtez la tournée, suggérai-je.

— Nous ne le pouvons pas. Nous nous sommes engagés.

— Interdisez-lui de faire des déclarations.

— Comment ? » me demanda-t-il, et il n'y avait pas de réponse possible.

Vornan lui-même semblait fasciné par les véritables multitudes qui se pressaient à chacune de ses apparitions. Ce n'étaient plus des groupes de simples curieux, mais bien des hordes démesurées d'hommes et de femmes qui savaient qu'un étrange dieu sillonnait la Terre et aspiraient passionnément à le voir. Maintenant il devenait évident qu'il avait pris conscience de son pouvoir sur eux et commençait à l'exercer. J'avais cependant remarqué qu'il ne s'exposait plus physiquement à ses adorateurs. Il semblait craindre d'être blessé et ne se montrait que sur des balcons ou dans des voitures blindées.

« Ils crient pour que vous descendiez parmi eux, lui dis-je un jour à Lima, alors que sous nos pieds

s'étalait un véritable océan humain. Les entendez-vous, Vornan ?

— J'aimerais pouvoir le faire, dit-il.

— Rien ne vous en empêche.

— Oh ! si. Si. Ils sont tellement nombreux. Ce serait une bousculade générale.

— Mettez une cuirasse agoraprotectrice », lui suggéra Helen McIlwain.

Vornan se retourna vers elle. « Qu'est-ce que c'est, je vous prie ?

— Les hommes politiques en portent. Une cuirasse agoraprotectrice est une sphère électronique de force qui enveloppe celui qui la porte. Cela a été inventé spécialement pour protéger les figures publiques contre les foules trop houleuses. Si quelqu'un s'approche trop, l'écran l'arrête en lui envoyant une décharge moyenne. Avec cela vous seriez parfaitement en sécurité, Vornan.

— Est-ce bien vrai ? demanda-t-il à Kralick. Pourriez-vous m'obtenir une de ces choses ?

— Je crois que c'est faisable », répondit Kralick.

Le lendemain, à Buenos Aires, l'ambassade des États-Unis nous prêta un bouclier électronique. La dernière personne à s'en être servi était le Président lors de sa tournée en Amérique du Sud. Un diplomate de l'ambassade nous fit une démonstration, après avoir branché les électrodes et fixé le petit émetteur sur sa poitrine.

« Essayez de vous approcher de moi, nous dit-il. Entourez-moi. »

Nous nous approchâmes. Une pâle lueur incandescente et ambrée l'auréolait. Nous avançâmes plus près et soudain nous commençâmes à nous heurter à une invisible mais impénétrable barrière. La sensation n'était pas du tout douloureuse mais, quoique subtile, elle était très effective. Nous étions irrémédiablement repoussés en arrière. Il était absolument impossible de s'approcher à moins d'un mètre de celui qui portait cette cuirasse. Vornan semblait aux anges.

« Laissez-moi l'essayer », demanda-t-il.

L'homme de l'ambassade la lui passa et lui en indiqua le fonctionnement. Vornan rit et nous ordonna : « Allez, pressez-vous tous autour de moi. Tous à la fois. Poussez fort. Plus fort ! Plus fort ! » L'essai fut concluant. Ravi, Vornan dit : « Bien. Maintenant, je peux descendre au milieu de mon peuple. »

Plus tard, quand nous fûmes seuls, je demandai à Kralick : « Pourquoi lui avez-vous fourni cet engin, Sandy ?

— Il me l'avait demandé.

— Vous auriez pu lui signaler que ces choses ne fonctionnent pas encore parfaitement, Sandy. N'y a-t-il pas un risque que la cuirasse se détraque dans un moment critique ?

— Ce serait anormal », dit-il sérieusement. Il ramassa l'émetteur de poitrine et en ôta le couvercle. « Voyez-vous, Leo, il n'y a qu'un seul point faible dans le circuit, c'est ce module intégré. À l'œil nu, vous ne pouvez pas le voir. Il a une certaine tendance à se mettre hors circuit dans certaines circonstances, ce qui cause alors une panne du bouclier. Mais il y a un circuit de secours qui se branche automatiquement et entre en fonctionnement quelques microsecondes plus tard. Cela vous prouve donc que pour qu'une cuirasse agoraprotectrice se détraque, il faut qu'elle ait été délibérément sabotée. Disons par exemple, si quelqu'un enlevait ou détruisait le circuit de secours et que le module principal tombe en panne. Mais je ne vois pas qui serait capable d'une chose pareille.

— Vornan, peut-être.

— Euh, oui, bien sûr. Vornan est capable de tout. Mais je ne pense pas qu'il soit assez fou pour saboter sa propre cuirasse. Non, d'après moi, il sera parfaitement en sécurité avec ce truc-là sur le dos.

— Bien. Mais alors n'êtes-vous pas effrayé par ce qui pourrait arriver maintenant qu'il peut se mêler aux foules et utiliser pleinement ses dons de séduction et de persuasion ?

— Oui, je le sais », répondit sourdement Kralick.

C'est à Buenos Aires que nous rencontrâmes la plus folle manifestation de l'excitation que

provoquait Vornan partout où il passait. C'était ici qu'un faux Vornan avait été découvert et la présence du vrai électrisait littéralement les Argentins. La large Avenida 9 de Julio, bordée d'arbres, était pleine d'un bout à l'autre et seul l'obélisque central émergeait au-dessus de cette masse à la fois immobile et houleuse. À travers cette nuée chaotique et mouvante avançait le cortège de Vornan. Vornan portait sa cuirasse électronique, mais nous qui n'étions pas aussi bien protégés que lui insistâmes un peu nerveusement pour rester dans nos voitures blindées. De temps en temps, Vornan en descendait et plongeait dans la foule. Le bouclier fonctionnait à merveille ; personne ne l'approchait de trop près, mais ce qui comptait pour ces fanatiques était que leur dieu fût parmi eux. L'extase était générale. Ils se pressaient contre lui, se tassant et s'aplatissant contre la barrière invisible, tandis que Vornan irradiait vers eux son sourire magnétique.

« Nous nous faisons complices de cette hystérie, murmurai-je à Kralick. Nous n'aurions jamais dû laisser arriver une chose pareille. »

Kralick me jeta une grimace de voyou et me conseilla de me détendre. Cela m'était malheureusement impossible. Le soir même Vornan tint une conférence de presse et ce qu'il dit était carrément utopique. Le monde éprouvait un grand besoin de réforme ; trop de puissance était concentrée entre trop peu de mains ; une ère d'abondance universelle était imminente, mais il fallait la coopération des masses illuminées pour l'accoucher.

« Nous sommes nés de l'ordure, déclara-t-il, mais nous avons la capacité de devenir des dieux. Je sais que cela peut être. Dans mon époque il n'y a plus de maladies, il n'y a plus de pauvreté, il n'y a plus de souffrances. La mort elle-même a été abolie. Mais l'humanité doit-elle attendre encore mille ans pour jouir de ces bienfaits ? Vous devez agir dès maintenant. *Maintenant.* »

Cela ressemblait beaucoup à un appel à la révolution.

Jusqu'à présent, Vornan n'avait pas encore présenté de programme spécifique. Il se contentait de lancer de grandes phrases pompeuses réclamant la transformation de notre société. Mais même cela était déjà très différent des remarques malicieuses, indirectes et désinvoltes qu'il avait l'habitude de faire pendant les premiers temps de son séjour. C'était comme si sa capacité de provoquer des troubles s'était grandement améliorée. Il réalisait maintenant qu'il était beaucoup plus efficace de son point de vue de s'adresser directement aux foules inondant les rues que de s'amuser à se payer la tête d'un individu en particulier. Kralick semblait être aussi conscient que moi de ce changement d'attitude chez Vornan et je ne comprenais pas pourquoi il n'arrêtait pas cette tournée et n'interdisait pas à Vornan l'accès à tout moyen d'information ou de communication. Il me paraissait désormais incapable de stopper le cours des événements, incapable d'éviter la révolution que lui-même avait contribué à mettre en œuvre.

Nous ne savions absolument rien des motivations de Vornan. Le second jour de notre séjour à Buenos Aires, il reprit un autre bain de foule. Cette fois-ci ce fut encore plus démentiel. C'était un nombre incalculable de fanatiques qui entouraient Vornan avec un entêtement obstiné, essayant désespérément de l'approcher et de le toucher. Nous dûmes finalement le sortir de là et, pour ce faire, nous utilisâmes un treuil accroché à un hélicoptère qui le remonta dans la carlingue. Il était pâle et manifestement agité quand il se débarrassa de sa cuirasse. Je ne l'avais encore jamais vu trembler, mais cette multitude avait réussi à l'ébranler sérieusement. Il considéra le bouclier d'un œil sceptique et demanda : « Êtes-vous vraiment sûr de cet engin ? Puis-je lui faire entièrement confiance ? »

Kralick l'assura qu'il contenait des circuits de secours, le mettant parfaitement à l'abri de toute panne. Vornan ne semblait pas convaincu. Il nous tourna le dos et se rendit dans sa chambre. J'étais, je ne sais pourquoi, légèrement rasséréné par le symptôme de peur que je venais de lire en lui. Cela dit, il était difficile de le blâmer d'avoir peur d'une telle foule, même avec une cuirasse agoraprotectrice.

Nous quittâmes Buenos Aires et rejoignîmes Rio de Janeiro dès les premières heures du 19 novembre. J'essayais de m'endormir quand Kralick entra dans mon compartiment et m'éveilla

complètement. Derrière lui se tenait Vornan. Kralick tenait dans sa main le petit émetteur d'une cuirasse électronique.

« Mettez cela, me dit-il.

— Pourquoi ?

— Pour que vous appreniez à vous en servir. Vous allez en porter une à Rio. »

Cette fois-ci, je me réveillai pour de bon. « Écoutez-moi bien, Sandy, si vous pensez que je vais aller me jeter au milieu de ces...

— Je vous en prie, Leo, me coupa Vornan. Je vous veux à côté de moi.

— Vornan s'est inquiété des dimensions des foules que nous avons rencontrées ces derniers jours, m'expliqua Kralick, et il ne veut plus y aller seul. Il m'a demandé si je pouvais faire quelque chose pour que vous l'accompagniez. Il ne veut que vous.

— C'est vrai, Leo. Je ne peux faire confiance aux autres. Avec vous à mes côtés, je n'ai pas peur. »

Cet homme était diaboliquement persuasif. Un regard, un sourire et j'étais prêt à plonger à travers des millions de fanatiques hurleurs. Je lui dis que je ferais comme il le désirait. Il prit ma main et murmura des remerciements qui me touchèrent en dépit du passé que nous avions en commun. Puis il partit. Dès qu'il ne fut plus là, la démence de cette entreprise m'apparut. Kralick me tendait l'émetteur : je le refusai en secouant violemment la tête.

« Non, je ne peux pas, dis-je. Allez chercher Vornan. Dites-lui que j'ai changé d'avis.

— Allez, Leo. Rien ne peut vous arriver.

— Si je refuse d'y aller, Vornan n'ira pas, c'est bien cela ?

— Oui, absolument.

— Alors, nous avons résolu notre problème. Je refuserai d'endosser cette cuirasse protectrice, donc Vornan n'osera pas se mêler seul à la masse. Nous le couperons ainsi de la source de son pouvoir. N'est-ce pas ce que nous cherchons ?

— Non.

— Non ?

— Non. Nous voulons que Vornan puisse atteindre le peuple. Ils l'aiment. Ils ont besoin de lui. Nous ne voulons pas les priver de leur héros.

— Donnez-leur leur héros, alors. Mais sans moi !

— Ne recommencez pas, Leo. Vous êtes celui qu'il a exigé. Si Vornan n'apparaît pas en public à Rio, cela risque de déclencher un tas de tensions internationales et Dieu sait quoi d'autre. Nous ne pouvons pas prendre le risque de léser cette foule de son idole.

— Je suis donc jeté aux lions ?

— Les boucliers sont parfaitement sûrs, Leo. Allez. Aidez-nous une dernière fois. »

Il y avait une telle intensité dans le ton de Kralick que finalement j'acceptai d'honorer ma promesse à Vornan. Tandis que nous dérivions à trente mille mètres au-dessus des forêts sauvages sans cesse déboisées du bassin de l'Amazone, Kralick m'apprit à utiliser la cuirasse agoraprotectrice. Au moment où notre fusée entamait son arc de descente, j'étais devenu un vrai spécialiste. Visiblement, Vornan était ravi que j'aie accepté de l'accompagner. Il parlait en toute liberté de l'excitation qu'il ressentait au milieu de la foule et de la puissance qu'il avait conscience d'exercer sur ceux qui s'agglutinaient autour de lui. Je l'écoutais, parlant peu moi-même. Je l'étudiais attentivement, gravant dans ma mémoire l'image de son visage, l'éclat de son sourire, parce que j'avais le sentiment que sa visite dans notre époque médiévale pourrait bientôt arriver à sa conclusion.

À Rio, ce fut pire que partout ailleurs. Il était prévu que Vornan ferait une apparition publique sur la plage. Nous roulions à travers les artères de cette magnifique cité en direction de l'océan, et pourtant nous n'apercevions toujours pas la plage. Elle nous était bouchée par un véritable océan de têtes qui noircissait toute la baie. Cette foule immense, tassée, houleuse, incroyablement dense,

s'étendait à partir des tours immaculées des immeubles de la corniche jusqu'à la limite des vagues et même pénétrait profondément dans l'eau ; il était impossible de transpercer cette masse ; nous dûmes passer par la voie des airs. L'hélicoptère nous fit traverser toute la longueur de la baie. Vornan rayonnait d'orgueil.

« C'est pour moi, me dit-il doucement. C'est pour moi qu'ils sont venus. Où est mon linguaphone ? »

Kralick lui avait fourni encore un autre appareil ; c'était un interprète électronique portatif qui était réglé pour traduire les paroles de Vornan en portugais et les amplifier acoustiquement.

Vornan parla pendant que nous planions encore au-dessus de cette forêt de bras levés et agités, et ses mots éclatèrent dans l'air léger de l'été brésilien. Je ne peux garantir la traduction, mais ses mots étaient éloquents et émouvants. Il parla du monde d'où il venait, dépeignant sa sérénité et l'harmonie qui y régnait, décrivant l'absence de luttes et de contestations. Chaque être humain, déclara-t-il, est unique et estimé en tant que tel. Il opposa son époque à la nôtre, tourmentée et triste. Un rassemblement comme celui qu'il voyait sous ses pieds était inconcevable dans son temps, car seules la faim et l'angoisse partagées poussent les êtres à se rassembler, et aucune faim ni angoisse n'existaient plus dans cette ère bénie. Pourquoi, demanda-t-il, choisissons-nous de vivre ainsi ? Pourquoi ne nous débarrassons-nous pas de nos raideurs et nos orgueils ; pourquoi ne nous libérons-nous pas de nos dogmes et de nos idoles ; pourquoi ne rejetons-nous pas les barrières qui limitent l'esprit humain ? Que chaque homme aime son prochain comme son frère. Que les faux désirs soient abolis. Que la faim de puissance disparaisse. Qu'un nouvel âge de bonté s'inaugure pour nous.

Ce n'était pas un langage très nouveau ; d'autres prophètes l'avaient déjà utilisé. Mais Vornan parlait avec une si fantastique sincérité et une telle ferveur qu'il semblait réinventer tous ces vieux clichés sentimentaux si souvent rebattus. Était-ce ce même Vornan qui avait fait un pied de nez à la face du monde ? Était-ce ce Vornan qui s'était servi d'êtres humains comme de jouets et de marionnettes ? Cet adorateur inspiré qui faisait vibrer ceux qui l'écoutaient ? Ce saint ? Moi-même j'étais ému. Et qui pourrait calculer et apprécier l'impact de telles paroles sur ceux qui se pressaient sur la plage en dessous de nous, ou les millions d'autres devant leur poste de télévision ?

Son autorité et sa domination étaient complètes. Sa silhouette mince, faussement juvénile, occupait désormais la scène mondiale. Nous lui appartenions. Avec ses nouvelles armes, avec sa sincérité au lieu de la dérision, il avait su nous conquérir tous.

Nous attachâmes nos cuirasses. J'étais au bord de la panique, et Vornan lui-même sembla hésiter un moment. Il fixait avec des yeux effrayés ce gigantesque maelström humain. Mais ses adorateurs l'attendaient. Ils le lui hurlaient de leurs voix vibrantes de passion. Pour une fois, le magnétisme jouait à l'envers ; Vornan s'écartait et refusait tout à coup cet amour qu'il avait si bien fait naître.

« Allez-y le premier, Leo, m'implora-t-il. Je vous en prie. »

Mû par je ne sais quelle bravoure suicidaire, je saisis les poignées et plongeai quelques centaines de mètres plus bas. Je touchai le sol et sentis sous mes pieds le crissement des grains de sable. Une masse fantastique de possédés se rua vers moi, mais ils s'arrêtèrent quand ils virent que je n'étais pas leur prophète. Certains rebondirent contre mon écran protecteur. Je me sentis invulnérable et ma peur me quitta définitivement quand j'eus constaté l'efficacité de ma cuirasse.

Maintenant, Vornan descendait à son tour. Un sourd et long grondement monta de dix mille gorges et s'éleva de plus en plus haut pour devenir un intolérable cri. Ils le reconnurent. Il se tenait à côté de moi, rayonnant de sa propre puissance, fier de lui, gonflé de joie. Je devinais ses pensées présentes : pour lui qui n'était rien, il s'en était bien sorti. Ce n'est accordé qu'à très peu d'hommes de devenir des dieux pendant le temps de leur vie.

« Marchez à côté de moi », me dit-il.

Il éleva ses bras et s'avança lentement, tel un souverain majestueux et impressionnant. Moi,

l'apôtre, je l'accompagnais. Personne ne me prêtait attention. Les adorateurs, le visage défiguré et transfiguré, les yeux vitreux, se précipitaient frénétiquement vers lui. Personne ne le touchait, le prodigieux écran les repoussait en douceur. Nous continuâmes notre avancée. Deux mètres, trente mètres, quatre-vingt-dix mètres. La masse fluide s'ouvrait devant nous et se refermait hermétiquement sur notre passage. Était-ce notre cuirasse protectrice ou le respect devant le dieu vivant ? Protégé comme je l'étais, je sentais l'énorme force latente et refoulée de cette foule dont je ne distinguais pas les limites. Combien étaient-ils ? Un million, cinq millions peut-être ? Nous étions totalement cernés. Vornan vivait sa grande heure. Lentement, il avançait toujours, saluant, souriant, levant haut ses bras, acceptant gracieusement et royalement l'hommage qui lui était rendu.

Un gigantesque homme noir, torse nu, apparut devant Vornan. Sa peau d'ébène luisait de sueur. Pendant un instant, il resta immobile, son immense silhouette se découpant fantastiquement sur le ciel éblouissant.

« Vornan ! cria-t-il d'une voix de tonnerre. Vornan ! »

Il tendit ses mains énormes vers Vornan...

... et il saisit son bras.

Cette image ne me quittera jamais : la formidable main noire empoignant la manche vert pâle de la légère tenue de Vornan. Et Vornan se tournant, le visage inquiet, fixant cette main qui broyait son bras et réalisant soudain que sa cuirasse ne le protégeait plus.

« *Leo !* » hurla-t-il.

Il y eut une terrible charge folle et désordonnée. J'entendis des cris d'extase. La foule était devenue sauvage.

Devant moi, se balançaient les poignées du treuil de l'hélicoptère. Je les saisis et fus soulevé comme un fétu de paille. J'étais sauf. Quand je fus installé dans mon fauteuil, je me penchai pour regarder ; je vis un bouillonnement confus et informe qui se propageait jusqu'aux deux pointes de la baie. Je me mis à trembler sans pouvoir m'arrêter.

On dénombra plusieurs centaines de morts, mais aucune trace de Vornan ne fut jamais découverte.

XVIII

MAINTENANT, c'est fini, et pourtant tout ne fait que commencer. La disparition de Vornan nous stabilisera-t-elle ou bien nous détruira-t-elle ? Peut-être la réponse ne viendra-t-elle pas tout de suite.

Il y a six semaines que je vis à Rio, dans un tel isolement que je pourrais aussi bien être sur la Lune. Quand les autres partirent, je choisis de rester. J'habite dans un petit appartement de deux pièces, pas très loin de l'endroit où Vornan joua son dernier acte. Depuis un mois, je ne suis pas sorti de chez moi. La nourriture m'est livrée à domicile ; je ne prends pas d'exercice ; je n'ai pas non plus d'amis dans cette ville. Je ne comprends même pas la langue de ce pays.

J'ai commencé ce mémoire le 5 décembre et il sera bientôt terminé. Je n'ai absolument pas l'intention de le faire éditer. J'ai essayé de rapporter aussi fidèlement que mes souvenirs me le permettent l'histoire du séjour de Vornan-19 parmi nous et comment je me suis trouvé mêlé à tous ces événements. Je scellerai la bande magnétique et la ferai placer dans un coffre, avec comme instruction qu'elle ne soit pas ouverte avant un siècle. Je n'ai aucun désir d'ajouter quoi que ce soit au concert de publications qui fleurissent en ce moment un peu partout ; peut-être mon témoignage offrira-t-il quelque intérêt dans une centaine d'années, mais je ne veux surtout pas qu'il nourrisse les passions qui embrasent le monde de nos jours. J'espère seulement que, lorsque le moment sera venu de rompre le sceau de mon silence, toute cette histoire sera depuis longtemps oubliée. Malheureusement, je doute que ce soit le cas.

Tant d'ambiguïtés demeurent. Vornan a-t-il péri digéré par la foule de ses adorateurs ou est-il retourné dans son temps ? Ce géant noir était-il un messenger venu le chercher ? Ou Vornan s'est-il transporté lui-même dans le futur à l'instant où sa cuirasse est tombée en panne ? On pourrait épiloguer indéfiniment. Et pourquoi sa cuirasse était-elle tombée en panne ? Kralick m'avait juré que l'appareil ne pouvait se détraquer que s'il était saboté. Était-ce Kralick lui-même qui avait détruit le module de secours parce qu'il craignait trop la puissance expansive et galopante de Vornan ? Et dans ce cas m'avait-il utilisé comme appât, me persuadant de coopérer pour mieux attirer Vornan dans le guet-apens qui lui coûterait la vie ? Dans ce cas, quelle attitude dois-je adopter, moi qui ai toujours abhorré la violence ? Mais je ne suis pas sûr que Vornan ait été assassiné ; je ne suis même pas sûr que Vornan soit mort. Tout ce que je sais avec certitude c'est qu'il nous a quittés.

Je crois qu'il est mort. Nous ne pouvions pas prendre le risque de le garder plus longtemps parmi nous. Les conspirateurs qui poignardèrent César avaient eux aussi conscience de commettre un acte d'utilité publique. Vornan parti, toutes les questions subsistent : survivrions-nous à sa disparition ?

Nous avons mis nous-mêmes le point final à l'élaboration du mythe. Quand un jeune dieu descend parmi nous, nous le mettons à mort. Maintenant Vornan a rejoint Osiris, Tammuz et Baldur dans l'Olympe. Et nous, il nous reste à attendre l'heure de la rédemption et de la résurrection, et je la crains terriblement. Vornan vivant aurait pu se ruiner lui-même, se révélant aux hommes aussi insensé, vain, ignorant et amoral qu'il l'était, un mélange de coq et de loup. Vornan parti, cela n'est plus possible. Maintenant que nous l'avons martyrisé, il n'appartient plus à notre contrôle. Ceux qui avaient besoin de lui attendront son successeur, celui qui saura combler le vide laissé par sa disparition. Je ne crois pas que nous manquerons de successeurs. Nous entrons dans un âge de prophètes. Nous entrons dans une ère de nouveaux dieux. Nous entrons aussi dans une époque de feu et de flammes. Je crains de

vivre trop vieux pour voir ce Temps du Grand Nettoyage dont parlait Vornan.

Assez. Il est presque minuit et ce soir nous sommes le 31 décembre. Quand l'aiguille passera le cap, le siècle basculera, excepté pour les puristes comme F. Richard Heyman. Il y a des réjouissances dans les rues. Des gens dansent et chantent. De mon appartement j'entends des cris vulgaires et les lugubres détonations des feux d'artifice. Le ciel est éclaboussé et sali de lumière. S'il reste encore des Apocalyptistes, ils doivent être en ce moment dans l'épouvante ou la béatitude, attendant l'anéantissement imminent. Dans quelques minutes ce sera l'an 2000. Je n'arrive pas très bien à m'y habituer.

Il est enfin temps de quitter mon appartement. Je vais aller dans les rues, me mêlant aux foules et célébrant la naissance de la nouvelle année. Je n'ai pas besoin de cuirasse électronique ; je ne suis plus en danger, excepté le seul danger fondamental avec lequel il nous faut vivre. À présent le vieux siècle va mourir. Je vais sortir.

FIN

[1] DJIA : *Dow Jones Industrial Average*. (N.d.Team)

[2] Éthos : /e.tos/ masculin (*Rhétorique ancienne*) La partie qui traite des mœurs. (N.d.Team)